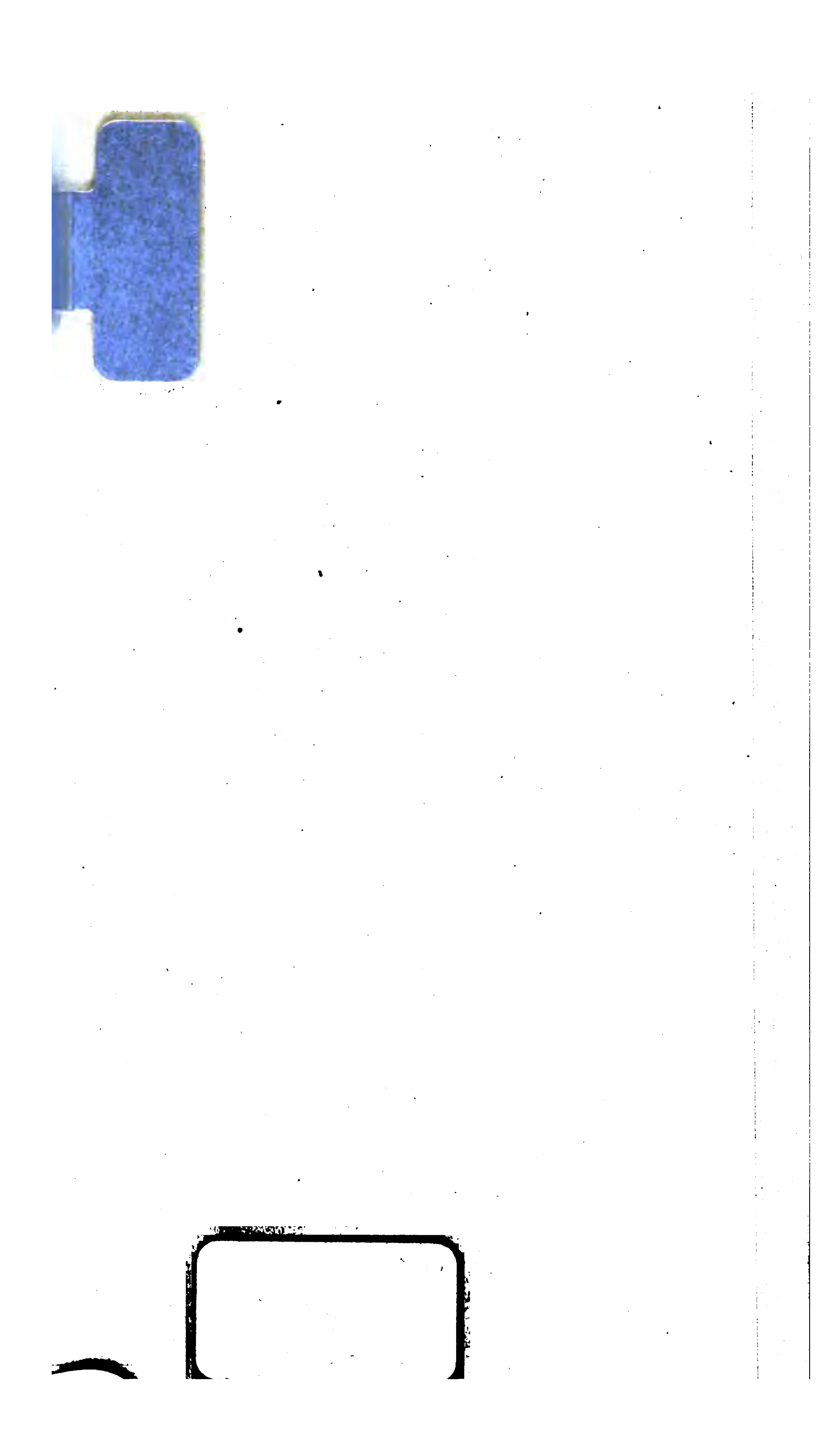

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07137997 2





MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
rue S.-Germain-des-Prés, n° 9.

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTES,

OU

SOUVENIRS HISTORIQUES SUR NAPOLÉON,
LA RÉVOLUTION, LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT, L'EMPIRE
ET LA RESTAURATION.

SECONDE ÉDITION.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,
L. MAME, ÉDITEUR, RUE GUÉNÉGAUD, 23.

1835.

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

CHAPITRE PREMIER.

Visite de Rapp, et invitation de nous rendre à la Malmaison. — Conversation en route. — Attachement de Rapp au premier consul. — Chagrin et tristesse de Bonaparte. — Inquiétude de ses deux aides-de-camp. — Bonaparte renvoyant son déjeuner. — La promenade à cheval et crainte des assassins. — Les chevaux au galop. — Profonde affliction du premier consul et sa conversation avec Junot. — Dîner à la Malmaison. — La perte de l'Égypte. — Grands projets anéantis. — La colonne mémorable. — Le combat de Nazareth. — L'ordre du jour et le plus beau titre de noblesse. — Le tableau et le portrait. — M. Gros.

Dans une belle matinée de l'été de 1801, nous vîmes arriver Rapp, qui venait nous demander à déjeuner, et apportait à Junot l'ordre d'aller à la Malmaison, ainsi qu'une invitation pour moi d'y passer la journée. Nous partîmes en sortant de table. Rapp retournait à la Malmaison; nous lui donnâmes une place dans notre voiture, et nous fîmes la route ensemble.

J'ai parlé de Rapp de manière à donner de lui l'idée d'un

brave et franc soldat, et à cette époque surtout ce caractère était le plus dominant en lui; mais la qualité la plus fortement agissante de son âme ressortait de l'attachement profond qu'il portait au premier consul[1]. Aussi, lui, Duroc, Lannes, Bessières, Lemarrois, deux ou trois autres de l'armée d'Égypte et de l'armée d'Italie, étaient-ils ceux de la cour naissante qui sympathisaient le plus parfaitement avec Junot, parce qu'ils parlaient le même langage. Le premier consul était pour eux ce qu'une maîtresse chérie eût été pour d'autres jeunes hommes, la pensée dominante qui commandait à toutes les autres. Quant à cet attachement dont je donnerai des preuves à mesure que nous avancerons dans ces Mémoires, Junot était parfaitement bien compris par ceux que j'ai nommés; et lorsque M. de Bourrienne dit que Duroc ne rendait pas au premier consul l'amitié que celui-ci avait pour lui, je prends la liberté de le démentir, ainsi que je l'ai fait pour tant d'autres faits également erronés.

Le jour où Rapp vint, comme je l'ai dit en commençant de ce chapitre, nous chercher pour aller à la Malmaison, nous remarquâmes promptement qu'il était triste, et qu'une pensée forte l'occupait uniquement. A peine étions-nous à la barrière de l'Étoile que Junot, après avoir considéré le visage de Rapp, reçut de sa physionomie assombrie un reflet également triste, et nous n'étions pas arrivés à Nanterre que, prenant la main de son brave frère d'armes, il lui dit :

« Rapp, il y a quelque chose là-bas... Le général... »

[1] J'ai long-temps pensé que ce sentiment devait durer autant que la vie de Rapp, ainsi que le souvenir des bienfaits de son général; mais enfin..... Du reste, quelqu'un m'a donné dernièrement une explication tellement satisfaisante de la raison qui lui fit accepter la place de gentilhomme de la chambre de Louis XVIII, que mon attachement pour le brave soldat redoublera encore, si elle est vraie. La chose est possible... Rapp, dans son bon cœur, peut avoir fait un rêve dont Louis XVIII était trop habile pour le réveiller. Cette histoire viendra à son appel, lorsque nous atteindrons son époque.

Et son œil, attaché sur l'excellent homme, semblait craindre une réponse affirmative. Rapp inclina la tête d'abord sans répondre ; puis il dit en serrant fortement la main de Junot :

« Je ne sais rien, mais il est certain que le général a reçu quelques nouvelles qui lui font de la peine. Je le connais à présent comme si je ne l'avais jamais quitté, vois-tu ? et lorsque son front se plisse, que ses yeux se couvrent... » Et il fronçait les sourcils comme Napoléon, lorsqu'il était fortement préoccupé. « Et puis ensuite, lorsqu'avec cet air tout triste il repousse son déjeuner, sa chaise, jette sa serviette, se promène, demande trois tasses de café dans une heure, je me dis qu'il doit avoir quelque chagrin... Et voilà la vie qu'il a menée toute la journée d'hier, et ce matin, la même chose a recommencé... Aussi je retourne à la Malmaison, quoique j'aie fini mon service depuis midi... Mais je serais trop tourmenté si je restais à Paris. »

Junot prit la main de Rapp et la serra : c'était si bien sa pensée que le brave homme venait d'exprimer ! Je les regardai tous deux ; Junot avait les yeux humides.... l'autre regardait par la portière ; il était honteux de son émotion.

« Mais... leur dis-je à tous deux, vous êtes, permettez-moi de vous le dire, comme deux enfans. Comment ! parce que le premier consul a peut-être de l'humeur, vous lui croyez du chagrin, au point d'en ressentir vous-mêmes un assez fort pour en être presque honteux comme hommes !... Vous n'avez pas plus de raison que deux enfans, je vous le répète. »

Ces deux jeunes têtes se tournèrent l'une vers l'autre, comme pour se mirer respectivement. Je me mis à rire. Rapp se fâcha.

« Je puis être ridicule en manifestant mon inquiétude trop vivement, dit le bon jeune homme : mais moi qui ai

bien vu la physionomie toute changée de mon général... Tu sais, Junot?»

Et il recommençait à se grimer comme le premier consul. «Moi qui l'ai vu, je sais que ce n'est pas de l'humeur qu'il a : c'est du chagrin... c'est de la peine... Hier matin, après ce déjeuner qu'il n'a pas mangé, il a demandé ses chevaux; nous sommes sortis du parc par la porte de Bougival; nous étions seuls avec Jardin; tant que nous fûmes en vue du château, le général alla au pas; mais une fois que nous eûmes gagné et dépassé la grille, il lança son cheval, lui enfonça ses éperons dans le ventre, et la pauvre bête monta au galop de chasse cette route pierreuse de Bougival, dans laquelle il pouvait dix fois se tuer : car le cheval, rencontrant une des pierres rondes et polies dont ce chemin est rempli, aurait roulé tout en bas de la route, sans qu'il pût le retenir. Lorsque nous fûmes en haut, là, sous ces beaux arbres qui commencent le bois, alors il s'arrêta. Le cheval soufflait à ne pouvoir plus faire un pas. J'arrivai après le général, il était seul : Jardin était encore loin. Alors je ne songeai plus que le cheval pouvait tomber; mais je vis dans ce bois tout sombre, tout désert, des assassins attendant, guettant mon général au passage.

»Je vis que la surveillance du dévouement ne peut être tellement active que le danger ne puisse arriver avant elle; car enfin il était là depuis deux minutes!.. seul!.. Les malheurs qui auraient pu être accomplis en si peu de temps se présentèrent si vivement à moi que, dans le premier moment, je me suis peut-être oublié. J'ai pris la liberté de dire au premier consul qu'il allait comme *un fou* et ne savait ce qu'il faisait.

» Que diable, mon général! lui ai-je dit, on ne fait pas ainsi de la peine aux gens qui nous aiment.

—» Comment! tu lui as parlé comme cela? demanda Junot en riant d'un air étonné.

—» Certainement, répliqua Rapp; et pourquoi ne l'au-

rais-je pas fait?... Ils m'ont déjà fait la peur là-bas d'avoir déplu au premier consul en lui parlant aussi franchement; mais je ne puis le croire : il sait que c'était le cœur qui agissait... Mais pour revenir à ce que je te disais tout à l'heure relativement au chagrin du général, lorsque je lui fis remarquer la solitude qui nous entourait, il sourit comme ça [1] :...»

Et Rapp fit un sourire de dédain et d'amertume, accompagné d'un mouvement de tête tout-à-fait particulier à Napoléon, et que peuvent seuls comprendre et se figurer ceux qui l'ont connu.

« Et puis il me dit :

» Le danger ne me fait pas peur, colonel Rapp. Il y a » même des instans où je l'appelle, car il est des jours où la » vie est lourde à porter. »

» Et là-dessus, le voilà reparti toujours avec son galop enragé. Mais cette fois, ajoutait Rapp avec un air satisfait, nous étions, sinon en plat pays, au moins en chemin convenable pour suivre le général. Aussi Jardin et moi nous ne l'avons pas quitté, et la tête de nos chevaux soufflait sur la queue du sien. Nous avons fait au moins six lieues, je crois; et lorsque nous sommes rentrés, la physionomie du premier consul était beaucoup plus calme qu'au moment du départ. »

Junot était rêveur. Tout ce que disait Rapp indiquait en effet qu'un chagrin très-vif affectait le premier consul. Junot questionna son camarade [2]; mais celui-ci avait bien pu

[1] Rapp accompagna cette phrase d'une suite de mots fort énergiques que je me dispense de placer ici. Son langage n'avait cependant rien de grossier, mais souvent il plaçait en manière d'interjection ou d'exclamation des mots assez difficiles à rapporter fidèlement.

[2] A cette époque, Junot comptait toujours parmi les aides-de-camp du premier consul. Il fut même quelque temps premier aide-de-camp de l'empereur. Il ne cessa d'avoir ce titre qu'en 1808, l'empereur ayant décidé que le titre de gouverneur de Paris était incompatible avec celui de premier aide-de-camp.

remarquer ce qui s'était offert à lui aussi fortement tracé sur ce visage qui recevait et transmettait si admirablement les émotions de sa grande âme; mais il ne fallait pas lui demander de la finesse dans le coup d'œil pour expliquer ou deviner les choses d'après ses indications simples. Ainsi il avait jugé que le premier consul avait du chagrin, parce que son attachement lui avait donné une rectitude de coup d'œil qui venait de son cœur : mais quel était ce chagrin? d'où provenait-il? voilà qui devenait une combinaison trop forte pour lui. Quant à moi, je demeurai étonnée de la manière presque éloquente avec laquelle il venait, quelques momens auparavant, de nous raconter toute cette promenade; et je trouvai en cela une nouvelle preuve que le cœur possède l'éloquence la plus poétique. L'esprit ne peut mettre la ssenne à côté : elle y paraît froide, sèche et compassée. Un mot lancé par ce volcan de l'âme agité par une passion, quelle qu'elle soit, est toujours plus persuasif, plus éloquent que tous les discours d'un rhéteur.

Lorsque nous arrivâmes à la Malmaison, le premier consul était dans son cabinet. Il fit aussitôt entrer Junot. Il demeura plus d'une heure enfermé avec Napoléon. Quelque temps avant le dîner, nous les vîmes se promener dans l'allée qui conduisait alors à la grille du côté de la Jonchère [1] et de Bougival. Junot était sérieux et paraissait écouter le premier consul avec un grand intérêt. Parfois on apercevait le visage de Napoléon qui s'animait et semblait s'éclairer d'une sorte de lumière. Une fois, étant arrivés au bout de l'allée du côté du château, il s'arrêta; et comme il voulait expliquer démonstrativement à Junot ce qu'il lui disait, il traçait plusieurs figures sur le sable avec son pied, et je me rappelle que, trouvant probablement la chose trop dif-

[1] La Jonchère n'était pas encore au prince Eugène à cette époque. L'allée dont je parle existe toujours; elle répond à l'extrémité du château dans laquelle se trouvent les deux cabinets de l'empereur.

ficile ainsi, il demanda à Junot de lui donner son épée dont il se servit sans l'ôter du fourreau pour continuer à tracer ces figures stratégiques.

Lorsque nous nous rendîmes dans la salle à manger, le premier consul était déjà à table; il me fit mettre à côté de lui, et me parla tout aussitôt de choses tellement indifférentes qu'il était évident que ce n'était que pour éviter un silence complet qu'il entreprenait une conversation à laquelle il ne prêtait aucune attention. Je l'examinai, et je vis qu'en effet il était sous le poids d'une vive impression. Hélas! le sujet n'en était que trop grave: nous avions perdu l'Egypte! C'était en vain que le premier consul avait caché les premières nouvelles qui lui étaient parvenues et qui lui avaient dévoilé tout l'avenir qu'il redoutait. Il espérait encore que le bonheur de sa destinée influerait sur le malheur apporté dans celle de l'Egypte par ce malheureux Menou. Les Anglais avaient triomphé.... tous leurs moyens avaient été employés dans cette circonstance que le ministère anglais avait regardée comme une question individuelle. En vain M. Pitt, M. Dundas, lord Grenville, avaient-ils donné leur démission, effrayés par l'ascendant de cet homme qu'ils détestaient; leurs adieux ont été des vœux de mort pour frapper dans sa racine l'œuvre de sa création. L'expédition d'Abercrombie devait faire un grand mal à l'Egypte avec un chef habile. Avec celui qui était à la tête tout à la fois de l'armée et du gouvernement du pays, elle portait la ruine et la mort, et les débarqua toutes deux sur la plage d'Aboukir.

En revenant à Paris, Junot était vivement affecté. Il me parla de tout ce qu'il avait appris du premier consul; il lui avait communiqué ce qui allait être public, et ce qui l'était même probablement déjà, parce que le commerce devait avoir reçu des nouvelles par l'Angleterre, toujours intéressée à nous faire connaître nos désastres. Le premier consul avait paru tellement affecté à Junot, que lui même souffrait

de la peine qu'il voyait peser sur une âme dont aucune affection n'était faible ou médiocre.

« Il y a si long-temps que je connais les projets qu'il formait relativement à cette belle Egypte ! me disait Junot. Lorsque nous nous promenions sur les boulevarts neufs, dans l'une de ces soirées d'été dont la beauté du temps faisait alors notre plus grand plaisir ; lorsque nous étions à Paris, malheureux et sans emploi enfin, eh bien ! alors le premier consul me parlait de l'Orient, de l'Egypte, du mont Liban, des Druses ; et lorsque ensuite ses rêves brillans se changèrent en une réalité glorieuse, lorsque le général Bonaparte se vit enfin chef d'une puissance pouvant exécuter de grandes choses, je sais, poursuivit Junot, que cet instant fut l'un des plus beaux de sa vie. J'ignore ceux que le ciel lui réserve : mais je puis affirmer que faire de l'Egypte un lieu d'où pouvait un jour partir la foudre qui frapperait la prospérité de l'Angleterre était son plan, et que ce plan était au moment de recevoir son exécution. Aussi, dès qu'il m'a dit aujourd'hui : *Junot.... nous avons perdu l'Egypte !....* j'ai pensé à la douleur, oui, la douleur qu'il a dû ressentir lorsqu'il a reçu la nouvelle qu'en effet *on avait perdu l'Egypte*, et mon cœur s'est serré avec angoisse.... Rapp avait bien raison !.... mon général souffrait cruellement hier matin !... »

Le premier consul n'a peut-être montré à aucun de ceux qui l'entouraient à quel point la blessure que venait de lui faire l'Angleterre était vive et saignante. Junot seul devait comprendre la souffrance : aussi est-il à remarquer qu'avant de le voir, il n'avait pas parlé du sujet qui paraissait causer son inquiétude et son agitation. Ce n'est qu'aux yeux de celui qui avait si souvent reçu les confidences rêveuses de son amitié, qu'il voulut lever le voile qui cachait son cœur souffrant. Junot pleurait avec l'abondance d'un enfant en me rapportant tout ce qui s'était dit pendant les deux heures qu'il avait passées avec le premier consul. Non seulement

Napoléon avait été dans cet entretien l'homme de la patrie, en pleurant sur une perte irréparable pour la prospérité du commerce de la France; mais il avait encore été le chef de l'armée, l'ami des officiers. Il regrettait d'abandonner cette terre arrosée du sang de tant de milliers de Français! ces sables brûlans dans lesquels devaient blanchir leurs ossemens!.... « Il voulait, me disait Junot, élever un tombeau à Sulkowsky.... à Julien.... Il voulait ériger au pied du mont Thabor une colonne qui aurait porté les noms des trois cents braves que je commandais à Nazareth. Nous aurions aussi bravé les siècles, et la postérité aurait également trouvé notre gloire dans les déserts de la Syrie... Mais, comme mon général le disait, poursuivit Junot: « Mes projets comme mes songes, tout, oui, l'Angleterre » a tout détruit. »

Ce fut alors aussi que Junot m'apprit que ce qui n'avait été qu'ébauché allait recevoir son exécution. Déjà en Égypte, lors du fameux combat de Nazareth, ce combat dans lequel Junot battit les Turcs, étant coupé du corps de troupe auquel il appartenait, se trouvant à la tête de quelques centaines d'hommes en face de l'avant-garde du grand-visir, commandée par Ayoub-Bey, forte de plus de trois mille hommes, le général en chef avait ordonné que cette victoire, l'un des plus beaux faits d'armes de nos guerres, serait consacrée d'une manière glorieuse; mais l'ordre du jour n'avait pas encore reçu son exécution. Le premier consul s'était servi des paroles les plus affectueusement honorables pour assurer Junot que la chose allait être exécutée. Voilà quel était cet ordre du jour. C'est un noble titre à conserver; mes enfans peuvent en être vains, de celui-là. Avec lui ils ne craignent pas que l'hérédité nobiliaire soit quelque jour contestée; ils seront toujours les fils du vainqueur de Nazareth.

Au quartier-général au camp devant Acre,
le 2 floréal an VII.

ORDRE DU JOUR.

Le général en chef, voulant donner une marque de satisfaction particulière aux trois cents braves commandés par le général Junot, qui, au combat de Nazareth, ont repoussé trois mille hommes de cavalerie, pris cinq drapeaux et couvert le champ de bataille de cadavres ennemis, ordonne :

ARTICLE PREMIER. Il sera proposé une médaille de douze mille francs pour prix du meilleur tableau représentant le combat de Nazareth.

ART. 2. Les Français seront costumés dans le tableau avec l'uniforme de la 2e d'infanterie légère et du 14e de dragons. Le général Junot, les chefs de brigade Duvivier et du 14e dragons y seront placés.

ART. 3. L'état-major fera faire, par les artistes que nous avons en Égypte, des costumes de Mamelouks, de janissaires de Damas, des Alepins, des Delettes, des Maugrebins, des Arabes [1], et les enverra au ministre de l'intérieur à Paris, en l'invitant à en faire faire différentes copies, à les envoyer aux principaux peintres de Paris, Milan, Florence, Rome et Naples, et à déterminer l'époque des concours et les juges qui devront décerner le prix.

ART. 4. Le présent ordre du jour sera envoyé à la muni-

[1] C'étaient les différentes nations qui composaient l'avant-garde du grand-visir. On a mis trois mille dans l'ordre du jour, parce que la première information ne fut pas juste, l'ennemi avait plus de quatre mille hommes.

cipalité de la commune des braves qui se sont trouvés au combat de Nazareth.

Le général en chef,

BONAPARTE.

ALEXANDRE BERTHIER,

général de division, chef de l'état-major général.

Pour copie conforme au registre d'ordre,

L'adjudant-général.

Je crois, sans aucune prévention, que cet ordre du jour est unique dans nos guerres. Le Directoire, qui n'aimait pas à sanctionner la gloire de nos armées, fut cependant contraint de proclamer celle-ci, et des ordres furent donnés pour que celui du général Bonaparte reçût son exécution. Le concours eut lieu, mais après le retour du général en chef, et même après celui de Junot. Six peintres concoururent. Ce fut M. Gros que Junot déclara avoir le mieux conçu l'idée qu'il avait lui-même donnée de l'affaire, dans une petite notice qui avait été distribuée aux peintres. M. Gros avait le grand avantage de son admirable talent, aidé d'une connaissance plus particulière du pays, puisqu'il avait été en Égypte. Junot lui fit donc accorder le prix, et il fut chargé de faire le tableau; il ne fut jamais terminé; l'esquisse seule fut achevée. Le magnifique portrait du duc d'Abrantès, que j'ai chez moi, est l'œuvre immortelle (on peut le dire) de M. Gros; il était destiné à servir pour le grand tableau du combat de Nazareth. Ce portrait, dont la tête, c'est-à-dire la figure seule, est terminée, est un chef-d'œuvre, non seulament de peinture, mais de ressemblance. Que de fois j'ai remercié M. Gros dans mon cœur! Combien les arts sont sacrés et vénérables, lorsqu'ils sont ainsi créateurs, lorsqu'ils rendent à une famille affligée l'image parfaite de celui qu'elle regrette! La main qui a produit ce prodige doit être à jamais bénie.

CHAPITRE II.

Les Mémoires contemporains. — Les Russes et M. de Markoff. — La mort de Catherine II. — Le prince Baratinsky et le prince Orloff. — Le prince et la princesse D.......ky. — Potemkin. — La révolution française, les bonnets rouges et préventions des étrangers. — *La reine de Hongrie* et les dames de la halle. — Les mystifications à la mode. — Thiémé, Fitz-James et Musson. — Grande mystification de l'Institut chez la princesse D.......ky. — Robert, les catacombes et la planche de Saint-Pierre. — Madame Démidoff.

Dans les Mémoires contemporains, j'ai déjà dit qu'une des parties les plus importantes à soigner était le caractère distinctif de l'époque. « Mettez des faits et des noms, » me répètent quelques personnes, de manière à m'impatienter. Des faits! qui pense à mettre autre chose? Des noms! il faut bien qu'on en ait un; et pour peu que les faits mettent des gens en scène, à moins que vous ne recommenciez le proverbe que M. Lenormand d'Étioles racontait si bien, et que je vous ferai connaître si Dieu me prête vie jusqu'à la fin de ce chapitre, il est difficile de faire des mémoires sans écrire beaucoup de noms et de faits. Mais je crois qu'il en est souvent aussi qu'il est bien de laisser au Moniteur, qui est là pour les gens qui veulent savoir que le premier consul a reçu le corps diplomatique à deux heures moins cinq minutes, le 5 floréal an IX; et puis arrivent alors les mémoires vraiment contemporains pour vous faire faire connaissance avec les personnages dont parle *le Moniteur*.

Par exemple, quand il vous dit que le premier consul a reçu, après ou avant la parade, cent cinquante ou deux cents Russes qui lui ont été présentés par M. le chevalier de Kalitscheff d'abord, puis ensuite par M. le comte de Marcoff, vous ne voyez que des uniformes verts, bien pincés, bien serrés, saluant en se frappant les talons, et puis voilà l'audience finie. Mais moi qui me rappelle assez bien le temps, les lieux et les choses, je tâcherai de faire faire presque connaissance avec ce gros prince Dolgorouky, ce même Russe, gendre de Baratinsky, ce Baratinsky que Paul I[er] força de mener le deuil de son père, lorsqu'à la mort de Catherine il la réunit à son mari dans la même tombe[1]. Le prince Dolgorouky n'avait rien du solennel d'une telle cérémonie. Il était fort bon homme, avait une belle réputation militaire qui allait drôlement à sa rotondité; et certes, si son beau-père avait eu affaire à son gros cou, il ne s'en serait pas tiré aussi aisément qu'avec Pierre III. Sa femme, fille de ce prince Baratinsky, était la personne la plus remarquable parmi les Russes alors à Paris, comme réunion complète de bonnes manières, de tournure distinguée, d'esprit même; enfin tout était bien. On la trouvait impertinente; comme elle ne l'a jamais été pour moi, je n'en sais rien. Elle avait de la raideur, un peu de guindage, de ces façons des fem-

[1] Alexis Orloff et le prince Baratinsky menèrent le deuil de Catherine II et de Pierre III, que Paul I[er] avait fait déterrer pour le placer auprès de la czarine sur le même lit de parade. Une bandelette semblait les attacher l'un à l'autre et portait cette inscription : *Désunis pendant leur vie, réunis après leur mort.* Baratinsky et Orloff, tous deux exilés à Moskow, furent rappelés par ordre du nouvel empereur et reçurent l'ordre de marcher en tête du convoi. Paul I[er] fit en cela une action digne des plus grands éloges. Il rendit hommage à la mémoire de son père, sans porter atteinte à celle de sa mère. Comme il jugeait d'après lui-même, ce rapprochement des bourreaux et de la victime devait être une terrible punition!... Mais Baratinsky fut le seul des deux qui en ressentît l'effet. Il était pâle et tremblant, et fut obligé pendant toute la cérémonie d'avoir un flacon de sels près de lui. Orloff fut impassible.

qu'elle désirait, qu'elle s'avançait gracieusement en vous offrant la main.

Elle avait été très-liée avec Rivarol, qui était mort dans ses bras à Berlin, et dans ceux de deux ou trois autres dames russes ou polonaises dont elle était la plus jeune[1]. L'abbé Delillle l'avait aussi beaucoup connue dans son émigration. M. de La Harpe, qui était alors tout en Dieu, la voyait également souvent. Enfin, de tout cela il lui était tombé sur les épaules une réputation de femme, non seulement d'esprit (la chose eût été toute simple, elle en avait), mais de femme savante; et Dieu sait que rien n'est plus effrayant. Cela, ajouté à ses révérences à la première position, à ses rares sourires, lui avait donc mérité une attention spéciale. Or, à cette époque du renouvellement du siècle, il existait une mode dont les différentes nuances servaient journellement à l'amusement de la société. C'était les mystifications. La mystification est une chose que ce temps-là a vu créer. On s'est toujours moqué des gens; mais jusque-là il n'était pas venu à la pensée de faire de la bêtise un moyen de payer patente au gouvernement[2]. Il existait des hommes dont l'état était spécialement de mystifier; c'était la mode; et après avoir arrangé son menu, discuté chaque chose pour qu'un dîner fût parfait, on disait souvent :

[1] Elle était encore belle, selon quelques personnes, c'est-à-dire qu'elle était grande, bien faite; mais au dessus de cette taille était une tête dont l'expression dure et sévère était presque repoussante. Potemkin en fut pourtant très-amoureux. Étant au siége d'Oczakof, il lui en donna une preuve qu'il n'est pas au pouvoir de tous les amoureux d'offrir. Elle s'ennuyait et se repentait fort d'avoir accompagné son mari : Potemkin fit donner l'assaut. Je crois qu'il perdit huit ou dix mille hommes, ce qu'il n'aurait pas fait s'il eût attendu quelques jours. Ensuite les versions sont différentes, et même considérablement différentes. On dit que le prince fit tirer le canon, mais comme un signe de réjouissance convenu avec ses officiers pour un certain triomphe qui lui fut particulier; car *lui aussi* avait été fort ennuyé d'attendre.

[2] Je sais bien que Musson, Legras, Thiémé, et les autres, avaient des états ou des professions, mais on sait bien aussi qu'ils ne les exerçaient pas.

— Ah! il faudra mystifier monsieur ou madame N.....

Et l'on envoyait chez Musson, chez Thiémé, ou bien chez Legras ou Fitz-James, comme on aurait envoyé chez Corselet, le Chevet d'alors [1], chercher une dinde aux truffes.

Mais il y avait aussi de ces mystifications générales auxquelles tout un salon se prêtait, et cela sans le secours de Musson l'inimitable. Je parlerai plus longuement tout à l'heure de cette partie de l'arrangement social d'alors, car cela tient à l'époque. Le premier consul, qui avait ce genre de divertissement en aversion, le fit tomber en témoignant combien il lui déplaisait. Nous fûmes vertement réprimandés par lui un jour, Junot et moi, pour avoir fait mystifier un homme par toute une salle de spectacle dont l'auditoire était nombreux, et cela sans que les acteurs-spectateurs en fussent instruits. Je raconterai cette scène un peu plus tard.

La princesse D.......ky [2] était arrivée Paris dans le moment où ces sortes de divertissemens étaient encore fort à la mode, quoique la peur du premier consul les rendit beaucoup plus rares. Quelques jeunes gens ou quelques femmes, ennuyés de l'air cérémonieux de la belle et noble étrangère dont la fierté était mal venue dans un pays où la liberté, et surtout l'égalité, le vrai, le véritable vœu des Français, était dans toute sa verdeur et son activité, résolurent de lui faire remplir un rôle dans une mystification. On connaissait ses prétentions à l'esprit. Ce fut le texte sur lequel on travailla.

La princesse D.......ky occupait une maison située dans

[1] On ne peut cependant pas établir de comparaison. Chevet a porté son art à un tel point de perfection qu'il est impossible de le mettre en opposition avec rien au monde.

[2] La princesse D.......ky était fille de la princesse de Nassau-Ussingen. Catherine l'avait donnée pour femme à son père comme récompense après la révolution de 1762 (9 juillet, mais *surtout pour le* 15 *du même mois*).

le faubourg Saint-Honoré. Cette maison était fort petite ; et, lorsqu'elle voulait avoir vingt personnes, elle donnait du thé pour les réunir, mais à dîner elle ne pouvait inviter que de huit à douze convives. On avait remarqué que ses dîners, qui, je crois, étaient le jeudi de chaque semaine, n'étaient composés que de savans. L'un des plus en crédit était un ami fort intime à moi, le bon et excellent Millin. Il fut un des premiers témoins de la petite scène que je rapporte.

Un jour, qui n'était pas celui des réunions ordinaires, il était cinq heures et demie; la princesse, très-fatiguée de plusieurs courses de curiosité de voyageuse, venait de rentrer chez elle et se reposait sur son divan, lorsque les deux battans de la porte de son salon s'ouvrent, et son valet de chambre annonce M. de Lacépède.

Or M. de Lacépède eût été mille fois le bienvenu chez moi, chez ses amies, parce qu'il y était connu et apprécié : mais la princesse ne l'avait jamais vu ; et, malgré sa réputation *de savante*, il n'est pas sûr qu'elle connût ses ouvrages. Quoi qu'il en fût, le voilà entré; et comme il était, ainsi qu'on le sait, le plus poli des hommes, les complimens ne faillirent point en leur lieu. Lui n'était pas du tout embarrassé; mais la princesse trouvait qu'il prenait une heure étrange pour faire ses visites. Quelques minutes n'étaient pas écoulées que la porte s'ouvre de nouveau, pour laisser entrer M. de Lalande. Bientôt arrive M. Suard. Enfin, dans l'espace d'un quart d'heure, tout ce que l'Institut avait de plus respectable par l'âge, de plus étranger au monde par la solitude à laquelle les obligeaient leurs études scientifiques, arriva dans le petit salon de la princesse D.......ky. Bientôt la foule commença à devenir inquiétante; et le plus remarquable, c'est que, dans le nombre, les auteurs du coup monté s'étaient bien donné de garde d'inviter les hommes de lettres que connaissait la maîtresse de la maison, dont la position devenait de plus en plus em-

barrassante. Il n'était pas question de grands airs ni de ces regards accablans qui déconcertent des personnages inférieurs ; ici, ce n'était ni le lieu ni le cas. La princesse avait de l'esprit, et, sans s'expliquer ce que sa position avait d'étrange, elle comprit parfaitement que, quel que fût le but de cette réunion, vraiment bizarre, elle n'en était pas moins chez elle, et devait prouver que son humeur n'était pas aussi désagréable qu'on le voulait bien dire. Cependant l'entretien devenait de plus en plus difficile à soutenir. Un des savans avait élevé une discussion sur les ivoires fossiles, trouvés je ne sais où, et il en appelait sans cesse à la princesse, qui ne savait où donner de la tête, lorsqu'enfin un visage connu s'offrit à elle; Millin fut annoncé.

— Comment! dit-il à la princesse en lui baisant la main avec tout le respect qu'il aurait mis dans son salut à une sultane favorite, comment! c'est par un singulier hasard que j'apprends que vous avez reçu les plus rares curiosités de vos terres du nord!..... Comment, moi le plus fidèle, le plus dévoué de vos serviteurs! Ah! princesse, princesse!....

Elle le regardait avec des yeux égarés. Enfin elle se fait expliquer la chose rapidement et à voix basse; et elle apprend que, l'avant-veille, la plus grande partie de l'Institut, un choix enfin dans toutes les sections les plus abstraites et les plus savantes, avait reçu une invitation à dîner en son propre et privé nom. Une note au bas de l'invitation disait que les objets les plus rares en histoire naturelle étaient arrivés à la princesse de ses possessions en Sibérie (où peut-être elle n'en avait pas), et qu'elle désirait non-seulement les soumettre aux estimables savans de la France, mais leur en faire un hommage qu'elle désirait qu'ils voulussent bien accepter. Il n'avait pas été nécessaire d'ajouter un mot pour faire dresser l'oreille à toute la troupe savante. Le partage d'une des mines d'or de M. Démidoff n'aurait pas tenté

l'une de ces âmes tout au savoir, tout à la science; mais la possibilité de posséder une vraie pierre de la lune, une carcasse (c'est-à-dire une côte) fossile d'éléphant, avait éveillé le talent dans sa retraite. Il avait remis sa perruque droit sur son chef, tiré l'habit noir du tiroir, et était bravement venu à la reconnaissance des reliques. M. de Lacépède n'avait pas dormi pendant la seule heure de sommeil qu'il prenait chaque jour sur son travail *serpentique* [1], dans l'espoir de trouver quelque belle peau, quelque belle arête qui fussent reconnues pour l'une des dépouilles que laissaient ces beaux-vilains serpens de cent quatre-vingt-dix pieds de long qui parcouraient le monde il y a vingt-cinq mille ans. Une de ces peaux-là eût parlé plus mélodieusement à son oreille que le serpent de notre mère Eve ne l'a fait au jour fatal de la séduction.

Le fait résultant de l'explication donnée par Millin, qui n'avait pas vu les invitations (car on s'était bien gardé d'en envoyer aux habitués de la princesse), mais qui, ayant rencontré M. de Lalande aux Tuileries, et ayant appris de lui que le même jour il y avait une réunion scientifique chez la princesse D.......ky, s'était empressé d'y venir, s'étonnant seulement qu'elle l'eût oublié; le fait, dis-je, résultant de cette explication fut que la princesse avait été ce que nous appelons *mystifiée*. Pour qui la connaissait bien, la chose était plus qu'une mystification. Ce qu'on appelle vulgairement le *qu'en dira-t-on ?* était pour elle d'une excessive importance; cette importance se manifestait surtout dans celle qu'elle mettait à répéter que tout lui était égal. Quoi qu'il en soit, une partie des personnes qui avaient accepté cette malheureuse invitation furent attrapées au moins si elles ne furent pas mystifiées; car il était six heures, et tout aussitôt que la chose circula dans les différens grou-

[1] On sait que M. de Lacépède ne dormait qu'une ou deux heures au plus sur les vingt-quatre.

pes, la plus grande partie de ceux qui les formaient prirent leur chapeau et gagnèrent la porte. A cette époque les restaurateurs étaient moins nombreux qu'aujourd'hui, et les vieux garçons eurent de la peine à trouver à dîner, car l'heure était avancée.

Cette aventure fut peu connue, et manqua en partie le but dans lequel on l'avait imaginée et entreprise. Les amis de la princesse (et elle en avait) se gardèrent de la défendre, car toutes les réfutations sont les plus maladroites choses du monde lorsque vous ne prouvez pas, avec les faits, que ce que vous niez est faux; mais ils évitèrent une explication. Millin donna à la princesse le meilleur des conseils: ce fut d'aller à la campagne pour une ou deux semaines. Pendant ce temps on oublia la course de l'Institut: car que n'oublie-t-on pas à Paris, et en bien moins de jours encore! plus tard on nia formellement la chose lorsque l'on vint à en parler, et c'était le mieux. Quant aux savans, ils furent les premiers à se taire: la dignité du savoir était compromise; et, comme le disait le vieux Robert qui maniait aussi bien la parole que son pinceau:

« Pardieu! on aurait pu faire de cela une bonne affaire! »

Et dans le fait, l'intérieur de ce salon, avec les différens visages, les physionomies étonnées au moment où l'on apprenait qu'il n'y aurait pour dîner ni éléphans ni serpens, aurait, je pense, été assez plaisant.

C'était un brave et excellent homme que Robert. Il avait pour moi une tendre amitié que je lui rendais cordialement. Il était homme d'esprit; non pas dans ce genre qu'on appelle *esprit*, c'est-à-dire quintessence de pensées, jaillissement d'idées, comme il y avait de son temps beaucoup d'esprits dans le monde: mais il avait beaucoup vu, beaucoup retenu, et son jugement étant parfaitement bon, sa conversation était des plus attrayantes. Combien l'épisode

des catacombes raconté par M. Delille [1] était froid et sans couleur à côté de la narration rapide, animée, que Robert me faisait au coin de mon feu, à soixante-dix-neuf ans, du péril qu'il avait couru dans le musée de la mort [2] ! Car on sait que c'est lui qui est le héros de cette aventure fameuse dans les annales de l'Académie de France à Rome. Elle a sans doute fourni un texte pour de beaux vers à l'abbé Delille; mais combien ces vers sont froids! comme ces expressions sont vides d'intérêt, à côté du danger véritable qu'ils doivent peindre! tandis que les paroles simples de ce vieillard, tout débile, tout accablé par l'âge, vous montraient le jeune homme de vingt ans, dans l'horreur d'une agonie vivante, se traînant sur ces pierres qu'il est venu dessiner, et parmi lesquelles maintenant il ne cherche qu'un fil!.... Tout cet avenir de gloire qu'une imagination d'artiste sait ouvrir devant ses yeux charmés, comme il était éloquent, Robert, lorsqu'il le montrait dans les premières heures de son travail, au fond de ces lugubres galeries éclairées seulement par une torche solitaire; lorsqu'il montrait cet avenir comme il le voyait alors, vaste, lumineux, nompareil en beauté à tout autre jusqu'à ce jour! Et puis un rideau de plomb vient tout cacher..... Il a rêvé le ciel: c'est la mort qui le tient. A ces pensées, toutes de ravissement, ont succédé le souvenir d'une mère qu'il ne verra plus!..... de sa patrie!..... Puis la douleur physique de l'homme vient avec sa voix toute-puissante. Il a faim,..... il souffre..... il souffre des tortures..... Mais quelles couleurs peuvent peindre sa joie, son délire, lorsque sa main se posant sur ce tas d'ossemens, dont le froid le glace plus

[1] Dans son poème de *l'Imagination*.

[2] On sait que Robert, le peintre de paysages et de ruines, étant à Rome comme élève de l'Académie de France et allant étudier les fresques des catacombes de Saint-Sébastien, perdit le fil avec lequel il se guidait dans les détours de ces immenses souterrains. Il ne retrouva son peloton que le deuxième jour au matin.

que le marbre, car les siens doivent s'y joindre, cette main rencontre son fil protecteur !..... Les paroles qui racontent ce moment ne pourraient être dites que par lui-même. En parlant ici je ne fais que rappeler le souvenir de ce qu'il me fit éprouver ; mais je n'ai pas la prétention de le faire partager. Il retrouvait, pour rendre ces impressions qui brûlaient et glaçaient son âme, des mots tels qu'il les eût dits à vingt ans, lorsque, entouré de ses joyeux amis, de ses bons compagnons, il leur racontait le danger auquel il venait d'échapper.

Une fois, il en courut un autre tout aussi imminent, et cela peu de temps après l'aventure des catacombes. Celui-ci est moins connu.

Un jour, il était à Saint-Pierre ; l'heure de la prière était passée ; il était presque seul dans l'immense basilique, dont le calme silencieux n'était troublé que par les pas de quelques curieux qui erraient sous les cent voûtes du géant chrétien. Robert portait de tous côtés son jeune regard, vif, ardent et chercheur de merveilles. Tout à coup, il voit descendre une corde de l'ouverture de la grande coupole ; un ouvrier s'en approche, y attache un seau rempli d'eau, et la corde remonte : on raccommodait la toiture. Aussitôt il voulut aller sur la coupole pour juger par lui-même du dégât occasioné peut-être par un coup de vent.

« J'étais curieux, me disait-il, de voir de près quel pouvait être le mal qui attaquait ce colosse de l'architecture moderne, qui, s'élançant dans les airs, semble se rire des monumens en ruines qui l'entourent et leur dire :

» Moi, je suis éternel !

» Son orgueil me paraissait bien abattu. Cette corde, ce seau, cet ouvrier solitaire, tout cela me parut si petit, que je voulus monter sur le dôme et voir ce qui lui était arrivé : il ne me faisait plus peur. »

Il y monta en effet. Arrivé sur la tête du géant, il fut d'abord frappé d'admiration à la vue de ce qui se déroulait

devant lui. C'était un magnifique panorama, mais animé, éclairé par ce soleil à nul autre semblable, qui enveloppe toute la nature de ce voile de topaze et d'opale, qui ne flotte que sur les bâtimens, les arbres et la terre d'Italie. Puis il regarda autour de lui, et vit quelques maçons et quelques couvreurs qui réparaient le dommage fait à la toiture du dôme, en chantant d'une voix monotone et nasillarde [1]. Pour faire monter plus rapidement l'eau dont ils avaient besoin, ils avaient imaginé de mettre deux longues planches attachées ensemble en travers de l'ouverture du dôme et de monter cette eau par le moyen d'une corde et d'un seau. Cette planche pouvait avoir deux pieds et demi peut-être de largeur; quant à sa longueur, elle était attachée à une autre par une corde : mais tout cet appareil n'était là que pour supporter un seau, et nul ne s'inquiétait qu'il fût ou non solide.

Tout en regardant avec ces yeux de vingt ans, ces yeux qui ne voient le danger que pour le braver et s'en rire, Robert vient à penser que la vue de Saint-Pierre doit être bizarre, regardée du haut en bas, elle qui habituellement, comme tout ce qui a *base* et *faîte*, se regardait de bas en haut. Bientôt cette pensée devient un désir qu'il faut que Robert satisfasse; il ne s'inquiète pas si la planche qu'il regarde comme un pont est en travers sur une ouverture à trois cents pieds du sol. Il y pose un pied, puis un autre, et le voilà sur ce frêle chemin sans aucune possibilité de retourner en arrière.

Lorsque Robert me raconta pour la première fois cette

[1] Le peuple de Rome est musicien né, comme tous les peuples du Midi; mais il a un accent nasal qui est terriblement nuisible à l'harmonie. On sait que la voix des femmes du peuple à Rome a quelque chose de glapissant qui fait mal à entendre. Ce n'est qu'en partie, lorsqu'il se trouve vingt ou trente personnes ensemble, que ces chants dont on nous parle tant, à nous autres barbares du Nord, vont véritablement au cœur. Il y a alors une harmonie d'accords qui est toute suave et toute séduisante.

histoire, au moment où *je le vis* sur cette planche, suspendu, pour ainsi dire, entre le ciel et le marbre sur lequel sa tête pouvait se briser, je fus saisie d'un vertige, comme celui qui avait dû le prendre dans sa course insensée. Nous étions autour de lui, avides de ses paroles, et le suivant pas à pas sur ce pont aérien.

« A peine, nous dit-il, fus-je au tiers de ma course, que je voulus jouir du spectacle que j'étais venu chercher, et je portai mes regards au dessous de moi. A l'instant même, un sifflement traversa mes oreilles; ma tête se couvrit d'un voile d'abord tout noir, puis tout de feu; le vertige le plus terrible venait de m'envelopper. J'eus heureusement la présence d'esprit de fermer les yeux et de m'arrêter. Dans ce moment, je ne puis rendre ce que j'éprouvai en entendant murmurer à voix basse près de mon oreille les plus exécrables imprécations.... C'étaient les ouvriers !.... Je rouvris les yeux, et voulus continuer ma route; car si je restais une minute de plus dans la situation où j'étais, je mourais même sans tomber : je sentis que de moi seul dépendait mon salut, et que ma force d'âme pouvait me sauver, mais *elle seule.* »

C'était alors, à ce point de sa course, que Robert vous faisait éprouver le partage d'une sensation inconnne. Il avançait d'un pas ferme sur cette planche étroite au bout de laquelle était une vie bien incertaine, lorsqu'il sentit craquer le bois sous ses pieds!... Il était alors au milieu de la planche, et le poids de son cerps, si différent de celui de la corde et du léger baquet, devait nécessairement la rompre et l'entraîner dans sa chute.

« Ah! dit un jeune homme qui entendit le craquement, la planche est pourrie!... Le malheureux va tomb.... »

Il n'acheva pas sa phrase : le plus ancien des ouvriers mit la main sur sa bouche, et la pressa d'une telle force qu'elle était toute sanglante lorsqu'il le laissa aller.

Quand Robert eut mis le pied sur un terrain solide, et

qu'il put voir derrière lui la planche, le gouffre, la mort enfin, il se mit à genoux et remercia Dieu.

« Ah! mes amis, dit-il aux ouvriers avec un sourire de joie ineffable et des yeux tout baignés de larmes, ah! mes amis, que je suis heureux! »

Mais au lieu de partager son ravissement, les ouvriers le saisirent et le battirent avec une telle furie que le pauvre Robert cria : « Au secours! »

— « Malheureux Français!... coquin!... scélérat!... hurlaient en cœur les maçons; ah! quelle peur tu nous as faite!... »

Et les coups pleuvaient sur son dos. Robert crut qu'il allait devenir fou.

« Ah ça! voulez-vous me laisser? leur dit-il, moitié riant, moitié se fâchant.

« — Ouf!.. disait le chef des ouvriers; je ne puis pas encore respirer!...

» — Et cet enfant, leur demanda Robert, pourquoi lui avez-vous mis la bouche dans cet état?

» — Par saint Pierre! ne voulais-tu pas que je le laissasse crier de manière à te faire perdre le peu de raison qui te restait? »

Robert me disait qu'il avait pris la main du maçon, et qu'il l'avait serrée avec une cordiale et réelle amitié. Cette brusque franchise, témoignant ainsi de l'intérêt, pouvait paraître étrange dans sa manifestation; mais elle n'en arrivait pas moins au cœur et le persuadait d'une façon plus touchante peut-être que les discours cérémonieux d'un homme du monde. Robert vit souvent ce maître maçon-couvreur pendant son séjour à Rome. Il fit pour lui deux tableaux dont l'un était un souvenir de cette journée; je crois qu'il a été gravé, mais je n'en suis pas sûre. Il représente Saint-Pierre tel qu'il sera sans doute dans quelques siècles; plus loin, le Colisée n'a pas souffert d'altération. Il n'y a plus de palais Farnèse à bâtir.

Je parlerai encore de ce bon Robert... Il était mon ami ; je l'aimais comme un père. Il fit pour ma galerie, dans l'hôtel de la rue des Champs-Élysées, un tableau que l'on prit long-temps pour une fresque, mais qui aurait pu être enlevé, car il ne tenait pas au mur ; c'est l'œuvre de sa vieillesse [1]. C'est sur cette toile que son pinceau s'est posé pour la dernière fois. On y reconnaît son charmant talent ; c'est le soir d'un beau jour, et comme sa vieillesse la fin radieuse d'une belle journée.

Il est une personne qui vint de Russie en France, à l'époque de la renaissance des bonnes relations entre les deux états, et dont l'arrivée ne sera jamais pour moi un souvenir ordinaire : car cette arrivée me donna une amie, une véritable amie, me fit connaître une âme dévouée, un cœur vraiment aimant. C'était une femme cependant qui était ainsi bonne pour une autre femme ! Quels trésors dans ce caractère que le monde jugeait et frivole et léger ! Combien, depuis, me suis-je applaudie d'avoir su l'admirer, de l'avoir aimée ! tandis que cette foule méchante ne l'aimait, elle, que pour ses joies de fête, que pour le bruit de ses danses et de ses concerts. Cette femme que j'aimais, moi, comme une sœur, qui méritait de l'être, c'était madame Démidoff.

Bonne Élisabeth !... Oui ; elle était bonne ; ce nom ne peut lui être disputé. Ses défauts, car elle en avait comme toute créature de ce monde, ses défauts ne furent jamais nuisibles qu'à elle seule, et encore... Si elle eût été hypocrite, calculée, fausse comme tant de femmes qui se réfugient derrière ce rempart, elle eût été parfaite.

Jamais je n'ai connu une âme plus ouverte et plus rém-

[1] Sans doute, je ne prétends pas placer Robert au même rang que nos peintres célèbres ; mais je pense que l'on ne peut lui contester la place à laquelle je le mets. Tout doit l'y maintenir ; et sa modestie n'est pas le moindre titre à ajouter à son talent, d'ailleurs fort remarquable.

plie de bons, de nobles sentimens. Que d'ingrats elle a faits !... Il en est entre autres parmi nous... Mais pourquoi signaler un être froid, égoïste, méchant, lorsque la main de sa bienfaitrice a jeté un voile sur son ingratitude basse et lâche ! Qu'il y demeure.

A toi, ma bonne Elisabeth, paix et repos ! Là où que tu sois, tu sais qu'il est une amie dont le cœur garde religieusement ton souvenir.

CHAPITRE III.

Leçons de déclamation. — Le prevôt de Larive. — M. Brunetière et visite mystérieuse. — Promenade à Issy. — La maison de mademoiselle Clairon. — Les costumes grecs et romains. — Mademoiselle Clairon à quatre-vingts ans. — Toilette bizarre. — Le baron de Staël. — Le buste de Voltaire. — Le monologue d'Electre. — Mademoiselle Clairon et Talma *petit bonhomme*. — Misère d'une femme célèbre. — *La reine de Babylone* sans pain. — Générosité de Lucien. — Mademoiselle Clairon rendant justice à mademoiselle Mars. — Les Mémoires de mademoiselle Clairon.

J'avais joué la comédie avec mes jeunes amies avant mon mariage, et l'une des parties de mon éducation de salon avait été de me faire étudier non-seulement la littérature poétique, mais de me faire souvent déclamer. J'avais eu pour maître un M. Laurent, le prevôt de salle de Larive, comme l'appelait ma mère; et Larive lui-même me faisait déclamer souvent, lorsque nous le trouvions à Saint-Mandé, chez une de nos amies dont il était parent. Mais j'avais eu quelquefois une bien autre maîtresse, si l'on peut dire ce mot pour des avis donnés à une jeune fille qui ne se destinait pas au théâtre. Ceci me rappelle que je n'ai pas parlé en son temps de cette personne célèbre : mais avec les Mémoires, il y a cet avantage que l'on peut toujours revenir sur le passé.

M. Brunetière, cet ami dont j'ai souvent parlé, qui avait été mon tuteur et qui faisait tout ce qui était en lui pour en remplir dignement les fonctions, surtout relativement aux soins, me conduisait quelquefois à la campagne dans son

cabriolet, lorsque des veilles trop assidues dérangèrent ma santé, en 98 et 99. Nous n'étions absens qu'une ou deux heures, et encore ma mère trouvait-elle le temps long; et moi de même, parce que je ne pouvais me trouver tranquille que lorsque j'étais près d'elle, et bien sûre qu'il ne lui manquait rien des mille et une fantaisies qui lui étaient nécessaires dès qu'elle en avait envie.

M. Brunetière me dit un jour : Je vais vous conduire aujourd'hui chez une personne bien célèbre; mais vous ne saurez pas son nom, il faudra le deviner. Et se penchant vers ma mère, il lui dit quelques mots très-bas en ajoutant plus haut. « Me permettrez-vous de l'y conduire ?

« — Comment! dit ma mère, je le crois bien... Loulou, ajouta-t-elle, regarde, examine, et tu me diras quelle impression tu auras reçue de la personne que tu vas voir. »

Nous partîmes : il pouvait être midi, — « Nous allons prendre le chemin *des Mazettes*, me dit M. Brunetière; parce que, ma chère enfant, je veux vous faire faire une belle et longue promenade. Il faut donner un bain d'air et de vie à ce visage de quinze ans qui est pâle comme celui que nous allons voir. »

Il faisait un temps admirable. On était alors au printemps, et j'avoue que j'éprouvai une vraie jouissance en traversant le Bois-de-Boulogne et une partie du parc de Saint-Cloud. Nous entrâmes dans le village de Sèvres, et, prenant sur la gauche, nous gagnâmes Issy, qui devait être le but de notre course.

Nous entrâmes dans une maison assez belle, mais dont l'air délabré, l'état d'abandon m'étonna. Je ne comprenais guère qu'une personne âgée, une femme pût loger dans une maison paraissant abandonnée. Le domestique sonna long-temps sans pouvoir être entendu que de sept à huit chiens qui faisaient la haute-contre, le second dessus, la basse même à la basse-taille continue d'un gros chien de basse-cour, s'acquittant à merveille de son emploi de gar-

dien en aboyant selon l'ordre. Une vieille personne vint enfin nous ouvrir. Elle me surprit par l'étrange manière dont elle était habillée; je croyais rêver. C'était un mélange si bizarre des modes d'autrefois et des costumes grecs et romains qu'il fallut que toute la loi de la politesse vint me dire de me taire pour m'empêcher de lui éclater de rire à un nez qui lui-même comptait au moins quatre-vingts ans. Un nez ne peut pas cacher son âge. En voyant M. Brunetière, la vieille femme de chambre (car un tablier garni de mousseline festonnée, ayant des bouffettes de rubans aux poches, constatait sa qualité *de soubrette*) fit un cri de joie.

« Ah! que mademoiselle va être contente! s'écria-t-elle! Enfin vous voilà donc! Et puis mademoiselle Alexandrine, n'est-ce pas? Oh! comme elle vous ressemble! Chère demoiselle, vous avez un digne papa!... Et dire que nous ne pouvons pas offrir de fruits à cette chère enfant? »

Pendant tout le discours de *la Cléantis*, M. Brunetière m'avait aidé à descendre de cabriolet, et nous traversions une petite cour au milieu des jappemens de tous ces chiens qui faisaient un sabbat désespéré, malgré les coups de cravache que la soubrette leur distribuait libéralement. M. Brunetière l'envoyait à tous les diables, surtout à cause de la ressemblance : car l'excellent homme louchait outrageusement, et, quoiqu'il eût beaucoup de prétention lorsqu'il était jeune, il le savait fort bien. Il expliqua à la verbeuse personne que je n'étais que sa pupille, et nous entrâmes enfin chez la maîtresse de la maison.

C'était une femme fort âgée, malgré le titre de demoiselle qu'on lui donnait. Elle avait été d'une belle taille dans sa jeunesse, et l'âge ne lui en avait pas fait perdre une ligne. Ses cheveux blancs, mais sans poudre, étaient relevés, comme à la grecque, par derrière, et puis formaient pardevant une sorte de toupet qui découvrait un front encore admirable de forme et laissait voir des sourcils dont le mou-

vement accompagnait tous ceux d'un œil au regard calme et pourtant animé. Le costume de cette femme, dont l'aspect m'imposa d'abord que je la vis, était aussi extraordinaire que celui de sa femme de chambre. Quoiqu'il fît déjà chaud, elle portait une sorte de mantelet en mousseline, point mis sur ses épaules comme on mettait les mantelets, mais tourné autour d'elle comme un manteau antique. Elle avait ensuite une robe de dessus plus courte que l'autre, et faite évidemment dans le dessein d'avoir une tunique; la robe était blanche, ainsi que celle de dessus, et bordée avec de ces bordures comme on en a beaucoup porté en 95[1]: c'était une guirlande de lauriers. Cette dame, qui me paraissait toute singulière et qui pourtant m'attirait, était assise dans un grand fauteuil à oreillettes, ayant une peau d'ours sous ses pieds, et autour d'elle une table chargée de livres. Un buste de Voltaire en marbre, et de la plus grande beauté, était devant elle, ainsi qu'un grand portrait de Lekain; plusieurs autres bustes et plusieurs portraits étaient rangés ou accrochés le long d'un mur à peine recouvert par un papier commun dont l'humidité faisait tomber les lambeaux. La désolation de cette maison paraissait encore plus fortement peut-être dans cette chambre, entourant de sa misère une femme âgée et dont tout l'ensemble annonçait les habitudes de l'aisance.

Aussitôt qu'elle aperçut M. Brunetière, bien loin de lui témoigner cette joie annoncée par sa femme de chambre, elle fronça le sourcil, rentra ses lèvres par un mouvement que je n'ai vu qu'à elle, et s'écria :

« Ah! ah! monsieur, vous voilà donc, enfin! Et votre ambassadeur, pourquoi n'est-il pas aussi venu? il aurait jugé par lui-même de la bonté de l'asile qui reste à Idamé, à

[1] C'était des feuilles de laurier, de rose, de toute espèce de feuillage et de fleurs. On imprimait cela à Jouy, principalement dans la belle manufacture de M. Obercampf, et puis on posait ces bordures au bas des robes.

Electre, à Sémiramis. » Et, levant le bras d'une manière théâtrale, elle le dirigea vers une partie du plafond par laquelle en effet l'eau tombait dans le salon, bien qu'on fût au rez de-chaussée.

« Eh quoi ! poursuivit-elle avec un accent que je ne puis rendre. Eh quoi ! monsieur le baron de Staël manque ainsi à sa parole, à la foi jurée ! Pourquoi, monsieur, vous qui connaissez ses engagemens envers moi, ne l'obligez-vous pas à les tenir ? car enfin, ajouta-t-elle, enfin, monsieur, il pleut dans mon appartement. »

J'écoutais et regardais cette femme, singulière dans son parler, dans son costume, et qui pourtant ne me faisait pas rire ; elle ne me donnait même pas l'idée de me moquer d'elle. J'éprouvais même beaucoup de peine à l'entendre se plaindre de mauvais procédés. M. Brunetière, qui n'avait nul tort dans cette affaire, s'avança d'abord vers elle ; lui baisa la main avec un respect qui parut l'adoucir, et me nommant à elle, il lui dit :

« Sa mère est une Comnène. »

La vieille dame voulut se lever, mais il y avait impossibilité.

« Mademoiselle, me dit-elle, j'ai beaucoup connu monsieur votre oncle monsieur et votre père ; ils me faisaient l'honneur de venir me voir. Je suis comblée de vous pos séder chez moi. Voulez-vous bien permettre ? »

Et me prenant la main, elle me baisa sur le front avec une solennité qui faisait sourire M. Brunetière. Je mourais d'impatience de savoir le nom de cette personne qui m'inspirait une sorte de respect, au milieu de tous ces débris, et débris elle-même d'une nature déjà bien loin de nous. Je regardais mon tuteur qui eut enfin pitié de moi.

« Vous voyez que mademoiselle Clairon a un entourage digne d'elle et de ses beaux souvenirs », me dit-il en me montrant les bustes de Voltaire et de Lekain.

Je pris congé de mademoiselle Clairon, en lui demandant la permission de revenir ; elle me l'accorda avec une grâce parfaite.

« Mes respects les plus profonds à madame votre mère, me dit-elle en me disant adieu. J'ai eu l'honneur de la voir lorsqu'elle arriva à Paris avec son habit grec : c'était un astre de beauté.

Lorsque nous partîmes, M. Brunetière s'approcha de mademoiselle Clairon, et lui remit un rouleau en lui parlant très-bas ; elle lui répondit assez haut :

« Cela vient bien, car le boulanger ne voulait plus donner de pain à la reine de Babylone. Mais vous êtes un digne homme. Mademoiselle, me dit-elle en me montrant le rouleau que venait de lui remettre Brunetière : voyez-vous cet argent ? eh bien ! c'est votre tuteur qui le donne de sa bourse, pour que la pauvre Clairon ne meure pas de faim. Il le donne pour cet homme sans foi, cet ambassadeur, ce mari d'une femme célèbre, pour M. le baron de Staël enfin, qui laisse l'eau du ciel arriver dans ma pauvre demeure [1]. »

Lorsque nous fûmes partis, mon tuteur me raconta comment M. de Staël, dont il était le conseil et l'ami, avait été amené à entrer dans cet arrangement avec mademoiselle Clairon pour cette maison d'Issy. « M. de Staël est un

[1] M. le baron de Staël, alors ambassadeur à Paris, avait acheté une propriété à mademoiselle Clairon. Il était également stipulé que la maison dans laquelle elle logeait à Issy serait entretenue aux frais de M. de Staël. Aucune des clauses n'avait été exécutée. M. Brunetière, tout homme d'affaires qu'il était, ne pouvait pas tirer du sang d'une pierre ; et M. de Staël était tout-à-fait *un roc* à cet égard : sa femme, qui ne l'aimait guère et qui, malgré tout ce qu'on a pu dire, était cependant fort bien pour lui, ne pouvait pas, ayant des enfans, liquider et payer des dettes insensées, mais pourtant justes. Mademoiselle Clairon mourait de faim au milieu de tout ce conflit de rejets et de prétentions. Lucien lui fit accorder un secours ; mais ce fut Chaptal qui eut le noble lot de la tirer de la misère et de la faire mourir en paix

brave et bon homme, ajouta Brunetière; mais, mon enfant, je vous prie de ne pas répéter ce que vous avez entendu ce matin : mademoiselle Clairon est malheureuse, et comme la misère aigrit le caractère, elle est injuste pour M. de Staël.

« — Mais il ne la paie pas, lui dis-je, puisque c'est vous qui êtes l'ange sauveur de cette femme, qui sans vous mourrait de faim. Comment votre ami Gohier ne la sauvait-il pas de cette misère horrible?

« — Le gouvernement était trop pauvre. Mais vous, parlez-en à Lucien : une jeune bouche a bien de la grâce en demandant du pain pour une femme comme mademoiselle Clairon. M. de Staël ne peut pas la payer, et moi, j'ai mes charges. »

Je parlai à mon beau-frère. Mademoiselle Clairon eut un secours très-fort; mais ce ne fut que sous le ministère de Chaptal qu'elle fut vraiment secourue.

On trouve dans un recueil d'écritures de personnes célèbres, deux pièces assez curieuses à cet égard; l'une ne contient que quelques mots très-énergiques, par lesquels mademoiselle Clairon était à la porte du ministère de l'intérieur *demandant du pain*.

L'autre ne porte que ces deux lignes également expressives :

« *Bon pour deux mille francs payables à l'instant à mademoiselle Clairon.*

» CHAPTAL. »

Je la voyais quelquefois. Elle m'aimait beaucoup; mais Talma et mademoiselle Mars faisaient naître entre nous des disputes perpétuelles. Je me fâchais, parce que, ne les voyant pas jouer, elle ne pouvait apprécier tout le talent de ces deux êtres doués par le ciel du génie dramatique. Talma pouvait encore être critiqué, mais mademoiselle Mars était

dès lors ce diamant parfaitement pur, sans tache, sans un défaut. Enfin un jour je fus tout étonnée de trouver ma vieille Clairon tout humanisée pour mademoiselle Mars; j'en fus tellement surprise que je ne puis, même encore aujourd'hui, attribuer ce changement qu'à une cause: c'est que mademoiselle Clairon a vu mademoiselle Mars dans l'un de ses rôles; elle n'en est pas convenue; mais j'en suis presque certaine. Je lui en parlais tant qu'il était impossible qu'elle n'eût pas la fantaisie de voir elle-même ce chef-d'œuvre de la scène. Ce qui me le prouva le plus évidemment, ce fut un compte rendu, pour ainsi dire, d'un rôle dont je lui avais parlé, et que mademoiselle Mars jouait comme un ange. C'était *la Pupille* de Fagan. L'artiste habile me parla de choses qui ne se racontent pas, mais qui frappent fortement, comme, par exemple, ce bouquet que la jeune fille laisse tomber: comme mademoiselle Mars faisait cette action si simple en elle-même, et en même temps dévoilant tout le secret d'un jeune cœur! C'était la nature, mais la nature charmante; c'était une jeune fille qui devait rendre tous les hommes fous d'amour. Eh bien! mademoiselle Clairon me parla de cette action comme quelqu'un qui l'a vue. Je sais bien qu'un vieux M. Antoine, autrefois ami de Lekain, allait chez mademoiselle Clairon, et lui rendait compte des événemens remarquables de la *Comédie Française* (car c'était ainsi qu'il fallait dire avec elle; autrement elle se fâchait); mais je ne pense pas que ce soit de lui qu'elle ait pris une opinion qui pût avoir autant d'influence sur la sienne, et même au point de la faire changer. Non; je suis convaincue que mademoiselle Clairon se sera fait porter à la Comédie Française, dans une chaise à bras, et qu'elle aura voulu juger elle-même de mon bon ou de mon mauvais goût. J'ai revu mademoiselle Mars souvent hors de la scène depuis cette époque; je ne me rappelle pas si je lui en ai parlé: elle ne peut qu'en être flattée.

Mademoiselle Clairon travaillait alors à un ouvrage dont

elle ne publia qu'une partie sous le titre, je crois, de *ses Mémoires.* Elle y parle de l'art dramatique, et donnait des leçons qui ne peuvent être que parfaites. Cet ouvrage devait être fort long; je ne sais ce que seront deveuus les manuscrits. Je dis les *manuscrits*, parce que plusieurs cahiers étaient classés par elle pour les différentes parties qu'elle traitait dans l'art dramatique. Celle des costumes est, selon elle, fort importante; elle était glorieuse de pouvoir dire que c'était elle qui avait joué pour la première fois le rôle d'Électre *sans poudre, sans paniers* et avec des chaînes imitant le fer pour attacher ses mains; aussi son portrait était-il fait de toutes les façons dans ce rôle et avec ce costume simple et naturel qui fit crier après elle les premières fois, mais qui lui attira les remercîmens de Voltaire dans une charmante lettre en prose et en vers qu'elle m'a lue plusieurs fois. Elle avait, par exemple, une vanité dont rien ne peut donner l'idée.

On sait que mademoiselle Clairon a été la cause, innocente à ce qu'on prétend, du suicide d'un homme qui se tua d'un coup de pistolet ou de fusil, je ne sais trop lequel des deux. Mais toujours est-il que, toutes les nuits, à une heure, elle entendait le coup de feu; qu'elle fût au milieu d'un bal, endormie, en route, dans une auberge, n'importe; il dominait la musique d'une fête, il la troublait dans son sommeil, il sonnait comme le coup de feu du bandit, et il se faisait entendre dans la cour d'une maison de poste comme dans celle d'un palais. Je ne sais s'il n'y avait pas un peu d'exagération; mais elle, qui ordinairement était fort exaltée, tout en parlant dignement, abandonnait ici tout apprêt, tout ce qui pouvait lui donner une apparence de volonté de faire effet. Albert, qui croyait au magnétisme, voulut, après avoir entendu mademoiselle Clairon, me démontrer que la chose était possible. Je riais alors... Hélas! depuis cette époque, j'ai eu moi-même une terrible et épouvantable leçon pour m'apprendre la crédulité.

CHAPITRE IV.

Sourire de Bonaparte. — Narrations et jugemens de Napoléon. — Le combat d'Algésiras et l'amiral Linois. — Sir James Saumarez. — Napoléon pleurant de joie sur les succès de la marine française. — L'abaissement de l'Angleterre, pensée dominante de Bonaparte. — Activité dans les ports de la Manche. — Défaite de Nelson. — La flottille de Boulogne. — Plaisanteries de Brunet sur les *péniches*. — Influence de la prison sur la discrétion. — Le tribun, la tribune et les petits tribunaux. — Déluge de pamphlets. — Scènes fréquentes du premier consul et de Fouché. — Dîner avec M. de Lucchesini et *abandon* diplomatique. — Principes républicains de Junot. — Conversation remarquable avec l'ambassadeur de Prusse. — Minauderies de madame de Lucchesini et les *r* impossibles à prononcer. — L'âge des femmes. — Les auteurs probables des pamphlets.



Pour ceux qui ont souvent approché Napoléon, il est un souvenir qui est inséparable de sa personne; c'est la lumière qui se répandait sur tous ses traits lorsqu'il souriait, mais avec la connaissance de son sourire: alors ses yeux, vraiment fort beaux, son regard incomparable s'adoucissaient; et, pour peu que le sourire fût provoqué par un noble sentiment, alors sa physionomie avait une expression surhumaine. C'était dans de tels momens que l'homme n'était plus homme.

Un jour je me rappelle qu'il eut un de ces instans fugitifs, mais sublime. En racontant lui-même le fait qui lui donnait de l'émotion, il se complaisait dans chacune de ses paroles, et l'étude de sa figure était alors vraiment remarquable. J'en parlai à ma mère le même soir, et je ne sais si je

mis dans ma narration tout ce que j'avais ressenti une heure avant, mais il est de fait qu'elle-même fut émue. Il n'était pas facile de lui remuer l'âme au nom du premier consul : aussi regardai-je cela comme une sorte de victoire.

Aujourd'hui je ne pourrais rapporter la chose en son entier, sans y mettre du mien. Le fait m'est présent comme il l'est à la pensée de tout cœur français. Il se joint à un autre événement également en rapport avec notre gloire navale. Mais je ne puis les faire passer de mon souvenir sur le papier : il en est beaucoup de cette sorte, et je crois que la chose arrive toutes les fois que c'est l'âme qui *se souvient*, et non la mémoire qui *se rappelle*.

Le combat d'Algésiras est le premier des événemens dont je veux parler ; le second parvint en même temps à la connaissance du premier consul. Ce combat d'Algésiras était bien fait pour émouvoir sa grande âme. La conduite admirable du contre-amiral Linois devait trouver un écho de gloire près de Napoléon, surtout lorsque sa valeur habile faisait triompher notre pavillon aux trois couleurs de celui du léopard. Le contre-amiral Linois se trouvant dans la baie de Gibraltar, devant Algésiras, avec son escadre forte de deux vaisseaux de quatre-vingts canons, un de soixante-quatorze, une frégate de quarante, combattit sir James Saumarez, qui avait sous ses ordres deux vaisseaux de quatre-vingts canons, quatre de soixante-quatorze, une frégate de trente-six et un lougre. Les batteries de terre appuyaient bien un peu les Français; mais ce n'était qu'un faible secours si l'on veut considérer que notre amiral prit un des quatre vaisseaux de soixante quatorze, appelé *l'Annibal*. Cette belle affaire, dont le contre-amiral Linois eut toute la gloire (car l'Espagne ne le secourut que par quelques coups de canon qu'envoyèrent les batteries de terre); cette belle affaire était une joie au cœur du premier consul. Elle eut une suite également brillante; le capitaine Troude, montant un des deux vaisseaux français de la petite escadre

du contre-amiral Linois, *le Formidable*, de quatre-vingts canons, se trouva séparé de son chef quelques jours après l'affaire d'Algésiras; il rencontre sir James Saumarez, encore tout meurtri du combat, et surtout honteux de sa défaite. Il n'avait avec lui que trois vaisseaux de soixante-quatorze; mais le capitaine Treude était seul avec son vaisseau de quatre-vingts, et n'avait plus pour ses huniers que ses mâts de perroquet. Toutefois le Français ne recula pas; il livra bravement bataille, et après une heure et demie de combat, il démâta un des vaisssaux de sir James Saumarez, et le contraignit à l'abandonner.

Voilà les faits. Je crois pouvoir affirmer qu'ils sont certains, car je les tiens non seulement d'une source révérée, mais encore d'une autre qui ne peut être révoquée en doute. Mais ce que je ne puis rendre, c'est l'expression de Napoléon racontant ces deux événemens et donnant avec des yeux humides des bénédictions, si je puis employer ce mot, au contre-amiral Linois pour avoir attaché un prénom de gloire à nos mâtures. Les victoires navales étaient rares à cette époque; le premier consul sentit vivement tout le bonheur de celle-ci. Je l'ai vu, et je puis l'affirmer. Je l'ai vu lorsqu'il n'était que le premier du gouvernement, pas encore consul à vie !.... pas encore empereur!... Oh oui !.. oui... alors il était bien toujours le général Bonaparte, le vainqueur d'Arcole, de Lodi, de Marengo... l'homme de la patrie!... celui qui alors, heureux d'être le premier de ses fils, ne voulait pas d'autres titres. Il aimait cette patrie... il l'a toujours aimée.

Le contre-amiral reçut la seule récompense qui fît alors battre un cœur français; c'était un sabre d'honneur. Mais la patrie reconnaissante multipliait à l'infini cette récompense, par les louanges qu'elle donne encore à celui qui fit triompher notre drapeau.

Depuis le traité de Lunéville, Napoléon avait rendu toute leur activité à ses idées relatives à la descente en Angle-

terre. Il les avait laissé reposer pour traiter de plus graves questions; mais depuis que la pacification presque générale de l'Europe était certaine, et que l'Angleterre paraissait être le seul empêchement à la paix universelle, le premier consul disait hautement qu'il voulait tout tenter pour l'amener à traiter enfin avec la république française. C'est surtout à cette époque qu'il faut placer la véritable origine de la haine qui s'est élevée entre le premier consul et le gouvernement britannique. Je dis le gouvernement, parce que je ne confonds pas la nation avec le cabinet de Saint-James. Il est en Angleterre plus qu'ailleurs peut-être de nobles cœurs, de vastes et beaux talens aux conceptions fortes et hardies, des âmes ardentes qui conçoivent et rêvent le génie. Ceux-là ont compris le grand homme; leur hommage suffit : il vaut à lui seul plus que mille louanges; un mot de lord Byron frappe de mort la vie politique de tel individu que je ne veux pas nommer, tandis qu'un seul mot aussi de ce même Byron ajoute des rayons à une auréole.

Tous ceux qui ont étudié de près le caractère de Napoléon ont pu voir que la pensée dominante de cette grande âme fut l'abaissement de l'Angleterre. Elle aurait dû sinon l'aimer, au moins l'estimer pour sa haine elle-même et son désir de victoire. Ce fut sa plus constante étude; et je puis affirmer que, dans les quatorze années où il a eu la puissance, et pendant lesquelles je l'ai sûrement beaucoup et bien vu, j'ai vu aussi la volonté immuable de cette vaillance, toujours avide de gloire. Il croyait qu'il pourrait donner à la France celle de vaincre une rivale qui ne combat jamais avec d'égales armes; et toutes ses mesures tendaient vers ce but.

Boulogne fut désignée, dès l'époque de 1801, comme le chef-lieu de la grande entreprise de la descente en Angleterre. Dans tous les ports des côtes de la Manche on vit tout à coup la plus grande activité; on y construisait une foule de petites em-

barcations. Des divisions de bâtimens légers sont organisées; des camps se forment sur tout le littoral de la Manche, à Boulogne même. *La flottille*, ainsi qu'on l'appelait, créée avec le plus grand appareil, tous ces préparatifs faits avec fracas et avec intention, portent en effet le trouble, répandent l'alarme sur l'autre rivage. Le gouvernement britannique se détermine à faire une vigoureuse attaque. Nelson, ce hardi partisan de la marine anglaise, promet au ministère de foudroyer en passant cette réunion de bateaux de cartes qu'on nomme *une flotte*. Il vient devant eux, et plus il en a ri, plus il doit avoir de honte; car, malgré ses bombardes et ses brûlots, il est contraint à la retraite sans avoir obtenu de résultat. Il se fâche et reparaît bientôt à la tête de huit vaisseaux de ligne et douze frégates; des péniches, des chaloupes canonnières, des bombardes, des brûlots, des bricks, couvrent le détroit de leurs voiles. Nelson, guidant lui-même cette armée navale, s'avance avec confiance. On sait combien il était brave et même téméraire de sa personne. Il joignait à cette valeur bien reconnue une haine qui ne l'était pas moins, contre nous, et surtout contre le premier consul. Il était donc animé par trois motifs réunis qui devaient le faire vaincre; et il faut ajouter aux deux premiers celui peut-être le plus fort des trois, le désir d'effacer un non-succès. Mais, hélas! cette fois ce fut une défaite d'autant plus réelle, que les préparatifs de Nelson étaient reconnus par lui-même, dans son propre rapport, comme devant lui donner tout avantage sur ceux qu'il attaquait. Notre flottille était embossée, fixée sur ses ancres à quatre ou cinq cents toises du rivage. Nelson se rappela que la flotte d'Aboukir fut perdue par une semblable disposition [1], et, dirigeant son attaque avec habileté et courage, il se présenta lui-même pour tourner les embarcations, et

[1] 1er août 1798. Lorsqu'il brûla et ruina toute la flotte qui avait porté l'armée française en Orient.

passer entre elles et la terre. Mais si l'attaque fut bien faite, la défense le fut aussi. Protégée par les forts et les batteries de la côte, la flottille fut sauvée; la perte de Nelson fut immense, et lui contraint de s'éloigner, en rugissant, de cette proie qu'il avait promis de dévorer.

Quelques mois après je fus à Boulogne. Le commandant du port me montrait tout ce qu'il y avait de remarquable, et dans ce temps-là il y avait beaucoup de choses remarquables dans un lieu tel que Boulogne, ce dépôt des grands desseins, des vastes projets d'un grand homme. Le commandant me racontait ce qu'il appelait les *merveilles* de cette attaque nocturne par Nelson; cet homme n'était pas éloquent, et pourtant il le devenait aussitôt en faisant cette narration, en parlant surtout de cet accord unanime qui régnait entre nos marins et nos soldats. Ce visage aux traits durs, aux muscles peu plians, ce visage s'animait et devenait presque beau. Et puis, ce ciel au bleu d'ardoise sur lequel s'élancaient des milliers de gerbes de feu, ces éclats de bombes, ces cris des combattans; il peignait tout et avec vérité. Cet échec fit à Nelson, ainsi que je l'ai su d'un officier qui depuis fut quelque temps à son bord, une peine d'autant plus sensible, qu'il avait annoncé son triomphe, et qu'à Londres il y avait des préparatifs faits par ses amis pour célébrer sa victoire.

Cette flottille de Boulogne était formée de petites embarcations extrêmement légères, et tellement petites, qu'en plaisantant à Paris, où toujours on plaisante, on les nommait des coquilles de noix. Un jour Brunet, qui à cette époque était vraiment bien drôle et bien comique, jouant dans je ne sais quelle pièce, mangeait des noix dont il façonnait ensuite les coquilles et les lançait sur l'eau contenue dans un baquet.

— Que fais-tu là? lui demandait l'acteur qui était en scène dans ce moment avec lui.

— Je fais des *péniches* [1], lui répondait Brunet.

La réponse ne plut pas; et le pauvre Brunet fut passer vingt-quatre heures en prison. Le lendemain de sa sortie on donna la même pièce. Lorsque Brunet en fut au moment de la réplique, il garda le silence. L'autre acteur recommença et lui demanda de nouveau ce qu'il faisait là : soit qu'il improvisât, soit qu'il eût le mot d'avance, il dit à Brunet avec un air d'impatience en voyant qu'il ne répondait pas :

— Tu n'en sais peut-être rien?

Oh! que si fait! répondit Brunet. Je sais très-bien ce que je fais. Mais, ajouta-t-il plus bas, je ne veux pas le dire.

Les applaudissemens et les rires furent universels. Et, pour dire la vérité, Brunet était parfaitement drôle et bien comique; sa seule figure excitait une hilarité générale. Il eut aussi, vers la même époque, une correction paternelle de la main du préfet de police pour lui apprendre à faire son thême autrement que sur des choses touchant au gouvernement. Il expliquait à sa mère, sa sœur, son frère, je ne sais plus quel nom avait le compère, ce que c'était que le tribunat. Après l'avoir fait de cette façon claire que nous lui connaissons, mais qui est bien la plus plaisante chose que j'aie jamais vu, il finissait par dire :

— Enfin, vois-tu, si je suis tribun, ces petits gars-là.....

Et il montrait ses petits enfans en se frottant les mains.

— Si je suis tribun, toi tu es tribune, et puis ceux-là seront des petits tribunaux.

Le premier consul aurait dû rire tout le premier de ces mauvaises plaisanteries qui peuvent n'avoir pas toute l'élégance d'une phrase d'excellent ton, et néanmoins le fait

[1] Nom des petites embarcations qui allaient avec les chaloupes canonnières. Celles-ci étaient plus fortes et plus grandes.

est qu'il faut rire en les écoutant, et qu'il aurait dû le faire; mais tout ce qui l'entourait voulait se rendre nécessaire : sans cesse l'orage semblait le menacer, et souvent la main qui le faisait gronder aurait pu l'arrêter. Je vais en fournir un exemple.

Il m'arriva, vers cette époque à laquelle nous sommes parvenus, un événement assez singulier; il se rattache à d'autres faits, qui donnent une grande couleur au temps d'alors. Ce sont les pamphlets. Il en courut un si grand nombre dans la deuxième année du consulat que le général Bonaparte finit par avoir une humeur violente contre Fouché, et cette humeur éclata dans plusieurs scènes qu'il lui fit. Ces scènes étaient d'autant plus désagréables pour le ministre qu'elles n'étaient pas entre le premier consul et lui seulement, mais bien devant quinze ou vingt personnes, ainsi que j'en fus moi-même témoin un jour à la Malmaison, et l'autre jour aux Tuileries. Cette dernière avait pour but de frapper sur les étrangers, au fait, beaucoup plus que sur Fouché; car il faut dire que la Prusse travaillait l'opinion d'une manière indécente par l'opposition des révérences, des paroles obséquieuses de M. de Lucchesini, qui apportait à Paris tout ce qu'il fallait pour déplaire à l'homme qui gouvernait alors. Il avait un profond mépris pour les principes libéraux sous quelque forme qu'ils se présentassent. La révolution ne lui apparaissait qu'escortée ou précédée de 93 et de ses horreurs. C'était une résolution arrêtée chez lui de ne pas vouloir comprendre, de ne pas vouloir admettre les bienfaits immenses que ces mêmes malheurs nous avaient légués. Je dînais un jour avec lui chez madame Divoff, une Russe établie à Paris, et aimant la France comme sa patrie. Il y avait peu de monde, et la conversation s'engagea sur la politique; je ne m'en mêlais guère à cette époque, ainsi qu'on peut le croire, mais je n'en prêtais pas moins une oreille attentive à ce qui se disait autour de moi lorsque le sujet me paraissait bien traité. M. le marquis de

Lucchesini avait non-seulement beaucoup d'esprit et de finesse, mais, quand il le voulait, il était assez aimable, et son laid visage devenait un peu moins déplaisant. Je n'ai jamais aimé pourtant ses phrases toujours souffrantes à force d'être tiraillées et subordonnées à une politesse qui lui était imposée par une loi que lui-même promulguait. Et puis cet éternel sourire qu'il voulait rendre aimable, et qui était moqueur sans grâce, et sans aucun accord avec deux yeux dépareillés; tout son ensemble enfin ne me plaisait pas. Mon approbation est sans doute de peu de poids; mais il me semble que rien n'était moins fin que son abondance de finesse. Peut-être notre position d'alors me rendait-elle difficile à cet égard. Il me restait l'humeur un peu altière de nos temps républicains; et la gloire des armes consulaires ne me la rendait pas plus modeste; et sans doute la Prusse sentait que le traité de Lunéville, et celui d'Amiens qui se préparait, donnaient par leur conclusion des bases d'airain à notre belle France. Se voyait-elle contrainte à parlementer avec le sort et feindre avec la force? Cela se peut et ne me donne pas une autre opinion. Je n'en approuve pas davantage la méthode de l'humilité. Plus on courbe la tête, plus on donne de facilité au pied ennemi pour se poser dessus, et si cette tête ne se relève que dans l'ombre... oh! alors, honte à elle.

Le jour de ce dîner dont je parlais à l'instant, M. de Lucchesini était dans une de ces dispositions de franchise que les diplomates *pratiquant* la diplomatie doivent regarder comme des minutes fugitives. Junot, dont c'était l'état habituel, fut tout étonné de se trouver en rapport avec un homme dont la manière de voir était pourtant loin d'être la sienne, mais avec qui du moins il pouvait discuter. On parla beaucoup des différens traités qui venaient d'être signés; le concordat surtout, le concordat fut le sujet d'une discussion d'autant plus bizarre, que M. de Lucchesini était le défenseur du premier consul contre Junot. Il approuvait

également *la nomination du roi d'Étrurie*, que Junot de son côté, et dans ses principes républicains, regardait comme le premier coup porté à nos libertés. Il faut avoir vécu à cette époque pour savoir quel était le langage des serviteurs les plus dévoués du grand capitaine dont l'épée et la bannière nous avaient d'abord ralliés. Lannes, Junot et plusieurs autres, n'avaient pas même l'idée d'une royauté *possible*; ils y furent amenés par les degrés que l'homme habile fera monter à celui qu'il voudra dominer. Il y avait, dans la force de Napoléon, une force attractive impossible à vaincre. On n'y songeait même pas. A l'époque dont je parle, elle agissait déjà activement, et ceux qu'elle soumettait n'en avaient pas l'idée. Ce fut le texte de la conversation de M. de Lucchesini. Quoique extrêmement sobre, il se laissa entraîner par-delà les bornes que portaient sûrement ses instructions; et il y eut *plus* que de l'abandon; Junot de son côté, franc et ouvert, comme il l'était toujours, dit beaucoup de paroles qui eussent été plus à leur place dans son cabinet que dans un salon étranger, rempli de nos ennemis. Le premier consul apprit tout l'entretien dès le jour suivant; ce ne fut que quelques mois après que Junot sut que son général avait été mécontent et du dîner et de la conversation. Il n'aimait pas plus à être blâmé par un ami que par un autre, Napoléon, et ce dîner eut des suites. Les pamphlets dont j'ai parlé plus haut étaient en grande partie rédigés par des étrangers du corps diplomatique, alors à Paris. Le plus curieux de la chose, c'est que madame de Lucchesini était, disait-on, dans le comité dirigeant (on ne connaissait pas encore le *comité directeur*); le fait me parut bouffon pour beaucoup de motifs : un des plus forts, c'est que les femmes dans ma jeunesse parlaient beaucoup en France de la patrie, de sa gloire, de ses malheurs même; mais elles ne s'en mêlaient pas. Cela devait être pour nous; mais madame de Lucchesini avait été élevée à l'école d'une cour qui avait en cela le reflet de celles de Pétersbourg et

de Vienne, où, les femmes étant souveraines, il y avait jusque dans les plus basses classes un besoin féminin d'intrigues et de prétentions agissantes. M. de Lucchesini lui-même admettait ce moyen comme un des moyens prépondérans de sa diplomatie. Cela pouvait être sous Louis XIV, lorsque madame d'Harcourt contribuait à faire assurer une succession de cent couronnes[1]; mais à Paris, en 1802, cela n'avait plus de cours. Quoi qu'il en soit, madame de Lucchesini, autrement *la marchesina*, comme nous l'appelions, se mêlait de causer de choses trop fortes pour sa tête; il était évident qu'elle était *serinée*, ou, pour parler plus juste, elle était *perroquétisée*, si l'on veut me passer le mot, et ceux qui l'ont connue le trouveront plus juste.

C'était une bonne personne que *la marchesina*; mais je ne sais pourquoi elle était complétement ridicule. Il y avait en elle un composé d'airs minaudiers d'une jeune fille de seize ans [2] qui devenaient insupportables avec un visage de quarante-cinq, une taille de cinq pieds trois pouces, et un nez de la plus respectable dimension qui ait jamais été prise pour faire une chose pareille. Ajoutez à cela que la marquise mettait un collier de velours noir, qu'elle parlait comme un enfant; disait *ze*, et prétendait ne pas pouvoir prononcer les *r*... C'était à n'y pas tenir.

« Comment! lui disait un jour un homme de beaucoup

[1] Lorsque Philippe V entra dans la salle du trône, à Madrid, une des choses qui le frappa le plus fut cette représentation des cent royaumes sous sa domination. Mais on sait que ces royaumes n'étaient guère plus grands qu'une de nos belles provinces, la Bretagne par exemple. Ceux d'Amérique étaient seuls de vrais royaumes.

[2] Elle avait la singulière coutume d'allonger sa paupière en frottant ses cils avec une épingle noircie à la bougie. Les femmes turques emploient le même procédé pour embellir leur regard, mais se servent de surmé. Quant à sa prononciation, je sais par moi-même et pour l'avoir entendue qu'elle prononçait très-bien les *r* les plus ronflans quand cela lui convenait.

d'esprit que ses petites grimaces amusaient beaucoup, comment! vous ne pouvez pas dire :

» *Je t'aimerai toujours ?*

» — Je ne peux pas prononcer les *r*... répondit-elle en baissant les yeux et détournant modestement la conversation; je ne peux pas dire Paris, il faut que je prononce *Pa-is.* »

« Je ne conçois pas madame Visconti, disait-elle un jour; que veut dire cette manie de se rajeunir? encore si elle le faisait d'une manière un peu vraisemblable.... Par exemple *moi*, si je disais que j'ai vingt-cinq ans, on ne me croirait pas. Aussi, lorsqu'on me demande mon âge, je réponds : J'ai trente ans dans trois mois et demi.

Il faut remarquer que ces deux dames étaient à peu près du même âge, c'est-à-dire que madame de Lucchesini entrait en nourrice à l'époque où madame Visconti en sortait, et celle-ci avait, au temps dont je parle, cinquante ans, lorsque madame l'ambassadrice était si avare pour elle, si généreuse pour ses amies. Mais elle était en effet bonne personne malgré ses petits travers; et, quoiqu'elle y joignît le défaut très-sérieux de se mettre horriblement mal, elle était, je le répète, bonne personne et, au demeurant, femme du monde.

Au dîner dont j'ai parlé tout à l'heure, son mari était venu sans elle. Je crois que, quelque légère qu'elle parût, bien qu'en cela il n'y eût certainement aucun calcul, je le dis sans plaisanter, elle aurait eu le sentiment qu'il allait beaucoup plus loin qu'il ne convenait dans la route qui lui était tracée à elle-même, et M. de Lucchesini n'aurait pas été aussi franc-parleur qu'il le fut ce jour-là. C'était là vraiment un curieux spectacle que cette dispute entre ces deux hommes dont l'un, le séide de Bonaparte, le blâmait de ses dispositions à régner, et l'autre, son ennemi, se réjouissait de le voir s'engager dans la route des sceptres et

des couronnes.... Sa joie semblait prévoir que ses pas s'embarrasseraient dans cette confusion de jouets et de hochets, et qu'il trébucherait contre eux!... Quoi qu'il en soit, je suis certaine que M. de Lucchesini ne fut pas tout-à-fait oublieux de cette conversation singulière. Il y a même plusieurs personnes qui croient que cette gaîté, cette franchise, ce laisser-aller, tout cela n'était que plaisanterie; moi, je ne le crois pas. M. de Lucchesini avait mille moyens de connaître la façon de penser de Junot, qui, certes, n'était pas cachée. Il est vrai que le caractère distinctif de cette diplomatie d'alors était de la finesse quintessenciée, qui bien souvent, mon Dieu! était déjouée par la plus simple des démarches, et demeurait toujours en humilité devant la diplomatie honorable, droite et loyalement faite. Quant aux pamphlets qui nous inondaient de leur venin, je crois que le premier consul était un peu injuste en attribuant autant de part à leur émission en France aux personnes du *camp diplomatique* du Nord. Les deux comtes de Cobentzel en étaient incapables, et cela je le certifierais au prix qu'on voudrait exiger. M. de Markoff est le seul qu'on pouvait soupçonner, ainsi que M. de Lucchesini, et encore, tous deux auraient-ils agi sans les ordres de leur gouvernement? L'empereur Alexandre, jeune alors et l'âme toute loyale, comme elle l'est au matin de la vie, commençait, malgré l'orage qui gronda peu de temps après, à ressentir cette admiration qui amena l'amitié du Niémen. Elle ne le faisait pas aimer Napoléon, en 1802; mais l'âme qui admire n'est jamais susceptible d'une lâche et basse action. Je crois que ces journaux écrits à l'avance, ces pamphlets, ces libelles aux pages injurieuses, aux invectives personnellement adressées au premier consul et à sa famille, étaient surtout colportés par beaucoup de ces étrangers qui venaient nous demander des plaisirs et nous apportaient la discorde. Le premier consul n'a jamais pu savoir la vérité tout entière de cette manœuvre d'iniquité; cependant bien des faits au-

raient dû mettre sur la voie. Deux cents exemplaires de ces écrits diaboliques furent saisis dans le boudoir d'une jeune et jolie femme, dans l'appartement de laquelle on n'aurait dû trouver que des romans, des fleurs et des billets doux. Le premier consul riait en apprenant ces choses, mais son rire était amer.

—

CHAPITRE V.

Les bains publics de Paris sous le consulat. — Les bains d'Albert et le paquet mystérieux. — Pluie de pamphlets. — *Une quinzaine du Grand Alcandre.* — Libelles à la main. — Bonaparte, Junot et Bussy-Rabutin. — La fille des bains d'Albert. — Papiers à mon adresse et interrogatoire. — Le commissionnaire inconnu. — Récit de mon aventure à Junot. — Fausses conjectures et ma mère soupçonnée. — Pamphlets envoyés à ma mère et brûlés par elle. — Junot rassuré. — Lettres de mon frère et remarquable coïncidence. — Conversation curieuse entre Junot et le premier consul. — La lettre de mon frère présentée à Bonaparte. — Défiances de Napoléon à l'égard de ma mère. — Madame Guéhéneuc et madame Hulot. — M. d'Orsay défendu par Junot. — Scène dramatique dans le cabinet de Napoléon. — Souvenir d'une blessure et le premier consul pâlissant. — Napoléon énumérant ses vrais amis. — Junot, Duroc, Rapp, Lannes, Marmont, Berthier, Bessières, Eugène et Lemarrois. — Rapp grondant Bonaparte. — *Mon vieil ami.* — Ma mère malade, et vif intérêt du premier consul. — MM. Corvisart, Desgenettes et Yvan. — Anecdotes de l'armée d'Italie.

Peu de temps après ce que je viens de raconter, voici ce qui m'arriva à moi-même.

L'élégance reprenait partout ses droits; cependant elle était loin d'être complète, surtout dans ce qui concernait l'intérieur de nos maisons. Par exemple, pour avoir une salle de bains, il fallait presque toujours la faire construire dans l'hôtel que l'on achetait; il n'était donc pas du tout extraordinaire de voir les femmes les plus élégantes aller aux bains de Tivoli, aux bains d'Albert [1], et même aux

[1] Les bains d'Albert n'existent plus. Ils étaient situés dans une belle maison du quai d'Orsay, là où se voit aujourd'hui la caserne du prince Eugène. (Je lui donne son premier nom, je ne lui en sais pas d'autres.)

bains Vigier. Malgré l'éloignement j'allais toujours aux bains de Tivoli. Ils étaient ce qu'ils sont toujours, le meilleur établissement de ce genre; mais à la fin de ma première grossesse j'étais paresseuse, et les bains d'Albert étant très-près de chez moi, j'y allais plus souvent qu'à Tivoli.

J'étais un jour dans mon bain, lorsque la baigneuse qui me servait habituellement, appela ma femme de chambre pour lui remettre un paquet de papiers qui venait d'être apporté pour moi. C'était une immense enveloppe, de celles qui servent à renfermer des papiers comme dossiers. Dessus il y avait pour toute inscription : *A madame Junot la jeune.* Avant d'ouvrir le paquet, je fis appeler la baigneuse, et lui demandai qui le lui avait remis. C'était, me dit-elle, un homme âgé, habillé de noir, et l'air fort respectable et comme il faut; mais le signalement qu'elle me donna m'était aussi inconnu que si elle m'eût fait celui d'un mandarin au bâton blanc ou bleu arrivant de Kanton. Comme je ne pouvais pas ouvrir ce paquet mystérieux dans ma baignoire, je le fis décacheter par ma femme de chambre ; et tout aussitôt il s'échappa par la chambre une foute de petits papiers grands comme une feuille à billet, recouverts sur les quatre côtés d'une écriture fine et serrée, extrêmement lisible et fort soignée. Nous nous mîmes d'abord à rire, car tous ces papiers s'envolaient comme s'il y eût eu de la magie dans le fait. On aurait dit la petite boîte de Gracieuse et Percinet; mais il n'était rien de tout cela. C'était tout ennuyeusement des exemplaires de trois différens pamphlets écrits à la main, et quelques uns d'un journal royaliste qui s'imprimait alors clandestinement, et dont j'ai oublié le nom. Je sais que lorsque la police de Fouché, et surtout celle plus active du préfet du police, surveillaient de trop près, alors on se contenait d'en faire écrire quelques centaines de feuilles, ce qui, avec plusieurs hommes dévoués, n'était que l'ouvrage de quelques heures. Un de ces pamphlets était surtout infâme; il avait pour titre : *Une quinzaine du Grand*

Alcandre. Il paraissait en effet tous les quinze jours ; mais celui-là n'était pas imprimé comme celui dont j'ai oublié le nom, et qui d'ailleurs était tout-à-fait un journal, méchant à la vérité, mais non pas dans le genre de l'autre. Le plus curieux, c'est que le premier consul y était accusé de dépenser des sommes folles pour ses maîtresses; la pauvre Bellilote y était traitée avec une rigueur que certes elle ne méritait pas; mais il y avait des sottises si plates, tellement absurdes, qu'en vérité il n'y avait ni de quoi rire ni lieu à se fâcher, mais bien à être indigné jusqu'au dégoût de tant de turpitudes. Lorsque le premier consul le sut pour la première fois, ce fut au retour d'un voyage qu'il fit dans les provinces du Nord. Les accens d'amour et de reconnaissance dont le son le poursuivait encore, formaient une contre-partie bien dissonante avec ces glapissemens de la haine impuissante. Il n'y fit pourtant pas grande attention, si ce n'est pour demander ce que c'était que le *Grand Alcandre.* Lorsqu'il sut que c'était Louis XIV, il se mit en colère, et fort sérieusement.

« A Louis XIV ! s'écriait-il : eh, bon Dieu ! ces gens-» là ne me connaissent donc pas, pour me comparer à lui ! » A Louis XIV !..... »

Et il reprenait le libelle, le lisait et répétait en frappant du pied :

« Louis XIV !..... »

Il fallut lui expliquer où et comment *le Grand Roi*, qui qui n'était pas *grand*, avait reçu le surnom de *Grand Alcandre.* Il n'avait jamais lu les œuvres de Bussy de Rabutin; il les fit demander, et les lut dans une nuit. Cette lecture le révolta. Le lendemain matin à son déjeuner, il en parla dans ce sens à Junot :

« *Ton* comte de Bussy-Rabutin, lui dit-il, était un mé-» chant homme. »

La spécialité du pronom venait de ce que Junot est né

dans le village dont Bussy-Rabutin était seigneur [1]; son château subsiste toujours, et même en fort bon état; du moins l'était-il lorsque je l'ai vu en 1802. Mais je reviens avec surprise à la vue du déluge de petits papiers qui s'échappèrent de l'immense enveloppe, tandis que j'étais dans ma baignoire.

Comme je ne pouvais pas les lire, et que mon impatience était extrême de connaître d'où ces belles choses pouvaient me venir, je sortis de mon bain, quoiqu'il y eût à peine un quart d'heure que j'y fusse entrée, et je me mis à chercher dans cette multitude de petites feuilles si je ne trouverais pas une lettre d'envoi, ou plutôt une lettre d'avis; mais je ne trouvai rien, pas même un indice, si ce n'est pourtant un seul; mais il était bien léger, bien subtil surtout; aussi je n'osais pas en parler. Ce fut le premier consul qui s'en empara lorsque, me questionnant sur toute cette affaire, je me hasardai à lui communiquer mon doute quoiqu'il fût provoqué par une cause bien légère : c'était *un parfum*; néanmoins ce parfum avait une odeur particulière, et les papiers l'avaient également; mais cette explication entre lui et moi, nous ne l'eûmes que long-temps après.

Avant de quitter le bain, je fis venir Marie, la baigneuse qui m'avait remis le paquet. Cet envoi me confondait : moi si jeune, si étourdie, comment pouvait-on me choisir pour me remettre entre les mains des choses tout-à-fait

[1] Il y avait encore une tourelle dans laquelle était une galerie de portraits plutôt badigeonnés que peints, mais fort curieux par le fait même de leur réunion. C'étaient toutes les femmes de la cour de Louis XIV, avec un emblème composé par Bussy-Rabutin. Cet ouvrage fut fait par lui pendant son premier exil, du moins commencé et terminé du six au septième. Madame de La Vallière avait sa violette madame de Montespan, une partie des sept péchés capitaux. Madame de Sévigné, cousine de Rabutin et à laquelle il n'a jamais pardonné de lui avoir résisté, était représentée en buste et dans une balance; de l'autre côté était un gros joufflu de zéphir soufflant tant qu'il pouvait, et faisant pencher la balance dans laquelle il était. Au bas était écrit : *Plus légère que le vent.*

compromettantes pour ceux qui les envoyaient? car moi et mon mari ne formions qu'une opinion relativement au premier consul. Il y avait dans tout cela une machination dont j'avoue que je ne comprenais pas le but; mais il y avait quelque chose, cela était évident. Je demandai à Marie si elle avait quelque notion sur le personnage noir qui lui avait remis le paquet.

« Prenez garde à ce que vous allez répondre, lui dis-je, car l'affaire peut être sérieuse pour vous. »

La pauvre fille pâlit; elle ne savait rien, cela était clair. Elle me demanda en grâce de croire qu'elle était innocente; « elle reconnaîtrait le vieux singe, s'écria-t-elle, entre cent mille vieilles têtes comme la sienne. » Ce n'était plus un vieux digne monsieur, respectable et *comme il faut.* C'est alors que je sus qu'il lui avait donné six francs; elle voulait les jeter. Elle avait vraiment peur, parce que dans le premier moment je pris la chose au sérieux. Malgré mes dix-huit ans, je faisais un juge d'instruction fort sévère, quoique je ne misse pas au secret, et que je ne fisse pas attendre mes pauvres accusés six mois pour les tuer ou les absoudre. Enfin je ne riais pas du tout, et Marie me répondait en tremblant, tout autant qu'elle le ferait aujourd'hui devant le procureur du roi, si on l'accusait d'être chef d'une émeute, qu'elle ne savait pas ce que contenait le gros paquet qui lui avait été remis. C'était une brave et bonne fille que je connaissais, dont la mère était ouvrière en dentelle, et dont le frère avait fait les campagnes d'Italie et d'Egypte. Il était dans la garde consulaire, et servait, au même temps dont je parle, dans le régiment des guides à cheval. Lorsque je vis Marie aussi tourmentée de la crainte d'avoir mal fait, je fus certaine qu'elle était non-seulement innocente de toute connivence, mais ignorante de la chose elle-même; je lui dis que c'était bien, qu'elle pouvait se retirer, et surtout garder les six francs, et j'achevai alors de m'habiller; car, pour le dire en passant, l'interrogatoire avait

eu lieu entre ma baignoire et le panier à linge, tandis que j'avais mes pieds dans de grandes pantoufles, ma personne dans un grand peignoir, ce qui ne laissait pas d'être assez magistral, en raison de la largeur des manches, excepté pourtant qu'elles étaient blanches, ce qui me donnait bien plus l'air d'un Pierrot que d'un avocat général.

En m'en allant, je revis Marie qui pleurait. Ce n'était pas du tout mon affaire, parce que je ne me souciais nullement qu'elle allât semer de la graine à histoire et à caquets, ce qui arriverait certainement si on là voyait dans un état à croire qu'elle avait perdu père, mère, frère et amoureux. Je lui recommandai le silence, en reprenant mon air sérieux; et je remontai dans ma voiture après avoir eu le soin d'emporter avec moi tous les maudits pamphlets et même les morceaux déchirés de la grande enveloppe. La pauvre fille ne fut pas toujours aussi heureuse en juge pour cette même affaire.

Quant à moi, je ne laissai pas d'être inquiète de cette singulière aventure. Quelle pouvait être la personne assez peu instruite de mes relations, de mon intérieur, pour aller me choisir, *moi*, femme du général Junot, l'ami le plus dévoué, le serviteur le plus fidèle du premier consul, pour déposer en mes mains des libelles non seulement contre lui, mais contre ses sœurs, dont l'une d'elles était mon amie, et que j'aimais alors tendrement [1]? Je demeurai confondue devant cet amas de sottises grossières. Un moment j'eus la pensée d'aller demander conseil à ma mère sur ce que j'avais à faire; mais mon bon ange, je crois, me dit d'aller chercher Junot sans perdre de temps, et c'est ce que je fis.

[1] J'étais alors fort liée avec madame Murat; nous nous sommes tutoyées assez long-temps encore. Ce ne fut qu'à l'époque de l'empire que moi-même, sans qu'elle prît la peine de m'en faire apercevoir, je compris qu'il serait fort ridicule que je lui disse : « Comment se porte ton altesse? »

Je le trouvai qui allait partir pour les Tuileries, pour se rendre à l'ordre de midi, ainsi qu'il le faisait chaque jour lorsque le premier consul était à Paris (mais non pas à la Malmaison, comme le dit M. de Bourrienne); je lui racontai mon aventure. Comme moi, il en parut surpris; mais plus que moi il avait du monde une expérience qui lui donna d'abord des soupçons, et dirigea par la suite ses recherches de manière à le confirmer dans l'opinion qu'on avait voulu lui nuire par le moyen qu'on venait d'employer.

« Mais pourquoi ce paquet a-t-il été porté aux bains? lui demandai-je; tu vois bien qu'il faut que ce soit une méprise!

» — C'est précisément cette circonstance qui me prouve qu'il n'y a point d'erreur. L'homme, ou le *monsieur*, comme tu l'appelles, qui s'est chargé de remettre ces papiers, ne s'est pas soucié de se trouver peut-être vis-à-vis quelque visage qui n'aurait pas été aussi accueillant pour sa mission que ta mademoiselle Marie. Là où il a été, il n'a laissé nulle trace; ici c'était tout autre chose: il pouvait me trouver moi-même, sortant de ma maison. Il n'a pas été chez ta mère, par la même raison.

» — Mon Dieu! disais-je à Junot, c'est donc bien vrai que c'est à moi que ces papiers *venimeux* sont envoyés?... »

Et j'étais prête à pleurer.

« Mais pourquoi me choisir?... pourquoi cette préférence?... Je ne puis faire que deux choses de tous ces pamphlets: ou les jeter au feu; ou les distribuer, ce qui est absurde à imaginer de la part de ceux qui ont pu le faire. Tout cela m'ennuie... Le premier consul prétend que mon salon et celui de ma mère sont remplis de ses ennemis, ce serait vraiment bien le sujet d'un autre tapage s'il savait que j'ai devant moi cinquante libelles contre lui!..... Il me semble l'entendre: il me dirait qu'on savait bien à qui l'on s'adressait! ou bien:

« Ils viennent sûrement de chez votre mère? »

Hélas! ma pauvre mère était alors bien malade! elle tournait ses pensées vers de plus hautes régions... Loin d'écouter avec légèreté ce que je lui disais, Junot parut frappé de cette phrase :

Ils viennent de chez votre mère!

Il m'embrassa, prit avec lui tous les papiers contenus dans l'enveloppe, et partit aussitôt pour les Tuileries. Dès que l'*ordre* fut donné, il demanda un entretien au premier consul, et lui raconta l'histoire avec simplicité. La première parole de Napoléon fut, ainsi que je l'avais prévu, une sorte d'accusation contre ma mère et moi.

« Il est impossible, dit-il à Junot, qu'on ait envoyé ces » papiers à ta femme sans avoir la certitude qu'elle les rece- » vrait bien, quand ce ne serait que pour en divertir sa mère. »

Junot ne répondit rien; il connaissait la prévention ou plutôt l'erreur dans laquelle il était à l'égard de ma mère. Il voulait prouver au premier consul qu'elle n'avait pas plus que moi de tort, même d'*attration* dans cette sotte affaire; mais il ne le pouvait qu'*avec des preuves*. Il espérait y parvenir à l'aide d'un assez mauvais sujet nommé Fouillon (Fouillou, je ne sais lequel des deux noms), qui rédigeait une grande partie de ces pamphlets; il y avait aussi à sa connaissance plusieurs personnes qui se mêlaient de ces lâches et basses manœuvres : et il se mit à la recherche de la vérité, ou, pour parler plus juste, du motif qui m'avait fait choisir, moi jeune femme aimant bien plus à rire et à danser qu'à lire un journal, et encore moins un libelle.

Junot avait de l'esprit, et surtout un esprit rapide et très-fin. Son coup d'œil était prompt, et rarement son regard se portait sans résultat sur une affaire. Son raisonnement était presque toujours juste, bien que sa tête fût ardente et vive. La fille des bains fut appelée; mais son nouvel interrogatoire ne donna nulle lumière, si ce n'est que c'était bien à moi que le paquet avait été adressé. Il ne pouvait y avoir d'équivoque ni de méprise.

« Le vieux monsieur, répétait Marie, a bien dit : Madame Junot.

» — C'est peut-être pour ma belle-sœur ? dis-je à mon mari.

Junot leva les épaules. En effet, cela ne pouvait être ; mais le choix qu'on avait fait de moi pour facteur politique me paraissai tsi bizarre, que j'imaginais tout avant la possibilité que ce fût bien mon individu qui fût vraiment en scène dans cette action. Junot, me voyant affectée au point d'en être triste et souffrante, se résolut enfin à en parler à ma mère, pour qu'elle me grondât. Mais quel fut son étonnement, lorsque ma mère lui dit :

« J'en ai reçu tout autant que Laurette, mon cher enfant.

» — Voyons, s'écria Junot ! montrez-moi le paquet, chère maman, pour que je compare l'enveloppe avec la nôtre.

» — Le paquet ! dit ma mère. Croyez-vous donc que j'ai gardé ces sottises ordurières, vraies conceptions de femmes de chambre mal apprises. Vraiment non !

» — Et qu'en avez-vous fait ? dit Junot, tout charmé d'entendre ainsi parler ma mère.

» — Je les ai brûlés. Quand M. de Bois-Cressy, après avoir décacheté ce paquet, m'a lu quelques unes des horreurs qu'il contenait, je n'ai pas voulu salir plus long-temps ma table ni mon canapé par le contact de pareilles vilenies. Je lui ai dit de tout mettre au feu ; il ne voulait pas d'abord, parce qu'il aurait voulu tout lire. On lui donnerait, comme vous savez, cent journaux par jour, que sa faim politique ne serait pas apaisée. Mais il n'était pas question de journaux dans ces indignes feuilles ; et tout a été au feu. »

Junot baisait les deux petites mains de ma mère.

« Que je vous aime, chère maman, d'avoir été si bonne. »

Ma mère le regarda avec un doux sourire.

« Ce n'est pas pour vous que vous me remerciez, mon ami, lui dit-elle ; c'est pour Bonaparte.... Mais pourquoi seriez-vous étonné que j'eusse détruit des choses injurieuses à sa gloire et surtout d'une entière fausseté? du moins le peu que j'en ai vu était-il ainsi.... Me croyez-vous une haine injuste pour le général Bonaparte ? Vous vous tromperiez étrangement. Je n'ai pas pour lui cette admiration qui vous transporte dans des régions où personne ne peut vous suivre... pas même *lui*, ajoutait ma mère en souriant : mais je le juge grand, *et même bon*.... Seulement, ses intérêts lui font oublier ou négliger les intérêts des autres.... Pourquoi ne lui pardonnerais-je pas ? n'est-ce pas l'histoire du genre humain ?... Eh bien ! il est comme tous les hommes, mais ne venez pas me dire qu'il est au dessus d'eux. »

C'était toujours ainsi que ma mère parlait du général Bonaparte depuis mon mariage. Elle en était venue au point de ne plus lui reprocher la malheureuse affaire du cousin qu'indirectement comme on le voit. C'est une chose bien remarquable que jamais le souvenir de cet oubli ne se soit effacé de sa pensée.

Junot revint chez lui préoccupé, mais tout heureux d'avoir à raconter au premier consul l'expédition de ma mère contre les pamphlets. Il voulut me voir avant d'aller aux Tuileries, où il espérait trouver le premier consul chez madame Bonaparte, ainsi que cela arrivait tous les soirs, lorsque l'un ou l'autre n'allait pas au spectacle. Il me raconta le fait et s'en étonna avec moi. L'affaire devenait toute singulière, à ce qu'il me semblait ; elle devait bien autrement se compliquer.

Tout en parlant, en discutant une raison pour, une raison contre, la soirée s'écoula, et Junot ne put aller aux Tuileries : le lendemain était, je crois, un jour de parade, et ces journées-là étaient consacrées. Elle le fut pour nous d'une manière bizarre.

Un courrier nous arriva de Marseille, où mon frère était

commissaire général de police, un des trois qui étaient alors en France. Ce courrier nous apportait une lettre de mon frère avec un paquet des bienheureux ou malheureux pamphlets et journaux; le tout écrit à la main; mais comme il fallait une variante, la moitié de ces belles œuvres était écrite en patois provençal, aussi pur qu'au temps du bon roi René. Albert avait aussi reçu son paquet, à la différence que je viens de signaler avec les nôtres; on y avait ajouté celle d'être expédié par ma mère. Cette fois on avait presque fait un faux, et même un double faux, car c'était moi qui étais l'interprète de ma mère, et l'on me faisait dire seulement par prudence :

« Je ne t'écris pas moi-même, et tu conçois pourquoi. »

Mon frère, sur la bonhomie duquel on avait beaucoup plus compté qu'il ne le fallait, crut que c'était une mystification; car il ne pensa pas un instant à m'attribuer cet envoi. Albert aimait le premier consul avec dévouement; il n'avait jamais partagé le ressentiment de ma mère, parce qu'il le trouvait injuste. Je pensais comme lui, et, sans blâmer notre mère que nous adorions et respections en même temps, nous nous permettions cependant de ne pas voir comme elle dans le jugement qu'elle portait de Napoléon. Mais Albert connaissait le noble cœur de ma mère, il la connaissait elle-même grande, généreuse même dans son peu d'amitié pour le premier consul, et il était *sûr* qu'elle n'avait jamais envoyé ce tissu d'indignes injures. Quant à moi, mon nom fut surtout ce qui le frappa et lui donna la mesure de la tromperie; il fit venir l'un des hommes les plus sûrs de son administration et le chargea des recherches à faire dans la ville de Marseille, afin de découvrir celui qui avait traduit les pamphlets et celui qui les avait portés. Et puis, sans perdre de temps, comme son amitié pour nous s'unissait à son excellent esprit, il vit d'abord que ma mère et moi nous pouvions être compromises dans cette affaire mystérieuse, et fit aussitôt partir un courrier pour porter

à Junot et les pamphlets, et les journaux, et les lettres de moi qui n'en étaient pas, enfin tout le diabolique bagage. A peine Junot eut-il lu la lettre d'Albert qu'il fit un saut de joie en pensant à son triomphe.

« Je ne pourrais dormir, me dit-il, si je ne voyais le premier consul. Il n'est pas trop tard, d'ailleurs, pour lui demander un moment d'entretien ; et puis, toute cette affaire est fort compliquée, et la lettre d'Albert doit être lue par le premier consul. »

J'approuvai fort sa résolution, et il s'en fut aussitôt aux Tuileries. Il était onze heures. Le premier consul, fatigué de la revue du matin, allait se mettre au lit, mais Junot fut admis sur-le-champ. A peine était-il entré que Napoléon remarqua l'air d'hilarité répandu sur sa physionomie : Junot mit la lettre de mon frère sous ses yeux sans répondre. Il la lut rapidement ; elle le frappa sans doute beaucoup, car il la relut deux fois. Il la posa sur la table, puis se promena quelque temps ; il reprit la lettre, la parcourut encore, se frotta le front.... Enfin, s'arrêtant tout à coup devant Junot, il lui dit :

« Me donnes-tu ta parole d'honneur que ta belle-mère » n'est pour rien dans tout cela ? »

— « Ma belle-mère ! s'écria Junot, ma belle-mère !... »

Et il raconta au premier consul l'histoire des papiers brûlés. A mesure qu'il parlait, Napoléon prenait un air attentif. Tout à coup, il se mit à marcher rapidement dans son cabinet, et son front devenait menaçant. Junot ne le comprenait pas.

« Si l'opinion de madame Permon n'était pas si connue, » dit-il avec amertume, on ne lui ferait pas de tels envois.... » Regarde si l'on en a envoyé à madame Guéhéneuc, ou à » telle autre belle-mère de mes généraux.... A madame » Hulot peut-être bien.... Oh ! celle-là en aura eu sûrement » cinq cents de ces pamphlets... Madame Permon ne m'aime » pas.... on le sait, et on part de là.... Il y a dans son salon

» des gens qui me détestent...., des gens qui étaient enfer-
» més au Temple, avant mon retour d'Égypte, pour opi-
» nion.... Eh bien ! ce sont ses amis,... elle allait les voir...
» Et toi, grand imbécile, tu en fais tes amis aussi, toi, de
» mes ennemis. »

Junot regardait le premier consul d'un air stupéfait. Lui, voir des ennemis de son général !.... en faire ses amis !... Il croyait rêver.

« De qui voulez-vous donc parler, mon général? » lui demanda-t-il enfin.

— « Eh ! parbleu ! de M. d'Orsay... celui qu'ils appellent
» le beau d'Orsay... N'a-t-il pas été au moment d'être fusillé
» comme Clichyen?... et puis mis au Temple? Fouché me
» disait l'autre jour que c'était un homme dangereux. »

Junot sourit amèrement.

« Mon général, vous venez de me faire entendre, avec deux syllabes, à qui je dois la faveur d'un tel moment, et je saurai l'en remercier. Je commencerai par vous dire que le citoyen Fouché a menti, en disant qu'Albert d'Orsay était un homme dangereux et un conspirateur. C'est la plus loyale, la plus honnête des créatures; il est plein d'honneur; et si, en rentrant en France, il a donné sa parole d'être fidèle au gouvernement établi, il la tiendra. J'aurais pensé, mon général, poursuivit Junot d'une voix altérée, que puisque Fouché lui avait donné le nom de mon ami, vous deviez le juger digne de votre estime en tout ce qui tient à l'homme d'honneur, car je n'ai jamais donné mon amitié à un être qui n'en aurait pas. Mais c'est surtout *votre ennemi*, mon général, que vous n'auriez jamais dû croire *mon ami*. »

Et Junot passait la main sur son front, il était baigné de sueur. Napoléon le connaissait trop bien pour ne pas savoir combien il souffrait. Il s'approcha de lui et lui prit la main en la lui serrant avec affection. Junot suffoquait.

« Allons ! tu es un enfant... Voyons... Tais-toi... Que

» diable ! je ne te parle pas de toi, mon plus fidèle ami...
» ne m'as-tu pas prouvé ton attachement lorsque j'étais dans
» les fers ? ne voulais-tu pas me suivre en prison ?... »

— « Je vous aurais suivi sur l'échafaud ! » s'écria Junot en frappant de son poing fermé sur la table, de manière à faire sauter par terre tout ce qui était dessus. Napoléon se mit à rire.

« Eh bien ! tu vois donc qu'il est impossible que je te dise
» une seule parole qui puisse aller à ton cœur et le blesser,
» *monsieur Junot*. »

Et il lui tirait l'oreille, et le nez, et les cheveux. Junot fit un mouvement.

« Ah ! je t'ai fait mal ! » dit Napoléon en se rapprochant de lui ; et, posant sa petite main blanche sur la chevelure blonde de Junot, il le caressait comme s'il eût voulu apaiser la douleur d'un enfant.

« Junot, lui dit-il en le regardant avec une inexprimable
» douceur, te rappelles-tu un jour, au palais Serbelloni, à
» Milan [1], tu venais d'être blessé, là, à cette place ?... »

Et la petite main frappait doucement la profonde et large cicatrice.

« Je tirai tes cheveux, et ma main revint à moi pleine de
» ton sang... »

Le premier consul pâlit à ce seul souvenir.

« Oui, poursuivit-il en faisant un mouvement comme
» pour réprimer un frisson ; oui, j'avoue qu'en ce moment
» je sentis qu'il était en nous une faiblesse inhérente à notre
» humaine nature, et que les femmes possèdent d'une ma-
» nière plus développée et plus exquise... J'ai compris ce
» jour-là qu'on pouvait s'évanouir... Je n'ai pas oublié cette
» époque, mon ami ;... je l'ai mise en bon lieu pour le sou-

[1] Une particularité assez singulière, c'est que peut-être dix fois dans le cours de son règne ou de sa puissance, Napoléon me parla de cet événement de Milan, et jamais sans qu'aussitôt le seul souvenir de cette main tachée de sang la fit tressaillir et pâlir.

» venir,... et le nom de Junot, depuis ce temps-là, ne s'u-
» nira jamais dans ma pensée avec une apparence même
» de perfidie... Ta tête est vive,... trop vive;... mais tu es
» un loyal et brave garçon... Toi...., Lannes,.... Mar-
» mont,.... Duroc,.... Berthier,... Bessières... »

Et à chaque nom, Napoléon prenait une prise de tabac, et se promenait en faisant quelquefois une pause et souriant au nom qui lui rappelait un serviteur fidèle.

« Mon fils Eugène... Oui, voilà des cœurs qui m'aiment;
» je puis compter sur eux... Lemarrois, voilà encore un
» fidèle, celui-là. Et ce pauvre Rapp, il n'y a pas long-temps
» qu'il est auprès de moi, et pourtant il m'aime au point
» de me brusquer... Sais-tu qu'il me gronde quelquefois? »

Tout en parlant, le premier consul avait pris le bras de Junot et se promenait en s'appuyant sur lui. Arrivés près de la fenêtre, il dégagea son bras et le posant sur l'épaule de mon mari, il, le contraignit presque à se pencher pour lui permettre de s'appuyer.

« Parmi tous ces hommes et même ces femmes qui passent au bas de cette fenêtre, dit Junot en souriant, combien en est-il qui donneraient des années de leur existence pour être *là* où je suis, près de vous, mon général, soutenant ce bras qui peut soulever le monde!.. Oui, je crois qu'il en est qui feraient de grands sacrifices, seulement pour pouvoir le dire... mais il n'est pas dans Paris, tout entier même, un cœur qui soit aussi heureux que le mien dans cet instant. »

Napoléon dégagea son bras, regarda Junot en souriant, avec ce sourire auquel il a dû tant de victoires avec un seul mot, et lui dit:

« Eh bien! mon *vieil ami*, ne parlons plus de cette sotte
» affaire des pamphlets... Mais écoute: que veux-tu que je
» pense lorsque je sais que tu vois des gens qui sont mes
» ennemis?... que ta femme, ta belle-mère connaissent in-
» timement une foule de personnes qui me haïssent et vou-

» draient plus que ma chute?... elles voudraient ma mort...
» Elles l'ont bien prouvé.

» — Mais, mon général, je pourrais vous répondre que parmi ces personnes dont vous parlez, il n'en est pas *une seule* qui, même avant le mariage de ma femme, eût osé devant elle se permettre une parole contre vous... Quant à ma belle-mère, je l'ai bien souvent entendue parler de vous, mon général, et jamais dans des termes qui m'auraient blessé. Madame de Permon aime trop tendrement madame Bonaparte la mère, tous vos frères... »

» — Oh! Lucien surtout, interrompit le premier consul » avec un sourire assez amer. Lucien est son préféré... » c'est une merveille selon elle. Elle n'est pourtant pas ré- » publicaine, madame Permon!... Comment donc s'arran- » gent-ils? »

— « Je ne crois pas avoir entendu ma belle-mère parler deux fois politique, depuis que je suis son gendre, répondit Junot. On cause littérature, on fait de la musique; on parle de mille *riens* importans, de ces affaires du monde, de la société: et pour ce talent-là, il faut avouer que cette société d'autrefois s'entend mieux que nous à le mettre en œuvre. Et puis, mon général, si vous saviez dans quel état est madame de Permon : ce n'est pas une femme qui touche de la main son cercueil qui pense à de pareilles misères. »

Ici je dois rendre entière justice à Napoléon. Au moment où Junot parla de ma mère, il était éloigné de lui de quelques pas; il s'en rapprocha vivement, et lui serrant le bras avec force :

« Hein! que dis-tu là?... madame Permon est très-mal? »

» — Mourante! mon général. Tous les médecins que nous avons appelés près d'elle s'accordent sur son danger.

— « Il faut y conduire Corvisart. »

Il sonna.

« Qu'on aille sur-le-champ dire au citoyen Corvisart » que je veux lui parler. Comment!... » Et il se promenait

d'un air fort-agité. « Comment ! cette femme si fraîche et si » belle il n'y a pas encore quinze mois !.... Pauvre madame » Permon !... pauvre madame Permon !... »

Et se laissant tomber dans son fauteuil, il mit ses deux mains sur ses yeux et demeura long-temps sans parler ; puis se levant, il marcha de nouveau avec cette rapidité qu'on remarquait alors dans ses mouvemens lorsqu'il était affecté.

« Il faut aussi y conduire Desgenettes... Ivan... Il est » impossible que la faculté ne trouve pas le moyen de guérir » une personne saine et fraîche comme une rose... »

— « Mon général, lui répondit Junot, la maladie de madame de Permon est d'un affreux genre dans l'histoire de l'art de guérir, elle échoue contre tous les secours. » Et là-dessus, il raconta au premier consul le mot de Baudelocque, lorsque Junot, inquiet pour la vie de sa belle-mère, lui demanda son avis :

— Général, lui répondit l'homme habile, celui qui peut se vanter d'avoir guéri une maladie comme celle de madame votre mère, se vante d'avoir recollé une tête coupée [1].

Napoléon, en écoutant cet arrêt, parut de nouveau bouleversé ; mais chez lui, les impressions, quelque fortes qu'elles fussent, ne paraissaient jamais que fugitivement sur son visage. Il se remit bientôt ; et lorsque Junot prit congé de lui, il était calme en apparence. Ceux qui prennent texte de tout pour frapper sur sa mémoire, diront qu'il l'était en effet ; moi je ne le crois pas. Je l'ai vu trop attaché à ma mère, et lui en donner des preuves positives,

[1] Baudelocque parlait pour le temps où il vivait et aussi pour le nôtre. M. Récamier a rendu à l'humanité l'immense service de donner une chance de salut à la malade que le fléau de cette cruelle maladie, que nous connaissons seules nous autres pauvres femmes, a frappée; mais la chose est toujours si cruellement douloureuse qu'on en a vu préférer la mort à la guérison.

pour pouvoir mettre en doute la moindre probabilité à ce sujet.

Ce que j'ai dit plus haut sur la blessure de mon mari me rappelle un événement de peu d'importance, mais qui a rapport à ce fait de sa vie, et qui arriva en Italie lors de cette terrible blessure qui faillit lui coûter un œil.

Junot fut six semaines au moins convalescent, et, malgré toute l'habileté et les soins tout fraternels que M. Ivan prodiguait à ses malades, celui-ci fut long-temps à se remettre des suites de cette attaque des sabres autrichiens. Pendant les longues heures qu'il passait sur son canapé, revêtu d'une grande redingote de piqué blanc, il faisait l'agréable, parce qu'il était vraiment joli garçon, et que, son seul défaut alors étant d'avoir le teint fort coloré, il gagnait à la pâleur qu'avait amenée sur son visage la perte de presque tout son sang: souvent, le matin, madame Bonaparte, accompagnée de mademoiselle Louise, allait visiter le pauvre aide-de-camp blessé. Un jour, il reposait sur son sofa, lorsque madame Bonaparte et madame Leclerc vinrent faire leur visite hospitalière. Junot était affaibli, non-seulement des suites de sa blessure, mais d'une saignée fort abondante qui lui avait été faite le matin; néanmoins il retrouva des forces pour recevoir ses deux charmantes sœurs-grises : car si madame Bonaparte ne pouvait être comparée à madame Leclerc, elle était encore fort agréable à cette époque; et même je puis dire que l'extrême élégance de ses manières, sa grâce vraiment séduisante, lui tenaient lieu d'une beauté plus parfaite. Si ses dents eussent été belles, je l'aurais préférée à telle femme de sa cour dont la renommée était bien établie comme belle personne. Junot était donc heureux d'avoir ainsi les deux femmes les plus charmantes de Milan causant auprès de son lit de souffrance pour le distraire. Il y avait là grandement de quoi chasser la douleur. Ce fut d'abord l'effet qu'elles produisirent; elles parlèrent de Berthier, de madame Visconti, de madame Ru-

ga [1], dont la beauté, plus moderne que celle de madame Visconti, faisait alors grand bruit à Milan avec bien plus de raison. Madame Leclerc observait seulement, en faisant un demi-sourire qui, entr'ouvrant ses deux branches de corail, laissait voir deux rangs de perles «Elette», comme dit le poète, que madame Ruga avait des moustaches comme un tambour-major. Tout en devisant, le temps s'écoulait doucement; Junot avait d'abord été le plus heureux des hommes; mais ensuite son cœur avait faibli, sa vue s'était troublée, puis il avait pâli, et ses yeux s'étaient fermés. Madame Leclerc, qui s'en aperçut la première, se leva et fut à lui en s'écriant: — Mon Dieu! Junot, qu'avez-vous?

Junot eut encore assez de force pour avancer vers elle la main qui reposait sur sa poitrine. A l'instant la robe blanche de Paulette fut couverte de sang; la bande s'était défaite, et l'agitation qu'avait éprouvée Junot avait aussitôt fait jaillir son sang. L'étoffe extrêmement serrée du piqué avait contenu comme dans une coupe tout le sang qu'avait rendu la veine rouverte; Junot, déjà très-faible, s'était tout-à-fait évanoui.

Lorsqu'il revint à lui, il se vit entouré de soins d'autant plus touchans qu'ils étaient rendus par les plus jolies mains du monde, et que son pâle visage était couvert de regards bien faits pour aller à son âme. Heldt, son valet de chambre alsacien, lui remit sa bande; ces dames demeurèrent encore quelques momens près de lui, puis le laissèrent reposer, et cet accident n'eut d'autre suite que de prolonger l'expression de sa physionomie de convalescent.

« Mais, lui dis-je lorsqu'il me raconta cette petite aven-

[1] Madame Ruga était la femme d'un avocat de Milan. Sa beauté était vraiment fort remarquable; mais, comme l'observait madame Leclerc, *ses moustaches* étaient trop abondantes et donnaient un air dur à des traits parfaitement réguliers; tel était du moins l'effet que me faisait madame Ruga. La rue dans laquelle elle demeurait prit son nom et s'appelait : *Strada di Ruga bella*.

ture, comment se fait-il que vous n'ayez pas senti le sang dans lequel baignait votre bras ?

» — Je me suis bien aperçu que la bande était défaite, me répondit Junot; mais pouvais-je donc demander à ces dames de me quitter ?

» — Non; mais vous pouviez faire remettre l'appareil.

» — Cela se pouvait faire devant elles lorsque j'étais sans connaissance; mais autrement la chose était impossible. »

Je regardais Junot d'un air stupide. Je me demandais s'il avait été élevé par Yseult aux blanches mains ou bien par la belle Genièvre, car il n'y avait qu'un Tristan ou bien un Lancelot qui eût de telles pensées; lorsque tout à coup il vint à la mienne un certain souvenir.....

« Ah ! ah !.... » dis-je.

A son tour Junot me regarda.

« Que veux-tu dire ?

» — Oh, rien ! »

Mais je venais de parcourir en quelques secondes un cercle d'événemens parmi lesquels figurait une certaine promenade [1] sur les boulevarts, faite en l'an de grâce 1795, par le général Bonaparte et par le capitaine Junot, alors amoureux comme un fou de mademoiselle Paulette Bonaparte; et tout m'était expliqué.

[1] Voir le premier volume des Mémoires.

CHAPITRE VI.

Encore les pamphlets. — Singulière opinion des étrangers sur le premier consul. — Embarras d'une Anglaise. — Le miroir du cabinet de toilette. Scène de Lannes avec Napoléon. — Erreurs sur le tutoiement réciproque. — Mot de M. de Narbonne. — Traits du caractère de Napoléon. — L'École Polytechnique. — L'élève de son père. — Sévérité de l'abbé Bossu. — L'aide-de-camp Lacuée et le jeune enthousiaste à la Malmaison. — Le premier consul examinateur. — Duroc et Junot. — Scène remarquable dans le cabinet de Napoléon. — Le billet de réception.

J'ai parlé longuement de toute cette affaire des pamphlets, parce que ces détails font juger combien les étrangers connaissent peu l'intérieur de notre France, et surtout les véritables relations du général Bonaparte avec tout ce qui l'entourait. C'est une des parties les plus importantes de son histoire, et d'après laquelle il a été jugé dans plusieurs pays où l'on ne se donnait pas la peine de savoir, d'une façon positive, tout ce qui avait quelque rapport immédiat, en bien ou en mal, avec un tel homme. Je crois que la prévention défiante était quelquefois tout aussi exagérée en bien comme en mal. Le fait réel de la vie de Napoléon, cette vie elle-même, une œuvre grande et belle, doit être jugée telle qu'elle s'est écoulée. C'est un diamant unique trouvé dans les mines du créateur; ce diamant a des défauts, d'immenses défauts peut-être. Il ne faut pas les celer. Malheur à la main qui voudrait les faire disparaître! ils sont placés là à côté de beautés qui n'ont pas leurs égales.

Parmi les étrangers qui alors abondaient en foule à Paris et dans toute la France, plusieurs étaient infatués des plus burlesques préjugés soit contre Napoléon, soit en sa faveur. L'un croyait qu'il prenait une tasse de café par heure, qu'il passait un jour entier dans le bain; un autre, qu'il dînait debout; enfin, cent rêveries plus absurdes les unes que les autres. Une chose assez remarquable, c'est que les plus extraordinaires versions venaient d'Angleterre. Les émigrés qui, après leur rentrée, ont eu plus de vergogne et de fausse honte que les autres, et sont demeurés plus long-temps éloignés de la cour consulaire, ont eu de Napoléon une opinion tellement différente de celle qu'ils devaient réellement prendre de lui, que j'en connais un dont l'étonnement fut extrême lorsqu'il le vit. Les notions qu'il avait reçues ne lui avaient donné aucune idée, même éloignée, de la figure, du physique du premier consul [1]. Il en était de même des scènes que l'on disait avoir lieu entre le général Lannes et le premier consul. Rien n'est plus faux. L'un des pamphlets dont je parlais dans le chapitre précédent, intitulé *le Miroir du cabinet de toilette d'une ancienne directrice*, racontait une scène des plus ridicules entre Napoléon et le général Lannes, et à l'époque citée le premier était à Lyon pour la consulte. Ce pamphlet, écrit à la main et mal rédigé, ne contenant que des injures sans esprit, aurait pu dire que les querelles qui ont eu lieu entre le général Lannes et le premier consul sont d'une époque plus avancée; et, puisqu'il prenait madame Bonaparte pour le but de sa satire, il pouvait ajouter à son texte, déjà passablement

[1] J'ai connu une Anglaise, une mistress Marschall, qui croyait que le premier consul mettait tous les jours une culotte neuve, et toute son ambition était d'en posséder une. Mais son embarras pour prononcer le terrible mot technique de la chose mit souvent des entraves à la réussite du marché; et je suis sûre que lorsque Junot lui eut dit qu'on s'était moqué d'elle, elle eut plus de joie de n'avoir plus à dire : Avez-vous une culotte du premier consul à vendre? que de chagrin d'abandonner sa chimère.

méchant, que la première dispute un peu vive entre Lannes et Napoléon eut pour objet madame Bonaparte elle-même. Ce fut à l'époque de l'affaire de la caisse de la garde, que le général Lannes, qui était loin d'avoir dans cette affaire tous les torts qu'on lui a prêtés, et sachant que madame Bonaparte avait voulu, à ses dépens, disculper ceux qui étaient les vrais coupables, s'emporta contre elle dans le cabinet du premier consul, et fut même plus loin qu'il ne convenait peut-être à un ami d'aller dans un pareil sujet; il lui dit qu'au lieu d'écouter des *caquetages de femmes*, et surtout de *vieilles femmes*, il ferait mieux d'en prendre une plus jeune. Et les mots piquans et même injurieux ne furent pas épargnés. La scène fut vive. Le général Lannes se laissa aller jusqu'à des termes blessans pour madame Bonaparte, et il s'emporta véritablement ce jour-là; mais il est faux qu'avant cette époque il fît *des scènes* au premier consul. La chose n'était pas facile. C'est comme le tutoiement. Il a pu exister, je ne le nie pas, quoique intimement persuadée du contraire; mais je réponds, s'il a eu lieu, qu'aussitôt après le retour d'Égypte il a cessé. Je n'ai jamais entendu personne tutoyer le premier consul. Lui c'est différent. Il est plusieurs de ses fidèles qu'il tutoya toujours, et Junot le fut par lui jusqu'à la dernière année de sa vie; ce n'est qu'à l'époque de l'empire qu'il cessa d'employer ce mode familier de parler à ses anciens amis, en public seulement; dans l'intimité il y eut toujours les mêmes rapports de cordialité de sa part envers le général Lannes, Junot, Berthier, Duroc et deux ou trois autres. Quant à dire *toi* au général Bonaparte, je répète encore une fois que je ne crois pas que le général Lannes le lui ait jamais dit; je ne l'affirmerai pas parce qu'il est possible que cela ait été, mais je ne devine pas à quelle époque. Nous voyons qu'en Italie, Bourrienne ne le tutoyait déjà plus. Junot ne l'a jamais tutoyé, ainsi que Berthier qui, certes, était bien assez dans son intimité pour le faire à l'armée d'Italie. Si l'on objecte

la discipline militaire, c'est-à-dire cette hiérarchie qui fait le respect, le général Lannes était dans la position de Berthier et de tous les autres. Quoi qu'il en soit, ce n'est certes pas après les campagnes d'Italie, celles d'Égypte pendant lesquelles Napoléon sentait trop bien le besoin de se faire obéir et d'établir autour de lui cette barrière que la familiarité détruit, qu'il aurait souffert une pareille façon d'être avec lui. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai long-temps, bien long-temps entendu, vu le général Lannes et le premier consul l'un vis-à-vis de l'autre, et que je n'ai jamais rien *entendu, ni vu,* qui me laisse le plus léger souvenir à cet égard. Il y a des Mémoires où l'on croirait voir arriver le général Lannes tendant la main à Napoléon, en lui disant: *Bonjour, comment te portes-tu?* Certainement, s'il l'eût fait alors, n'étant pas éveillé, ou par distraction, le premier consul lui aurait dit comme M. de Narbonne *à cet ami* qu'il n'avait jamais vu :

« Très-bien; et toi, comment te nommes-*tu?* »

Le général Lannes était fort attaché à Napoléon; mais son amitié pour lui ne s'étendait pas sur tout ce qui lui appartenait; et dans les cinq ou six semaines qui précédèrent son départ pour Lisbonne, il y eut entre eux plusieurs explications assez vives relativement à un sujet qui, plus tard, a occupé toute l'Europe, et auquel, à cette époque, on ne songeait pas dans le public *de Paris.* Mais j'anticipe, car le général Lannes ne partit pour Lisbonne qu'à la fin de 1802 ou au commencement de 1803. Napoléon a toujours été montré par ses ennemis sous un jour faux, que ses amis et ses partisans, ou seulement ceux de la vérité, auraient dû épurer et rendre plus clair. Il parlait lui-même en riant, à Sainte-Hélène, *de cette peau de tyran* qui chaque jour tombait en lambeaux devant ceux qui, ne l'ayant jamais bien connu, s'attendaient à trouver en lui un de ces empereurs du bon temps des méchans Césars de Rome. Napoléon avait dans son être une singulière organisation : si cet

lités les plus respectables dans l'histoire du savoir, étaient à la tête de ce bataillon de jeunes hommes dont les esprits encore adolescens étaient avides d'arriver au partage des connaissances sublimes de leurs maîtres. Honneur à ces noms fameux qui sont les véritables fondateurs de cette belle Ecole Polytechnique, de cette admirable institution que nous possédons seuls, et dont nos voisins n'auront jamais que des copies. Honneur à Monge, Berthollet, Vauquelin, Fourcroy, Chaptal, Lagrange! ces hommes estimables doivent être doublement vénérés par nous, car ils ont été à la formation de l'Ecole Polytechnique. C'est de là que sont sortis tant de sujets distingués pour l'artillerie de mer et de terre, les ponts et chaussées, le génie militaire, la construction civile et nautique, les ingénieurs géographes, les mines, enfin une foule d'hommes destinés à répandre la lumière de la science dans toute notre belle patrie, les arts graphiques, la chimie, la physique; rien maintenant n'est couvert de ce voile sacré que la science mettait jadis sur elle-même, et derrière lequel elle se retirait comme dans un sanctuaire. Le savoir est le patrimoine de qui peut le comprendre. Le seul obstacle qui soit apporté à l'instruction à partir du jour où ces écoles sont ouvertes, ne viendra plus que de l'individu qui ne pourra s'en rendre digne. C'est une admirable conception que celle de l'Ecole Polytechnique surtout.

Un jour, le premier consul allait partir pour la chasse; l'aide-de-camp de service, en traversant la cour de la Malmaison, trouve un jeune homme d'une jolie figure, d'une tournure distinguée, bien mis, ayant dans toute sa personne l'apparence d'un homme bien né et bien élevé. Il était appuyé contre l'une des deux grandes guérites placées à l'entrée de la grille intérieure, regardait le château d'un air triste et inquiet, et paraissait chercher quelqu'un à qui il pût s'adresser. L'aide-de-camp de service, qui, je pense, était M. de Lacuée, s'approcha de lui en lui demandant,

avec la politesse qui lui était habituelle, s'il désirait quelque chose au château. Le jeune homme sortit aussitôt de sa profonde rêverie, et, sans regarder la personne qui lui parlait :

« Ah ! monsieur, lui dit-il, je voudrais une chose que tout le monde me dit être impossible, et cependant je meurs si je ne l'obtiens : je veux voir le premier consul. J'ai voulu entrer dans cette dernière cour ; mais, arrivé à la porte du château, ils m'ont repoussé si brutalement... Ils m'ont demandé si j'avais un rendez-vous... Un rendez-vous !... si j'en avais un !... je crois que celui de la maîtresse la plus chérie ne me ferait pas battre le cœur plus vivement qu'il ne me battrait si je pouvais en obtenir un du général Bonaparte... Il faut que je lui parle... »

Et le jeune homme, sans regarder M. de Lacuée, reportait sur le château deux grands yeux noirs dans lesquels roulaient quelques larmes. Tous ceux qui ont connu M. de Lacuée savent combien il était porté à saisir tout ce qui s'offrait à lui sous un aspect peu ordinaire. Ce jeune homme, à la tournure distinguée, à la figure animée, au regard de feu, à la voix tremblante d'émotion, lui inspira tout d'abord de l'intérêt. Il vit dans cette rencontre une aventure romanesque. S'avançant vers le jeune homme, qui, posé et appuyé contre la guérite, regardant le château avec une expression presque avide, était dans une attitude remplie de grâce et de naturel, il lui dit :

« Eh bien ! monsieur, que voulez-vous au premier consul ? je puis me charger de votre demande si elle est raisonnable. Je suis l'aide-de-camp de service.

» — Vous, monsieur ! s'écria le jeune homme en s'élançant auprès de M. de Lacuée et saisissant et serrant avec transport la main que celui-ci lui offrait... Vous êtes l'aide-de-camp du premier consul ?... Oh ! si vous saviez quel service vous pouvez me rendre !... Il faut que vous m'introduisiez auprès de lui.

» — Que lui voulez-vous ?

» — Il faut que je lui parle..... Puis il ajouta plus bas : C'est un secret. »

Lacuée regarda le jeune solliciteur : il était là devant lui, les yeux étincelans, lui pressant la main à la lui briser, avec la poitrine palpitante, la respiration pressée ; mais son regard était pur, il y avait de l'âme et une belle âme dans ce regard-là.

« Ce jeune homme n'est pas dangereux », se dit Lacuée.

Et, le prenant par le bras, il le fit entrer dans la cour intérieure. Au moment où ils passaient la grille, Duroc revenait de Paris, où il avait été le matin ; Junot l'accompagnait. Tout deux étaient à cheval ; ils s'arrêtèrent et mirent pied à terre pour dire bonjour à leur camarade : il leur raconta sa petite aventure.

« Comment ! lui dirent aussitôt Junot et Duroc, tu vas introduire ce jeune homme sans même savoir son nom ? »

Lacuée avoua qu'il ne le lui avait pas demandé.

Junot s'avança vers le jeune homme et lui dit que le premier consul était sans doute fort accessible, mais qu'encore fallait-il savoir quel motif faisait désirer de le voir, et qu'enfin il était impossible à ceux qui l'entouraient de lui annoncer un solliciteur par un nom en trois étoiles.

Le jeune homme rougit comme une jeune fille.

« C'est juste, mon général », répondit-il en saluant respectueusement, mais avec toute l'aisance d'un homme de bonne compagnie ; et, se nommant [1], il ajouta : « Mon père vit à la campagne ; ses connaissances sont assez étendues pour qu'il ait jugé inutile de me mettre au collége, et de

[1] Ma mémoire, qui a conservé cette histoire dans toutes ses particularités, n'est pas aussi fidèle pour le nom du jeune candidat à la science. Dans la crainte de ne pas mettre ce nom tel qu'il est, j'aime mieux le laisser en blanc. Si ce livre tombe dans les mains du héros de cette aventure, je le prie de faire parvenir à moi-même le nom que j'ai oublié après tant d'années, ce qui me rend excusable. Je crois être certaine pourtant qu'il se nommait Eugène de Kervalegue.

me faire suivre des cours auxquels lui-même pouvait suppléer. Il m'a donné une instruction dirigée vers le but auquel tendent ses vœux et les miens, mon admission à l'Ecole Polytechnique. Jugez, mon général, de son chagrin, du mien surtout, lorsque, nous étant présentés devant M. l'abbé Bossu, qui est celui qui, à ce qu'il paraît, doit décider si je suis ou non recevable, il a refusé de m'examiner lorsqu'il a su que j'avais été enseigné par mon père *seul*, et qu'aucun professeur n'avait été mon maître. — Que vous importe, lui dis-je, si je sais ce qu'il faut savoir? — Mais il a été inflexible, et rien n'a pu le décider à me faire seulement une question.

» — Mais, lui dit alors Duroc avec sa douceur et sa politesse ordinaires, que voulez-vous que puisse faire le premier consul à cela? C'est la règle, et une règle observée pour tous les arrivans. Que voulez-vous de lui?

» — Qu'il m'examine, répondit le jeune homme, avec une expression naïve toute charmante. Je suis sûr que, lorsqu'il m'aura questionné, il me jugera digne de partager les travaux des jeunes gens dont il veut faire des officiers capables d'exécuter ses grandes pensées. »

Les trois camarades se regardèrent en souriant. Duroc et Junot pensèrent, comme Lacuée, que ce jeune homme, à la parole brûlante, au regard de feu, ne pouvait être qu'agréable au premier consul, et Duroc passa chez lui. Napoléon se mit à sourire de ce sourire lumineux et doux qu'il avait pour les momens qui lui plaisaient.

« Et il veut que ce soit moi qui l'examine, ce jeune fou? » » dit-il à Duroc. Mais comment cette idée lui est-elle venue?.. » C'est une chose singulière!... » Et il se frottait le menton en souriant toujours. « Quel âge a-t-il? » demanda le premier consul après avoir marché quelque temps sans parler, mais dans un gracieux silence.

— « Je ne sais pas, mon général, mais il paraît avoir à peu près dix-sept à dix-huit ans. »

— « Fais-le venir. »

Duroc introduisit le jeune solliciteur. L'expression de sa physionomie était admirable : le bonheur dans sa plénitude la plus entière s'y peignait en traits de feu; son regard s'élançait sur le premier consul : il le couvrait, l'enveloppait de toutes parts. Il semblait que son existence dépendît du premier mot que Napoléon allait lui dire. Je l'ai déjà fait remarquer souvent, mais je ne puis trop répéter combien la figure de l'empereur était inconcevablement différente d'elle-même lorsqu'il était déterminé à plaire : il avait alors une douceur, un charme ineffables.

« Eh bien, jeune homme ! dit-il en s'avançant avec » un gracieux sourire vers le jeune enthousiaste, vous voulez » donc être examiné par moi ? »

Le pauvre enfant tremblait de joie et ne pouvait répondre; il regardait le premier consul et ne parlait pas. Napoléon n'aimait ni la hardiesse insolente, ni la timidité peureuse; mais ce qu'il avait devant les yeux n'était silence que parce que l'âme parlait trop haut : et il le comprit.

« Remettez-vous, mon enfant; vous n'êtes pas assez » calme pour me répondre en ce moment; je vais m'occuper » de quelques affaires, puis nous prendrons la vôtre.

— « Vois-tu ce jeune homme-là? dit le premier consul » à Junot en l'amenant dans l'embrasure d'une fenêtre, si » j'en avais *mille* comme lui, la conquête du monde ne serait » qu'une promenade.... » Et il tournait la tête de côté pour examiner le jeune homme qui, plongé dans ses méditations, repassait probablement dans sa tête tout ce que l'on pouvait lui demander. Au bout d'une demi-heure, Napoléon commença l'interrogatoire dont le postulant se tira à merveille.

« Et vous n'avez pas eu d'autre instituteur que votre » père? » demanda le premier consul avec étonnement.

— « Non, mon général; mais il a été un bon maître, parce qu'il élevait un citoyen pour qu'il fût un jour utile à

son pays, et qu'il pût surtout suivre les grandes destinées que vous lui promettez. »

Junot m'a dit qu'ils avaient été tous trois étonnés de l'expression presque prophétique de ce jeune homme en prononçant ces dernières paroles. Le premier consul en parut surtout frappé.

« Je vais vous faire donner un mot qui vous donnera » l'entrée du sanctuaire, mon enfant », dit le premier consul. Et il fit signe à Junot d'écrire. Puis se ravisant :

« Non, dit-il; je vais écrire moi-même. »

Et prenant une plume, il traça quelques mots et remit le papier au jeune homme qui emportait du bonheur pour *cent ans, comme Chérubin*, mais dont l'âme était plus délicieusement émue.

En arrivant à Paris, il courut chez l'abbé Bossu; à peine celui-ci l'eut-il aperçu :

« Que venez-vous chercher? lui cria-t-il; il n'y a rien pour vous ici. »

Mais le jeune homme tenait un talisman qui valait une baguette magique; il le portait au dessus de sa tête pour le faire bien voir; puis il le donna à l'abbé Bossu, qui lut :

« M. Bossu recevra M***. Je l'ai examiné moi-même, et » je le juge capable d'être admis.

» BONAPARTE. »

Ce jeune homme est devenu un élève distingué de l'Ecole Polytechnique. Son avancement fut d'abord rapide; mon frère l'a connu à Toulon, où il était attaché aux ponts et chaussées. Son attachement pour Napoléon était une idolâtrie.

Le premier consul garda long-temps le souvenir de cette aventure; et un jour le cardinal Maury se trouvant à dîner à Saint-Cloud, l'empereur lui raconta cette singulière his-

toire. Il se trouvait que le cardinal connaissait la famille du jeune homme. Il confirma Napoléon dans la bonne opinion qu'il avait prise de cet esprit aventureux, voulant connaître non-seulement les choses de hasard, mais voulant entrer aussi dans ce pays admirable de l'*inconnu* où les grandes âmes seules cherchent à pénétrer. « Ce n'est qu'un grand » cœur, disait Napoléon, qui veut savoir et connaître. »

CHAPITRE VIII.

Ma première grossesse. — Les envies de femmes grosses. — L'ananas de la Malmaison. — Bonté de madame Bonaparte. — Désir et répugnance. — Les souffrances morales. — Un chapitre du Mémorial de Sainte-Hélène. — Choses que l'empereur n'a pas pu dire. — La noblesse de l'empire et les chambellans. — Préjugés sur l'empereur. — Le teint d'un citron et le dîner en cinq minutes. — Les journaux. — Voyage imaginaire et retour aux Tuileries. — *La patience* de madame Bonaparte. — Prédiction des cartes. — Pari entre le premier consul et madame Bonaparte sur le sexe de mon premier enfant. — Singulière objection de Napoléon! — Scène de gaîté à la Malmaison et madame Lefebvre. — Le mouvement du jour de l'an. — Mon salon et le petit Dunkerque. — Le général Suchet et son frère. — Célébration du jour des Rois en 1802. — Le moment d'accoucher. — Esprit de madame Hamelin. — Le roi de la fève, la dinde aux truffes et le vin de Champagne. — La première douleur, éclats de rire. — Les conseils des femmes. — Ma garde et M. Marchais. — Une nuit de douleur. — Ma vie en danger. — Junot et son aide-de-camp Lallemand. — Egarement de Junot et sa visite aux Tuileries. — Adorable bonté du premier consul. — Message de Napoléon. — Nouvelle de mon accouchement apportée aux Tuileries. — Singulière observation de Bonaparte. — Napoléon embrassant Junot. — Le compliment du premier consul et le pari perdu. — Retour de Junot et scène impossible à rendre. — Ma fille! — Singuliers propos de mon beau-père. — Le général Suchet et la corbeille de roses.

J'ÉTAIS alors enceinte de mon premier enfant, et fort souffrante de ma grossesse. Entourée de soins, gâtée, pour ainsi dire, par ma famille et celle de mon mari, portant dans mon sein l'enfant qui devait un jour me rendre glorieuse d'être sa mère [1], il me semble que je n'aurais pas dû

[1] Ma fille aînée Joséphine.

souffrir ; mais le genre des douleurs qu'éprouvent les jeunes mères dans leur première maternité ne peut être soulagé ni par les soins ni par les prévenances. Je dirai même, sans avoir le caractère mal fait, que ces soins et ces prévenances augmentent le malaise, le mal de cœur, les maux de nerfs, et les mille et une souffrances qui sont presque toujours les compagnes des premières grossesses. Je l'ai éprouvé ; et c'est ma mère, ainsi que ma belle-mère, qui me firent connaître, par excès de zèle et d'attachement, un supplice, je puis dire, que je n'avais pas éprouvé, bien que je fusse grosse de plusieurs mois. Ce fut ma mère qui commença un jour où je dînais chez elle.

« Ah ! mon Dieu, me dit-elle tout à coup en posant sa fourchette et me regardant d'un air consterné, ah ! mon Dieu ! je n'ai pas songé à te demander quelle était *ton envie.*

» — Mais je n'en ai pas, lui répondis-je tout naturellement. Et cela était vrai ; je n'avais pas le temps de songer à un *antojo ;* je passais ma journée à souffrir, et mes nuits elles-mêmes n'étaient pas exemptes de ces crises douloureuses qui me forçaient à avoir le nez sur une cuvette du matin au soir.

» — Tu n'as pas d'envie ! me dit ma mère aussi surprise que si je lui eusse annoncé que je portais mon enfant d'une autre manière que les femmes ne les portent ordinairement. Tu n'as pas d'envie ! mais cela ne s'est jamais vu ! Tu te trompes. C'est que tu n'y fais pas attention. J'en parlerai à ta belle-mère. »

Et voilà mes deux mères consultant entre elles pour deviner ce qui pourrait me plaire.

« Ensuite, disait ma mère, ce qui est inquiétant dans cette affaire-là, c'est que Laurette ne faisant pas attention dans son ignorance à l'inconvénient de ne pas satisfaire *une envie*, cette petite femme-là est capable de nous faire un

enfant à face de chouette. Madame de La Reynière en a bien fait un à pates d'écrevisse. »

Et voilà Junot de son côté qui, dans la terreur que je n'aille lui faire quelque enfant à hure de sanglier, ou bien avec une orange au bout du nez, comme un faiseur de tours, me demandait tous les matins : Laure, de quoi as-tu donc envie ?

Ma belle-sœur, qui revint de Versailles où elle habitait habituellement le château, ajouta au chœur de questions ; mais ce fut d'une manière plus effrayante. Ce quelle avait vu de personnes défigurées par des envies non satisfaites, ne se pouvait nombrer. Il y en avait assez pour former une galerie aussi extraordinaire que celle de ce monsieur qui effrayait, et qui effraie je crois bien encore les passans, dans la rue du Coq Saint-Honoré. C'était des rats sur le front, des couennes de lard sur la poitrine, une laitue sur le dos, un litron de pois sur le côté (je n'ai pas oublié celui-là, comme le plus extraordinaire de tous) ; et puis les choses étonnantes dans ce qui ne se voyait pas !... et les histoires de toutes ces malheureuses envies !

Il aurait fallu avoir une tête plus forte que celle d'une femme chrétienne portant son enfant selon la volonté de Dieu, pour ne pas succomber sous cette ligue formée par le plus vrai et le plus tendre intérêt. Je finis par m'effrayer moi-même de tout ce qui se disait autour de moi, et, tout en me retournant la nuit sur mon oreiller, je cherchais dans ma tête ce qui me plaisait le mieux, et je ne trouvais rien. Enfin un jour, il m'arriva de réfléchir, en mangeant une pastille d'ananas, qu'un ananas devait être une bien excellente chose. J'avais bien mangé des pastilles, des glaces à l'ananas ; mais le fruit, jamais je ne l'avais vu même, je crois, sur une table. A cette époque la culture de ce fruit était bien plus difficile à soigner que maintenant. C'était une rareté qu'un ananas ; et les bâches où il vient chez

nous étaient comptées dans les environs de Paris [1]. J'en avais donc peu ou point d'idées. Mais une fois que je me persuadai que j'avais *envie* d'un ananas, j'éprouvai d'abord un désir très-vif; puis il augmenta lorsque Corcelet déclara que, bien que les ananas vinssent dans une serre chaude, ils avaient cependant une époque pour reproduire leur couronne, et que ce n'était pas dans le moment où l'on était. Oh! alors j'éprouvai cette souffrance qui tient de la rage, et qui vous met sous la condition de mourir ou de la satisfaire. Junot, affairé pour cette malheureuse envie, comme un homme qui est père pour la première fois par une femme qu'il aime, courait avec une bonté parfaite, offrant vingt louis d'un ananas, sans pouvoir le trouver. Il n'osait pas rentrer, et c'était presque en tremblant qu'il me voyait toucher la figure, car ma belle-mère et ma mère, depuis que j'avais les horreurs et les ennuis de l'envie, étaient toutes deux après moi pour surveiller le moindre de mes mouvemens. Quant à moi, je souffrais toujours de mes maux de cœur, et je me persuadais, depuis que la folie m'en avait gagné, que je ne pourrais manger que lorsque j'aurais d'abord mangé un ananas.

Junot était un jour sans moi à la Malmaison. La serre n'était pas encore construite, mais il y avait une orangerie serre-chaude, dans laquelle madame Bonaparte avait fait construire et bâtir des bâches pour trois cents ananas, ce qui lui en donnait cent par an [2]. Junot, dans son affliction de me voir refuser tout ce qu'il m'offrait, dit que je n'avais d'autre refrain que: Je voudrais un ananas!... Madame

[1] L'hortensia a éprouvé une variation plus sensible encore dans sa culture. J'ai vu le temps où un hortensia, donné à mademoiselle de Beauharnais ou à madame Marmont, était une chose vraiment curieuse; mais cela fut court, et maintenant un portier donnera un hortensia à sa commère pour le jour de sa fête en y joignant un pot de basilic ou de pensées.

[2] On sait que l'ananas ne porte que trois ans plus tard, en replantant sa couronne.

Bonaparte envoya sur-le-champ pour s'informer si quelque ananas n'était pas bon à lever dans sa bâche : « S'il y en a » un, dit-elle à Junot, vous le porterez à madame Junot. » Il y en avait un !

Junot, en le recevant des mains de madame Bonaparte, crut un moment que ce présent le concernait, lui, directement, et qu'il avait envie de l'ananas. Il la remercia avec effusion, et revint à Paris en recommandant à son cocher de crever les chevaux, mais d'arriver.

Je venais de me mettre au lit, triste, *geignante* et toute prête à pleurer de n'avoir pas d'ananas, car cette idée était devenue dominante à un tel point que j'en parlais toujours.

« Pauvre Loulou, me disait ma mère, *je te l'avais bien* dit *que tu aurais une envie*; on ne fait pas un enfant sans cela. Vois ce qui était arrivé à ta sœur, parce que j'avais eu envie de manger des cerises au mois de janvier ! »

C'était vrai : ma sœur avait une cerise parfaitement coupée par la moitié, et placée dans un endroit dont, par exemple, la physionomie ne fut pas dérangée par l'absence du petit fruit ; et quand une soie en fit l'affaire, on aurait bien pu l'y laisser.

Lorsque Junot, triomphant, heureux comme s'il m'offrait une couronne véritable, déposa sur mon lit celle de l'ananas à laquelle tenait encore son fruit, j'avoue que j'éprouvai un vrai bonheur. J'embrassai mon mari avec reconnaissance, avec joie ; je dévorais des yeux ce fruit tant souhaité, et je remerciai mille fois dans le cœur madame Bonaparte de son cadeau, que j'estimais plus en ce moment qu'un beau collier de perles ; je sonnai pour demander du sucre. Junot m'arrêta et me dit que Corvisart était présent au moment où madame Bonaparte m'avait donné l'ananas ; et qu'ayant appris que j'étais grosse, fort souffrante, il me faisait défendre de manger une seule tranche de cet ananas le soir.

« C'est extrêmement froid et lourd, dit-il à Junot. Si

madame Junot est dans l'état *d'envie*, il ne faut pas qu'elle y touche ce soir, parce qu'une bouchée fera passer tout le fruit. Et il ajouta ce peu de mots en disant à Junot : J'ai vu des effets affreux d'indigestion dans une grossesse ; LA MORT s'ensuivre aussitôt. Mon cher général, ne montrez votre beau fruit que demain. »

Junot en avait la volonté; mais, en songeant à mon bonheur, il n'eut pas la force de me le refuser, y mettant seulement pour condition que je ne toucherais à l'ananas que le lendemain matin.

Je le promis : et, mettant le beau fruit sur ma table de nuit, je passai la nuit à le prendre, le sentir, le toucher et me faire une double jouissance en anticipant le moment où je pourrais enfin manger le bienheureux ananas.

Le lendemain matin, à peine était-il jour que je fis lever Junot pour que l'on pût entrer dans ma chambre et arranger mon *envie*. Lui-même s'en chargea, coupa le fruit par tranches fines, le mit dans une jatte de belle porcelaine, le saupoudra de sucre bien blanc et bien fin, et vint lui-même le placer devant moi; puis il s'assit sur le pied de mon lit pour juger de toute ma joie, car ce n'était pas moins que de *la joie*.

« Eh bien ! me dit-il enfin, pourquoi donc ne manges-tu pas ? »

Je le regardai avec une expression qui devait être burlesque, car j'avais en même temps envie de rire et de pleurer. Mais Junot était vif; et, reprenant l'assiette, il me dit :

« Je l'ai peut-être mal arrangé : pourquoi ne le dis-tu pas ?

» — Mon Dieu, il est bien, lui répondis-je; mais.... » Et en même temps je repoussais l'assiette loin de moi. « Mais.... je ne sais ce que j'ai, je ne puis manger de l'ananas. »

Junot ouvrit de grand yeux; et avec bien plus d'étonnement que ma mère, lorsque je lui avais dit que je n'avais

pas d'envie, il répéta, en y mêlant toutefois un ornement oratoire que j'avais omis :

« — Comment!..... tu ne peux pas manger ton ananas! Mais, Laure, regarde-le donc! C'est par contradiction. »

Et il me ramenait le nez sur la maudite assiette, ce qui provoqua une assertion positive que je ne pouvais pas manger de l'ananas. Il fallut non-seulement l'emporter, mais ouvrir les fenêtres, parfumer ma chambre, pour enlever jusqu'au moindre vestige d'une odeur qu'une seconde avait suffi pour me rendre odieuse. Ce qu'il y a de plus singulier dans ce fait, c'est que depuis je n'ai jamais pu manger de l'ananas sans me faire une sorte de violence. Je mange avec plaisir des glaces ou des pastilles d'ananas; mais le fruit me déplaît...... Dans les mille aventures de ce genre que l'on peut raconter, celle-ci me paraît une des plus étranges. Je la soumis à Marchais et à Baudelocque; ils la trouvèrent, eux, toute naturelle, parce que chaque jour leur en présentait de plus étonnantes. Néanmoins il est inexplicable qu'en une minute, une seconde de temps, un objet que vous convoitez, que vous désirez avec passion cesse non-seulement de vous plaire et d'exciter un désir, mais vous devienne antipathique, et soit presque repoussant. Il y aurait là-dessus un bel ouvrage à faire, un texte à commenter pendant au moins quatre cents pages. Hélas! c'est l'histoire de bien des choses en notre vie; mais la morale, comme tout en ce monde, se décolore par l'usage qu'on en fait. On a mille fois dit, à la vérité, que la satiété produisait le dégoût; mais on ne voit pas souvent ce dégoût précéder la possession.

Ma pauvre mère était arrivée à ce point de souffrances que nos soins, notre amour, ne pouvaient plus adoucir. Chaque jour était pour elle un sujet de nouvel effroi; car elle devait le passer dans des douleurs de tortures..... Oh! quelles souffrances je lui ai vu supporter avec son courage admirable! pauvre mère!..... Mais ces momens d'une mémoire cruelle, d'un souvenir déchirant, sont trop solennels

pour trouver place dans ces pages, qui ne sont pas exclusivement consacrées à ce culte de douleur que je lui ai voué. On ne peut constamment pleurer sur un être qu'on a perdu. Le désespoir ne peut toujours durer; mais il existe dans l'âme une force tout intellectuelle qui est bien autrement terrible dans son exercice de souffrance, quoiqu'elle ne se manifeste pas au dehors par des cris, des éclats et des larmes. C'est elle qui provoque cette ruine de la santé, ce mal de l'âme, quotidien, que chaque jour ramène sans que la nuit le console : voilà ce que l'homme porte avec lui au milieu du monde, ayant lui-même le rire sur la bouche; voilà la douleur qui tue, et dont ce même monde dénie en riant avec dédain l'existence, parce que peu de ceux qui le composent sont dignes de la connaître..... Oh! qu'il a parlé avec la langue du cœur, celui qui a dit :

Celui qui n'a pas souffert, que sait-il?

Bien que mes intérêts privés ne soient pas destinés à être retracés dans cet ouvrage, il en est toutefois qui tiennent à la grande figure que j'ai jetée en moule en commençant ces mémoires; et, en les omettant, je pourrais peut-être faire tort à l'effet que doit produire la réunion de l'homme privé à l'homme immense qui se trouve hors de toute route connue et même battue. C'est une remarque que je place ici en courant, pour répondre à une ou deux observations faites sur des choses sans doute dans mon intérêt; mais je crois que l'on aurait pu également voir le but dans lequel je les écrivais, et qui est celui indiqué plus haut. J'ai en général toujours eu beaucoup de répugnance à occuper de moi les indifférens; et je ne le fais que par une raison immédiate et majeure. Tout ce qui tenait à mon mariage, par exemple, devait être relaté dans la plus minutieuse exactitude pour démontrer la fausseté du paragraphe de Sainte-Hélène. Ce paragrahge est renfermé dans un chapitre qui sera l'objet de réfutations plus spéciales encore. L'empereur a pu, dans son mécontentement passager, dire quelquefois

sur Junot de ces mots qu'un frère, un père laissent échapper dans leur colère contre un fils ou bien un plus jeune frère coupable d'une faute commise par une tête volcanique, mais avec un cœur et une âme dont le censeur connaissait la bonté et la grande valeur. Il faut bien répondre à ces verbiages par des faits; car il ne suffit pas d'attaquer ainsi toute une existence, même après le repos sacré que devrait assurer la tombe; et de dire ou d'écrire : « On m'a dit cela »; et sans attaquer ici, sans incriminer personne, je ferai observer qu'il était des considérations, même *dans l'intérêt* de l'empereur, qui auraient dû arrêter la plume de ceux ayant la prétention de le faire bien connaître à ceux qui, du reste, le connaissaient encore mieux; ils couraient la chance de lui aliéner les fils, les nombreux rejetons de ces hommes dont le sang a coulé tant d'années pour la patrie et pour Napoléon, et dont l'oraison funèbre se trouve singulièrement faite, puisqu'il faut le dire, dans ce Mémorial destiné à être un jour la mine où le burin et le poinçon de fer de l'histoire doivent prendre leurs matériaux. Mais je répète ici ce que j'ai déjà dit; il est dans le chapitre du Mémorial intitulé : *De Junot et de sa femme*, des choses que l'empereur *n'a pas pu dire.* Il en est d'absurdes pour ceux qui comme nous vivaient au milieu de cette cour napoléonienne que tant de gens brûlaient alors de connaître, et qu'ils ne connaissaient que par des ouï-dire les plus incohérens. J'ai vu en 1809 une personne qu'il est inutile pour elle-même que je nomme ici, mais qui se reconnaîtra bien, et d'autres peut-être le feront aussi. Eh bien! cette personne, qui est un homme de beaucoup d'esprit selon le monde, eut enfin la fantaisie de devenir chambellan. On sait que dans la longue liste des cent huit, dix ou douze officiers du palais impérial portant ce titre dans l'Annuaire de 1814, il ne s'en trouve, je crois, que deux ou trois, qui fussent ce que ces messieurs appelaient *roturiers.* C'étaient MM. Germain, Perregaux, Lillers, etc., et

certes, par eux-mêmes et leur fortune, ils en valaient bien d'autres. Mais nous sortirions ici de la question; j'arriverai, si Dieu me prête vie, au moment de traiter celle de la noblesse accordée par Napoléon ainsi que de cette noblesse de l'empire si enviée lorsque l'on distribuait ses écussons dont un sang pur versé pour la patrie formait le champ de gueules. Quoi qu'il en soit, mon monsieur, qui, en 1811, voulait être chambellan, et dont M. de Montesquiou retrouverait plus de dix lettres dans ses cartons s'il les voulait ouvrir, croyait encore en 1811, que l'empereur était jaune comme un citron, et qu'il dînait en cinq minutes.

J'ai déjà parlé, dans l'un des précédens chapitres, du danger de cette erreur dans laquelle ont si long-temps vécu une infinité de personnes qui n'ont vu l'empereur que quelquefois, l'ont à peine entendu parler, et font aujourd'hui des volumes pour rapporter ce qu'il disait, ce qu'il faisait, et tout cela avec un soin si extrême, que les gens qui vivent à Philaldelphie, à New-York, à Constantinople, à Ispahan, au Bengale, que sais-je? et même dans le faubourg Saint-Jacques, car enfin, on lit dans tous ces lieux-là comme à *la tente* au Palais-Royal, et nous venons d'en voir la preuve dans un journal qui sera lui-même bientôt lu dans tous ces endroits-là. Ce journal nous dit que ceux qui savent le persan, M. Jaubert par exemple, le bengalais, la langue *orisée*, les dialectes de l'Inde, pourront s'abonner aux journaux ayant pour titre: *Jan jahan nama*, publié par M. *Hurée Hur Duttu; l'Hurkuru, le Pruhbackur, le Soad-hackur,* et une foule d'autres que la mémoire la plus façonnée aux noms baroques ne peut retenir. Mais enfin ils n'en sont pas moins journaux et très-journaux, de plus contenant une bonne morale, car la plupart traitent la grande question du brûlement des femmes après la mort de leurs maris. Il y a, dit-on, grande diversité d'opinions; il pourrait bien être de cette affaire comme du mariage des prêtres du concile de Trente. Les opposans étaient les jeunes; ceux qui vou-

laient le mariage étaient les vieux. Au Malabar, vous verrez que les jeunes seront encore pour l'abolition de la coutume établie, parce qu'ils seront bien aises de trouver une jeune veuve en leur chemin. Du moins, cette fois, l'humanité, si ce n'est la morale, aura été leur stimulant.

Mais voyez cette folle de la maison! quelles courses, quels sauts, quels bonds! Tout à l'heure j'étais dans le château des Tuileries, je me promenais dans ces vastes salles, ces antichambres remplies d'une foule d'officiers à clefs dorées, d'écuyers, de pages, de veneurs, tous attendant la tête baissée un regard de celui qui leur en avait accordé l'entrée sur leurs prières instantes. Des hautes fenêtres de ces salles féodales, je plongeais dans cette cour où des milliers de vieux soldats venaient crier des paroles d'amour à celui qui pour eux avait vraiment le sourire du cœur. De là, mon imagination vagabonde m'a transportée, par suite de la même pensée, dans ces chambres mal closes et humides de Longwood, dans ces réduits solitaires où celui que j'avais vu l'arbitre du monde, a subi sa longue agonie.... Puis d'un autre jet, nous nous sommes trouvés près du bûcher d'une veuve du Malabar; ici, par exemple, la chaîne de cette pensée s'est trouvée certainement rompue, car les funérailles de Sainte-Hélène n'ont été éclairées par les flammes d'aucun sacrifice... Mais laissons ce sujet, il serait trop pénible.

J'étais déjà fort avancée dans ma première grossesse. Madame Bonaparte était parfaite pour toutes les jeunes femmes qui étaient dans mon état, et s'inquiétait avec un soin extrême de tout ce qui pouvait nous être agréable. C'est en agissant ainsi qu'elle était adorable, car alors sa bonté était instinctive, et on le sentait. En apprenant l'histoire de l'ananas, elle me dit : « Vous aurez une fille. »

Et, à l'appui de son assertion, elle me proposa de faire une *patience*. Je savais par expérience ce que valaient ces malheureuses *patiences*. Il y avait mille fois de quoi la faire

perdre; cependant je n'osai refuser; et, malgré toute mon incrédulité, je fus obligée de m'asseoir contre la table de jeu, et là, de couper de la main droite, de la main gauche, et de nommer des jours, des heures, des mois; enfin c'était une véritable bonne aventure. On sait que l'impératrice Joséphine avait à cet égard une croyance tout-à-fait superstitieuse. Le fait est que j'ai été témoin de deux faits que je rapporterai plus tard (en 1808 et 1809), et qui sont fort extraordinaires. Ce jour-là elle me tint sur la sellette pendant une grande heure, et finit par me prédire que je ferais une fille.

« Ou un garçon », dit le premier consul, qui entrait alors et se moquait toujours des cartes de madame Bonaparte; « il est certain que madame Junot fera l'un ou l'au-» tre; et, si j'étais de toi, Joséphine, je ne compromet-» trais pas ma réputation de sorcière par une prédiction » décidée. »

— « Elle fera une fille, répétait madame Bonaparte... Eh bien, Bonaparte, veux-tu parier quelque chose avec moi? »

— « Je ne parie jamais, dit le premier consul : si on » est sûr de son fait, on est malhonnête homme; si la chose » est douteuse, on est aussi fou que celui qui va perdre son » argent au jeu. »

— « Parie des bonbons. »

— « Et toi, que me donneras-tu? »

— « Je te broderai un tapis pour mettre sous tes pieds, dans ton bureau. »

— « Ah! c'est parler, cela! Voilà du moins qui servira » à quelque chose. Eh bien! je parie que madame Junot » fera un garçon. Ah ça, me dit-il, en se retournant de » mon côté, n'allez pas me faire perdre au moins. »

Et, me regardant, il se mit à rire.

« Si vous faisiez un garçon et une fille, que deviendrait » le pari? »

Il y avait dans le fait lieu à croire que la chose pût arriver, car j'étais énorme.

« Eh bien ! général, savez-vous ce qu'il faudra faire ?.... Me donner à moi les deux paris. »

Cette idée de faire un garçon et une fille leur parut à tous si bouffonne, que le rire gagna jusqu'à moi-même. Je ne trouvais pas cependant du tout plaisant de me voir à la tête d'une famille toute faite pour commencer, et ma mine consternée fut, je pense, ce qui fit rire autant le premier consul, ainsi que mon mari et tous ceux qui étaient là, dont madame Lefebvre faisait partie, ce qui n'augmenta pas peu la joie commune, parce que dans de telles occasions elle avait tojours quelque bonne gaîté, bien entière, bien drue surtout, et jamais elle ne manquait la riposte en pareil cas.

On était alors dans tout le mouvement du jour de l'an; mon salon était rempli d'une quantité de ces futilités précieuses dont l'usage a fait un devoir de faire une offrande à la femme chez laquelle on a l'habitude d'aller souvent. J'étais au milieu de mon joli Petit Dunkerque, admirant, comme une enfant que j'étais encore, toutes ces bagatelles brillantes et inutiles, lorsque deux amis vinrent en augmenter le nombre en les accompagnant de souhaits sincères, et non pas dictés par l'usage. C'était le général Suchet et son frère. Après avoir causé des choses obligatoires de ces journées de cérémonial du cœur, et en même temps de celui de l'étiquette, nous convînmes que c'était une chose également bonne pour tous les états, toutes les conditions, que les réunions telles que les faisaient nos pères avec une religieuse exactitude. Les Rois, le jour de l'An, Noël, le jour de naissance, la fête du chef de famille; tout cela était une manière parfaite de maintenir l'harmonie dans une famille dont tous les membres se réunissaient à toutes les époques que je viens de citer. Car, pour peu que la famille fût nombreuse, et qu'il y eût dix ou douze banquets à donner dans le cours de l'année, voilà douze rencontres qu'il faut

subir avec un homme ou une femme que l'on a offensés ou qui vous ont offensés. Lorsqu'il n'y a que du froid, il s'éloigne et fait place à un accueil cordial, et bien souvent même plusieurs légères discussions, qui auraient fini par devenir des querelles sérieuses, s'arrêtaient d'abord pour éviter l'embarras de revenir le jour de la fête de la grand'-mère, ou de la tante, ou de l'aïeul. Les deux frères comprenaient d'autant mieux ma pensée, qu'ils étaient parfaitement unis. Le général avait une amitié très-tendre pour son frère Gabriel. Celui-ci la lui rendait avec une profonde effusion; il aimait son frère comme on aime un être dont on peut être fier. Tous deux enfin étaient bien dignes de m'entendre parler dans le sens que je donnais à mes paroles.

« Eh bien! me dit le général, il faut faire les Rois. Nous sommes au trois de janvier, faisons les Rois...

» — Oui! oui! faisons les Rois, m'écriai-je.

» — Il faut faire les Rois, dit aussitôt ma bonne belle-mère, qui jamais ne restait silencieuse lorsqu'il fallait appuyer une motion joyeuse; il faut faire les Rois!

» — Eh bien! faisons les Rois!... dit Junot. Ecoutez, mes amis, après-demain je vous engage à venir manger une dinde aux truffes, ici, à souper...

» — C'est accepté, dit le général Suchet; à après demain la dinde aux truffes, le gâteau, la fève et de bons rires. »

Je n'attendais plus que le moment d'accoucher. Depuis quelques jours les mouvemens de l'enfant beaucoup moins vifs, mais plus forts, m'indiquaient qu'il allait bientôt sortir de sa prison. Ce moment m'effrayait; ma mère et ma belle-mère faisaient en vain tout ce qu'elles pouvaient pour me rassurer. J'étais jeune, j'étais à ma première couche; il n'était donc pas du tout étonnant que je fusse aussi craintive. Le 4 janvier, dans la nuit, nous eûmes une alarme; ma belle-mère, qui depuis cinq à six jours ne se déshabil-

lait plus, accourut auprès de moi : ce n'était pas encore le moment. On avait été chercher Marchais; il vint, et déclara que cela ne pouvait passer les vingt-quatre ou les quarante-huit heures, et il me laissa en me recommandant du sommeil et le repos.

Je m'endormis ; mais le lendemain je fus sérieuse pendant une grande partie du jour. Je remplis tous mes devoirs religieux; j'écrivis à ma mère, parce qu'elle m'avait défendu d'aller en voiture, et qu'il m'était impossible, à cause du verglas et du temps qu'il faisait, de songer à faire cette immense course à pied sans courir quelque risque [1]. Ensuite j'arrangeai ma barcelonette, tout ce qui était nécessaire à mon enfant, et cette occupation n'était pas terminée que ma tristesse, ma crainte, ma peur, si l'on veut, avait totalement disparu. Dans ce petit bonnet avec des rubans bleus, cette petite chemise que j'arrangeais dans les manches de la brassière, je voyais une petite tête blanche et rose, des petits bras tout potelés; et, dans mon délire, je croyais que ces petits vêtemens renfermaient déjà mon trésor!... je les serrais contre moi : puis, en rencontrant la rondeur énorme de ma personne, je me disais :

Cet être que j'attends, qui va doubler ma vie, il est là, au dedans de moi,... je le sens;... cette petite protubérance qui est là, sous ma main, c'est sa petite tête... Et tout cela est à moi, bien à moi!

Alors je me prenais moi-même dans mes bras, si je puis ainsi décrire cette envie, ce désir d'étreindre mon enfant, que j'aurais, dans cet instant, voulu tenir contre moi, mais en le voyant!... et cela au prix de bien des années de ma vie; oh! quel avenir! quelle suite d'heureux jours j'avais alors devant moi!

Junot me trouva penchée sur le berceau de mon enfant

[1] Ma mère était trop malade déjà à cette époque pour venir auprès de moi; elle ne pouvait plus sortir.

et dans une sorte d'extase. Il était un des hommes le plus faits pour me comprendre ; aussi, lorsque je lui dis quel était le motif de cet attendrissement profond qu'il pouvait remarquer en moi, il m'embrassa avec une tendresse dont mon cœur fut plus fier qu'il ne l'eût été six mois plus tôt. J'allais être mère !...

Mes pensées avaient pris une couleur toute différente. Non seulement je ne ressentais plus aucune crainte, mais j'appelais même le moment de la première douleur. Aussi, lorsque nos amis se réunirent dans mon salon, ils me trouvèrent aussi gaie, aussi joyeuse que la jeune femme et même la jeune fille auraient pu l'être.

Madame Hamelin, dont l'esprit tout particulier a une teinte originale et vive, était ce soir-là de notre souper. Il est difficile de donner une idée de l'esprit de madame Hamelin, parce que ce serait le copier, et que, n'ayant jamais copié personne, elle est fort retranchée dans son individualité. Il faut l'entendre pour avoir l'idée d'une personne éminemment spirituelle. Elle était alors une fort jeune femme, gaie, vive, aimant à rire et provoquant parmi ses amis cette joie confiante inséparable d'une réunion de quatre ou cinq personnes liées ensemble. Elle avait surtout un charme assez rare à rencontrer : c'est beaucoup de naturel dans ses manières et dans ses paroles. Peut-être ce naturel n'aurait-il pas été bien à une autre, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'à elle il lui allait parfaitement ; toutes les copies que j'en ai vu faire, et, comme alors elle était fort à la mode, il y en avait beaucoup, étaient pâles et ternes. Son esprit avait de la malice, et souvent cette malice de chatte avait les griffes un peu longues. Mais je crois que, comme les chats aussi, elle ne les allongeait que lorsqu'on lui marchait sur les pates ou sur la queue.

Nous fûmes donc fort joyeux toute la soirée. Ma belle-mère, contente de me voir oublier le moment critique, mais dont l'expérience savait qu'il ne pouvait être éloigné,

était enchantée de me voir rire avec autant d'abandon. Nous nous mîmes à table, et la gaîté redoubla devant la dinde aux truffes, le gâteau, le vin de Madère et le vin de Champagne. Au bout d'une demi-heure, on riait si bien, si franchement, qu'en vérité le souvenir m'en fait encore du bien. Enfin vint le moment de tirer la fève; le général Suchet était à côté de moi; je ne me rappelle plus maintenant si ce fut à moi ou à lui que la royauté vint à échoir; comme depuis ce temps-là des souverainetés bien autrement solides que celle-là sont devenues des couronnes fantastiques, il m'est bien permis de l'avoir oublié. Le fait est que le général, soit qu'il m'eût fait reine ou que je l'eusse fait roi, m'adressa une sorte de compliment burlesque qui provoqua en moi un éclat de rire si bruyant que la salle à manger en retentit, et qu'il trouva un écho dans les dix-sept ou dix-huit personnes qui entouraient la table; mais au même instant un cri terrible, déchirant, lui succéda. Je m'étais levée pour répondre, avec mon verre d'eau [1], à tous ces verres tendus vers moi et remplis d'une mousse pétillante, mais je retombai aussitôt sur ma chaise, et le verre échappa de ma main. Une douleur inconnue, mais affreuse, venait de se faire sentir en moi d'une manière si étrange que mes yeux se fermèrent, je pâlis, et dans cet instant je crus mourir. Mais la couleur revint aussitôt sur mes joues. Je

[1] Je n'ai jamais pu boire de vin de ma vie. Une particularité assez étrange, c'est que Junot avait une sorte de sentiment désagréable qu'il ne pouvait définir lui-même, mais fort désagréable pour les femmes qui buvaient du vin, et il m'a dit bien des fois que, si j'avais bu du vin, même aussi légèrement qu'une femme en boit ordinairement, il ne m'aurait pas épousée. Il me répétait ce mot une fois en Espagne. Mais, lui dis-je en riant, et madame M....., c'était une personne qui buvait, disait-on, une bouteille de vin de Champagne et une demi-bouteille de vin de Madère à son dîner et à son souper, et qu'il avait, *disait-on encore*, aimée. Oh! me répondit-il en riant à son tour, qu'est-ce que cela? une maîtresse? cela ne compte jamais dans la vie d'un homme. Que lui importent ses défauts ou ses qualités? qu'elle soit jolie, voilà tout ce qu'on lui demande.

relevai mes paupières qu'une main de feu avait abaissées, et je vis Junot plus pâle que moi-même, tenant encore à la main son verre de vin de Champagne, ainsi que tous les autres, et me regardant avec un air consterné. Le spectacle de toutes ces figures encore joyeuses d'un côté, tandis que l'autre se mettait en devoir de prendre une physionomie de circonstance, tous ces masques ressemblant à *Jean qui pleure* et à *Jean qui rit*, me donnèrent un nouvel accès de gaîté, et je me mis la première à donner le ton. Ma belle-mère, dont le regard attentif me couvait pour ainsi dire depuis le matin, vint derrière ma chaise et me dit tout bas :

« Ma fille, donnez-moi le bras et venez dans votre chambre.

» — Non, non ! s'écria Gabriel Suchet, il ne faut pas que notre reine s'en aille ! »

Et le voilà me faisant un si drôle de conte que le rire fou me prend, et un éclat comme celui provoqué par son frère me donna encore quelques secondes de bon temps. Mais la même douleur qui a suivi le premier accès joyeux revient, et cette fois c'est avec une telle violence que je saisis le bras du général, et m'y cramponnai à le lui casser.

Ma belle-mère dit à son fils qu'il fallait m'emmener et envoyer une voiture à Marchais.

« Les douleurs se succèdent rapidement, dit-elle, et ta femme sera peut-être accouchée dans une ou deux heures. »

C'est un spectacle fort curieux que la vue d'un homme comme Junot dans un moment pareil à celui que je retrace. Il était alors tout aussi bonhomme, tout aussi bien M. Guillaume, M. Denis, que le plus pacifique bourgeois de la rue de la Perle ou de la rue Saint-Jacques. Il fit mettre les chevaux, passa lui-même dans ma chambre pour voir si elle était bien échauffée, appela mes femmes, leur donna cinquante ordres auxquels il n'entendait rien, non plus qu'elles,

et s'en revint auprès de moi croyant déjà entendre crier son fils. Mais vraiment je n'allais pas si vite en besogne.

Il me trouva toujours dans la même position; car, pour dire la chose, dix minutes s'étaient à peine écoulées depuis que cette douleur infernale, me déchirant le sein, m'avait fait entendre le premier appel de mon enfant demandant son entrée dans la vie. Au moment où Junot rentrait dans la salle à manger, un troisième cri perça la voûte de la chambre; Junot pâlit, vint à moi, et, me prenant dans ses bras, il m'enleva presque de ma chaise.

« Non, non, disait toujours le général Suchet, il faut que nous recevions ton fils joyeusement. — Comme Henri IV, disait à son tour Gabriel; voilà du vin de Champagne, pardieu! qui vaut tous les jurançon du Béarn.

» — Et si c'est une fille, dis-je à mon tour, car la douleur une fois passée, la parole me revenait.

» — Ce sera un garçon, criait le général. — C'est un garçon! criaient en chœur tous les autres; c'est un garçon!...

» — C'est une fille! » dis-je impatientée : et, dans l'état d'irritation nerveuse où je me trouvais, je frappai du pied en me fâchant et répétant : « C'est une fille!... »

Mais le général, son frère, et ceux de nos amis qui m'entouraient, répétaient en refrain, sur l'air du vaudeville du Devin du village, *C'est un enfant :*

C'est un garçon! c'est un garçon!

« Eh bien! parions! dis-je au général.

» — Oui! oui! pariez...

» — Ah! mon Dieu!... »

Et je tordis tellement le bras de Junot, pour crier moins fort, qu'il en portait encore les marques quinze jours plus tard.

« Mais que parions-nous? dis-je au général, lorsque la douleur fut passée.

» — Fixez vous-même, dirent les deux frères ; nous sommes de moitié [1].

» — Eh bien ! vous me donnerez un bouquet de roses, si je gagne.

» — C'est dit. » Le général me baisa la main, et Junot m'entraîna dans ma chambre, où mes amies seules me suivirent.

Mais là ce fut bien une autre antienne ; j'avais autour de moi onze femmes qui, toutes, donnaient une méthode pour moins souffrir.

« Embrassez cela », me disait l'une, en me conduisant aux colonnes de la rotonde de mon alcôve.

« Non ! non ! criait l'autre ; il ne faut pas qu'elle se promène ; cela peut TUER SON ENFANT, *et puis elle-même.*

» — Je le crois bien, disait ma belle-sœur ; j'ai vu souvent des choses terribles dans de pareilles circonstances. Imaginez-vous qu'une fois...

» — Silence ! lui disait ma belle-mère ; n'allez-vous pas rompre la tête de cette jeune femme, avec toutes vos histoires de couches !

» — C'est que, lorsque je suis accouchée, reprenait une autre sur un diapason plus élevé, pour être entendue par dessus les histoires et mes plaintes, je...

» — Mesdames, disait la garde, si M. Marchais arrive, je crois qu'il voudra rester seul. »

En effet, à peine mon bon Marchais fut-il entré dans cette chambre, où il y avait presque encombrement par cette foule de monde, la barcelonette, mon lit et tout cet attirail qui suit un semblable instant, qu'il se fâcha sérieusement ; et, se tournant vers ma belle-mère, il la rendit responsable si, dans deux minutes, ma chambre n'était pas

[1] Je ne puis me rappeler, ainsi que M. Gabriel Suchet, ce que je devais donner en cas que je perdisse.

ce qu'il fallait qu'elle fût dans un tel moment, une chambre de malade, et lui dit :

» — Je ne vois ici que vous et madame qui soyez raisonnables. »

Et il montrait une jeune femme assez grosse aux yeux de charbon étincelans, à la peau brune, ayant des mains et des pieds d'enfant et des dents d'ivoire. Elle était assise dans une bergère, et, bien qu'elle ne me fatiguât pas de ses mille recettes pour faire un premier enfant sans souffrir, ses grands yeux noirs ne me suivaient pas avec moins d'intérêt, lorsque la douleur me faisait errer dans la chambre comme une âme poursuivie.

« Ma foi, monsieur, dit-elle à Marchais, vous avez bien raison de nous renvoyer. Je crois que nous ne sommes bonnes qu'à rompre la tête de cette pauvre Laurette : elle aurait déjà dû faire comme une jeune femme que je connais, qui, accouchant aussi dernièrement pour la première fois, prit tranquillement son schall et s'en fut vers la porte en disant : « Ma foi cela fait trop de mal, fera l'enfant qui voudra. » Et, m'embrassant avec l'amitié qu'elle avait pour moi, elle s'en fut en me recommandant d'avoir du courage.

J'en avais besoin. La nuit fut terrible. La couche, quoique naturelle, présentait de grandes difficultés. Vers le matin, j'eus un intervalle de repos pendant une demi-heure, qui donna les plus vives inquiétudes ; il fut question un moment de sacrifier l'enfant pour me sauver la vie. Ma belle-sœur, effrayée, laissa échapper quelques paroles que j'entendis et compris. Je ne puis même aujourd'hui rendre ce que j'éprouvai dans ce moment ; mais toutes les mères me comprendront.

« Mon enfant ! m'écriai-je, sacrifier mon enfant !..... » Et j'entourais mon ventre en croisant mes bras sur moi-même, comme pour défendre mon enfant, mon enfant ! dont un jour je devais être glorieuse, si heureuse surtout d'être la mère !... C'était plus que l'amour maternel, c'é-

tait plus qu'une tendresse instinctive qui me faisait en ce moment d'agonie défendre ce fruit de mon propre sein.

Junot était au désespoir. Mes cris lui avaient déchiré l'âme pendant cette longue veille de douleur; le général Lallemand, qui était à cette époque son aide-de-camp, la passa tout entière auprès de lui. Le général se jetait par intervalle sur un matelas étendu sur un lit de camp dans le salon; mais aussitôt que les cris perçans que je poussais arrivaient jusqu'à lui, alors il se relevait, se promenait et finissait par venir jusqu'à la porte de ma chambre, qui était séparée du salon dans lequel il était par trois pièces assez grandes. Mais je m'étais positivement prononcée, et je ne voulais pas qu'il entrât chez moi avant que le grand événement fût terminé. M. Lallemand fut pour lui, pendant ces heures longues et pénibles, un ami consolateur [1], et les raisonnemens de son esprit tout à lui, tandis que Junot n'avait pas sa tête, calmèrent un peu cette fougue de douleur qui un moment fut terrible pour lui.

A dix heures du matin, Marchais, accablé de fatigue lui-même, fit appeler Junot dans la pièce voisine, et lui parla avec franchise. Il ne lui cacha pas le danger dans lequel j'étais, mais il ajouta qu'avec les moyens que l'art met à la disposition de ses fils, il était *certain* qu'il ne m'arriverait rien.

Junot le prit dans ses bras, l'enleva presque de terre, et lui dit ces propres paroles :

« Faites TOUT ce qui doit être fait pour sauver la vie de ma femme; TOUT, entendez-vous bien, mon ami? Faites TOUT ce que votre rare savoir vous a départi pour le bien

[1] Junot, étant à Torrès-Vedras en Espagne, le 6 janvier 1810, m'écrivit deux lettres dans lesquelles, après m'avoir parlé de la naissance de notre Joséphine, il me rappelait dans l'une d'elles combien le général Lallemand avait rendu ces longues heures d'attente et d'inquiétude moins pénibles pour lui.

de l'humanité; vous pouvez agir sans craindre d'être blâmé par moi.

» — C'est une demande que je ne fais jamais, général, répondit Marchais d'un air presque sévère. Vous ne m'avez peut-être pas compris, la vie de madame Junot est entre mes mains comme dans celles de son père [1].

» — Ah ! sauvez-la, sauvez-la ! » répétait Junot en pressant les mains de l'excellent homme.

Lorsque Marchais rentra dans ma chambre, quoique je fusse très-accablée, j'avais toute ma connaissance, et je m'aperçus fort bien qu'il venait de voir mon mari et de lui parler. Je l'appelai et le priai de faire venir Junot près de moi; je fus très-étonnée de la complaisance qu'il y mit. J'ai su depuis qu'une vive émotion était cherchée en ce moment d'atonie plutôt qu'on ne l'évitait, et pendant quelques heures, ma vie en fut à ce point de jouer le tout pour rien, et la chance était encore grande pour la mort.

Lorsque mon mari s'approcha de moi et qu'il me vit si pâle et si faible, sur ce lit appelé si justement *lit de misère*, il fondit en larmes. Je l'attirai à moi avec mes deux bras chargés des ligatures sanglantes de mes saignées; je l'embrassai et lui dis bien bas qu'il fallait qu'il me jurât qu'il ne donnerait aucun ordre pour que la nature neût pas son cours ordinaire.

« Laisse faire à Dieu, lui dis-je; s'il veut que mon enfant me remplace auprès de toi, eh bien ! que sa volonté soit faite ! »

Je pleurais, et dans ce même moment une légère douleur se fit sentir. Marchais, qui tenait ses yeux fixés sur moi avec une attention dans laquelle l'ami et l'homme habile mettaient toute leur âme, prit Junot par le bras et le fit sortir de la chambre en lui disant :

[1] On sait que jamais un accoucheur ne fait la question même *tacite* que Junot croyait comprendre.

« Partez, mon cher général; je vous remercie de votre bonne visite ; nous venons d'avoir là des larmes qui nous valent dix saignées, si je ne me trompe. Je vais les aider, et dans une heure, je crois que votre hôtel aura un habitant de plus. » Et, revenant à moi, il s'empara de l'un de mes bras, me saigna de nouveau [1], et les douleurs reparurent bientôt avec tant de violence, que même aujourd'hui, je ne sais comment j'ai pu les supporter.

Mes cris étaient déchirans. Nous demeurions alors dans la rue de Verneuil, à l'hôtel de Montesquiou [2]. Notre appartement était composé de pièces formant l'enfilade; aucun détour ne rompait ce bruit de ma voix, criant avec angoisse, et parvenant ainsi aux oreilles de Junot. Il se sauva d'abord dans le bureau, qui était de l'autre côté de l'escalier: mais la maison faisait retour, et il entendait d'une manière plus sourde, mais plus sinistre, ce bruit qui lui déchirait l'âme. Ensuite il revint dans un petit salon sur la rue, dont les fenêtres donnaient en face de l'atelier de Renette, le fameux armurier, dont les cyclopes frappaient de façon à étouffer mes plaintes sous leur enclume; mais leur vacarme fut insuffisant. Enfin, vers midi, il ne put soutenir l'état d'agitation dans lequel il était. Ayant entendu quelque bruit vers mon appartement, il y courut, puis n'osa pas y entrer. Dans ce moment, un gémissement plus douloureux parvint jusqu'à lui; il crut y distinguer un accent tellement plaintif que sa tête se perdit; il saisit un chapeau rond qui se trouvait sous sa main, et, descendant un escalier dérobé qui donnait de mon appartement à celui de mes femmes, il gagna la cour, la rue du Bac, le Pont-Royal, et se trouva à la porte des Tuileries, sans savoir comment il y était arrivé.

[1] Je fus saignée trois fois dans l'espace de quatorze heures, que durèrent les grandes douleurs. Marchais, pour décider l'accouchement sans employer les fers, ce qu'alors on redoutait beaucoup, me mit dans un bain d'huile d'olive.

[2] C'est-à-dire une maison appartenant à M. de Montesquiou.

« N'importe ! se dit-il après avoir regardé son habit gris ; je suis sûr de trouver là un cœur qui comprendra ce que je souffre. »

Et montant l'escalier du premier consul, il arriva dans la pièce qui précédait son cabinet, et surprit tous ses camarades qui s'y trouvaient alors par le bouleversement de sa physionomie et le désordre de sa toilette ; mais pas un n'eut la pensée d'en rire, et dès que le premier consul sut que Junot demandait à le voir, il le fit entrer à l'instant.

« Eh ! bon Dieu ! qu'as-tu donc, Junot ? s'écria-t-il avec » surprise. »

Et en effet la figure de Junot devait être étonnante.

— « Mon général, ma femme accouche, et je ne puis rester dans ma maison ;... ses cris me font un mal... »

Et l'excellent homme avait la voix tellement étouffée dans les larmes qu'il ne pouvait parler.

« Et tu es venu près de moi pour prendre du courage ? » C'est bien, mon pauvre Junot ! comme te voilà ren» versé !... Ah ! les femmes ! les femmes !... »

Et il se fit raconter *tous les événemens*, comme les appelait Junot, qui s'étaient passés depuis la veille, et qui se réduisaient à ces affreuses douleurs venant à éclore au milieu d'un éclat de rire. Le plus sérieux, et ce que Junot pressentait sans le savoir positivement, c'est que ma vie était en danger ; à peine eut-il raconté tout ce qui s'était passé au premier consul, que Napoléon vit la chose à l'instant même ; et sa conduite, dans cette heure d'anxiété où son œil plongeait dans une sorte d'horreur mystérieuse, fut celle du plus tendre, du meilleur des frères.

« Mon *vieil* ami, dit-il à son serviteur fidèle et dévoué, » mon *vieil* ami ! et il lui serrait la main, caresse excessi» vement rare chez Napoléon, tu as bien fait de venir à » moi dans cet instant, et je veux te le prouver. »

Il sortit aussitôt de son cabinet pour aller dans la salle où était placée la statue du grand Condé, et là, s'appuyant

sur le bras de Junot, il se promena avec lui en parlant de ce qui l'occupait ; car Napoléon était trop habile dans le maniement du cœur humain pour interroger des cordes qui seraient demeurées muettes dans un tel moment; et il demanda à Junot comment il était venu aux Tuileries.

« A pied », lui répondit mon mari; et il lui raconta comment le redoublement de mes cris l'avait comme lancé hors de cette maison où cependant il était tout entier.

Jamais Napoléon n'a même entrevu une question, quelque légère qu'elle fût pour lui, sans la voir tout entière et dans ses conséquences.

« Et puis-je te demander alors, dit-il à Junot, pourquoi » tu regardes dix fois par minute par cette fenêtre pour voir » si quelqu'un passe le guichet? Comment veux-tu qu'on » vienne te chercher ici, lorsque tes gens ne savent pas où » tu es? lorsque tes officiers t'ont vu sortir en habit bour» geois? d'après tout ce que tu viens de me dire, ils auront » tous pensé que tu allais plutôt te jeter à l'eau. »

Il appela.

« Qu'un valet de pied aille à l'instant chez madame Ju» not; qu'on s'informe de ma part si elle est accouchée. Si » elle ne l'est pas, on dira que le général Junot est près de » moi. »

Et reprenant le bras de mon mari, il continua de s'entretenir avec lui, avec une bonté si touchante, si doublement touchante dans un tel moment, que Junot fut attendri jusqu'aux larmes. Sans doute il aimait son général, sans doute il aimait cet homme prestigieux qui commandait l'admiration : mais, dans de tels momens, la conduite de Napoléon lui devait conquérir le cœur, lui devait assujettir tout l'individu dont on accueillait ainsi les affections souffrantes, quand cet homme ne lui aurait pas été déjà dévoué, corps, sang et âme. Cette journée *riva*, si l'on peut le dire, le lien qui attachait Junot à Napoléon.

Mais Junot avait aussi près de lui des êtres qui lui étaient

attachés par l'affection et le dévouement. En le voyant sortir dans un état voisin de l'égarement, son valet de chambre allemand Heldt, honnête et fidèle créature s'il en fut jamais, l'avait suivi d'abord de l'œil, puis lui voyant prendre le chemin du Pont-Royal, il avait couru après lui sans chapeau, et n'était revenu à l'hôtel qu'après avoir vu son *chêherâl* entrer aux Tuileries, et l'avait dit aussitôt au chef d'escadron Laborde, premier aide-de-camp de Junot.

Il y avait trois quarts d'heure que Junot était avec le premier consul, et qu'il était retenu par son bras qui, s'appuyant sur le sien, le contraignait à demeurer en panne, tandis qu'il aurait voulu reprendre le large et venir savoir ce qui était résulté de tant de souffrances et d'inquiétudes. Le valet de pied ne pouvait pas encore être de retour lorsque Junot, que la bonté du premier consul enhardissait dans un pareil moment, le supplia de le laisser aller s'informer si le valet de pied était revenu.

« On me l'aurait dit, répondit le premier consul. « Demeure tranquille. » Et, l'entraînant encore plus loin, ils furent bientôt dans la galerie de Diane. Là, l'inquiétude de Junot devint tellement violente que plusieurs fois Napoléon le regarda avec une sorte d'étonnement, et répéta avec un accent impossible à rendre :

« Oh ! les femmes ! les femmes ! »

Enfin, au moment où Junot allait s'échapper sans vouloir rien entendre, on vit tout à coup paraître M. de Delaborde au bout de la galerie ; il avait couru d'une telle vitesse qu'à peine il pouvait parler : sa figure était joyeuse.

« Mon général, s'empressa-t-il de dire, madame Junot est accouchée et se porte à merveille. »

— « Allons, va embrasser TA FILLE, dit le premier con- » sul en appuyant sur le mot *fille* : si ta femme avait fait un » garçon, on te l'aurait dit d'abord ; mais avant tout, em- » brasse-moi. »

Et il le serra dans ses bras avec effusion.

Junot riait, pleurait et s'en allait sans son chapeau, lorsque Napoléon lui dit :

« Eh bien, étourneau ! ne vas-tu pas courir les rues » sans ton chapeau ? »

Il retourna dans le cabinet du premier consul où il avait laissé son chapeau ; car alors nous n'étions pas encore au temps où le prince de Neufchâtel n'arrivait auprès de l'empereur, même à trois heures du matin, qu'en habit boutonné, bottes à manchettes et chapeau à plumes sous le bras.

« Tu feras mes amitiés [1] à ta femme, Junot ; tu lui » diras que je suis doublement fâché contre elle, d'abord » parce qu'elle n'a pas fait un soldat pour la république, et » puis qu'elle m'a fait perdre mon pari avec Joséphine. Mais » je n'en serai pas moins son compère et le tien, mon vieil » ami. »

Et une seconde fois il serra amicalement la main de Junot.

Lorsque mon mari arriva près de moi, je voudrais rendre le délire, l'ivresse qui bouleversaient et maîtrisaient sa personne entière. Le petit visage de sa fille était baigné de larmes de joie, si douces, si pures, qu'on voyait qu'il était heureux sans qu'il dît une parole. Puis il se mettait à genoux sur l'estrade de mon lit, me prenait les mains, me les baisait, me remerciait de son enfant, de sa fille, de sa petite Joséphine ; et la chère créature, comme pour répondre à ces marques d'affection qu'elle ne pouvait comprendre, présentait à son père sa parfaite ressemblance dans son gentil petit visage [2]. Mais malgré son délire joyeux, Junot s'aper-

[1] Ce mot, *tu feras mes amitiés*, était une locution fort souvent employée par Napoléon avec les gens qu'il aimait.

[2] Ma fille aînée ressemble beaucoup à son père. Le jour de sa naissance et le suivant, cette ressemblance était frappante à causer une vive surprise. C'était la figure de Junot vue dans un petit miroir. Depuis, les dents que je lui ai fait arracher, au nombre de sept, ont beaucoup diminué cette res-

ent que quelque peine pesait sur mon cœur et ne venait pas de ce que j'avais souffert.

« Qu'as-tu donc? me dit-il en m'embrassant encore.

» — Rien, que beaucoup de bonheur.

» — Je te connais, Laure; je vois des larmes dans tes yeux. Tu souffres, et tu souffres du cœur. Qu'as-tu? »

Je le regardai sans lui répondre, et mes joues se couvrirent de larmes, mais je ne voulais pas parler. M. Marchais avait été chez lui pour changer de toilette; il rentra dans ce même moment.

« Comment! encore? me dit-il... Mon cher général, vous devez gronder votre femme, et la manière dont vous êtes occupé vous en donne encore plus le droit. (Junot portait en ce moment sa fille dans ses bras, et l'embrassait ainsi que son maillot et sa brassière, autant de fois qu'il y a de secondes dans une minute.) Vous saurez donc... Oh! madame Junot, ne me faites aucun signe; ceci ne vous regarde pas... Vous saurez donc, général, qu'aussitôt que cette jeune mère que je vous présente, au reste, comme une petite héroïne remplie de courage, et d'un cœur aussi parfait qu'il m'en soit passé par les mains depuis quarante ans; aussitôt qu'elle fut remise dans son lit, et qu'elle sut que vous n'étiez pas là, elle fit demander votre père pour qu'il donnât sa bénédiction à votre fille. Votre mère l'avait déjà bénie. M. Junot, que je fus moi-même chercher, se refusait à venir lorsqu'il sut que l'enfant n'était qu'une fille. Enfin il se décida; et lorsque madame Junot, malgré sa faiblesse, prit la petite dans ses bras, et les avança vers lui, en lui disant: « Mon père, bénissez votre petite-fille, c'est un cœur de plus pour vous aimer parmi nous ». Il

semblance, parce que la bouche avance moins. Mon fils Napoléon ressemblerait à son père de manière à croire que c'est lui plus jeune, si sa bouche était restée comme il l'avait en naissant.

murmura quelques mots, n'embrassa pas l'enfant, et répondit avec humeur :

« Ce n'était pas la peine de tant crier pour ne donner qu'une méchante fille. Que voulez-vous que votre mari fasse de cette criarde-là ? Il va joliment la recevoir aussi !... Et le premier consul ! Si vous croyez qu'il marie ses généraux pour n'avoir pas de garçons ! »

» Si j'avais eu sur monsieur votre père une autre autorité que celle de l'accoucheur et du médecin dans la chambre de la malade, je vous avoue, général, que j'aurais peut-être été un peu sévère... Mais, au reste, continua-t-il en riant, madame votre mère s'est chargée de la correction, et je doute qu'il recommence. Je vous ai dit tout cela franchement parce que c'est une affaire de mon métier, et puis que demain ou après demain, une scène de ce genre pourrait être mortelle pour madame Junot. Elle s'en est fort affectée, parce qu'elle croit que vous êtes en effet contrarié de n'avoir qu'une fille ; et moi je lui répète qu'une mère de dix-sept ans et un père de vingt-neuf ont le temps de demander à Dieu de ne plus leur donner de filles avant d'en venir au désespoir pour un premier essai. Là... voilà qui est à merveille ! Maintenant le grand-père peut grogner tant qu'il voudra. »

A peine les premières paroles de M. Marchais avaient-elles frappé l'oreille de Junot, que comprenant ce qui me faisait pleurer, il s'était mis sur mon lit, et pleurait avec moi tout en m'essuyant les yeux avec mon mouchoir et ses baisers. Ensuite prenant sa fille dans une petite barcelonnette de mousseline brodée qui était faite pour que l'enfant fût sur mon lit[1], il l'avait déposée dans mes bras, et nous

[1] Cette ravissante petite barcelonnette est l'ouvrage de mademoiselle L'Olive, la lingère par excellence. C'était un cygne dont les plumes étaient figurées par une broderie en relief en coton blanc. Les ailes étaient peu saillantes et formaient une sorte d'anses pour la prendre. Le cygne paraissait

embrassait toutes deux avec une expression de bonheur et de joie qui ne laissait aucun doute sur les sentimens d'une âme, qui, du reste, ne pouvaient être douteux pour moi. Mais le premier moment avait été affreux. Mon beau-père n'avait eu sans doute aucune intention de me faire le mal qu'il m'avait fait. Il pouvait me tuer.

« Maman, dis-je à ma belle-mère qui entrait alors, vous aviez raison. Vous voyez; il l'aime autant qu'un garçon.

» — Ne vous l'avais-je pas dit? me répondit l'excellente femme. Mon Junot est un si bon et si noble garçon lui-même! Ah! j'ai bien arrangé ton père! dit-elle à mon mari; je ne crois pas qu'il y revienne une autre fois. Il avait déjà fait le même compliment à cette pauvre Angélique; mais elle n'a pas pris la chose aussi tragiquement que ta femme. J'ai cru qu'elle allait suffoquer, tant elle pleurait... Et moi qui sais qu'un enfant est un enfant pour ceux qui l'aiment. N'est-ce pas un gage de votre amour, ce petit être-là?... Comme elle te ressemble!... Je l'aimerai, je crois, autant que toi.... »

Quelques jours après, je reçus une lettre charmante du général Suchet. Il avait appris qu'il avait perdu, et me priait d'accepter son pari. Comme la gelée et la neige s'opposaient à ce qu'il m'envoyât une rose qui ne pouvait se trouver que dans un pays enchanté, comme le royaume d'Azor, il me demandait d'être indulgente et d'accepter ce qu'il m'envoyait pour remplacer le bouquet perdu par le pari.

C'était une ravissante corbeille d'osier commun, mais remplie des plus belle roses faites par madame Roux. Cette corbeille, faite avec le plus grand soin, garnie de mousse

ouvert par le dos, et son cou et sa tête, revenant au dessus de lui-même, laissaient tomber un voile de mousseline de l'Inde brodée à jour et servant de voile-rideau. Il était retenu par le bec du cygne.

et contenant des roses de toutes les espèces, a fait pendant bien des années l'ornement de ma chambre à coucher. Elle était à la fois un gage de bonne amitié et le symbole de ce frais bouton qui grandissait auprès de nous, et promettait d'être un jour la plus fraîche des roses.

CHAPITRE VIII.

Nécessité de se rallier au gouververnement de Napoléon. — Faveur populaire. — Bonaparte et Washington. — Ordre du jour remarquable. — Lettre du premier consul au roi Georges. — La mort de Kléber et les insultes de M. Pitt. — Guerre nationale avec l'Angleterre. — La retraite de M. Pitt et bal à la Malmaison. — Mot du premier consul. — Le duel anglais et la caricature. — Bombardement de Copenhague. — Cessation des hostilités entre la France et l'Angleterre. — Paroles du premier consul sur les Anglais. — Paix signée entre la France et la Porte Ottomane. — Sottise d'un journal anglais. — Bonaparte roi de Jérusalem. — La croisade républicaine. — Berthier-Renaud. — Napoléon et le sérail de Junot en Égypte. — L'odalisque favorite et le portrait de Jaunette.

Une grande faveur populaire entourait à cette époque non-seulement Napoléon, mais son gouvernement. Plus les convulsions politiques avaient agi violemment sur la France, plus le besoin de se rallier à une chose qui présentait une apparence certaine de force et de repos se faisait sentir au cœur de chacun, Les anciennes impressions renaissaient en foule. Plus le bruit nous avait assourdis, plus nous voulions du calme; plus le désordre nous avait désorganisés, plus nous aspirions à une régularité de mœurs, de lois, d'arrangement social : tant il est vrai que l'ordre est dans la nature ! Il est dans le cœur de l'homme; c'est une tendance vers laquelle le portera toujours un sentiment impérieux qu'il ne pourra réprimer.

La France, tout éplorée et malheureuse, s'était jetée dans les bras du général Bonaparte avec tout l'abandon de ceux qui, après avoir long-temps souffert, voient enfin un

terme à leurs maux. On crut alors, et cela devait être, que le soldat le plus brave, le guerrier le plus illustre devait être celui qui administrerait avec le plus de justice, et nous ferait en même temps respecter au dehors. Napoléon entrevoyait déjà l'immortalité des grands hommes. Nous pensâmes qu'il en voudrait jouir pendant sa vie, comme ce demi-dieu de l'Amérique dont nos drapeaux mutilés avaient porté le deuil, dont nos vieilles bandes avaient pleuré et honoré la mort, par l'ordre et à l'exemple de celui qui donnait ainsi la pensée qu'il voulait l'imiter.

« *Washington est mort,* » dit le premier consul, dans un ordre du jour qui fut envoyé à toutes les troupes de la république, et donné spécialement à la garde consulaire, toute fraîche encore d'une nouvelle révolution, « *Washington est mort ! Sa mémoire sera toujours chère au peuple français, comme à tous les hommes libres des deux mondes, et particulièrement aux soldats de la République qui, comme lui et les Américains, se battent pour la liberté et l'égalité... Le premier consul* ordonne *que, pendant dix jours, des crêpes noirs seront suspendus à tous les drapeaux et guidons de la République.* »

Je me rappelle, à propos de cet ordre du jour, d'avoir entendu remarquer le mot : *le premier consul ordonne.* Il arrivait alors au pouvoir ; sans doute il l'exerçait à lui seul, et les ordres militaires étaient surtout de son unique ressort : car le consul Cambacérès eût été tout aussi comique que le consul Lebrun, en commandant une manœuvre, quoique le dernier sût très-bien comment on se battait aux rives du Scamandre. Quoique à cette époque Bonaparte n'aimât pas les Anglais, il ne voulait alors d'autre branche de laurier ajoutée à sa couronne triomphale, que celle qu'il y attacherait le jour de la paix avec l'Angleterre. C'est pour arriver à ce but qu'il écrivit au roi Georges cette lettre remarquable dans laquelle il le sollicite, pour le *bonheur du monde*, de ne pas se refuser à la paix.

«..... Terminons la guerre, lui dit-il; depuis huit ans elle ravage les quatre parties du monde; doit-elle être éternelle? N'est-il donc aucun moyen de s'entendre ?»

Et lorsqu'il écrivait ces paroles de paix, la blessure faite à son cœur par la trahison d'el-Arich saignait encore. Le sang de Kléber fumait au Caire, et les insultes de M. Pitt retentissaient dans le parlement d'Angleterre. Si Napoléon avait eu le caractère de Louis XI, j'appellerais cette conduite de la dissimulation et même de la fausseté. Mais il ne marchait pas ainsi dans la vie; et parce que ses ennemis trouvent deux ou trois faits à mettre en travers de son char de gloire, ils s'imaginent qu'ils lui donneront de la ressemblance avec plusieurs rois de France, dont les règnes sont remplis jour par jour de crimes et de forfaits sanglans. Il me paraît au contraire bien grand lorsqu'il peut être vainqueur de lui-même au point de se rendre, non pas suppliant, mais premier solliciteur de la paix entre les deux nations ennemies. On trouve dans un ouvrage, d'ailleurs fort bien fait malgré sa partialité, que Napoléon, en écrivant au roi d'Angleterre, voulut séduire la multitude en France. L'auteur se trompe. Quelque fatiguée que fût la nation d'une guerre de dix années, sa haine contre l'Angleterre fut toujours si forte, que le premier consul était bien certain de trouver un écho fidèle en appelant aux armes pour aller de l'autre côté du détroit. Quelque bien instruit que soit l'auteur de la *Revue chronologique*, je crois qu'il l'est mal pour cette circonstance, ou que plutôt il écoute un peu trop sa prévention qui le porte à voir Napoléon sous un jour qui lui donne un coloris tout-à-fait contraire à sa véritable couleur. Il en est de ces évocations faites par la haine ou la prévention, comme du spectre solaire, donnant sa teinte ou plutôt son reflet à l'objet déposé sur la surface blanche. Si M. de Montgaillard était en France à l'époque dont il parle, il devait savoir que l'opinion publique était toute à la guerre avec

terme à leurs maux. On crut alors, et cela devait être, que le soldat le plus brave, le guerrier le plus illustre devait être celui qui administrerait avec le plus de justice, et nous ferait en même temps respecter au dehors. Napoléon entrevoyait déjà l'immortalité des grands hommes. Nous pensâmes qu'il en voudrait jouir pendant sa vie, comme ce demi-dieu de l'Amérique dont nos drapeaux mutilés avaient porté le deuil, dont nos vieilles bandes avaient pleuré et honoré la mort, par l'ordre et à l'exemple de celui qui donnait ainsi la pensée qu'il voulait l'imiter.

« *Washington est mort,* » dit le premier consul, dans un ordre du jour qui fut envoyé à toutes les troupes de la république, et donné spécialement à la garde consulaire, toute fraîche encore d'une nouvelle révolution, « *Washington est mort ! Sa mémoire sera toujours chère au peuple français, comme à tous les hommes libres des deux mondes, et particulièrement aux soldats de la République qui, comme lui et les Américains, se battent pour la liberté et l'égalité... Le premier consul* ordonne *que, pendant dix jours, des crêpes noirs seront suspendus à tous les drapeaux et guidons de la République.* »

Je me rappelle, à propos de cet ordre du jour, d'avoir entendu remarquer le mot : *le premier consul ordonne.* Il arrivait alors au pouvoir ; sans doute il l'exerçait à lui seul, et les ordres militaires étaient surtout de son unique ressort : car le consul Cambacérès eût été tout aussi comique que le consul Lebrun, en commandant une manœuvre, quoique le dernier sût très-bien comment on se battait aux rives du Scamandre. Quoique à cette époque Bonaparte n'aimât pas les Anglais, il ne voulait alors d'autre branche de laurier ajoutée à sa couronne triomphale, que celle qu'il y attacherait le jour de la paix avec l'Angleterre. C'est pour arriver à ce but qu'il écrivit au roi Georges cette lettre remarquable dans laquelle il le sollicite, pour le *bonheur du monde*, de ne pas se refuser à la paix.

«..... Terminons la guerre, lui dit-il; depuis huit ans elle ravage les quatre parties du monde; doit-elle être éternelle? N'est-il donc aucun moyen de s'entendre ? »

Et lorsqu'il écrivait ces paroles de paix, la blessure faite à son cœur par la trahison d'el-Arich saignait encore. Le sang de Kléber fumait au Caire, et les insultes de M. Pitt retentissaient dans le parlement d'Angleterre. Si Napoléon avait eu le caractère de Louis XI, j'appellerais cette conduite de la dissimulation et même de la fausseté. Mais il ne marchait pas ainsi dans la vie; et parce que ses ennemis trouvent deux ou trois faits à mettre en travers de son char de gloire, ils s'imaginent qu'ils lui donneront de la ressemblance avec plusieurs rois de France, dont les règnes sont remplis jour par jour de crimes et de forfaits sanglans. Il me paraît au contraire bien grand lorsqu'il peut être vainqueur de lui-même au point de se rendre, non pas suppliant, mais premier solliciteur de la paix entre les deux nations ennemies. On trouve dans un ouvrage, d'ailleurs fort bien fait malgré sa partialité, que Napoléon, en écrivant au roi d'Angleterre, voulut séduire la multitude en France. L'auteur se trompe. Quelque fatiguée que fût la nation d'une guerre de dix années, sa haine contre l'Angleterre fut toujours si forte, que le premier consul était bien certain de trouver un écho fidèle en appelant aux armes pour aller de l'autre côté du détroit. Quelque bien instruit que soit l'auteur de la *Revue chronologique*, je crois qu'il l'est mal pour cette circonstance, ou que plutôt il écoute un peu trop sa prévention qui le porte à voir Napoléon sous un jour qui lui donne un coloris tout-à-fait contraire à sa véritable couleur. Il en est de ces évocations faites par la haine ou la prévention, comme du spectre solaire, donnant sa teinte ou plutôt son reflet à l'objet déposé sur la surface blanche. Si M. de Montgaillard était en France à l'époque dont il parle, il devait savoir que l'opinion publique était toute à la guerre avec

terme à leurs maux. On crut alors, et cela devait être, que le soldat le plus brave, le guerrier le plus illustre devait être celui qui administrerait avec le plus de justice, et nous ferait en même temps respecter au dehors. Napoléon entrevoyait déjà l'immortalité des grands hommes. Nous pensâmes qu'il en voudrait jouir pendant sa vie, comme ce demi-dieu de l'Amérique dont nos drapeaux mutilés avaient porté le deuil, dont nos vieilles bandes avaient pleuré et honoré la mort, par l'ordre et à l'exemple de celui qui donnait ainsi la pensée qu'il voulait l'imiter.

« *Washington est mort,* » dit le premier consul, dans un ordre du jour qui fut envoyé à toutes les troupes de la république, et donné spécialement à la garde consulaire, toute fraîche encore d'une nouvelle révolution, « *Washington est mort ! Sa mémoire sera toujours chère au peuple français, comme à tous les hommes libres des deux mondes, et particulièrement aux soldats de la République qui, comme lui et les Américains, se battent pour la liberté et l'égalité... Le premier consul* ordonne *que, pendant dix jours, des crêpes noirs seront suspendus à tous les drapeaux et guidons de la République.* »

Je me rappelle, à propos de cet ordre du jour, d'avoir entendu remarquer le mot : *le premier consul ordonne.* Il arrivait alors au pouvoir; sans doute il l'exerçait à lui seul, et les ordres militaires étaient surtout de son unique ressort : car le consul Cambacérès eût été tout aussi comique que le consul Lebrun, en commandant une manœuvre, quoique le dernier sût très-bien comment on se battait aux rives du Scamandre. Quoique à cette époque Bonaparte n'aimât pas les Anglais, il ne voulait alors d'autre branche de laurier ajoutée à sa couronne triomphale, que celle qu'il y attacherait le jour de la paix avec l'Angleterre. C'est pour arriver à ce but qu'il écrivit au roi Georges cette lettre remarquable dans laquelle il le sollicite, pour le *bonheur du monde,* de ne pas se refuser à la paix.

«..... Terminons la guerre, lui dit-il; depuis huit ans elle ravage les quatre parties du monde; doit-elle être éternelle? N'est-il donc aucun moyen de s'entendre? »

Et lorsqu'il écrivait ces paroles de paix, la blessure faite à son cœur par la trahison d'el-Arich saignait encore. Le sang de Kléber fumait au Caire, et les insultes de M. Pitt retentissaient dans le parlement d'Angleterre. Si Napoléon avait eu le caractère de Louis XI, j'appellerais cette conduite de la dissimulation et même de la fausseté. Mais il ne marchait pas ainsi dans la vie; et parce que ses ennemis trouvent deux ou trois faits à mettre en travers de son char de gloire, ils s'imaginent qu'ils lui donneront de la ressemblance avec plusieurs rois de France, dont les règnes sont remplis jour par jour de crimes et de forfaits sanglans. Il me paraît au contraire bien grand lorsqu'il peut être vainqueur de lui-même au point de se rendre, non pas suppliant, mais premier solliciteur de la paix entre les deux nations ennemies. On trouve dans un ouvrage, d'ailleurs fort bien fait malgré sa partialité, que Napoléon, en écrivant au roi d'Angleterre, voulut séduire la multitude en France. L'auteur se trompe. Quelque fatiguée que fût la nation d'une guerre de dix années, sa haine contre l'Angleterre fut toujours si forte, que le premier consul était bien certain de trouver un écho fidèle en appelant aux armes pour aller de l'autre côté du détroit. Quelque bien instruit que soit l'auteur de la *Revue chronologique*, je crois qu'il l'est mal pour cette circonstance, ou que plutôt il écoute un peu trop sa prévention qui le porte à voir Napoléon sous un jour qui lui donne un coloris tout-à-fait contraire à sa véritable couleur. Il en est de ces évocations faites par la haine ou la prévention, comme du spectre solaire, donnant sa teinte ou plutôt son reflet à l'objet déposé sur la surface blanche. Si M. de Montgaillard était en France à l'époque dont il parle, il devait savoir que l'opinion publique était toute à la guerre avec

terme à leurs maux. On crut alors, et cela devait être, que le soldat le plus brave, le guerrier le plus illustre devait être celui qui administrerait avec le plus de justice, et nous ferait en même temps respecter au dehors. Napoléon entrevoyait déjà l'immortalité des grands hommes. Nous pensâmes qu'il en voudrait jouir pendant sa vie, comme ce demi-dieu de l'Amérique dont nos drapeaux mutilés avaient porté le deuil, dont nos vieilles bandes avaient pleuré et honoré la mort, par l'ordre et à l'exemple de celui qui donnait ainsi la pensée qu'il voulait l'imiter.

« *Washington est mort,* » dit le premier consul, dans un ordre du jour qui fut envoyé à toutes les troupes de la république, et donné spécialement à la garde consulaire, toute fraîche encore d'une nouvelle révolution, « *Washington est mort ! Sa mémoire sera toujours chère au peuple français, comme à tous les hommes libres des deux mondes, et particulièrement aux soldats de la République qui, comme lui et les Américains, se battent pour la liberté et l'égalité... Le premier consul* ordonne *que, pendant dix jours, des crêpes noirs seront suspendus à tous les drapeaux et guidons de la République.* »

Je me rappelle, à propos de cet ordre du jour, d'avoir entendu remarquer le mot : *le premier consul ordonne.* Il arrivait alors au pouvoir ; sans doute il l'exerçait à lui seul, et les ordres militaires étaient surtout de son unique ressort : car le consul Cambacérès eût été tout aussi comique que le consul Lebrun, en commandant une manœuvre, quoique le dernier sût très-bien comment on se battait aux rives du Scamandre. Quoique à cette époque Bonaparte n'aimât pas les Anglais, il ne voulait alors d'autre branche de laurier ajoutée à sa couronne triomphale, que celle qu'il y attacherait le jour de la paix avec l'Angleterre. C'est pour arriver à ce but qu'il écrivit au roi Georges cette lettre remarquable dans laquelle il le sollicite, pour le *bonheur du monde,* de ne pas se refuser à la paix.

«..... Terminons la guerre, lui dit-il; depuis huit ans elle ravage les quatre parties du monde; doit-elle être éternelle? N'est-il donc aucun moyen de s'entendre ? »

Et lorsqu'il écrivait ces paroles de paix, la blessure faite à son cœur par la trahison d'el-Arich saignait encore. Le sang de Kléber fumait au Caire, et les insultes de M. Pitt retentissaient dans le parlement d'Angleterre. Si Napoléon avait eu le caractère de Louis XI, j'appellerais cette conduite de la dissimulation et même de la fausseté. Mais il ne marchait pas ainsi dans la vie; et parce que ses ennemis trouvent deux ou trois faits à mettre en travers de son char de gloire, ils s'imaginent qu'ils lui donneront de la ressemblance avec plusieurs rois de France, dont les règnes sont remplis jour par jour de crimes et de forfaits sanglans. Il me paraît au contraire bien grand lorsqu'il peut être vainqueur de lui-même au point de se rendre, non pas suppliant, mais premier solliciteur de la paix entre les deux nations ennemies. On trouve dans un ouvrage, d'ailleurs fort bien fait malgré sa partialité, que Napoléon, en écrivant au roi d'Angleterre, voulut séduire la multitude en France. L'auteur se trompe. Quelque fatiguée que fût la nation d'une guerre de dix années, sa haine contre l'Angleterre fut toujours si forte, que le premier consul était bien certain de trouver un écho fidèle en appelant aux armes pour aller de l'autre côté du détroit. Quelque bien instruit que soit l'auteur de la *Revue chronologique*, je crois qu'il l'est mal pour cette circonstance, ou que plutôt il écoute un peu trop sa prévention qui le porte à voir Napoléon sous un jour qui lui donne un coloris tout-à-fait contraire à sa véritable couleur. Il en est de ces évocations faites par la haine ou la prévention, comme du spectre solaire, donnant sa teinte ou plutôt son reflet à l'objet déposé sur la surface blanche. Si M. de Montgaillard était en France à l'époque dont il parle, il devait savoir que l'opinion publique était toute à la guerre avec

l'Angleterre. Le commerce était écrasé; les finances renversées; mais depuis le commencement de la révolution, le commerce, et cela n'en était certes pas mieux, mais enfin le commerce n'était qu'une partie à bien faible voix dans la république. Tout y était guerrier; l'esprit, porté vers les armes, ne voyait qu'elles pour terminer une querelle, apaiser les troubles et éloigner un danger. La France entière était militaire; et le général Bonaparte, en criant aux hommes de le suivre pour aller porter la guerre en Angleterre, aurait été suivi par plus de cent mille volontaires. Qu'on remarque seulement ce qui eut lieu lors de la campagne de Marengo; et pourtant, une guerre avec l'Autriche était bien moins nationale qu'une guerre avec la Grande-Bretagne. Ce n'était donc pas pour imposer, *par un langage emphatique*, comme dit M. de Montgaillard, *et dans l'impossibité de faire la guerre pour abuser l'Europe par de vaines paroles*, que Napoléon employait ces formes solennelles. Ce n'est point du côté de la France qu'est venue l'impossibilité de les rendre plus réelles; c'est l'Angleterre elle-même qui, après avoir repoussé les voies d'accommodement tant que M. Pitt est demeuré au ministère, tremblera enfin le jour où elle verra qu'elle peut être écrasée par la main surhumaine qui conduit les destinées de la France.

« Dans aucun cas, ne traitez avec *cet homme* », s'est écrié M. Pitt à la chambre des communes.

En effet, le profond machiavélisme de M. Pitt avait besoin du bouleversement des deux empires pour continuer sa route ténébreuse; en repoussant les propositions du premier consul, il crut faire une chose habile, il se trompa. Son rival sourit; lui aussi avait ses projets : ce refus les servait. Il voulait arriver sans doute à la paix; mais ce qu'il rêva pendant quatorze années, il le pensait alors : et en voyant autour de lui frémir tant de jeunes âmes avides de gloire et de conquêtes il ne doutait pas que l'Angleterre ne fût à lui, si son expédition pouvait réussir. Plus tard la

conquête du monde lui fut offerte par la fortune, et cette armée que le maréchal Soult lui dressait à Boulogne fut employée à porter des coups plus indirects, mais tout aussi meurtriers à l'Angleterre. Quoi qu'il en ait été, M. Pitt fit en effet une faute, en brisant aussi brusquement tout espoir de rapprochement entre la France et l'Angleterre, lorsque le premier consul fit les premières démarches. « J'ai fait ce que j'ai pu, dit le général Bonaparte aux Français; mais le ministère britannique repousse mes propositions. »

Et la république entière offrit alors *des soldats*, *de l'argent* et *du fer*.

Mais c'est en vain que l'Angleterre veut résister. La Russie l'abandonne, même après le meurtre de Paul I[er]. Lord Withworth a pu triompher, mais passagèrement. M. Pitt, après avoir fomenté les troubles de l'Europe, augmenté ses malheurs, versé le déshonneur sur sa nation par la honte de traités violés, et de plusieurs actions qui ne peuvent être accordées avec la gloire et l'honneur d'un état, M. Pitt abandonne le gouvernail maintenant trop difficile à diriger. Il se retire, sous le prétexte spécieux qu'il ne veut pas traiter avec le général Bonaparte. Lord Melville, Lord Grenville suivent son exemple, en disant qu'ils ne veulent pas être les instrumens qui doivent exécuter des choses honteuses et nuisibles à la nation. Cette crainte pudique, cette pensée timorée vient bien tard à ces hommes qui n'ont pas craint de signer la défense d'exécution du traité d'el-Arich et l'expédition de Quiberon.

Le jour où la nouvelle de la retraite de M. Pitt fut publique, le premier consul causa fort longuement de cette circonstance; il y avait quelques conseillers d'état, des ministres, les deux consuls, des personnes étrangères parmi lesquelles se trouvaient plusieurs membres du corps diplomatique : après avoir long-temps parlé sur l'Angleterre et le nouveau ministère, ainsi que sur l'ancien, le premier consul dit en souriant, à la fin de l'entretien :

« Au surplus, M. Pitt était un homme habile, surtout » en fait de haine, et la France peut le certifier. Il l'est » aussi en fait de perfidie, et le pauvre Kléber le saurait » bien dire. Quant à moi, ce dont je puis être caution, c'est » qu'il est, de tous les hommes, le plus incapable, le plus » ignorant, pour diriger une entreprise militaire et réussir, » et cela était pourtant sa marotte. »

Dans le sourire de Napoléon il y avait une expression de malice qui faisait monter l'incapacité militaire de M. Pitt au plus haut point où elle pouvait arriver. Et lorsque je parlai de ce fait à Junot, il me dit que Pitt avait une grande prétention à savoir deviner, commander tous les détails militaires d'une expédition lointaine ; ce qui souvent mettait en fureur le héros de l'Angleterre, ce Nelson que même ses ennemis admiraient.

Le nom de M. Pitt, et le ridicule répandu sur ce nom pour sa prétention aux talens militaires, me rappelle une drôle de caricature faite à Londres même, relativement à lui. Il s'agissait d'un duel qu'il eut à une certaine époque (je crois que c'est avec M. Windham). Dans la gravure, les deux champions étaient sur le terrain ; M. Pitt s'effaçait ; il était grand et fort maigre, comme chacun sait. M. Windham le couchait en joue, et sur la banderole de rigueur qui lui sortait de la bouche on lisait :

Je ne tire pas assez bien pour couper la balle sur une lame de couteau.

Le bombardement de Copenhague par Nelson, qui eut lieu après le ministère de M. Pitt, fut un des faits les plus remarquables de cette partie de l'année. L'Angleterre souffrit presque autant que le Danemarck, et les pertes furent immenses des deux côtés. Je crois que cet événement avança les dispositions que le nouveau ministère avait à traiter avec nous. Non pas qu'il fût disposé à nous accorder une longue union. Elle est ou du moins paraît impossible entre la France et cette nation, vraiment envieuse et hai-

neuse relativement à nous. Le cabinet de Saint-James *mettait en panne*, comme le disait un homme d'esprit. Il voulait prendre le temps de réparer ses avaries, et se disposer à une nouvelle croisière.

Quoi qu'il en soit des dispositions qu'il avait alors, les préliminaires de paix furent enfin signés à Londres, entre la république française et la Grande-Bretagne, dans le mois de vendémiaire an X (octobre 1801), et la cessation immédiate des hostilités fut la première preuve de cet accord apparent qui ne devait pas durer deux années.

Je possède une relation que j'estime fort d'un entretien qu'eut à cet époque le premier consul, et dans lequel il relève avec assez de finesse, et même de malice, des erreurs, ou plutôt des mensonges faits avec une entière connaissance des choses par la cour de Londres, et répandus en profusion non-seulement dans toute l'Europe, mais encore dans le Nouveau-Monde.

« Ce n'est pas en Amérique que je les crains, disait-il »en parlant des Anglais; ce n'est pas auprès de la tombe »encore ouverte de Washington que le cabinet britan»nique fera entendre des accens mensongers pour être »écoutés. Ce n'est pas davantage dans une grande partie »de l'Europe que l'on croira que la crainte m'a fait faire la »paix. La mort de Paul Ier a bien pu amener la dissolution »de la confédération du Nord, mais... »

Et ici il s'arrêtait en souriant.

« Mais elle peut se former de nouveau, cette confédéra»tion du Nord; et si, pour l'empêcher, l'Angleterre pro»digue de son or au point de s'engager elle-même dans une »route de dangers dont le commencement peut être connu, »mais non la fin, eh bien!... »

Et il s'arrêtait de nouveau, souriait et reprenait sa promenade, se frottait le front, recroisait ses mains derrière son dos; mais tout cela, en donnant à ceux qui l'examinaient le reflet de pensées aussi grandes que glorieuses.

Son front paraissait s'éclairer de ce sourire toujours admirable chez lui lorsqu'il était vrai. Et dans ces pensées, dont quelques jets seulement s'élançaient au dehors, il y avait surtout celle de faire la France la reine du monde.

Peu de temps après, on apprit la signature des préliminaires de paix entre la Porte Ottomane et la République-Française. L'alliance des deux nations remontait à 1534, au traité conclu entre Soliman II et notre chevaleresque François Ier; et depuis cette époque reculée, jamais elle n'avait été interrompue jusqu'à l'expédition d'Egypte. Cela me rappelle qu'un jour le premier consul, tenant à la main plusieurs journaux anglais qu'on venait de lui traduire [1], dit au second consul, en entrant dans le salon de la Malmaison où l'on était réuni avant le dîner :

« Citoyen Cambacérès, savez-vous pourquoi je suis allé » en Egypte ? »

Cambacérès le regarda fixement; mais, ne comprenant pas quel pouvait être le but de cette question faite d'une façon aussi imprévue, il garda le silence.

« Oui, poursuivit le premier consul, je vous de- » mande si vous savez bien positivement pourquoi je suis » allé en Egypte ? Junot, Duroc, Berthier, et vous tous, » et toi, mon pauvre Rapp, vous ne vous doutez guère que » c'est pour *flatter les idées de certains savans enthousiastes* » *des temps antiques, qui sacrifieraient une armée pour avoir* » *un marbre de Palmyre, ou bien une momie de Thèbes.* »

Et il frappait du dos de la main sur le journal anglais où cette plate sottise était rapportée.

« Il est vrai, reprit-il, que dans un petit alinéa, on » ajoute que c'était aussi pour me faire roi de Jérusalem !...

[1] Il ne savait pas encore assez bien lire l'anglais pour comprendre la finesse des allusions qui se mettaient souvent contre lui. Comme on les lui cachait, il voulait apprendre l'anglais pour lire lui-même les journaux dans l'original; mais il ne put y parvenir que très-tard.

« En vérité, c'est une très-amusante chose que de lire de » pareilles folies !... Roi de Jérusalem !... »

Et il fit un éclat de rire bruyant, le *seul* peut-être que je lui aie *entendu* faire pendant les vingt années que je l'ai connu. Jamais sa gaîté ne se manifestait avec fracas. Il en était de même de sa colère, toute terrible qu'elle était; elle pouvait froudroyer un homme sans que les personnes qui étaient dans la pièce voisine entendissent les paroles qui tombaient sur le patient, avec le poids d'une massue ou le tranchant d'un glaive.

Cambacérès, voyant l'intention du premier consul, ramassa la balle, et répondit en homme d'esprit qu'il était. J'ai déjà dit qu'il était loin d'avoir, et dans sa parole et dans ses discours, rien qui pût rappeler sa physionomie habituellement triste et sévère. Lui et M. de Lavallette sont les deux personnes les plus trompeuses que j'aie connues à cet égard-là.

« Eh bien, général, dit à son tour Regnault de Saint Jean-d'Angely qui se trouvait ce même jour à la Malmaison, eh bien! je ne vois pas ce qu'il y a de si ironique dans ce journal. Il est vrai que les Anglais ont eu l'intention de faire de la malice; mais ils sont loin de compte. Pourquoi Godefroy de Bouillon aurait-il eu seul le droit de prendre sa récompense? »

Je ne sais pas quel est le sentiment qui fut touché par les paroles de Regnault, mais le front du premier consul s'obscurcit à l'instant. Ses pensées n'étaient-elles pas encore tournées vers l'absolu pouvoir? ne voulait-il pas qu'elles fussent ignorées, en admettant qu'elles existassent? voilà ce que je ne puis décider; mais l'expression de ses yeux et du plissement de son front, le changement de sa physionomie étaient trop frappans pour ne pas donner le sujet d'une réflexion à ceux qui le regardaient. Au surplus, ce nuage fut passager; ses traits reprirent à l'instant même leur accord habituel, et regardant Regnault en souriant :

« Vraiment, dit-il, vous nous placez bien haut nous » autres soldats républicains, en nous comparant aux pala- » dins des croisades. Qui sera le Renaud de l'aventure? poursuivit Napoléon en regardant autour de lui..... A toi, » Berthier!... à toi la vraie palme... Mais non, pardieu! *son* » *Armide* n'était pas en Égypte... Junot, toi qui coures » toujours après les jolies femmes... Ah! madame Junot est » là, il ne faut rien dire... Il faut pourtant qu'elle sache » qu'elle n'a pas épousé un cœur tout neuf. Savez-vous bien » que là-bas votre mari avait un vrai sérail, madame Junot?»

— « Il me l'a dit, général; j'ai même à la cheminée de ma chambre un très-agréable portrait de *Jaunette* [1]. »

Le premier consul marchait assez vite en ce moment; au mot de *Jaunette* il s'arrêta tout court, et me regardant avec une expression presque comique il me dit :

« Vous avez le portrait de Xraxarane?... »

— » Oui, général, et pourquoi non?... Oh! il n'en serait pas ainsi, je vous prie de le croire, si Xraxarane ressemblait à une odalisque favorite qui revient aussi d'Égypte et que j'ai vue hier même à la Comédie Française. Celle-là ne ressemble pas du tout à une orange mûre; elle a de blonds cheveux, une peau de satin, des perles pour dents, une main... »

Il me jeta un regard indéfinissable; puis reprenant sa promenade rapide, il passa dans le jardin en disant :

« Est-ce qu'on donnait *les Trois Sultanes*, hier?»

[1] Ce portrait, qui fut fait sur un mauvais dessin ou plutôt d'après des indications données, était l'ouvrage de M. Bardin, aide-de-camp de Junot et aujourd'hui M. le général Bardin. J'ai déjà parlé de son agréable esprit, de ses manières polies et de son charmant talent poétique. On voit que les sœurs du Parnasse ont en lui un frère soigneux, et le résultat de ces soins est toujours précieux à ses amis. Le général Bardin fait non-seulement des portraits et des ouvrages charmans à la manière si gracieuse d'Isabey, mais il dessine à la plume d'une façon tout-à-fait remarquable. J'aurai plusieurs fois dans ces Mémoires occasion de citer de lui des choses qui prouveront que mon éloge n'est pas dicté par la prévention d'un ancien patronage.

CHAPITRE IX.

La société des artistes et des gens de lettres. — MM. Nadermann, Gasat, Denon, Girodet, Robert-Lefebvre, Robert, Lemercier, Millin et Talma — Gaîté de Talma. — Le poète d'Offreville et grande mystification. — La tragédie de *Statira*. — Le dîner le plus gai de ma vie. — Le rôle de Talma et la lecture en projet. — La promenade improvisée et manquée. — La partie de spectacle. — Le théâtre Montansier. — Tiercelin et *la Pièce qui n'en est pas une*. — Le poète de l'Estrapade. — D'Offreville acteur sans le savoir. — Scènes bouffonnes. — Le manuscrit égaré. — Désespoir et appétit du poète. — L'auteur en cabriolet et le cheval emporté. — M. Charles et les lamentations conjugales.

J'AI toujours aimé la société des gens de lettres et des artistes. On y trouve tout à la fois agrément et sûreté; dans toutes les positions où le sort m'a placée, j'ai toujours eu une vocation décidée pour rassembler autour de moi toutes les notabilités du talent. Combien je leur ai dû de douces heures! quelle franchise dans les relations! quel honneur, je puis dire, dans tous les rapports habituels de la vie, où les gens du monde, n'étant que gens du monde, apportent une sorte de duplicité *convenue*, qui ressemble tant à de la fausseté! L'artiste, occupé de son art, donnant une pâture à ses hautes pensées, devient dans la vie ordinaire un être bon, prévenant, allant au devant de ce qui le délasse, de ce qui le repose, avec la naïveté d'un enfant. Combien j'ai vu de ces talens distingués, dans la littérature comme dans les beaux-arts, heureux de passer une soirée chez moi, au 6 janvier, lorsque je donnais à mes enfans,

et à leurs jeunes amis, toutes les joies qui peuvent divertir l'enfance ! et puis, le petit peuple une fois couché, l'homme à talent qui venait de rire comme le plus jeune de mes fils, en voyant le général Jacquot faire sa barbe, se mettait à sa harpe, chantait, ou bien jetait un croquis dans un album, ou bien encore parlait à nous charmer ; et tout cela dans la perfection à laquelle pouvait atteindre, pour faire ce que je viens de dire, *Nadermann*, dont le beau talent est accompagné des plus rares qualités et d'un cœur bon et loyal; *Garat*, que tous ses amis regrettent; *Denon*, *Girodet*, *Robert-Lefebvre*, et mon bon et excellent ami le vieux *Robert*, et *Lemercier*, et *Millin*, et M. *Delille*, et *Talma*... Oh! quelle foule de noms je pourrais écrire, si je voulais rappeler ici tous ceux qui sont dans mon souvenir! Mais ils trouveront place dans cet ouvrge, et ce sera un honheur, mêlé de peine cependant, pour moi, de leur payer ce tribut de reconnaissance, car beaucoup d'entre eux ne pourront voir jusqu'à quel point ma mémoire est fidèle.

Le nom de Talma, que je viens d'écrire le dernier, me rappelle une aventure dans laquelle il joua un rôle qui certes n'était pas celui de Cinna ou d'Oreste. Mais on sait à quel degré il portait la perfection du jeu des parades; et à l'époque dont je parle, qui était celle où Talma était encore dans le sombre de ces pièces anglaises dont la *manière* l'avait rendu si terrible, le contraste était bien autrement frappant. Il était donc très-gai, et surtout de cette gaîté qui provoque celle des autres. A peine Junot lui eut-il communiqué son plan, qu'il comprit et s'engagea à le seconder.

On doit se rappeler d'un individu que j'ai déjà fait connaître dans les premiers volumes de ces Mémoires. J'ai parlé d'un nommé *d'Offreville*, qui vécut comme une salamandre pendant un mois, dans un feu perpétuel, au château du Plessis, chez Lucien Bonaparte. Depuis cette époque, il n'avait fait que croître en ridicule et en vanité;

au moment de mon mariage, il parut chez moi avec un épithalame dans chaque poche, et des acrostiches sur tous les noms de Junot et les miens : c'était à n'y pas tenir. M. Bardin, l'un des aides-de-comp de Junot, dont l'esprit et le talent lui donnaient le droit de railler, comme la volonté d'être indulgent, se moquait de l'honnête *Estrapadien* tout en lui donnant des conseils ; mais l'autre prit mal la chose, et cette fois ce fut avec une telle assurance, une telle impudence, on peut le dire, qu'il répéta :

« Messieurs, vous pouvez dire ce que vous voudrez de mes vers : tant pis pour vous, pour la finessse de votre goût, si vous ne les trouvez pas bons : mais je persiste à dire que Corneille et Racine (quant à Voltaire, il en fourmille) ont des endroits faibles... moi, je n'en ai pas UN SEUL ! [1] »

Et après avoir fait cette belle louange de lui-même, il se levait et parcourait majestueusement le salon, une main dans son gilet et l'autre jouant avec un jabot de dentelle qui accompagnait la coiffure à l'oiseau royal, les manchettes plissées, le solitaire, vrai ou faux, et les bas de soie avec le soulier à boucles.

Il avait fait une tragédie à laquelle il travaillait depuis dix ans et qui pour cela n'en valait pas mieux; mais il aurait plutôt renoncé à sa part de salut dans une autre vie que d'admettre la pensée qu'il y eût au monde quelque chose qui valût sa tragédie de *Statira*.

« — Pardieu ! dit un jour Junot, il faut mystifier cet homme-là ; sa vanité mérite punition. »

La chose n'était pas difficile avec un tel personnage. Il nous en fournit lui-même l'occasion quelques jours après.

Il vint un matin nous demander de faire lire sa tragédie

[1] Et voilà ce qui le rendait complétement ridicule et retenait tout sentimens de commisération pour son âge. Il a été constamment mystifié par tous ceux qui l'ont connu.

avec l'air hébété et cette burlesque figure que nous lui avons connue.

« Eh bien ! M. d'Offreville, lui dit le général Lallemand, vous ne vous rappelez plus *votre improvisation?*

» — Je vous demande pardon : je vais continuer; et il répétait ses deux malheureux vers :

Il est donc vrai, Talma, que ta divine voix
Couronnant mes travaux d'une gloire immortelle.

» D'une gloire immortelle... d'une gloire immortelle... » Et il aurait répété pendant une heure encore sa gloire immortelle, si Talma, qui avait le secret de ce que nous avions ménagé pour la mystification du poète, ne se fût écrié avec cet accent inimitable qu'il avait :

Fera retentir Tyr du bruit de mes exploits.

Or ce vers était un de ceux dont était composée cette fameuse pièce de *Statira;* Junot l'avait soufflé à Talma qui le dit en le parodiant à l'instant même. Mais d'Offreville n'y vit rien de plaisant; tout au contraire, peu s'en fallut qu'il ne baisât la main de l'homme qui savait déjà un vers de sa tragédie, et le plus admirable encore. « Quelle poésie imitative, hein! disait-il à Talma; comme votre talent va briller en jouant un rôle comme celui de mon héros!... Ma foi! vous êtes heureux, mon cher monsieur... Mais, allons! donnez-moi le plaisir indicible d'entendre de beaux vers dits par un homme comme vous... Voici ma pièce... »

Et il tirait de sa poche, où elle était ensevelie, la bienheureuse *Statira*, toute parée de beaux rubans roses, frais et neufs. Cette nouvelle sottise me priva de la dernière lueur de pitié que je ressentais pour lui. Talma tenait encore une tasse dans laquelle était son café, et le sot personnage allait gaillardement lui proposer de lire cinq actes de *pathos*, tandis qu'un bon auteur aurait attendu au moins une

heure. Je fis signe à Talma de profiter de l'occasion que le patient offrait de lui-même, et il me comprit. Il prit le bras de d'Offreville, et l'emmenant ainsi que moi dans une partie du salon moins bruyante que le reste, il dit à d'Offreville :

« Mon cher monsieur, je sais par madame Junot et par le général combien votre pièce renferme d'admirables beautés. Je veux lire ce chef-d'œuvre avec toute l'attention, je veux aussi être écouté avec le respect que mérite une telle production. Dans ce moment la chose est impossible ; voyez ces deux fous de Baptiste cadet et de Dugazon... »

Dans le fait celui-ci racontait aux auditeurs qu'il avait été *aide-de-camp de la commune de Paris* [1], et cela d'une façon si burlesque que les rires étaient plus que joyeux.

« Je suis donc d'avis, poursuivit Talma, que madame Junot nous fasse faire une promenade, soit au bois de Boulogne, soit ailleurs ; nous causerons littérature, théâtre, pendant notre course, puis nous reviendrons ici ; alors il fera une délicieuse fraîcheur [2] : nous aurons l'esprit reposé, tout prêt à recevoir les impressions admirables des beautés de *Statira*, et je vous promets de mettre tous mes moyens à sa lecture. »

J'appuyai la motion. Madame Talma nous seconda, et d'Offreville, quelque envie qu'il eût d'entendre sa pièce, n'ayant à accorder que quelques momens de délai, se montra assez bon enfant et consentit à la promenade. Je sonnai et demandai mes chevaux. Ils étaient prêts, et trois voitures étaient attelées pour nous transporter tous au lieu où devait se jouer notre scène.

Au moment où je rentrai dans le salon avec mon cha-

[1] La chose est vraie.

[2] On était alors au mois de juin.

peau et mon châle, Junot vint à moi d'un air naturel et me dit :

« Mais, ma chère, j'apprends que vous allez vous promener; il vaut bien mieux venir passer une ou deux heures à la Montansier; on y donne une pièce nouvelle qui est, dit-on, charmante. Ma loge n'est pas donnée, et je ferai demander celle du directeur et de D***. »

Il nomma un nom en l'air, cela était dit pour tromper d'Offreville, qui aurait compris qu'il y avait un plan d'ourdi contre lui en voyant plusieurs loges louées d'avance, ce qui avait été fait dès la veille. J'ai déjà dit que ce n'était qu'un sot, mais qu'il n'était pas une bête.

La proposition de Junot fut reçue par acclamations, et nous partîmes pour le théâtre Montansier, qui alors était au Palais-Royal. En arrivant, d'Offreville, qui avait été confié pour la route à M. Charles, au général Lallemand et à M. Delaborde, le premier aide-de-camp de Junot, voulut venir me joindre dans ma loge, pour causer, disait-il, avec M. Talma : mais il était loin de son compte.

« Non, non, lui dirent ces messieurs; la loge de madame Junot est remplie, vous allez venir avec nous dans une excellente loge où vous serez à merveille. »

Et sur un signe fait à l'ouvreuse qui était prévenue, elle ouvre la loge du balcon à droite du spectateur; le général Lallemand et M. Delaborde poussent d'Offreville à côté d'un homme qu'il ne connaît pas, parce qu'il ne va jamais au spectacle, et dont l'accoutrement est presque aussi singulier que le sien.

Cet homme a un habit de drap écarlate avec de larges boutons de cuivre, une culotte jaune, des bas rayés, une cravate à grands pans, des cheveux poudrés, une grosse queue, et un chapeau à trois cornes mal retapé qu'il mettait et ôtait dix fois par minute.

D'Offreville, à qui ces messieurs ont dit : « Nous allons revenir », attend patiemment que la pièce commence, Mais

le rideau se lève, et un acteur habillé pour la pièce annoncée vient dire que la principale actrice est malade, et que la représentation ne peut avoir lieu.

« Comment! crie d'une voix rauque l'homme à l'habit rouge, voisin de d'Offreville. Comment! Qu'est-ce que c'est donc que ça veut dire? J'ai payé 3 fr. 50 centimes pour voir un spectacle; j'veux l'voir, moi... ou sarpejeu!... » Et il s'était levé et s'appuyait sur le bord de la loge, en criant comme un enragé.

« Monsieur, lui dit tout bas d'Offreville en lui tirant une de ses basques rouges, monsieur, on ne parle pas comme vous le faites, dans ce lieu-ci; vous vous ferez mettre à la porte.

» — Heim! quoi donc qu'il dit, ce coco-là? » Et, se tournant vers d'Offreville, l'homme à l'habit rouge se mit à rire:

« Ah! je te connais ben, toi!... T'es de l'Estrapade... Tu fais des tragédies pour rire... »

— « Monsieur, monsieur, lui disait d'Offreville, parlez donc plus bas!... »

Et il cherchait à faire retraite: mais il n'y avait pas moyen, la porte ne s'ouvrait pas, et derrière lui, sans qu'ils fussent aperçus, étaient le général Lallemand, M. Delaborde et M. Charles.

Dans ce moment, une voix partant du paradis se mit à appeler Jacques!... Et Jacques, qui était l'homme à l'habit rouge, leva la tête et répondit:

« Ah! ah! c'est toi, Jean!... Tiens, viens donc ici... il y a de la place, va... Viens donc, mon fils. »

Et l'accent, l'attitude du batelier de la Grenouillère, tout était parfait: car on a sûrement deviné que l'homme à l'habit rouge était Tiercelin, et que la pièce qui se jouait était la *Pièce qui n'en est pas une*, et dont ce n'était que la seconde représentation. Tiercelin, prévenu d'avance, fit le compère, comme on le voit, admirablement bien. Mais

ce qui, pour nous, était absolument parfait, de notre loge où nous voyions tout, c'est que ceux qui étaient au parterre, et dont une grande partie ne connaissaient pas la pièce, quoiqu'ils en sussent le sujet, crurent que c'était une scèce ajoutée; et lorsque d'Offreville se pencha vers Tiercelin pour lui adresser une nouvelle recommandation, plusieurs voix crièrent : « Plus haut ! » Le pauvre faiseur d'acrostiches avait une égale peur des cris du parterre et de son terrible voisin, qui, voyant l'impression qu'il faisait sur lui, le regardait d'un œil menaçant.

« Oh ! je te l'ai dit, t'es d'l'Estrapade. J'te connais. Tu devrais crier, avec moi et avec Jean, après ces voleurs-là qui nous prennent notre argent à la porte, et qui ne nous donnent rien. »

Et puis le rôle allait son train. On sait que, dans ce rôle, Tiercelin, ou Jacques comme on voudra l'appeler, avait une gourde d'osier, et qu'il buvait cinq ou six fois pendant les scènes de la *Pièce qui n'en est pas une*. Ordinairement Tiercelin n'y mettait rien du tout ; mais ce jour-là, quoiqu'on fût dans l'été, il se trouvait fort enrhumé, et la gourde contenait de la tisane pour le rhume. Lorsqu'il vit la terreur qu'il inspirait à d'Offreville, il lui vint dans la pensée, à notre grande joie à tous, de proposer sa gourde au patient; mais à notre plus grande joie, l'autre la prit, tant il avait peur, et se mit à téter la gourde croyant avoir le gosier brûlé par de l'eau-de-vie poivrée, et tout étonné de n'avaler qu'une eau chaude et fade qui lui donna mal au cœur. Il n'en but pas moins ce qui était dans la gourde, aux applaudissemens multipliés du parterre, enchanté de cette nouvelle scène, à laquelle il ne manquait, disait-on, que d'entendre un peu mieux le nouvel acteur.

Mais le nouvel acteur s'était enfin aperçu de la vérité de l'affaire, et tout aussitôt il s'était précipité comme un bélier en colère, la tête la première, contre la porte de la loge. Il était si furieux que, lorsque ces messieurs lui en-

rent ouvert la porte, il passa au milieu d'eux sans les voir. Mais il ne fallait pas qu'il échappât : nous en avions encore à faire. Le général Lallemand, M. Charles, tous les jeunes gens qui faisaient partie de la conspiration, l'entourèrent, et il se trouva dans mon salon, en face de Talma, avant qu'il eût le temps de se reconnaître; et lorsqu'il voulut se plaindre, nous lui dîmes tous qu'il ne savait ce qu'il disait; que la loge où il avait été mené était celle du directeur, qu'il avait donné un billet à un homme du peuple, un batelier : et que cet homme logeant à l'Estrapade et le connaissant, il le lui avait fait voir à sa manière, un peu grossièrement. «Mais, disait Junot, j'en serais fier à votre place. Être connu ainsi, même des gens les plus éloignés de vos rapports habituels !.... D'Offreville, si j'étais de vous, je regarderais la rencontre de ce batelier comme un des faits les plus honorables pour votre beau talent. »

Il serait absurde de dire de pareilles platitudes à un homme qui connaîtrait qu'on le raille; mais d'Offreville finit par voir en effet dans cette rencontre de la soirée un événement dont il devait se glorifier, soit que ce fût Tiercelin, soit que ce fût un batelier; car à cet égard son esprit était dans le doute. Mais le marinier ou l'acteur avait dit :

« Tu fais des tragédies ! »

Et cela lui parut suffisant pour lui faire oublier l'eau chaude; et le rôle forcé qu'il avait joué ne lui parut plus qu'une entrée en scène.

«Et quand on vous nommera le jour de la première représentation de *Statira*, lui disait madame Talma, lorsque, après avoir résisté aux demandes d'un public impatient, mon mari et moi nous vous conduirons entre nous deux sur la scène, pour que toute la salle puisse vous voir... ce sera bien une autre chose ce jour-là !... »

Et d'Offreville écoutait avidement, et paraissait déjà dans l'extase du triomphe.

«Eh bien ! que fait donc M. Talma ?... Et notre *Statira !* »

Et il adressait un coup d'œil d'intelligenee à madame Talma.

« Où est donc M. Talma? — Me voici, dit Talma.... Eh bien! où est le manuscrit? Allons! la table, deux bougies et le verre d'eau sucrée.... Mais, M. d'Offreville, donnez-moi donc votre manuscrit: car bien que j'aie retenu plusieurs beaux vers de cet ouvrage immortel, je ne le sais pourtant pas par cœur. »

Mais d'Offreville était plus burlesque dans ce moment qu'il ne l'avait été dans toute la soirée. Son manuscrit chéri était perdu... il ne le retrouvait pas!... Le fait est que je l'avais enlevé de l'endroit où il l'avait caché, parce que c'était l'unique moyen d'éviter la lecture au retour du spectacle.

« Ma *Statira!* s'écriait-il comme s'il eût appelé sa maîtresse; ma *Statira!...* »

Et le général Lallemand, et toutes les bonnes pièces qui l'entouraient, lui criaient:

« Monsieur d'Offreville, vous savez que son autre nom est: *Elle s'enfuira.* »

Nous l'avions en effet nommée ainsi au Plessis-Chamant.

« Ah! ma *Statira!* » répétait-il en soupirant, et tournant tout autour du salon comme un homme attaqué de folie.

On vint annoncer le souper. D'Offreville, d'abord au désespoir, finit par très-bien manger, besogne dont il s'acquittait toujours admirablement. On lui fit réciter quelques madrigaux, quelques acrostiches sur Laure et sur Andoche; il récita, comme un enfant dirait une leçon, la lettre qu'il avait reçue de Voltaire; et, avant de se lever de table, il avait recommencé à être tout aussi *vantard*, tout aussi glorieux que par le passé; et, lorsqu'après souper on lui rendit sa chère Statira, qu'il eut reconnu qu'il n'y manquait pas une sottise, il se mit à déraisonner avec une telle assurance, que Junot, tout en colère, s'écria:

« Cet homme est incorrigible!

» — J'en ai vu de bien des sortes, nous dit Talma; mais jamais un si absolument ridicule. »

Ne voulait-il pas que Talma lût sa pièce après le souper?

« Nous verrons cela un des jours de la semaine prochaine, lui dit Talma; mais pour ce soir, ou plutôt ce matin, je vous demande la faveur d'en être quitte. »

Il était deux heures du matin.

«Et comment vais-je m'en aller chez moi? dit le petit homme; vous savez que madame d'Offreville mourrait de douleur si je ne rentrais pas», me dit-il en m'apostrophant avec une sorte d'humeur; car il ne pouvait me pardonner la journée qui venait de s'écouler, et dont je n'étais coupable que pour avoir partagé toute la joie qu'elle nous avait donnée à tous. « Vous connaissez, poursuivit-il, toute la tendresse de cette femme incomparable ! »

Le fait est que la femme était aussi ridicule que le mari. Ils s'aimaient peut-être; mais leur amour était d'autant plus risible qu'ils avaient cent cinquante ans à eux deux, sans avoir rien de respectable.

« Eh bien! dit M. Charles, je vais vous reconduire dans mon cabriolet.

» — Non, c'est moi, dit le général Lallemand.

» — Non, non, dit M. Delaborde; c'est moi qui aurai l'honneur de reconduire M. d'Offreville.

» — Si M. d'Offreville veut se confier à moi? » disait M. Bardin,

Et d'Offreville regardait d'abord M. Charles, puis M. Lallemand, puis M. Delaborde, et revenait à M. Bardin. Mais les souvenirs de la soirée, de la loge, de la gourde, tout cela le faisait frissonner; il revenait à M. Charles, et sa physionomie lui inspirant plus de confiance, il roula *Statira* en soupirant, fit de profondes révérences à Talma, qui les lui rendit au double, et il se mit dans le léger cabriolet de M. Charles, qui était attelé d'une jument connue pour être la bête la plus vive de Paris. A tous les autres ridicules,

CHAPITRE X.

Bonaparte et les républiques. — Rétablissement des trônes et des rois. — Le roi et la reine d'Etrurie à Paris. — *Il contino* de Livourne. — Fêtes et bals à Paris. — La Toscane dans un jardin de Neuilly. — Fêtes chez MM. de Talleyrand, Chaptal, Berthier. — Les boucles de souliers du roi d'Etrurie. — Les équipages espagnols. — Personnages grotesques. — Le mal caduc du roi d'Etrurie. — Une représentation d'*OEdipe*. — Lettres de la reine d'Etrurie à madame Bonaparte. — Effet de l'eau de la Seine. — Le nouveau roi jugé par le premier consul. — Paroles remarquables de Bonaparte. — Séance du conseil d'état. — LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE INALIÉNABLE.

Nous allons atteindre une nouvelle époque, fameuse dans notre histoire : c'est celle du rétablissement des trônes et de la religion. La fondation de plusieurs républiques fut l'ouvrage du général Bonaparte, lorsque, simple chef d'une armée dont il n'était pas le maître, il s'élevait encore plus haut par sa modération que par ses victoires. Maintenant que sa main, plus puissante encore que par le passé, dirige la France et ses destinées, cette main, comme celle d'un imberbe, s'essaie à soulever une chétive couronne, un sceptre d'enfant, pour le remettre aux mains d'un homme incapable de régner; comme s'il voulait dire à la France entière, déjà désaccoutumée de la souveraineté :

« Voyez ce que c'est qu'un roi ! n'en ayez pas peur. »

Ce roi, qui en effet prêtait plus au ridicule qu'au respect, était le nouveau roi d'Etruirie, don Louis, infant de Parme, et mari de l'infante Marie-Louise-Joséphine, fille de

Charles IV. Ils vinrent à Paris, au mois de mai 1801, pour remercier le premier consul de leur nomination à la couronne d'Etrurie, car c'était par suite d'une clause stipulée dans le traité conclu entre la France et l'Espagne le 21 mars à Madrid. Par ce traité, la France acquérait les états de Parme, et cédait la Toscane au prince de Parme, en lui donnant pour indemnité de l'héritage paternel celui de son oncle que nous lui avions enlevé. Mais le roi Louis Ier était capable de ne pas savoir quel était le souverain de la Toscane avant que ce malheureux royaume lui tombât en partage; et l'eût-il su, il ne m'est pas démontré qu'il l'aurait refusé.

Jamais je n'ai vu deux figures plus extraordinaires que celles de ces nouveaux souverains. Ils portaient le nom de comte et de comtesse de Livourne, et menaient avec eux un *contino* de Livourne qui, bien qu'il n'eût pas trois ans accomplis, valait à lui seul ses illustres parens. Mais qui ne l'a pas vu en habit habillé, chapeau à plumet sous le bras, épée à gros nœud de rubans à la garde, sa pauvre petite chevelure frisée, crêpée, retapée et enfermée dans une bourse; tandis que le royal petit personnage roulait dans les rues de Florence, dans une voiture de gala, seul, dans le fond du carrosse, attaché sur son coussin, attendu que, sa majesté, n'ayant que cinq ans, roulait de droite à gauche, comme une petite boule; et la reine douairière, sa mère, sur le devant, dans l'attitude la plus respectueuse : qui n'a pas vu ce spectacle, n'a rien vu de ces bonnes scènes bien ridicules qui vous font rire à en avoir de la souffrance.

Quant à l'époque dont je parle, comme le roi son père vivait encore, le prince royal d'Etrurie se contentait de vous donner sa petite main à baiser, que vous la lui demandassiez ou non; puis de vous montrer fort indécemment ce qu'on est convenu de cacher, et cela parce qu'il avait la colique, disait son père. Quant à celui-ci et à la reine, j'ai déjà parlé de leur singulière tournure; et, en vérité, tous ceux

qui, comme moi, se rappelleront leur arrivée et leur séjour à Paris en 1801, conviendront combien ils étaient dissemblables aux autres humains, surtout si l'on comparait sa majesté la reine à une jolie femme, et le roi à un homme ayant *seulement une pensée.*

Leur entrée dans Paris aurait seule suffi pour leur donner un manteau et une couronne de ridicule, au lieu des insignes royaux qu'ils y venaient chercher. Une fois vêtu et coiffé de la sorte, ce n'est pas chose facile de s'en défaire chez nous. Le Français, et le Parisien surtout, possède une arme terrible dans sa blessure; c'est bien pour elle, tout autant que pour la *camarde*, que Malherbe a dit que :

> . . . . La garde qui veille aux barrières du Louvre
> N'en défend pas nos rois !

Et s'ils sont ridicules, le trône sur lequel ils se croient élevés n'est qu'un lieu où ils sont juchés pour y être plus en vue, et plus vite reconnus habiles ou malhabiles.

Lors du traité de Madrid entre l'Espagne et la république française, signé le 21 mars 1801, les états de Parme avaient dont été cédés à la France, et la France s'était dessaisie de la Toscane en faveur de l'infant don Louis, prince de Parme, et neveu par sa mère de la reine Marie-Antoinette[1]. Tout ce que la nullité peut présenter de plus complet (car elle a aussi sa perfection) se trouvait réuni dans cet être, qui, en vérité, tenait presque de cette race que l'on trouve dans les Alpes. Une preuve à l'appui non seulement de cette absence de facultés pensantes, mais bien aussi de celles de l'âme, qui peuvent se trouver dans un être dépourvu d'esprit, était cet abandon de l'héritage de ses pères pour accepter la dépouille de son oncle : tout cela avait une couleur qui était

[1] Les filles de Marie-Thérèse étaient mariées, l'une au roi de Naples, l'autre au roi de France, l'autre au duc de Parme; et si j'ai bonne mémoire, je crois que la quatrième l'était au duc de Saxe-Teschen.

vivement sentie par les Français. On donna des fêtes au roi d'Étrurie, parce que le premier consul l'ordonna; mais il put apercevoir quel était le sentiment qui dictait les devoirs dont le nouveau roi était l'objet.

Le couple royal arriva à Paris dans une belle soirée de printemps. La bonne compagnie allait encore beaucoup chez Garchi et au pavillon de Hanovre. Il y avait précisément grand monde à Frascati ce même soir, et nous eûmes le plaisir de voir défiler devant nous des voitures qui certes durent être l'objet d'une curieuse étude pour Ariether, Goëthing et Le Duc [1]. C'étaient bien sûrement les mêmes équipages qui avaient emmené M. le duc d'Anjou lorsqu'il avait été à Madrid prendre le nom de Philippe V. Mais il y avait de plus ce que le prince français et ses écuyers ne connaissaient pas encore avant leur entrée en Espagne, les mules, les sonnettes, le zagal, le majoral, enfin *le coche de Coglieras* complet. Ce *drelin-din-din* des clochettes muletières nous semble aujourd'hui un bruit fort naturel, parce que la longue guerre de la Péninsule nous l'a rendu familier; mais il est de fait qu'au milieu de Paris, en réponse au son clair et argentin de nos grelots de folie, ce glapissement nous parut étrange; et d'autant plus que l'attelage des mules, la tournure des conducteurs, et plus encore celle des maîtres, et la figure étrange de la reine qui souriait à la foule badaude qui entourait le carrosse royal, tout cela formait une entrée si burlesquement imposante que les Parisiens en demeurèrent fort amusés. En lisant depuis le joli conte de la princesse Brambilla, j'ai songé à cette longue file d'équipages à l'aspect inconnu pour la plupart de nos jeunes yeux, et passant lentement au milieu de ces boulevarts déjà si magnifiques et si élégans, puis allant se perdre dans la rue

[1] Selliers alors fort en vogue. Les voitures dont je parle, et que j'ai, du reste, retrouvées dans leur *simplicité primitive* en Espagne lorsque j'y suis allée avant la guerre, seront plus tard décrites par moi, car elles méritent une page d'examen.

du Mont-Blanc, comme le cortége fantastique disparaissait dans le palais romain. Le premier consul voulut que la réception de ce roi tributaire de la république, et venant pour ainsi dire lui faire hommage de sa couronne, fût à la fois magnifique et de bon goût. Les réceptions amicales à la Malmaison furent d'abord les premières marques d'une cordiale amitié; le premier consul voulait connaître l'homme qu'il venait de donner à un peuple spirituel et nourri de beaux et de doctes souvenirs. Mais à cet égard il n'eut pas besoin de plusieurs entretiens pour juger le personnage: il était inepte. La reine était tout autre chose. Son physique repoussait d'abord; mais lorsque l'on avait causé avec elle plusieurs fois, et qu'elle avait dépouillé une timidité mêlée de morgue qui enchaînait ses paroles et ses actions, on la trouvait alors fort aimable. Elle avait dans la conversation ce même désir de plaire que j'ai trouvé à sa mère, la reine d'Espagne, femme de Charles IV. Le premier consul eut bientôt jugé le mari et la femme. Il s'en expliqua même assez ouvertement devant plusieurs personnes rassemblées. Le pauvre Louis Ier, roi de cette belle et fertile Toscane, ne savait pas plus ce qu'il avait à faire en allant s'établir au palais Pitti, que si le premier consul lui eût donné la couronne d'Abyssinie. Il se joignait à son incapacité naturelle un autre inconvénient, qui fit dire à Napoléon, en fronçant les sourcils, lorsqu'il apprit la chose:

«Hum!... si j'avais su cela, il serait resté où il était.»

C'est qu'un jour, le roi d'Étrurie ayant été engagé à aller dîner à la Malmaison, il se trouva mal en descendant de voiture, et de la plus étrange manière. Je traversais le vestibule à colonnes pour me rendre dans le salon, lorsque je me trouvai au milieu du tumulte qu'occasiona cet événement. La reine paraissait fort en peine et voulait cacher son mari; mais il n'y avait pas moyen de dérober à tant de personnes attentives la figure d'un roi, quelque insignifiant qu'il soit, lorsqu'il tombe du haut-mal; et le malheureux prince était,

à ce qu'il paraît, attaqué de cette affreuse maladie. Lorsque je le vis, ce jour-là, il était pâle comme un mort, et ses traits absolument renversés. Mais je dois dire que cet évanouissement, quelle qu'en ait été la cause, ne fut pas aussi long qu'une attaque devait l'être; mais il était effrayant. Lorsqu'il entra dans le salon, madame Bonaparte lui demanda avec intérêt ce qu'il avait.

« Oh! ce n'est rien.... ce n'est rien.... N'est-ce pas, Louisa? Ce n'est rien... mal à l'estomac... J'ai faim... je dînerai bien... j'ai faim... je le disais à Pepita... N'est-ce pas, Pepita [1]? »

Et ce rire sur ces lèvres encore blanches et contractées avait quelque chose d'effrayant. Le premier consul, qui alors ne savait pas encore cette addition aux qualités de son protégé, le crut vraiment malade du mal d'estomac : mais après dîner, il fut, je crois, informé de la vérité; car il fut très-sérieux, et plusieurs fois, en regardant le jeune roi, son front se plissait et sa physionomie devenait sombre.

M. de Talleyrand fut le premier des ministres qui donna une fête aux nouveaux souverains. On était alors au mois de juin, la campagne était dans son plus beau moment de parure; aussi M. de Talleyrand donna-t-il sa fête à Neuilly. L'ordonnance en avait été dirigée avec goût et avec esprit tout ensemble; mais le goût et l'esprit furent perdus pour ceux qui auraient dû en jouir plus que nous. La fête se donnait à Florence, quoique nous fussions à Neuilly, et l'illusion était complète. Une décoration admirablement faite représentait la belle place du palais Pitti, et lorsque leurs majestés descendirent dans le jardin, elles se trouvèrent au milieu d'une foule de jolies paysannes toscanes, qui leur offraient des fleurs en chantant des couplets, les enfermant dans leurs rondes joyeuses, pour leur faire enten-

[1] L'infante Maria-Luisa s'appelait aussi Joséphine, et, à la manière espagnole et italienne, don Louis l'appelait souvent *Pepita*. Il l'appelait également *Luisa*.

dre des vers à leur louange; puis lorsqu'elles entendaient le fameux improvisateur Gianni, leur annonçant en beaux vers un règne et des jours heureux, eh bien! tout cela ne faisait aucune impression sur le roi Louis : la reine paraissait seule reconnaissante pour elle et pour lui.

La plus belle des fêtes fut celle du ministre de l'intérieur, qui vint après celle de M. de Talleyrand. Le ministre de l'intérieur était, à la vérité, celui de tous les ministres qui pouvait avoir le plus de moyens à sa disposition pour donner une fête; mais Chaptal en profita avec une habileté remarquable. Cette soirée fut une vraie féerie. La fête de M. de Talleyrand avait eu le grand avantage, dans la saison où l'on était, d'avoir été donnée à la campagne; mais le jardin du ministère de l'intérieur fut tellement bien *exploité* que l'on se crut dans un parc. Trois cent cinquante femmes avaient été invitées, et toutes se trouvaient placées dans cette belle galerie où Lucien nous avait donné de si jolis bals l'année précédente. Mais il faut avouer que rien ne présageait alors cette magique soirée donnée par Chaptal. Le premier consul était ravi; et lui que j'ai vu si rarement sensible à ces sortes de choses, en témoigna son contentement, non seulement le jour de la fête, mais encore longtemps après : il parlait de ces chants invisibles, de cette harmonie ravissante qui se faisaient entendre d'une manière magique dans le jardin du ministère de l'intérieur. Et dans le fait, j'ai vu peu de fêtes sous l'empire, où certes elles étaient aussi belles que fréquentes, qui aient mérité de faire oublier celle de M. Chaptal. Toutefois, il en fut encore comme à Neuilly : toutes les gracieusetés faites en l'honneur des souverains ne furent appréciées que par la reine; le malheureux roi ne savait pas trouver une parole pour remercier de tant de frais mis en œuvre pour le fêter et lui plaire. Au milieu d'un village de la Toscane, construit exprès, dans lequel des paysans toscans chantaient en chœur les beaux vers du Tasse et de Pétrarque, ce qui ne laissait

pas au roi l'excuse de ne pas comprendre, comme il eut vraiment l'air de le faire, ce même soir, en recevant une couronne de fleurs escortée d'une belle et ennuyeuse pièce de vers, je crois, de M. Esménard; eh bien! dans ce village, italien pour ainsi dire, il ne trouvait pas un mot; toujours son éternel sourire.

Mais où la Majesté toscane était plaisante, c'était à voir danser. J'eus l'honneur de figurer vis-à-vis d'elle, au bal que lui donna le ministre de la guerre, le jour anniversaire de la bataille de Marengo, et je crois que j'ai fait preuve d'une grande force sur soi-même en gardant mon sérieux pendant toute la contredanse. Le roi dansait, je crois, avec la reine Hortense; il faisait des sauts et des bonds, qui n'étaient pas du tout dans la dignité royale, à qui de telles cabrioles ne sont pas ordinaires. Je me rappellerai toujours une particularité de cette contredanse; c'est qu'au milieu de ses entrechats le roi fit voler en l'air un objet assez lourd qui vint retomber sur ma tête et s'accrocher dans mes cheveux. C'était une de ses boucles de souliers. En voyant le chemin qu'elle avait pris et son lieu de repos, sa majesté trouva la chose si réjouissante qu'elle en rit à perdre la respiration. Mais nous rîmes bien davantage lorsque, ayant voulu vérifier comment, de son pied royal, la boucle était arrivée dans ma coiffure, nous découvrîmes que cette boucle n'était que collée sur le soulier. Cette mode assez singulière ne dut pas être conservée par son grand-maître de la garde-robe : car un quart d'heure après, la seconde boucle, après avoir décrit un cercle par l'impulsion d'un jeté battu, alla tomber sur le nez d'un vieux monsieur, que je ne répondrais pas être autre chose que M. Jolivet en propre individu.

Cette fête du ministre de la guerre eut un caractère particulier, en ce que le souper fut servi dans le jardin, sous des tentes, avec tout l'appareil militaire d'un bivouac, et avec cette sorte de charme prestigieux que prêtait à cette fête

le jour anniversaire qu'elle rappelait. Aussi le feu d'artifice fut-il en grande partie employé à prouver au premier consul que, lui au milieu de l'armée, l'armée ne pouvait fêter que lui. Un ballon fut lancé pendant la nuit, et sur l'azur ardoisé d'un ciel pur, mais sombre, il traça en s'élevant le nom lumineux de Marengo.

Un jour, pendant le temps que le roi d'Etrurie passa à Paris, le premier consul fut avec lui à la comédie Française : on donnait *Œdipe*. La salle était pleine à ne pouvoir y jeter une épingle. Tout Paris voulait voir à côté l'un de l'autre le général Bonaparte qui avait fondé et créé des républiques étant simple particulier, et ce roi qu'il couronnait aujourd'hui qu'il était lui-même chef de la plus puissante république qui fût au monde. La tournure du nouveau roi était encore plus plaisante auprès de celle du premier consul, toujours calme, et bien fait pour servir de but à des milliers de regards. Mais l'autre s'agitait, se remuait dans tous les sens, et ne présentait aux spectateurs que la vue d'un enfant ennuyé d'être si long-temps sur la même chaise. Il y eut un moment où la salle retentit tellement du bruit des applaudissemens que l'effet en était presque effrayant. Ce fut lorsque Philoctète dit ce vers :

J'ai fait des souverains, et n'ai pas voulu l'être.

La salle entière fut ébranlée sous les piétinemens, les cris du parterre et même des loges, qui ordinairement dans ces circonstances ne se mêlent guère des applaudissemens. Mais dans un tel moment c'était la patrie qui prenait et donnait sa voix à tout ce qui entourait Napoléon pour lui exprimer un sentiment qui, au fait, était dans tous les cœurs. Quant au nouveau roi, il fit d'abord un bond de deux pieds sur son fauteuil, et puis il se mit à rire comme un bienheureux en voyant toutes ces mains du parterre, toutes les têtes des loges se diriger du geste et du regard vers la loge

dans laquelle il était avec le premier consul. Mais la joie de ceux qui le connaissaient fut complète lorsque, voyant les applaudissemens se prolonger, il crut qu'il était de la politesse de rendre une marque d'attention à des preuves si positives d'un intérêt qu'il était tout fier d'inspirer à un si grand peuple, disait-il; et il se leva en pied pour faire une belle révérence. Le premier consul a dit de lui un mot qui n'est rien, mais qui était *tout* par l'accent qu'il y mit.

« C'est ENCORE un pauvre roi! » dit-il en levant à demi les épaules.

Ce mot, Encore un pauvre roi! me semble plus méprisant qu'il ne l'eût été dit par un autre, dit par Napoléon, alors qu'il était lui-même si chargé de lauriers, si resplendissant de sa gloire, toute fille de lui-même et de ses grandes œuvres. — Mais, en général, un mot de louange ou de mépris m'a toujours paru tenir plus de place dans la bouche de Napoléon que dans celle d'un autre.

Après un séjour de quelques semaines, le roi et la reine d'Étrurie quittèrent Paris après avoir été l'objet de la plus somptueuse hospitalité, et prirent la route de leur royaume parfumé, dans lequel ils furent reçus par Murat, qui les installa sur leur trône. Je me rappelle qu'à cette époque tous les jeunes généraux qui n'avaient pas encore entrevu les duchés, les principautés, et dont un sabre, un pistolet d'honneur, formaient tout le but d'ambition, riaient beaucoup entre eux du rôle que le premier consul avait donné à remplir au général Murat. « La laideur amère de la reine d'Etrurie le rend surtout très-désagréable, disait Junot : quelle figure!... » Et, en effet, toute sa personne était d'une laideur repoussante.

Lorsqu'elle fut partie de Paris, et en route pour l'Italie, elle écrivait assez souvent à madame Bonaparte, et dans un style plus que fraternel. Je sais bien que, plusieurs années plus tard, beaucoup de ses *correspondans* auraient voulu ravoir ces lettres, preuves d'une amitié plus témoignée

qu'effectivement ressentie; mais je les ai vues à l'époque où elles furent écrites, ces lettres, et je sais qu'il en est un grand nombre qui, au reste, n'abusèrent jamais celle qui les recevait. La reine d'Etrurie avait dans les siennes un abandon tout-à-fait touchant dans une jeune mère. Son fils, alors âgé de trois ans environ, avait en partant des coliques occasionées par l'eau, qui, comme on le sait, produit un effet toujours étrange sur ceux qui ne sont jamais venus à Paris. Le petit prince royal subit l'impôt et paya le tribut à la nymphe de la Seine. Je me rappelle que sa mère écrivit à madame Bonaparte une longue lettre relative à cet événement, qu'elle relatait dans *tous ses détails*, rappelant même que sa majesté le digne roi don Louis Ier avait également été atteint de ce maudit fléau, qu'elle-même s'en était ressentie; et enfin toute la lettre ne traitait que de ce sujet. Madame Bonaparte nous la lut, et comme il n'en fallait pas tant pour provoquer de bons rires, nous ne fîmes faute à une si belle occasion.

« Tu devrais communiquer cette lettre au citoyen Cambacérès, Joséphine, dit le premier consul; il s'entendrait mieux que toi à y répondre [1]. »

Le résultat de ce voyage fut de donner à Napoléon plus de circonspection dans le choix qu'il ferait, au premier roi qu'il nommerait. Celui-ci justifia parfaitement l'opinion que tout Paris en avait conçue, c'est-à-dire celle d'un homme complétement nul.

« La jeune génération qui s'élève maintenant ne savait pas quelle figure avait un roi, dit le premier consul un jour en riant; eh bien! nous lui en avons fait voir un. » — Mais sa physionomie redevint sérieuse à l'instant même, et il ajouta:

[1] On sait que l'archichancelier, quoique d'ailleurs fort aimable, avait la terrible habitude de toujours raconter, à la personne qui était à côté de lui à dîner, tout ce qui lui était arrivé dans la matinée, quel qu'eût été son genre de souffrance.

« Pauvre Toscane ! pauvre Toscane !... »

A peu près vers cette même époque, un conseiller d'état, fort républicain, vint dîner chez moi. Il était de nos amis, et tout-à-fait en harmonie de pensées avec Junot et avec moi. Il sortait du conseil d'état ; et le premier consul avait parlé, nous dit-il, de manière à transporter de joie les vrais amis de la patrie, ceux qui aimaient la France, son sol, sa beauté aussi parfaite que toute œuvre du créateur à cette époque, et qui l'aimaient pour elle surtout et sans aucun sentiment personnel. Ce conseiller d'état était contre une mesure qui se discutait alors fort vivement : c'était celle des listes de notabilité relativement aux élections. Je n'irai pas soulever un coin du voile de l'avenir pour trouver peu de coïncidence entre la conduite de Napoléon, trois ans plus tard, et les discours, je dirai même la conduite, qu'il tenait à l'époque dont je parle. Je ne me permets pas d'émettre un jugement sur une aussi immense question ; dans l'intervalle qui s'est écoulé entre l'an x (1801) et l'an 1804, époque de la création de l'empire, il a pu se présenter une foule d'événemens ; l'ambition elle-même s'est fait plus vivement sentir ; il y a eu peut-être une force surgissante qui a dominé tous les autres sentimens : c'est ce que nous examinerons en marchant lentement dans cette route si couverte d'incidens, de circonstances et de grands événemens s'enchaînant les uns aux autres, ayant leur correspondance, leurs rapports qu'il ne faut pas briser si l'on veut, après avoir posé un raisonnement parti de sa base, le suivre et arriver à une solution ou plutôt à une conclusion. Ce n'est pas en décidant d'une façon tranchante sur des questions qui sont inconnues, pour la plupart, à beaucoup de ceux qui disputent aujourd'hui sur une foule d'événemens antérieurs, d'autant plus intéressans à connaître que c'est sur eux que porte maintenant tout l'immense poids des conséquences d'un résultat. Il ne s'agit pas d'aller toujours en avant, sans regarder en arrière ;

cela est bon dans le conte de la princesse Parizade, quand elle va chercher l'oiseau qui parle et l'eau qui danse: mais nous qui parcourons un chemin tout plein d'écueils, qui voyageons dans une voiture dont les ressorts et les soupentes sont non seulement fatigués, mais trop souvent raccommodés, il nous faut prendre garde aux ornières et aux cahots trop répétés. Il faut apprendre à nous conduire en prenant conseil de l'expérience; c'est une rabâcheuse, mais elle est utile. Ainsi donc, il ne faut pas, en corneille dans un noyer, ne jamais vouloir remonter dans le passé. Il faut étudier la nation elle-même, lorsqu'elle s'est trouvée en face de Napoléon: car il ne suffit pas aujourd'hui de l'accuser continuellement lui-même, de parler toujours de l'époque de ses fautes, et jamais d'un temps antérieur; il est des années de sa vie sur lesquelles l'on passe comme s'il avait été enchanté dans quelque lieu du monde. Ceux qui veulent bien lui accorder une gloire militaire en parlent à l'armée d'Italie, un peu à l'armée d'Egypte, et puis tout est dit jusqu'à Austerlitz. On saute à pieds joints sur les quatre années qui ont été l'intervalle entre le 18 brumaire et l'empire. Sans doute je charge le tableau en parlant d'un silence absolu; mais je ne dis que la vérité, par exemple, en avançant que les détracteurs de Napoléon affectent de ne le prendre, pour le *démontrer* à la postérité aujourd'hui, qu'à l'époque où le despotisme de sa volonté fit faire de si grandes choses à la France. Ce despotisme a eu ses déviations comme tous les despotismes du monde. Je demanderai seulement ce que le sien avait de plus dur ou de plus humiliant que celui du comité de salut public, lorsqu'il disait à un général en chef: — Gagnez vos batailles, ou la guillotine est là. — La conscription a pris beaucoup d'hommes à leurs familles? La réquisition n'y allait pas de main-morte à la levée en masse; la réquisition permanente faisait bien tout comme la conscription. Mais cette question si vaste sera le sujet de plus d'un chapitre dans le

cours de cet ouvrage; maintenant je reprends le sujet que j'avais entrepris à propos des listes de notabilité discutées fort vivement à cette époque dans le conseil d'état. Je mets ici avec d'autant plus de détails ce que je me rappelle à cet égard, que les journaux d'alors ne parlaient pas avec une entière liberté de tout ce qui se disait et se faisait au tribunat, au conseil d'état et au corps législatif. La chose était-elle bonne ? était-elle mauvaise ? voilà encore une des cordes qui demeurent muettes lorsqu'on les touche, ou bien qui rendent des sons si confus qu'il est impossible d'y rien comprendre.

Mon conseiller d'état était enchanté d'une phrase surtout du premier consul : il avait écouté avec beaucoup d'attention un discours fait par ce conseiller d'état, tendant à prouver que cette loi, bien qu'établie par la constitution, était mauvaise, défectueuse de toutes manières; et il terminait en demandant au reste qu'on fît un appel aux préfets dont pas un, il en répondait, ne dirait un mot à sa louange.

Il s'agissait du renouvellement du tribunat et du corps législatif. L'aspect de ces listes offrait une sorte d'aristocratie destinée aux places dans l'administration et dans le gouvernement, et devait nécessairement offusquer des yeux très-peu faits encore à une lumière telle que celle allumée par un homme qui nous fit bien du mal alors, et qui en fit également à Napoléon et à son frère Joseph. Mais il est inutile de parler maintenant de cet homme. Au surplus, *le Moniteur* est là, et son nom ne s'y fait que trop lire. L'ami, qui racontait ce qui s'était passé au conseil d'état ce même jour, éprouvait une sorte d'indignation en parlant de cet homme qui osait, en s'adressant au premier consul et traitant une question peut-être de vie et de mort pour les libertés générales, plaisanter, en riant, de *la naïveté de la constitution.*

Cambacérès, chose étrange, se prononça fortement

pour que ces malheureuses listes, qui n'avaient été que le fruit d'une cabale intrigante dans beaucoup de départemens, fussent maintenues. Il s'en était expliqué, et le premier consul et lui avaient eu, à ce sujet, une discussion assez prolongée. Napoléon disait que ces listes avaient été faites d'après un méchant système, et surtout d'après des principes faux et erronés.

« — La France est une grande puissance, avait-il dit; » mais cette puissance, C'EST LE PEUPLE qui la compose..... » Cette loi, quoiqu'elle fasse partie de la constitution, n'en » est pas moins mauvaise et absurde. Ce n'est pas soixante, » cinquante ou bien cent hommes qui se grouperont dans » un moment tumultueux qui auront le droit de faire une » constitution et d'aliéner les droits du peuple... SA SOUVERAINETÉ EST INALIÉNABLE! »

Ces paroles sont textuellement celles de Napoléon. Elles ont été écrites au crayon par celui qui me les a données, et il les écrivait à mesure que le premier consul parlait. Étaient-elles la véritable expression de sa pensée?

CHAPITRE XI.

Fondation de la Légion-d'Honneur. — Difficultés éprouvées par le premier consul. — Regnault de Saint-Jean-d'Angély. — Bonaparte deviné. — Conversation de ma mère avec Junot. — Quelques souvenirs antérieurs. — Destruction des églises en France. — La déesse de la raison. — Projets de Robespierre. — Le besoin d'un culte. — Un mot de Voltaire. — Larevellière-Lépaux et les théophilanthropes. — Détails sur la nouvelle secte. — Les théophilanthropes jugés par Bonaparte. — Admiration du premier consul pour l'Evangile. — Préliminaires du concordat. — Le cardinal Consalvi et le cardinal Spina. — Bref du pape relatif à M. de Talleyrand.

La séance du conseil d'état dont j'ai parlé dans le chapitre précédent eut lieu peu de temps avant l'arrivée du roi d'Étrurie à Paris. Ce fut aussi quelques semaines, je crois, avant cet incident, qu'on agita la première question de l'établissement de la Légion-d'Honneur. Ce fut un des événemens les plus remarquables de toute la puissance de Napoléon, que cette affaire de la Légion-d'Honneur. Elle fit impression sans doute, mais non pas autant qu'elle l'aurait dû, en raison de la peine qu'il eut à remporter la victoire. Il n'aurait pas pu y parvenir peut-être à cette époque, s'il n'avait été fortement secondé par un homme d'un mérite supérieur, dont il est peut-être nécessaire de faire ici le portrait : car son nom se trouve à chaque page de l'histoire du règne de Napoléon. C'est Regnault de Saint-Jean-d'Angély.

Regnault, qui prit le nom de sa ville comme presque tous les membres de l'Assemblée constituante et de la

Convention, était, comme ce nom l'indique, de Saint-Jean-d'Angély. Ses parens n'étaient eux-mêmes établis que depuis peu de temps à Saint-Jean-d'Angély. Ils étaient ce qu'on appelait avant la révolution de la bonne bourgeoisie. Ils voulaient faire un négociant de leur fils, et dans cette intention, ils le mirent dans la maison d'un commerçant de Rochefort nommé Ebre de Saint-Clément, pour y être commis. Mais le jeune homme, dont la tête était ardente, voyait devant lui tout un avenir qui le menait bien autrement loin que l'étude des balles de café et des pains de sucre. Il déclara ne pas vouloir demeurer dans cette maison de Rochefort. Sa famille se décida alors à le faire partir pour les îles. L'ayant appris, il jeta dans son avenir un de ces regards qui décident de toute une vie. Il aperçut la sienne telle qu'elle devait être, et non telle qu'on voulait la lui faire : alors il quitta la maison paternelle, où il n'était plus pour lui qu'un esclavage, sous lequel il devait succomber; et sans savoir où il allait, il partit résolu à marcher tant que la terre le portera. Et heureusement qu'il fut rencontré par un ami de sa famille qui, comprenant le jeune homme et voulant lui épargner, ainsi qu'à ses parens, des regrets éternels, le ramena près d'eux, et les fit consentir à ce que leur fils fît ses études pour le barreau. Tel fut l'origine du beau talent de Regnault. Il étudia, et en peu de temps il devint un homme habile, non seulement en faisant entendre à la tribune une éloquence brillante, une faconde à lui et tout originale, mais par une force de raisonnement qui le plaça, tout aussitôt qu'il fut entendu, au rang des orateurs distingués. Napoléon, qui savait choisir les hommes capables parmi les médiocres, avait désigné Regnault, dès qu'il le vit et surtout dès qu'il l'entendit, pour être l'un des orateurs de son conseil d'état. Regnault avait aussi jugé le colosse; et, chose étrange! il l'avait deviné dans beaucoup de circonstances. Napoléon n'était pas faux, mais il ne laissait pas facilement sortir sa pensée positive. Il y avait

dans cet homme des élémens vigoureux même pour les choses les plus faibles ; et l'enveloppe d'une simple idée était, comme cette idée elle-même, toute force et toute vigueur. Regnault écoutait lorsqu'une discussion était entamée par le premier consul. Presque jamais il n'était du premier avis émis par le chef du conseil: il le combattait. Et le curieux de l'affaire, c'est que presque jamais il ne combattit en effet véritablement l'opinion du premier consul. Si c'est de l'adresse, elle est permise.

La question de la Légion-d'Honneur fit un bruit dont il n'est pas possible aujourd'hui de donner une juste idée. Cette création d'un ordre de chevalerie dans un pays où l'on ne marchait qu'au milieu d'institutions républicaines et d'une grande volonté d'égalité, parut d'abord, même à ceux qui, ayant des armes d'honneur, devaient être *les chefs de l'ordre*, une sorte de monstruosité dans une république. Aucun d'eux n'avait encore la pensée que le premier consul se ferait un jour chef souverain de l'état. Je ne crois pas qu'on eût encore parlé du consulat à vie, celui de dix années avait été seulement proposé et accepté. Mais au premier mot de cette institution de la Légion-d'Honneur, ce fut un bourdonnement étrange dans toutes les classes, dans toutes les opinions.

« Eh bien ! après tout, disait ma mère à Junot, je vous assure, mon cher enfant, que c'est une fort jolie chose qu'un ruban vert [1], bleu ou rouge sur un habit noir ou sur un gilet blanc. J'aime beaucoup ces amulettes de l'ambition. Notre pauvre humanité parcourt un cercle dans les siècles ; et lorsque la révolution est finie, elle recommence son tour. Vous revenez à un point que vous avez abandonné parce qu'alors le mouvement vous entraînait. Ce même mouvement qui vous fait suivre la pente ou le montant du

[1] On ne détermina pas d'abord quelle serait la décoration ; on parla de l'institution, mais sans s'occuper du signe de la récompense.

cerceau vous ramène, et vous voilà presque courtisan d'un gouvernement républicain. Cela ne m'étonne pas : car j'ai vu des proconsuls du comité de salut public faire faire antichambre à des notabilités dans ce qu'on peut appeler le plus haut mérite ; et cela parce que ces proconsuls sentaient leur infériorité, et qu'ils exerçaient la vengeance de l'homme médiocre, la seule qui lui plaise. Le Directoire avait ses chambellans, ses écuyers : car il y avait dans le Luxembourg une foule de gens qui remplissaient ces devoirs avec une joie vraiment méritoire. Maintenant voilà la cour consulaire qui se monte et avec plus d'éclat que toutes les autres. Je ne le trouve ni mal ni extraordinaire, dit ma mère en souriant ; seulement vous conviendrez avec moi que, pour peu que la puissance ait un peu de force et de volonté de se faire respecter, il faudra qu'elle s'entoure d'une sorte de représentation indispensable pour que l'on ne rie pas d'elle. Bonaparte est un homme d'esprit et de tact ; il a compris ce que je dis là, et il le met en œuvre. Vous verrez où tout cela ira... » Et ma mère remuait doucement la tête en se remettant sur l'autre partie de son canapé ; car alors elle ne se levait presque plus, pour se conformer à l'ordonnance des médecins.

Junot avait une mine assez drôle en écoutant ma mère ; il voyait bien qu'elle raillait, mais comme lui-même n'approuvait pas entièrement cette mesure dans l'origine, il ne savait que dire. Il était fort tourmenté de savoir comment ma mère avait appris la séance du conseil d'état, dans laquelle le premier consul parla beaucoup et long-temps avec une éloquence fort extraordinaire, d'autant plus que ce n'était pas son genre. Il avait un entraînement auquel on ne pouvait pas résister ; mais parler pendant une heure sur une matière comme celle-là, et parler comme il l'avait fait, voilà ce qui était étonnant. Ce n'était pas la première fois que ma mère nous avait intrigués en nous parlant affaires politiques dont jamais cependant elle ne s'occupait. Mais

un cœur comme le sien suivait les intérêts de tout ce qu'elle aimait. Je ne voyais ma mère telle qu'elle était que pendant les années qui avaient précédé mon mariage. Alors nul intérêt, autre que celui d'une amitié fort vive pour quelques personnes auxquelles ma mère était fort dévouée, ne lui donnait lieu à de l'inquiétude ou bien à de la joie. Mais depuis quinze mois tout avait changé pour elle. Sa fille était devenue la femme de l'un des hommes les plus attachés à l'ordre de choses établi, et d'une telle sorte, que la destinée à venir de sa fille dépendait de la durée de cet ordre de choses. Son fils avait une des belles places administratives de la république: tout cela formait, dans le cœur de mon excellente mère, une masse d'intérêts immenses contre lesquels son opinion demeura silencieuse. Elle qui jamais ne s'occupait d'aucun bruit, d'aucune rumeur politique, se mit à vouloir connaître l'esprit public. Tous les jours on lui lisait deux ou trois journaux, et ceux de ses amis qui par leurs relations pouvaient lui donner des nouvelles étaient mis à contribution pour lui en apporter. Bonne mère! si parfaite! si excellente! Toute cette étrangeté dans sa vie ne lui était nullement douce; au contraire: mais elle-même aurait souffert si elle n'avait été parfaitement au courant de ce qui nous intéressait; et par M. Portalis le père elle savait bien souvent des nouvelles que Junot n'apprenait que deux ou trois jours après; non pas que le brave conseiller d'état violât aucun secret; mais, Junot n'allant pas au conseil, et les séances n'étant pas publiques ni racontées dans les journaux, il arrivait fort souvent que ma mère lui apprenait une nouvelle qu'il ignorait en entier. Il en fut ainsi du concordat.

Voici encore un de ces jalons qui marquent une immense époque dans l'histoire de notre révolution. Il faut y faire une halte.

On sait que, pendant nos troubles révolutionnaires, non seulement toutes les églises de France furent fermées,

mais le culte catholique et même le culte protestant entièrement défendus dans leur exercice; et que, même après la constitution de l'an III, ce n'était qu'au péril de sa vie qu'on entendait une messe et qu'on remplissait ses devoirs de religion. Il est évident que Robespierre, qui bien certainement avait un plan qu'au reste beaucoup de gens connaissent aujourd'hui, voulut ramener l'opinion à la pensée du culte, le jour de la fête de l'Être suprême. Huit mois avant, nous avions vu l'évêque de Paris, accompagné de son clergé, paraître volontairement à la barre de la Convention, pour y abjurer le culte catholique et le christianisme; exemple qui fut suivi par Julien, de Toulouse, conventionnel et ministre protestant. Cette parade ridiculement sacrilége eut lieu dans l'hiver de 93. Mais une remarque essentielle à faire, c'est qu'à cette époque Robespierre n'était pas le plus fort. Il y avait de nombreuses factions qui lui disputaient le pas dans la route sanglante qu'ils suivaient tous. Ce ne fut qu'à la fin de l'année 93 et tout au commencement de 94, que Robespierre prit une attitude menaçante. Ce n'est qu'à la mort de Danton, après avoir écrasé Camille Desmoulins, Hérault de Séchelles, qu'il vint fléchir et tomber devant deux hommes qui lui étaient inférieurs en tout, si ce n'est cependant en cruauté. Ce ne fut donc qu'en juin 1794 qu'il osa revenir sur ce qui avait été résolu dans l'hiver de l'année précédente, lorsque, dans le délire irréligieux qui s'était emparé des esprits, on décréta que le culte catholique était remplacé par le culte de la Raison, auquel l'église ci-devant de Notre-Dame fut dédiée. C'est à cette époque qu'une infâme créature, assise sur l'autel, a souvent figuré la déesse du lieu!.. Les autres églises de Paris furent également mises sous l'invocation d'êtres métaphysiques: la liberté, l'amour, l'hymen, etc.,

Robespierre n'avait été pour rien dans cette dévastation de la morale: non pas certes qu'il en eût plus que ceux qui détruisaient; mais il s'était engagé dans une route qu'il

ne devait pas semer d'autant de décombres. Il le savait fort bien; aussi, un mois avant la fête de l'Être suprême, le maître fourbe prononça-t-il un long discours pour que le peuple français voulût bien reconnaître l'Être suprême et l'*immortalité de l'âme*! La Convention, après avoir établi le culte de la déesse Raison, lui substituait encore un paganisme épuré qui ne rendait d'honneurs qu'aux vertus humaines... Et le lendemain de ce même jour, le 8 mai 1794, un homme du plus grand savoir, un des chefs des hautes sciences, bon, vertueux, Lavoisier enfin, était conduit au supplice dans le tombereau des criminels et sa tête roulait sur un échafaud!... Le surlendemain, madame Élisabeth, cette princesse que ses bourreaux eux-mêmes n'osèrent condamner qu'en détournant les yeux de son angélique et saint visage, a rougi la même hache de son sang!..... Et un mois après, Robespierre, qui veut enfin ramener l'ordre à son profit, qui veut faire cesser les tempêtes qui soulèvent incessamment les flots rouges de cette mer de sang sur laquelle nous voguions depuis deux années; Robespierre, dont le plan ne fut peut-être jamais bien connu ni même deviné par ceux qui l'ont attaqué et renversé, comprit qu'il ne pouvait rien faire si les masses n'étaient pas contenues et dirigées, parce que sans l'ordre tout n'est que ravage et destruction. La loi de la nature elle-même, la plus simple de toutes celles que l'on peut offrir à l'homme, lui prescrit un ordre parfait et le fait par l'exemple qu'elle lui donne. Pour que les masses soient régies par cette loi d'ordre, il faut une morale, *une religion*, *une croyance*, et il faut que cette croyance ait des formes pour la multitude. Les philosophes les plus cités par ceux qui n'entendent rien à ces sortes d'affaires sont précisément les hommes qui ont le plus fortement soutenu ce besoin d'une croyance et d'un culte.

« Mon ami, écrivait Voltaire à l'incrédule Damilaville, lorsque vous aurez soupé avec de bons perdreaux

truffés, que vous aurez bu du vin de Champagne et que vous digérerez tranquillement sur des coussins d'édredon dans les bras de votre maîtresse, je n'aurai pas trop peur de vous si vous ne croyez pas en Dieu. Mais que vous ayez faim, que nous passions au coin d'un bois : alors je n'aimerai pas votre compagnie. » — Lorsque Robespierre voulut ramener à la discipline l'équipage qui faisait aller le vaisseau à la dérive, il vit que la chose n'était pas facile. On peut très-aisément détruire; il n'en est pas de même pour rebâtir. Toute puissance lui avait été accordée pour faire le mal; et le jour où il donna un premier témoignage de son désir du retour de l'ordre, l'index de ceux dont lui-même avait teint les mains de sang se posa sur son front, et à son tour il fut marqué du signe fatal.

Après sa chute, le trouble et l'anarchie reparurent avec plus de force encore, et repoussèrent au loin toute pensée d'ordre et de calme. Vint ensuite le Directoire; ce gouvernement si pitoyable, si faible, vit pourtant éclore, pendant sa courte durée, une secte tendant à rétablir une sorte d'equilibre. Elle était plutôt morale que religieuse, affectait une grande tolérance, et reconnaissait toutes les religions existantes. Je veux parler des *théophilanthropes.*

Ce fut l'an v que les premièrs missionnaires de cette nouvelle religion firent entendre leur parole. Le 26 nivose (15 janvier 1797), leur première séance eut lieu dans une maison située rue Saint-Denis, au coin de celle des Lombards. Cette maison avait servi à l'instruction des aveugles, et ma mère, qui avait juré guerre à toutes les nouvelles institutions, prétendait que la destination de la maison ne changeait pas, et que ceux qui allaient chercher une lueur de vérité dans les radotages des théophilanthropes étaient eux-mêmes de vrais quinze-vingts.

Ils ne radotaient pourtant pas, ces novateurs; leur morale était même admirable. Elle était applicable à tous

les temps, à tous les peuples, à tous les âges. Ils avaient une sorte de catéchisme verbal dont voici quelques fragmens.

« Nous croyons à l'existence de Dieu et à l'immortalité » de l'âme.

» Adorez Dieu. Chérissez vos semblables. Rendez-vous » utile à la patrie.

» Le bien est tout ce qui tend à conserver et à perfec- » tionner l'homme; le mal est tout ce qui tend à détruire et » à détériorer.

» Enfans, honorez vos pères et vos mères, obéissez-leur » avec affection, soulagez leur vieillesse. Pères et mères, » instruisez vos enfans.

» Femmes, voyez dans vos maris les chefs de vos mai- » sons; maris, voyez dans vos femmes les mères de vos en- » fans : et rendez-vous réciproquement heureux. »

J'eus un jour la tentation d'aller voir une de leurs séances. L'un de nos amis me proposa de me conduire à Saint-Nicolas-des-Champs, l'un des quatre temples qu'ils possédaient dans Paris. Nous y fûmes de bonne heure. Lareveillère-Lépaux, chef, grand-prêtre ou protecteur de la secte, comme on voudra l'appeler, devait, ce même jour, prononcer un discours. Il devait y avoir de la musique, des hymnes nouveaux composés par le chef et mis en musique par Méhul; enfin la représentation devait être complète. Je fus très-édifiée de la bonne tenue des théophilanthropes, qui se tenaient fort décemment devant une corbeille magnifiquement remplie des plus belles fleurs que le mois de juillet, dans lequel nous étions alors, pouvait donner, ainsi que des fruits les plus beaux également par leur forme et leur couleur. Mon conducteur me dit que cette corbeille, ainsi mise sur l'autel et offerte à la piété des assistans, était là comme symbole de la création et du mouvement végétal. On connaît le maître-autel de Saint-Nicolas-des-Champs avec sa belle ordonnance corinthienne:

je crois que les théophilanthropes avaient choisi cette église dans un moment de coquetterie religieuse. Leur corbeille faisait un effet admirable sur cet autel avec ses colonnes d'un beau modèle antique, assez singulièrement mêlées à quatre anges en stuc; mais enfin, tout cela allait fort bien. Le chef prononça un discours dans lequel il parla si bien, qu'en vérité, si l'Évangile n'avait pas dit les mêmes choses, et même beaucoup mieux, mille sept cent quatre-vingt dix-sept ans plus tôt, il y aurait eu avantage à quitter quelque religion bien stupide, comme un ognon d'Égypte, un monstre de quelque contrée de l'Inde, et même le paganisme. Mais, en vérité, à part ce qu'on doit à la religion de ses pères, il y aurait eu conscience. Il est vrai que le chef ajoutait à ses maximes toutes morales, une instruction bénévole; et j'appris ce jour-là que Saint-Nicolas-des-Champs possédait ou avait possédé les tombeaux de Guillaume de Budé, de mademoiselle de Scudéri, de Pierre Gassendi, de Laurent Magnières et d'une foule d'autres savans illustres. Puis ensuite, il entonna le premier l'hymne du jour, dont j'ai conservé quelques vers. Comme je ne pense pas que l'on ait gardé beaucoup de missels des théophilanthropes, je vais en donner ici quelques passages. Voici l'un des hymnes le plus chantés à l'époque de leur existence :

Blâmons l'erreur, mais plaignons le coupable;
Le ciel a seul le droit de le punir.
De la douceur que l'éloquence aimable,
En instruisant, pardonne sans haïr. — Etc., etc.

Voici une strophe de leur prière à Dieu :

O toi qui du néant, ainsi qu'une étincelle,
Fis jaillir dans les airs l'astre éclatant du jour!
Fais plus.... verse en nos cœurs ta sagesse immortelle,
Embrase-nous de ton amour.

Le premier consul avait une prévention très-forte contre cette secte des théophilanthropes.

« Ce sont des comédiens », disait-il.

Et lorsqu'on lui objectait que rien n'était plus admirable que la conduite de leurs chefs; que Lareveillère-Lépaux surtout était l'un des hommes les plus vertueux de Paris; enfin, que leur morale n'avait que la vertu, la bonne foi, l'honneur pour objet, et surtout le bonheur de l'homme :

« — Qu'est-ce que cela veut dire? répondait le premier » consul. Toutes les morales sont belles. A part des dogmes » plus ou moins absurdes qui sont nécessaires pour être » compris des peuples et à la hauteur des temps où l'on vit, » que voyez-vous dans le Wedham, le Koran, l'Ancien » Testament et Confucius? partout une morale pure, c'est-» à-dire protection au faible, respect aux lois du pays, et » reconnaissance d'un Dieu. Mais il n'est que l'Évangile pour » offrir la réunion complète de tous les principes d'une mo-» ralité dégagée d'absurdité. Voilà qui est admirable, et » non pas vos plates sentences mises en mauvais vers..... » Voulez-vous du sublime, vous et vos amis les théophilan-» thropes? eh bien! récitez l'oraison dominicale. »

Le premier consul parlait en ce moment à un tribun *théophilanthrope*, qui plaidait avec chaleur la cause de ses frères. A cette époque, le premier consul, fatigué de tout ce qu'on lui rapportait des réunions de ces nouveaux sectaires, voulait faire fermer le lieu de leurs assemblées et abolir cette religion. Le motif réel de cette détermination était le concordat fait avec le pape, et qui bientôt allait être rendu public : aussi, chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, il la saisissait avec empressement, et tombait sans pitié sur cette religion *en robe de chambre*, comme il le disait lui-même. Le jour de cette sortie que je viens de rapporter, il y avait à la Malmaison plusieurs personnes auxquelles s'adressaient indirectement les paroles du premier

consul; il y avait aussi un conseiller d'état, vivant encore aujourd'hui, et dont la pensée était toute contraire à la négociation de l'affaire du concordat. Jeune encore, nourri des beaux souvenirs de la révolution, il craignait que le retour d'un ordre profondément offensé ne devînt le signal d'une guerre interminable; il aurait au moins voulu que les clauses d'un traité avec la cour de Rome fussent bien discutées. Et plus tard je l'entendis chez moi parler de ce qu'il aurait voulu dans cette circonstance, avec un rare talent, dans une conversation qu'il eut avec le cardinal Maury. Le jour dont je rappelle le souvenir, le premier consul lui adressa la parole avec une intention marquée d'engager une sorte de discussion que le conseiller d'état refusa sagement d'accepter. Le premier consul reprit alors en souriant le sujet des théophilanthropes, et mit de l'humeur même dans ses expressions. Je me rappelle qu'il termina par une phrase bien remarquable, et qui prouvait à quel point il connaissait les hommes, les Français et son siècle.

« Vos amis voudraient bien être *martyrs*, » dit-il au » tribun et au conseiller d'état; mais ils n'auront pas cet » honneur; il ne tombera sur eux que les coups du ridi» cule : et si je connais bien les Français, ces coups seront » mortels. »

En effet, la mesure sévère employée contre eux, et qui dans le fait renfermait à elle seule toute une persécution sans en avoir l'apparence, fut d'ordonner la clôture des quatre temples qu'ils avaient dans Paris, et qui étaient les églises de Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Gervais, Saint-Nicolas-des-Champs et Saint-Sulpice [1]. Ils ne firent aucune résistance, et pour parler avec vérité, ils opposèrent une

[1] Les théophilanthropes avaient parcouru presque toutes les églises de Paris; ils ont tenu leurs séances dans Saint-Thomas-d'Aquin, Saint-Jacques-du-Haut-Pas, Saint-Etienne-du-Mont, etc., etc.

fort noble modération aux sarcasmes moqueurs et assez injurieux même que le public leur prodigua, On les appelait *filous en troupe.* Si cette modération ne fut pas un effet de la peur, et qu'elle ait été le résultat de leurs principes, elle fut d'autant plus remarquable qu'elle devint elle-même une des raisons qui amenèrent l'oubli de la *théophilanthropie.* Le vulgaire, qui compose en général les grandes masses d'un état, aime le merveilleux, les mystères. Cette religion, dépouillée de tout ce qui pouvait parler aux yeux et à l'imagination, pouvait être compromise par des hommes parfaitement raisonnables, mais ne pouvait parler au cœur d'une nation éminemment impressionnable. Une bonne persécution en aurait fait l'affaire, et Lareveillère-Lépaux aurait pu dire comme la Lisette de Molière,

Qu'un amant mort pour nous, nous mettrait en crédit!

Heureusement, mais il n'en était rien. Personne ne voulait être pendu, brûlé ou noyé pour prouver la vérité et la bonté de la théophilanthropie. Deux auteurs, dont je ne me rappelle plus le nom, furent les seuls qui eurent le noble courage d'affronter une sorte de danger très-redouté pourtant, même de ceux qui n'étaient pas théophilanthropes : ils publièrent deux ouvrages [1] qui moururent peu de jours après leur naissance.

La théophilanthropie a duré cinq années [2]. C'est un fort long temps pour une chose de cette nature. Car il est à

[1] Qu'est-ce que la théophilanthropie ? — Sur l'interdiction du culte de la religion théophilanthropique ou naturelle.

[2] Les théophilanthropes furent détruits par un décret consulaire rendu le 12 vendémiaire an X (4 octobre 1801). Il leur fut défendu de se réunir dans les quatre temples qui leur restaient. Ils louèrent un local particulier, mais ils ne purent y tenir également leurs séances. Voilà la persécution !.... Et tout est relatif : allez demander à M. de Latil, il vous dira qu'il fallait les pendre. A propos de cela, je vais rapporter dans le chapitre suivant une histoire arrivée dans une campagne m'appartenant.

remarquer que la religion catholique ne subit aucune réforme à son rétablissement. Elle avait été exilée de France comme une foule de principes, comme la morale, comme tout ce que quelques années nous avaient enlevé. Napoléon la ramena dégagée de tout fanatisme et pure cependant de toute altération. Le jour où le concordat fut publié, si l'on en excepte quelques personnes craintives, qui virent dans le retour de la religion celui du clergé avec ses prétentions et ses vengeances, toute la France fut satisfaite. Il est donc surprenant que, la foi de nos pères n'ayant jamais cessé d'être dans notre cœur, nous ayons pu consentir à voir nos églises occupées par cette parodie de notre culte dans la partie enseignante; car la théophilanthropie n'était pas autre chose, n'avait pas une autre forme que celle renfermée dans un sermon,. ou plutôt un discours, ou bien la contemplation d'une corbeille de fleurs ou de fruits. Au surplus, tout cela fondit comme la neige au soleil, sous une raillerie dédaigneuse et négative, et la chute toute tranquille de cette secte ne causa aucune commotion.

Le cardinal Consalvi, monsignor Spina (depuis cardinal-archevêque de Gênes), le père Caselli, aussi cardinal depuis cette époque, vinrent à Paris pour terminer les affaires du concordat. Je parlerai plus tard du cardinal Consalvi. J'étais trop jeune femme à cette époque pour le connaître et l'apprécier. Plus tard, et surtout pendant mon séjour à Rome, c'est alors que j'ai pu le juger. C'est aussi lorsque j'en serai à ce moment que je me réserve d'en parler comme on doit le faire d'un homme dont une opinion consciencieuse doit réhabiliter la réputation faussement et mal établie. Le premier consul lui-même l'a fort mal connu. D'après plusieurs indications assez fortes pour n'être pas de nature à être repoussées, il paraît que ce furent les rapports du ministre des affaires étrangères qui fixèrent les idées du premier consul sur le cardinal Consalvi. Une personne très-digne de foi, que j'estime et révère infiniment, dit, dans son excel-

lent ouvrage sur le consulat, que le premier consul raconta, dans une conversation qu'il avait eue avec lui à la Malmaison, que le cardinal avait plaisanté comme un jeune mousquetaire, et dit à monsieur de Talleyrand *qu'il aimait à s'amuser tout comme un autre; qu'on le croyait dévot, mais qu'il n'en était rien.*

Celui qui rapporte la conversation dont je parle avec le premier consul est, je le répète, un homme d'honneur et digne de foi. Ce qu'il dit, le premier consul le lui a dit. Quant à Napoléon, je réponds également de lui. Il était dissimulé, replié sur lui-même, mais point menteur de la manière dont il l'aurait été en cette affaire. Il faut que le ministre ait été lui-même trompé par un faux rapport, parce que le cardinal Consalvi, eût-il été débauché comme un Borgia, impie comme Sixte-Quint, jamais il ne l'aurait ainsi proclamé lui-même avec une pompe si bête. Ceux qui l'ont connu comme moi, et même moins intimement, savent que, de quelque liberté politique qu'il usât dans ses discours, jamais il ne s'oubliait au point de cesser d'être cardinal, tout en étant homme du monde et même agréable, et en y joignant un grand désir de plaire. Il n'était, comme on le sait, que cardinal diacre. Mais c'était cette raison elle-même qui le rendait mesuré dans un salon. Je l'ai vu fort intimement dans plusieurs circonstances de ma vie; je possède plus de trente lettres de lui : je dois dire que jamais je ne lui ai entendu prononcer une parole inconvenante, ni reçu de lui une ligne hors de bienséance; et certes, ce serait une étrange phrase de la facture d'un cardinal, que de lui entendre raconter qu'il n'est pas dévot, et qu'il aime à s'amuser *tout comme un autre* [1]. Dans cette conversation, le premier consul avait ajouté que monsignor Spina regret-

[1] Le mot est plus libre encore. Il était maladroit et de mauvais goût de le dire : deux choses dont le cardinal et monsignor Spina étaient tous deux incapables.

tait fort, ainsi que le cardinal, de ne pouvoir aller au spectacle, et qu'ils avaient dit qu'à Rome ils y allaient avec leurs maîtresses.

J'ai habité Rome assez long-temps pour avoir la vue d'une aussi réjouissante chose, et j'ai été assez malheureuse pour en être privée. Que le cardinal Consalvi, monsignor Spina, encore assez jeunes en 1801 pour avoir le désir de se divertir, allassent au spectacle avec leurs maîtresses, pour dire la chose crûment, je ne me ferai pas le champion de leur vertu, au point de prendre la lance pour la soutenir; mais je défendrai le bon sens, et je dirai que jamais le cardinal Consalvi, rusé, fin, autant qu'homme de ce monde, avait trop le tact des convenances et celui de son propre intérêt, ainsi que monsignor Spina, pour venir avilir, aux yeux d'une nation qui se courbait en frémissant sous le joug de Rome, tout en revoyant sa religion avec bonheur, cette même religion dans la personne de ses principaux ministres. Je ne fais ici l'apologie ni des mœurs ni de la moralité des deux prélats; mais, je le répète, je prends la défense du bon sens outragé.

Il y eut, à peu près vers ce temps, une scène presque plaisante au conseil d'état, dans laquelle M. Portalis (le père) fut acteur involontaire et dont le côté plaisant ne fut pas celui qui regardait le héros de l'affaire.

M. Portalis, qui dès cette époque se mêlait beaucoup de tout ce qui avait rapport au culte, fut chargé de présenter au conseil d'état un bref du pape, qui autorisait M. de Talleyrand à rentrer dans la vie séculière. Cambacérès, qui ce même jour présidait le conseil, écouta, ou parut écouter la lecture du bref avec une attention méritoire; et lorsqu'elle fut terminée, il s'adressa aux membres présens avec cette gravité qu'on lui connaissait, et leur demanda s'ils voulaient voter pour la promulgation ou l'enregistrement, je crois, du bref. On dit que ce fut un spectacle assez plaisant que le conseil d'état dans ce moment. Quelques membres, de

ceux qu'on appelle trembleurs (et il y en a toujours partout), se crurent obligés de lever la main, cérémonie fort peu digne d'un conseil d'état. Quelques autres levèrent non pas la main, mais les épaules, et le plus grand nombre se mit à rire. Regnault de Saint-Jean-d'Angély demanda ce que le conseil d'état avait à voir dans la conscience d'un homme qui voulait la calmer. « Car voilà, ce me semble, dit-il, de quoi il est question. Nous sommes appelés à donner notre avis pour l'admission sur nos registres, ou bien pour l'exclusion d'un bref, faisant rentrer dans la vie laïque une personne qui s'est mise d'elle-même en possession, et jouissant de ces mêmes droits civils que vient de lui rendre la cour de Rome. Je persiste à dire, continua Regnault, que cette affaire ne regarde en rien le conseil d'état. « Le bref était ainsi conçu :

BREF DU PAPE PIE VII.

« *A notre très-cher fils*,

» CHARLES MAURICE TALLEYRAND.

» Nous avons été touché de joie quand nous avons appris » l'ardent désir que vous aviez de vous réconcilier avec nous » et avec l'église catholique... Dilatant donc à votre égard » les entrailles de notre charité paternelle, nous vous dégageons, par la plénitude de notre puissance, du lien de » toutes les excommunications. Nous vous imposons, par » suite de votre réconciliation avec nous et avec l'église, » des distributions d'aumônes pour le soulagement, surtout, » des pauvres de l'église d'AUTUN que vous avez gouvernée... » Nous vous accordons le pouvoir de porter l'habit séculier, » et de gérer toutes les affaires civiles, soit qu'il vous plaise » de demeurer dans la charge que vous exercez maintenant,

» soit que vous passiez à d'autres, auxquelles votre gouver-
» nement pourrait vous appeler..., etc. »

Quelques membres furent plus loin, et prétendirent que l'inscription de ce bref serait peut-être un jour d'une fâcheuse autorité; mais Cambacérès, qui avait le mot de l'affaire, témoigna avec humeur que le premier consul serait fort mécontent si le bref n'était pas enregistré. Et il finit par conclure qu'il le fallait ABSOLUMENT, pour qu'il fût constaté que M. de Talleyrand était rendu à la communion laïque, *afin qu'on pût l'enterrer sans discussion quand il viendrait à mourir.*

Au reste, je dois ajouter que le bref fut enregistré.

CHAPITRE XIII.

Sanction définitive du concordat. — Serment des évêques à genoux. — Termes du serment. — Consécration de mon oncle, évêque de Metz. — L'archevêque Cambacérès. — Cérémonie religieuse à Notre-Dame. — Le jour de Pâques choisi par Bonaparte. — Progrès du luxe à la cour consulaire. — Les soixante dames accompagnant madame Bonaparte. — Le cardinal Caprara et M. de Boisgelin. — Propos du général Delmas, et mécontentement du premier consul. – Conversation remarquable de mon oncle avec Napoléon. — M. de Buffon, et suite d'une envie de femme grosse.

Le premier consul voulut qu'une cérémonie religieuse ayant tout l'appareil que peut donner notre culte eût lieu à l'occasion de la promulgation du concordat, qui venait de recevoir sa sanction définitive. Le concordat sur les affaires ecclésiastiques, après avoir été signé à Paris le 15 juillet 1801 par les consuls, avait été envoyé à Rome, où, après avoir passé à un sévère examen dans une congrégation de cardinaux, il avait également été signé par le saint père, qui le ratifia dans tout son contenu; ce qui, vu l'infaillibilité du pape, me paraît suffisant pour calmer des consciences qui devraient se borner à être aussi bonnes chrétiennes que lui. Quatorze prélats, qui tenaient peut-être plus à leurs souvenirs qu'à leurs espérances, se refusèrent à donner leur démission et à reconnaître le concordat. Ces quatorze évêques étaient alors à Londres, où ils jouissaient d'une existence douce et tranquille, sans se donner aucun soin. Ils avaient bien raison de ne pas changer : ils n'au-

raient pas été si bien traités en France; car le premier consul, tout en payant les évêques, ne leur donnait que ce qui devait leur faire tenir un état honorable. Ils ne devaient pas rougir en remplissant de hautes fonctions ecclésiastiques. « Ils doivent aussi, disait le premier consul, ils » doivent avoir la possibilité de soulager les malheureux de » leur diocèse; mais il ne faut pas que des archevêques, des » évêques, absorbent le revenu d'une province, excitent le » scandale, et, comme aux anciens jours, soient des causes » de malheur pour la religion. » Quarante évêques, neuf archevêques, furent donc institués par le premier consul. De cette façon nous avions des prêtres, mais il n'y avait plus de clergé. Le premier consul imposa même aux prélats une formule de serment qu'ils devaient prêter avant de prendre possession de leur diocèse, dont la teneur est assez singulière pour la rapporter ici. Voici la copie littérale de celui que prêta mon oncle, l'évêque de Metz, lorsqu'il fut nommé à l'évêché de cette ville.

GOUVERNEMENT FRANÇAIS.

Aujourd'hui, dimanche, dix-neuf floréal an x, les consuls séants dans la chapelle du premier consul, s'est présenté Pierre-François Bien-Aymé, nommé évêque de Metz par arrêté du 19 germinal dernier; lequel s'est mis à genoux, et, la main droite placée sur l'Evangile, a fait le serment de fidélité dans les termes suivans :

CITOYEN PREMIER CONSUL,

Je jure et promets à Dieu, sur les saints Evangiles, de garder obéissance et fidélité au gouvernement établi par la constitution de la république française. Je promets aussi de n'avoir aucune intelligence, de n'assister à aucun conseil, de n'entretenir aucune ligue soit au dedans, soit au dehors,

qui soit contraire à la tranquillité publique, et si, dans mon diocèse ou ailleurs, j'apprends qu'il se trame quelque chose au préjudice de l'état, je le ferai savoir au gouvernement.

En foi de quoi nous lui avons délivré le présent acte.

Le secrétaire d'état,

HUGUES B. MARET.

La vignette, en haut de la feuille sur laquelle cet acte est écrit, représente une belle femme, coiffée du bonnet phrygien, la poitrine couverte de l'égide. Dans sa main gauche sont trois couronnes, de chêne, de laurier et d'olivier, et sa main droite tient un gouvernail. Cette femme, aux traits fermes et doux, à la beauté mâle et fière, c'est la Liberté, c'est la République. Sur le socle de l'espèce de piédestal qui la supporte, on lit ces deux mots : *Gouvernement français*.

J'ai placé cette pièce ici, parce qu'elle est monumentale selon moi. Tous les évêques, tous les archevêques qui ont siégé, non-seulement sous l'empire, mais sous le consulat, ont été obligés de prêter le serment tel que je viens de le rapporter, et que je l'ai copié sur un des originaux. Mais j'aurai quelque pièce dans ce genre à faire connaître encore.

Mon oncle fut sacré dans l'église de Saint-Roch, le troisième dimanche après Pâques, par l'archevêque Cambacérès, étant assisté de l'évêque de Clermont, M. de Dampierre, et de M. de Barral, depuis archevêque de Tours, et alors évêque de je ne sais plus quel diocèse.

Ce fut le jour de Pâques 1802 que le premier consul désigna pour introniser le concordat. A cette époque, la cour consulaire avait un singulier aspect, pour le dire en passant. Tout avait été si lestement détruit que souvent la recon-

struction d'une chose était fort sujette à réforme. Le premier consul, dont l'activité dévorait le temps et l'espace, accordait difficilement le temps physique pour produire un résultat. Aussi ce ne fut que sous l'empire que sa cour eut cet aspect admirable de magnificence à la fois et de bon goût, et digne des époques les plus fastueuses du monde antique et moderne. Mais, à l'époque où nous sommes arrêtés maintenant, cela n'était encore que bien ébauché. Cependant les progrès étaient visibles. On se rappelait que vingt-six mois auparavant un pareil cortége était arrivé aux Tuileries venant du Luxembourg, et certes il y avait un grand changement dans celui qui maintenant partait du château pour aller à Notre-Dame entendre un *Te Deum*.

Le premier consul n'avait donné aucun ordre; mais on fit savoir aux principaux fonctionnaires publics qu'il serait bien aise qu'ils fissent faire une livrée à leurs gens pour le jour de cette cérémonie. Soixante ou quatre-vingts femmes furent désignées et engagées à accompagner madame Bonaparte à Notre-Dame. Elle n'avait pas encore de dames du palais à cette époque. Seulement quatre dames de compagnie, car on ne leur aurait pas donné un autre nom, s'étaient presque volontairement mises en possession de l'emploi de dames du palais. On était peu habitué à ces sortes de choses, et je me rappelle qu'en voyant madame de L., qui n'était plus jeune, qui avait une belle fortune, de l'indépendance, et qui venait bénévolement tendre son cou au collier de fer de l'esclavage, nous avions, nous autres jeunes femmes, une sorte de sentiment d'abord d'étonnement, puis d'une sorte de pitié, je demande humblement pardon du mot, pour cette vocation d'une gêne quotidienne. Plus tard, ce fut tout autrement. Les hommes doivent cheminer avec les choses, et comme ces choses étaient en effet venues à ce point de contraindre les hommes à se joindre à elles, cela marchait et même sans réflexion.

Nous nous rendîmes donc en grand nombre chez madame

Bonaparte à dix heures et demie le jour de Pâques de l'an de grâce 1802. Le cortége se mit en mouvement, et, quoiqu'il y eût encore quelques fiacres à plaques blanches pour dissimuler les numéros, les équipages élégans y dominaient en grand nombre. Longchamp avait vu recommencer sa promenade la semaine précédente, et les voitures qui avaient été remarquées dans l'allée du bois de Boulogne ne pouvaient manquer de l'être dans le chemin du château des Tuileries à Notre-Dame. Ce fut ce même jour que le premier consul fit prendre la livrée à sa maison. Il y avait vraiment du luxe, mais rien n'était encore classé ni en harmonie et en rapport dans ses parties.

Les consuls furent dans la même voiture. Madame Bonaparte, autant que je puis me le rappeler, était avec sa fille et ses belles-sœurs; puis suivait le cortége sans aucune distinction. Madame Bonaparte fut conduite dans le jubé pour entendre le *Te Deum*, ainsi que nous toutes. A cette époque le jubé de Notre-Dame existait encore, mais bientôt après il fut jeté à bas. Il était en bois sculpté et fort beau. J'aime fort un jubé dans une église; cela donne une couleur gothique tout-à-fait favorable à l'harmonie du ton qui doit colorer une église. Il n'existe plus dans Paris que Saint-Étienne-du-Mont qui possède un jubé. Quant à celui de Notre-Dame, il offrait un coup d'œil ravissant le jour du concordat. C'était une immense corbeille remplie de fraîches fleurs. Plus des deux tiers des femmes qui entouraient madame Bonaparte n'avaient pas encore vingt ans; beaucoup n'en avaient que seize. Un grand nombre étaient jolies; et j'ai déjà dit que, dans tout cet entourage, je ne connaissais qu'un seul visage qui, selon moi, méritât vraiment le nom de laid, et encore était-ce (comme cela est toujours) en raison de son air boudeur, de mauvaise humeur, et cette physionomie impertinente sans motif, qui vous fait autant d'ennemis que vous regardez de personnes.

Je me rappelle encore aujourd'hui la toilette de madame

Murat, avec son chapeau de satin rose surmonté d'une touffe de plumes de même couleur et entourant ce visage si blanc, si frais, si printanier, si rose de mai!—Elle avait une robe de mousseline des Indes brodée à jour à l'aiguille, d'un travail admirable et doublée d'un satin rose pareil au chapeau. Sur ses épaules était un grand châle-mantille en point de Bruxelles, et sa robe était garnie des mêmes dentelles. Je l'ai vue plus richement mise; jamais je ne l'ai vue plus jolie.

Que de jeunes femmes encore inconnues prirent ce même jour leurs degrés dans *le royaume de Beauté!* Il en est plusieurs qu'on savait bien belles et charmantes, mais il en était aussi en grand nombre qu'on distinguait à peine dans les immenses réunions du quintidi; au lieu qu'à Notre-Dame, à ces rayons lumineux d'un soleil de midi éclairant par les vitraux émaillés ces jeunes visages resplendissans eux-mêmes d'une gloire de beauté, rien n'en fut perdu... Le premier consul en fit la remarque et le dit, le soir même, en parlant d'une personne que je ne veux pas nommer.

La cérémonie fut longue. Le cardinal Caprara, qui officiait, était d'une extrême lenteur; ce qui la fit durer je ne sais jusqu'à quelle heure. Et la chose parut d'autant plus longue que M. de Boisgelin, je crois, qui prononça le discours ou le sermon, comme on voudra l'appeler, avait été plus que prolixe. Enfin vers trois heures nous retournâmes aux Tuileries très-fatiguées, et surtout fort ennuyées. Le côté singulier et assez étrange même de cette cérémonie, c'est l'appareil militaire qui dominait partout. Les coups de canon, les troupes bordant la haie, la cavalerie, ces salves d'artillerie qui, depuis le point du jour, faisaient frémir toutes les vitres de Paris, tout ce bruit des camps mêlé à des chants religieux, à cette pompe de l'église toujours nécessaire et justement accordée avec la solennité de la cérémonie, cette réunion était vraiment admirable et parlait à l'âme. Aussi le premier consul fut-il vivement irrité de la

réponse du général Delmas, lorsque, lui demandant comment il avait trouvé la cérémonie, le général lui répondit :

« C'est une assez belle arlequinade. Mais il faudrait, pour qu'elle soit mieux encore, un million d'hommes qui ont donné leur sang pour détruire ce que vous venez de relever... »

Le premier consul s'exprima avec une grande sévérité sur cette réponse, et dit, entre autres choses qui me parurent fort justes, que le général Delmas avait répondu avec aussi peu de réflexion que de bon goût. En effet, dans les hommes abattus par le canon de l'ennemi depuis 1792 (et c'est là qu'il faut voir les pertes réelles), il n'y en a pas UN qui soit mort pour la cause religieuse. Si le général Delmas entendait par la religion tout ce qui avait quelque rapport à l'ancien ordre de choses, cela donne un côté différent à la question, mais ne la change pas; et je fus bien de l'avis du premier consul en l'entendant manifester un vif mécontentement. Au surplus, il ne dit rien dans le moment; ce ne fut même que dans l'intimité qu'il laissa voir combien cela lui avait déplu. L'acte dont je viens de donner la copie prouve à quel point il était le maître du parti ecclésiastique. Et si l'on veut prendre la peine de lire les soixante et dix-sept articles qui composent le concordat, on verra combien la cour pontificale avait peu à prétendre non seulement sur l'église gallicane, mais sur le temporel de ces mêmes affaires. J'ignore si ces soixante et dix-sept articles furent tous connus dans le temps. Plusieurs étaient de même que ceux indiqués par Bossuet. D'autres plus forts encore avaient été indiqués par le premier consul lui-même. Lorsque plus tard je me liai intimement avec le cardinal Maury à son retour en France, lorsque lui et mon ami Millin voulurent me déterminer à rassembler tous les matériaux qui étaient en foule sous ma main pour écrire un jour des mémoires, le cardinal me faisait lui-même une sorte d'extrait verbal de tout ce qui se passait et de tout ce qui s'était passé devant

nous. L'histoire du concordat, du rétablissement du culte catholique, de la liberté dans l'exercice de tous les autres, était un objet trop important dans la vie de Napoléon et dans la nôtre pour ne pas l'étudier avec un soin tout particulier, et ce fut ce qu'il eut la bonté de me faire faire. On a prétendu que le concordat avait été une conception fausse de Napoléon, en ce qu'il avait introduit dans le sein de l'état un pouvoir étranger toujours perturbateur. Il ramenait, disait-on, ce malheureux mélange souvent funeste, de temporel et de spirituel; on disait que l'intervention du pape était inutile. On allait même jusqu'à dire qu'elle était peu convenable. On citait l'Amérique, où des provinces entières, pour ainsi dire, professent la religion catholique, et dont les prêtres, protégés, entretenus, payés, n'ont nul rapport avec la cour pontificale. On voulait voir dans le concordat le rétablissement du despotisme; et l'esprit de parti, qui toujours raisonne faux, partant d'un principe tout-à-fait sans base, errait en perfection dans une route habituellement sombre et si rarement éclairée d'un jour pur.

Cependant les quarante-quatre articles organiques du culte protestant convertis en lois, le droit et les libertés de l'église gallicane enfin énoncés et définis, formant le seul code ecclésiastique et devenant la seule autorité devant les tribunaux; les chrétiens de toutes les parties du monde se réunissant enfin sous la croix et devenant frères au nom révéré de Jésus-Christ, toujours invoqué jusqu'à ce moment et jamais écouté lorsque le malheur le prenait à témoin, toutes ces dispositions furent réellement prises dans un but que l'humanité, la tolérance, cette véritable vertu évangélique, nous indiquent comme devant amener un résultat heureux. Si ces dispositions eussent été maintenues, si la vigueur nécessaire pour les soutenir n'eût pas failli en son lieu, nous n'aurions pas trouvé, dans un acte ramenant la morale et la paix, un élement de trouble et même de discorde.

La nomination de mon oncle à l'évêché de Metz me rappelle une conversation qu'il eut alors avec Napoléon, peu de temps après son admission dans le collége des prélats épiscopaux. Mon oncle, l'abbé Bienaimé, premier chanoine de la cathédrale d'Evreux, était fort ami de M. de Buffon. Le premier consul, à qui Junot l'avait dit, voulut parler de cet homme remarquable avec l'évêque de Metz, qui avait en effet vécu dans son extrême intimité pendant un grand nombre d'années...

Mais, nous dit mon oncle, le premier consul m'a bien surpris lorsqu'il m'a parlé de M. de Buffon comme d'une personne qu'il aurait vue intimement hier et qu'il aurait connue. Je lui ai raconté diverses anecdotes relatives à la vie de mon savant ami; mais j'avoue, ajouta mon oncle avec un étonnement tout-à-fait plaisant, que cette connaissance particulière de l'existence d'un homme que ses habitudes et tout dans sa vie devaient éloigner du premier consul, dont les loisirs eux-mêmes devaient prendre une autre direction, j'avoue que cela m'a surpris au dernier point.

Junot le fut moins que son oncle; il se rappela que, lorsque le général Bonaparte allait voir le patriarche Daubenton, il mettait souvent la conversation sur M. de Buffon. Il le dit à l'évêque de Metz.

« Cela n'en est pas moins surprenant, répondit mon oncle; et certes je ne puis assez admirer la vaste capacité d'une tête suseptible de contenir, de classer autant d'objets différens. »

Mon oncle est le véritable auteur de l'article des abeilles; mais jamais il ne s'en était vanté; car il était pour le moins modeste autant qu'instruit; doux, pieux comme un ange, et charitable comme un saint. Sa mémoire, au reste, est encore en vénération parmi les pauvres et les malheureux de son diocèse, et ils l'appellent même aujourd'hui:

Le bien nommé [1].

Lorsqu'il vint à Paris pour se faire sacrer et prêter son serment, il me raconta à son tour, comme toutes les personnes de la famille, une histoire relative aux *envies* de grossesse. Celle-là était arrivée à madame de Buffon, et il en avait été témoin oculaire. Il la raconta également au premier consul le jour de leur conversation.

M. de Buffon prétendait, à cette époque, que les femmes pouvaient bien avoir des envies, mais que jamais ces envies ne laissaient de traces. Mon oncle prétendait le contraire, parce que les exemples qu'il avait vus le rendaient crédule. La discussion s'engagea. La pauvre madame de Buffon fut le martyr destiné à vérifier le fait. Elle était grosse, et depuis quelques jours témoignait un vif désir de manger des fraises; ce n'était pas la saison. Les belles serres chaudes de Montbard en contenaient plusieurs plates-bandes, mais encore vertes, et madame de Buffon guettait le moment de leur première rougeur pour les piller.

« Pardieu, l'abbé! dit M. de Buffon, nous verrons qui de nous deux a raison. »

Et le lendemain la serre est fermée, les ordres les plus sévères sont donnés au jardinier, et la pauvre gourmande est condamnée à venir chaque jour contempler les plates-bandes verdoyantes sur lesquelles se détachait le fruit que chaque jour aussi rendait plus vermeil.

« Mais savez-vous que M. de Buffon donnait là la question à sa manière, monsieur l'évêque? » dit en riant Napoléon à mon oncle.

— « Sans doute, répondit naturellement mon oncle, qui néanmoins était le plus excellent des hommes, mais aussi, ajouta-t-il d'un air triomphant, qu'arriva-t-il? c'est que madame de Buffon accoucha d'un enfant ayant une belle fraise sur la paupière gauche! »

[1] Il s'appelait l'abbé *Bienaimé*.

— « En vérité ! » dit le premier consul fort étonné du résultat de l'épreuve.

— « Oui, général ! une belle fraise bien posée sur la paupière de l'enfant. Eh bien ! dis-je à mon vieil ami, j'ai gagné mon pari, et les deux essaims d'abeilles sont à moi ! En effet, il me paya loyalement, ajouta mon oncle, mais il n'en était pas moins bien peiné d'avoir *là*, devant lui, une preuve vivante d'une erreur écrite, imprimée..... »

— « Euh...., dit en souriant le premier consul, ce ne » serait pas la seule..... »

« — Général...... »

Et mon oncle s'arrêta, parce qu'il aurait entrepris une de ces discussions dont il ne sortait jamais sans se fâcher, et sérieusement. Le respect qu'il portait au premier consul, sa reconnaissance pour les bontés dont il comblait notre famille [1], lui interdisaient la réplique; mais il disait, en revenant de Saint-Cloud:

» — C'est bien dommage ! Comment le premier consul qui connaît si bien M. de Buffon peut-il l'accuser d'erreur !.....»

C'est parce qu'il le connaissait en effet.

[1] Dans le courant de la même année, le premier consul nomma mon beau-père conservateur des eaux et forêts à Dijon, mon beau-frère ; receveur-général de Lot-et-Garonne; mon oncle, à l'évêché de Metz; et mon frère, commissaire-général de police à Marseille. Il faut remarquer que sa bonté n'était pas faveurs aveuglément répandues; mon oncle méritait la place qu'il occupait dans l'église; mon beau-frère était l'un des financiers les plus probes et les plus honnêtes que le premier consul pouvait mettre dans une recette générale; mon beau-père s'était occupé toute sa vie d'administration forestière. Quant à mon frère, ceux qui l'ont connu savent qu'il pouvait prétendre à une place plus élevée encore que celle qu'il occupait.

CHAPITRE XXIII.

Mort de ma mère.—Honneurs funèbres rendus à ma mère par Junot.—La famille de mon mari et mon frère comblés des bontés du premier consul. — Délicatesse de Bonaparte. — Mésintelligence entre deux frères. — Lucien et madame Leclerc. — Départ de madame Leclerc pour Saint-Domingue. — Singulière proposition et projet fou. — Le commandant de Paris commandant du Cap. — Cargaison de robes et de chapeaux.—Les bêtes féroces de Saint-Domingue. — Les singes et Toussaint-Louverture. — Scène bizarre. — Le chapeau et le panache. — Les cheveux coupés. — Reddition de Saint-Domingue.

Un grand malheur avait frappé notre famille; ma mère avait cessé de souffrir, mais nous avions perdu notre amie, notre joie..... sa perte enfin était un malheur pour nous, un de ces malheurs que rien ne répare, dont rien ne console; un de ces malheurs dont les larmes n'ont rien de fastueux, dont le désespoir n'a rien d'éclatant, mais dont la plaie est incessamment vive et saignante, dont chaque instant vous rappelle l'amertume, parce que chaque instant vous voyait, avant qu'il arrivât, vous occuper de celle que vous avez perdue, et cette négative contre laquelle votre cœur se frappe, est une angoisse à nulle autre comparable et dont ne peuvent parler ceux qui n'ont pas perdu une mère adorée. Les souffrances de la mienne étaient devenues si cruelles qu'il aurait fallu avoir une âme plus qu'égoïste pour ne pas songer que la fin de ces tortures de tous les momens était enfin venue pour elle. Sa vie n'était qu'une suite d'heures plus pénibles à supporter les unes que les autres par le poids de leur succession..... Elle ne souffre

plus, écrivis-je à Albert après notre malheur, elle ne souffre plus!

Junot voulut que son respect et son attachement pour sa belle-mère fussent prouvés d'une manière ostensible; et les honneurs funèbres qui furent rendus à ma mère, et auxquels assistèrent non seulement ses amis et toutes les personnes de sa connaissance, mais aussi tout ce que nous connaissions, ce qui formait la totalité de presque toute la société de Paris, ont été une preuve des sentimens qu'il avait pour elle. Lorsque j'appris plus tard les détails de cette cérémonie, leur amertume fut adoucie pour moi, par ce que je vis d'admirablement bon et sensible dans la conduite de Junot; ce ne fut pas la somptuosité de cette fête lugubre qui me flatta : à côté de la mort la vanité trouve rarement sa place, et les armes de la maison de Comnène, brodées sur un drap mortuaire, n'étaient là que pour me dire qu'un des membres de cette maison venait d'entrer dans son cercueil [1]!... Mais ce qui me toucha profondément, parce que Junot avait compris le cœur de celle qu'il honorait, c'était sa libéralité envers trois cents pauvres les plus malheureux de Paris. Ils avaient reçu des secours, et avaient été tous habillés de neuf au nom de celle dont ils entouraient le char mortuaire, et dont ils portaient le deuil en priant pour elle.... Combien Junot me fut cher, d'avoir ainsi deviné la consolation qui pouvait m'être la plus douce!

Albert était absent, il était alors à Marseille, où le premier consul l'avait nommé, ainsi que je l'ai dit, commissaire général de police. Charles Lacroix y était alors préfet, et le général Cervoni y commandait la division militaire; le général Cervoni et mon frère étaient d'anciens amis; leur liaison se renouvela dans les rapports journaliers que leurs

[1] L'envie et la méchanceté, que la mort ne désarme pas, s'emparèrent de cette action de Junot pour l'accuser d'un sot et ridicule orgueil auquel son âme ne donna jamais accès.

places nécessitaient entre eux. Cette amitié fut d'un grand secours à mon pauvre frère dans un si cruel moment. Si je n'avais pas été encore faible des suites de ma couche, je serais allée auprès de lui; je connaissais toute sa tendresse pour notre mère, et le coup devait l'avoir frappé si rudement que je sentais combien ma présence devait lui être nécessaire : aussi, je le répète, une impossibilité positive put seule m'empêcher d'aller le joindre.

Le premier consul fut très-bien dans cette circonstance pénible. Rien ne parut rappeler les anciens démêlés qui l'avaient éloigné de ma pauvre mère. Junot me rapporta de lui les paroles les plus amicalement consolantes, et madame Bonaparte me fit l'honneur de venir me voir; elle était avec Lucien qui arrivait d'Espagne. La vue de Lucien me fit mal; je ne m'attendais nullement à sa visite, et je dus lui paraître bien bizarre dans l'accueil que je lui fis. Je ne sais s'il vit sur mon visage une altération produite par les souvenirs que sa présence me rappelait; mais il eut le soin de m'éviter la peine plus vive qu'il aurait produite en moi, en me parlant d'un sujet qu'il était bien difficile d'aborder sans toucher à une plaie encore bien vive. Hélas! il savait combien il était cher à ma mère! elle l'aimait presque autant qu'Albert; elle jouissait de ses succès, elle souffrait de ses peines. Son départ pour l'Espagne l'avait fort affectée, et je me rappelle que, malgré ses souffrances, elle se faisait raconter par Junot tout ce que le jeune ambassadeur faisait de bien à Madrid. Junot était un peu partial pour Lucien, comme tous ceux qui étaient fort attachés au premier consul. J'ai toujours eu de la peine à trouver le motif de cette sorte de scission entre les deux frères; je dois dire ici en toute justice, que jamais je n'ai entendu Lucien dire une parole malveillante contre son frère, et que souvent le premier consul se laissait aller à des mots blessans envers Lucien, même loin de lui. Mais Junot était juste cependant, et la conduite de Lucien en Espagne, le traité de Bada-

joz [1], celui de Madrid; l'autre traité secret de Saint-Ildephonse, par lequel la Louisiane, abandonnée à l'Espagne lors de la paix honteuse de 1793, nous était rétrocédée; toutes ces nouvelles ne pouvaient que toucher un cœur français comme le sien, et il savait gré à celui qui, loin de la France comme dans la chambre de ses représentans, défendait toujours les intérêts de la patrie, et dont la voix s'élevait toujours en faveur de sa gloire et de sa prospérité.

Nous avions perdu madame Leclerc; elle avait été, non pas contrainte, mais fortement *invitée* par son frère à suivre son mari à Saint-Domingue. Je crois que le général Leclerc se serait bien passé de cette addition à son bagage; car c'était une vraie calamité, après qu'on avait épuisé le plaisir de la regarder pendant un quart d'heure, que d'avoir la terrible charge de distraire, d'occuper, de soigner madame Leclerc. Elle paraissait charmée de partir avec *son petit Leclerc*, comme elle l'appelait; mais elle en était désolée, et un jour je la trouvai dans un accès de désespoir et de larmes tout-à-fait inquiétant pour quelqu'un qui ne l'aurait pas connue comme moi.

« Ah! Laurette, me dit-elle en se jetant dans mes bras, que vous êtes heureuse!... Vous restez à Paris, vous.. mon Dieu! comme je vais m'ennuyer! et puis comment mon frère a-t-il le cœur assez dur, l'âme assez méchante pour m'exiler au milieu des sauvages et des serpens.... Et puis je suis malade. Oh! je mourrai avant d'arriver!.. »

Et les sanglots l'étouffaient avec une telle violence, que je craignis un moment qu'elle ne se trouvât mal. Je m'approchai de son canapé, et, lui prenant les mains, je lui parlais comme à un enfant de jouets et de pompons; je lui dis qu'elle serait reine là-bas; qu'elle irait en palanquin; qu'une

[1] Il fut aussi signé à Madrid. J'appelle ainsi le traité entre la France et le Portugal, par lequel les limites de la Guaîne française étaient reculées jusqu'à l'embouchure du fleuve des Amazones.

esclave serait attentive au moindre de ses mouvemens pour exécuter sa volonté ; qu'elle se promenerait sous des orangers en fleurs ; que les serpens ne devaient lui faire aucune peur, attendu qu'il n'y en avait pas dans les Antilles ; que les sauvages n'étaient pas plus à craindre ; que ce n'était pas là que la broche était mise pour rôtir les gens : enfin j'achevai mon discours de consolation en lui disant qu'elle serait bien jolie, mise à la créole.

A mesure que je parlais, madame Leclerc sanglottait moins bruyamment. Elle pleurait toujours, mais cela ne lui allait plus mal ; car, pour le dire en passant, elle faisait la *lippe* lorsqu'elle pleurait, ce qui ne lui allait pas bien du tout.

« Et tu crois donc, Laurette (elle avait la manie de tutoyer indifféremment les gens qui étaient près d'elle dans ses momens d'abandon), tu crois donc que je serai jolie, *plus jolie que je ne suis*, avec un madras mis à la créole, un petit corset, une jupe de mousseline rayée?.. »

Mais il faut avoir vu les yeux, l'expression sérieusement interrogante du regard, la physionomie réfléchie, pour avoir une idée juste de ce qu'était madame Leclerc oubliant qu'elle partait pour un pays où elle croyait être croquée, parce que je lui présentais une image de toilette nouvelle. Elle sonna sa femme de chambre.

« Apportez-moi tous les madras que vous avez ici. »

Elle en possédait d'admirablement beaux que ma mère lui avait donnés, et qui venaient d'un ballot d'étoffes des Indes que nous avait apporté le contre-amiral Magon. Il y en avait qui avaient coûté dans le pays jusqu'à cent gourdes. Nous choisîmes le plus joli, et comme cette coiffure était celle que ma mère portait habituellement dans son lit, j'étais accoutumée depuis mon enfance à diriger très-habilement les quatre coins cornus : aussi madame Leclerc fut-elle ravie de mon talent de *coiffure à la créole*, quand elle se fut regardée.

« Laurette, me dit-elle en s'arrangeant sur son canapé, tu sais combien je t'aime, ma petite? Tu m'as préféré Caroline..... enfin nous verrons si tu ne t'en repentiras pas... Écoute! je vais te prouver combien je t'aime, moi... Il faut que tu viennes à Saint-Domingue; tu seras la première après moi. Je serai reine, comme tu le disais tout à l'heure, et toi tu seras vice-reine. Je vais parler de cela à mon frère. »

Je crus vraiment qu'elle devenait insensée.

« Moi? aller à Saint-Domingue, madame! m'écriai-je; mais bon Dieu, à quoi donc pensez-vous?

» — Oh! je sais bien que cela est difficile, mais j'en parlerai à Bonaparte; et comme il aime Junot, il le laissera venir à Saint-Domingue... »

Elle était si diffuse dans ses paroles et même dans ses pensées, qu'il me vint à l'esprit qu'elle voulait demander pour Junot le commandement de l'expédition de Saint-Domingue, renvoyer le *cher petit Leclerc* à son armée d'Angleterre, de l'Ouest, je ne sais où il était avant, et puis s'en venir en pélerine, pour s'habiller à la créole, et soumettre l'île par sa beauté. On rira de moi d'avoir eu une semblable idée; mais qui a connu madame Leclerc ne me trouvera pas si absurde. Pendant que je la regardais d'un air étonné, elle poursuivit, en continuant à arranger les plis de sa robe et les cornes de son madras :

« Nous donnerons des bals; nous ferons des parties dans ces belles montagnes... (Elle oubliait déjà les serpens et les sauvages.) Junot sera commandant de la ville capitale.... Comment l'appelle-t-on?... Je dirai à Leclerc que je veux qu'il donne une fête tous les jours... Et puis nous emmenerons madame Permon. »

Et, tout en parlant ainsi, elle me pinçait le nez, me tirait les oreilles, parce qu'elle voulait singer son frère, et

qu'elle trouvait que ces manières avaient une façon dégagée, ayant un air royal; et puis, une autre fois, elle me donnait d'assez fortes tapes sur mon ventre, ce qui me causait de ces impatiences nerveuses qui vous sont pénibles au point de vous faire pleurer de colère, et la chose sera facilement comprise, si l'on veut se rappeler que j'étais enceinte de huit mois. Mais le ridicule de toute cette conversation, l'ennui qu'elle commençait à me donner, disparurent devant la dernière phrase de cette tête légère, qui ne contenait que du vent. Ma mère, qui l'aimait avec une tendresse égale à celle de madame Lætitia; ma pauvre mère, qui gisait alors sur un lit de souffrance, dont elle ne devait pas se relever!..... Je sentis que peut-être je pourrais répondre un mot dont la dureté ferait enfin sortir la belle rêveuse de son songe; et, remettant mes gants, je me disposais à partir, lorsqu'on annonça Junot, qui, ayant vu ma voiture à la porte, avait arrêté son cabriolet, et vint me délivrer.

« Vous arrivez à propos, s'écria madame Leclerc; mettez-vous là, mon cher général, et prenons nos arrangemens; car il est temps, poursuivit-elle en me regardant, et vous n'avez juste que celui qu'il vous faut pour que mademoiselle Despaux [1], madame Germon [2], Le Roi [3], Copp [4], madame Roux,... non, Nattier [5] vaut mieux; mademoiselle

[1] Célèbre marchande de modes.

[2] Couturière fort en vogue et méritant sa réputation.

[3] Marchand de modes et depuis tailleur de la cour, l'un des hommes entendant le mieux cette partie de tous ceux qui ont tenu un morceau de crêpe ou de satin.

[4] Cordonnier fameux. C'est lui qui, après avoir regardé un soulier que lui montrait une femme de ses pratiques, et qui s'était fendu dès la première heure qu'elle l'avait porté, s'écria après avoir long-temps cherché la cause du malheur arrivé à son ouvrage :

Ah! je vois ce que c'est! madame aura marché!

[5] Nattier commençait dès lors la réputation qu'il a si bien soutenue.

L'Olive, Lenormand [1], Le Vacher [2], Foncier [3], Biennais [4]. » (Et à chaque nom qu'elle comptait sur ses doigts, elle nous regardait d'un air de triomphe, comme pour nous dire : Quelle admirable mémoire ! et comme je sais choisir mes ministres aussi !) « Quant à moi, continua-t-elle, toutes mes affaires sont prêtes, et mes préparatifs achevés; mais, comme nous partirons bientôt, vous devez vous dépêcher. »

Junot avait un figure qui aurait certainement diverti une quatrième personne témoin de cette scène qui avait un bon côté plaisant. Il me regardait, regardait madame Leclerc, qui, le regardant à son tour, lui dit :

« Je vous emmène tous les deux à Saint-Domingue ; madame Permon aussi, et puis Permon. Oh ! nous serons tous à merveille là-bas. »

Junot fut un moment immobile; puis le plus bruyant des éclats de rire interrompit ce silence. Il y avait bien un peu d'impolitesse dans cette gaîté spontanée; mais j'ai su depuis qu'un clignement *à bonne intention* avait déterminé cette explosion de joie. Madame Leclerc fut étonnée de cette manière de témoigner sa reconnaissance, car elle s'attendait à ce que Junot se précipitât à ses pieds; mais vraiment elle était loin de compte.

« Ah ça ! dit-elle d'un petit air boudeur, voulez-vous m'expliquer ce que signifie cette gaîté? il me semble que ce n'est pas ainsi qu'on remercie une *ancienne amie* qui vous veut du bien.

» — Avez-vous eu la bonté de parler de vos intentions au

[1] Marchand d'étoffes, au Grand-Turc.

[2] Autre marchand d'étoffes, au Page.

[3] Bijoutier alors fort à la mode.

[4] Biennais était ce qu'il est encore, le meilleur et le plus excellent ouvrier, le plus élégant en tout ce qui concerne la tabletterie. Ses nécessaires sont d'une ordonnance si complète qu'il est impossible d'avoir un besoin, un désir qui ne soit pas satisfait en voyage avec un de ces nécessaires.

premier consul, madame? dit Junot, tout en riant encore, mais d'une façon plus calme cependant.

» — Non, sans doute, puisque c'est votre femme qui vient de me faire venir cette idée-là. »

Junot me regarda avec des yeux!... mais des yeux;... A mon tour, j'eus envie de rire.

« Comment! ma femme veut aller à Saint-Domingue? s'écria Junot.

» — Et pourquoi non?.... Elle sera la première après moi.... Elle connaît le monde; elle se met bien; elle est élégante, je lui donnerai des esclaves, et Leclerc vous fera commandant de cette grande ville....., le.... le....

» — Le Cap, dit Junot.

» — C'est cela précisément, le Cap..., le Cap... »

Et elle répétait, comme une perruche, ce mot qu'elle allait oublier dans cinq minutes.

« Je vous remercie infiniment, madame, répondit Junot avec un sérieux comique; mais en vérité j'aime mieux, si vous le permettez, rester *commandant de Paris.* Ensuite il existe un léger obstacle auquel vous ne paraissez pas songer. »

Et, m'entourant de ses deux bras, il m'attira à lui, m'embrassa et posa sa main sur mon immense rotondité.

Madame Leclerc ouvrait ses yeux plus que de coutume, lorsqu'elle était étonnée, ce qui arrivait souvent; et, pour le dire en parenthèse, c'était une petite *manière* qui lui allait fort bien; elle me regarda, puis la montagne que j'avais devant moi, et dit :

« Je n'y avais pas pensé. »

Il faut convenir que la distraction était forte. — Mais, reprit-elle, que fait cela? Qu'importe à votre enfant de crier pour la première fois sur la terre ou sur l'eau?... — Je donnerai à Laurette un vaisseau pour elle toute seule... Ah!... qu'avez-vous à dire, monsieur Junot? — J'espère que je fais bien les choses?... Je vais faire écrire à Brest,

où nous nous embarquerons, que l'on arrange un vaisseau tout exprès. Villaret-Joyeuse est un aimable homme; il fera tout ce que je voudrai. — Allons, venez m'embrasser tous les deux.

« Pour vous embrasser, madame, dit Junot qui riait à en perdre la respiration, certainement je suis trop heureux d'en recevoir la permission pour n'en pas profiter... Quant à notre départ, nous laisserons là ce projet que l'amitié de Laure pour vous lui avait sans doute inspiré... Je ne crois pas d'ailleurs, ajouta-t-il, que le premier consul y eût consenti. Vous savez qu'il nomme assez volontairement ses généraux sans être influencé par des sentimens privés, tels que ceux qui existent dans cette affaire. »

Et Junot se mit à rire de nouveau.

« Mais, poursuit-il, je n'en suis pas moins reconnaissant de vos intentions, madame, et croyez que je les sens vivement; seulement... et le malheureux rire redoublait encore, une autre fois ayez donc la bonté de me les témoigner autrement qu'en faisant accoucher ma petite Laure au milieu de l'Océan, en me donnant le commandement du Cap au lieu de celui de Paris, et tout cela parce que nous sommes de vieux amis. »

Junot s'était mis à genoux sur un tabouret placé près de la chaise longue de madame Leclerc, et il lui racontait ce que je viens de dire tout en lui baisant les mains et avec un ton de voix qui ne pouvait pas offenser, mais qui pourtant était railleur et pas mal impertinent; mais madame Leclerc ne pouvait comprendre la finesse de nuances qu'il mettait dans ses paroles et dans tout ce qu'il faisait et disait en ce moment. Cependant, comme elle avait une espèce de finesse qui lui était naturelle, elle comprit par une sorte d'instinct que Junot se moquait d'elle; et tout à coup, soit qu'elle éprouvât une véritable peine de voir un projet formé recevoir un échec aussi péremptoire, soit qu'elle en eût une aussi réelle d'être raillée devant moi par Junot, dont

cent fois elle m'avait vanté son ancienne passion pour elle, le fait est qu'elle le repoussa assez fortement pour le faire tomber du tabouret sur le tapis, et dit en sanglottant : « Ayez donc de l'attachement pour des ingrats !... Moi qui aime Laurette comme une sœur (et en vérité ce n'était pas beaucoup dire), et vous, Junot, qui refusez de venir avec moi pour me défendre dans un pays où je vais être comme une pauvre abandonnée... »

Et les larmes tombaient à verse.

« Je ne me refuserai jamais à secourir une femme en péril, dit Junot, se relevant avec une expression moitié sérieuse, moitié moqueuse; mais permettez-moi de vous dire que ce n'est pas votre position.

» — Ah! continuait-elle sans l'écouter et toujours en pleurant, vous n'auriez pas fait toutes ces réflexions-là lorsque nous étions à Marseille!... Vous ne m'auriez pas vue partir aussi tranquillement pour aller me faire manger... Que sais-je, moi? enfin, affronter tous les dangers qu'on court dans un pays rempli de sauvages et de bêtes féroces!... Et moi qui avais tant parlé de votre attachement pour moi à Laurette!.... »

Pour le coup, il fallait céder au besoin de rire. Cette interpellation positive, faite à un mari en présence de sa femme, pour l'amener à faire acte de soumission, et cela sans amour, sans une seule idée même de caprice, puisque cinq minutes avant mon arrivée elle ne pensait ni à moi ni à Junot; tout cela me parut si bouffon, que je me laissai aller à un accès de gaîté, tel qu'il gagna Junot que cette scène commençait à fatiguer.

« Allons, soyez raisonnable, dit-il à la belle pleureuse avec le ton d'autorité amicale d'un vieil ami. Ne pleurez plus, cela gonfle les yeux, pâlit les joues et rend la plus jolie femme presque laide. Vous êtes si belle!..... et vous voulez qu'il puisse vous arriver malheur!.... Quand vous n'auriez pas pour défenseur un brave et bon soldat, car

votre mari est l'un et l'autre, un regard de ces yeux-là adoucira Christophe, Toussaint-Louverture et leur troupe de singes noirs. »

Elle ouvrait de grands yeux.

« Comment, ils ont des singes noirs pour soldats ! Voyez un peu !

» — Je n'ai pas tout-à-fait dit cela, répondit Junot ; mais regardez un peu cette figure-là, et puis cherchez de l'homme dans cette physionomie. »

Et il montrait de la main une gravure anglaise représentant Toussaint-Louverture dans son costume de cérémonie, ayant un chapeau à trois cornes surmonté d'un panache sous lequel on voyait un visage ayant bien l'intention d'appartenir à un être humain; mais dont le nez épaté, les petits yeux féroces et malins, l'immense lèvre inférieure, toute la face enfin offraient une parfaite ressemblance avec le général Jacquot[1].

Le vent avait soufflé d'un autre côté. Il n'était plus à l'orage depuis que Junot avait parlé de Toussaint-Louverture et de son chapeau à panache. « Ce qui prouve, disait madame Leclerc, qu'il y a des plumassiers au Cap. » — Elle avait oublié ses alarmes, les serpens et tout le reste. Mon mari, voulant profiter de ce moment de bonace, me fit un signe de prendre congé, et nous partîmes.

Nous fûmes plusieurs minutes avant de cesser le plus fou des rires. — Nous étions bien jeunes tous deux alors, et vraiment eussions-nous été plus âgés, il aurait encore fallu rire et se moquer de la scène que nous venions de jouer en y étant acteurs involontaires.

« Ah çà, me dit enfin Junot, est-ce que par hasard tu

[1] Singe fort habile et que son maître menait dans toutes les maisons où il était demandé pour faire des tours. Il portait ordinairement un habit de général, et répondait au nom du général Jacquot.

lui aurais dit un mot qui pouvait lui faire croire à l'*impitoyable* volonté d'aller au pays des *Mornes?* »

Je racontai toute l'affaire à mon mari; quoique depuis long-temps je connusse madame Leclerc, elle l'étonna encore moins que moi. Il lui prenait, par intervalle, des retours de gaîté qui provoquaient la mienne, et ce fut ainsi que nous fîmes la route de la maison de madame Leclerc à la nôtre. Il m'expliqua *pourquoi il était si amusé* de cette intention subite de la jolie capricieuse de m'emmener avec elle à dix-huit cents lieues de Paris, comme on propose à une de ses amies de venir passer six semaines dans son château.

« Mais elle t'aime donc toujours? demandai-je à Junot.

» —Elle? — Mais elle ne m'a jamais aimé d'abord, et puis quand elle aurait été touchée d'une passion que je ressentais comme on peut l'éprouver à vingt-quatre ans avec une âme ardente et une tête tout aussi volcanique, il y a vraiment bien des jours qu'elle en a perdu le souvenir, et je puis dire qu'elle a bien fait. Mais comment peux-tu méconnaître ici un des côtés de ce caractère bizarre, quoique habituellement il soit sans couleur? Tu es arrivée chez madame Leclerc dans un moment où elle était sous l'empire d'une de ces affections nerveuses auxquelles les femmes, et les femmes comme elle, sont fort souvent sujettes. Ta vue a redoublé l'attendrissement, mais d'une manière tout instinctive; tout simplement parce que tu lui rappelais de beaux jours. Tu lui as parlé de toilette *à la Virginie*, et tout de suite elle s'est rappelé qu'à Marseille, lorsque j'étais amoureux d'elle comme un fou, lorsque l'excellente madame Bonaparte la mère aurait elle-même voulu me nommer son fils, et que le premier consul, toujours prévoyant et prudent, répétait:

« Vous n'avez rien ni l'un ni l'autre. »

» Je disais moi dans mon délire:

» —Mon général, voyez Paul et Virginie..... On a préféré la fortune au bonheur: qu'en est-il arrivé?

» Et comme le premier consul n'a jamais été sentimental, il levait les épaules sans répondre autrement que par sa phrase accoutumée.

« Vous n'avez rien ni l'un ni l'autre. »

» — Mais il n'est pas possible, dis-je à Junot, que ce soit le madras dont je lui ai tourné les cornes rouges et vertes qui ait amené tout ce déluge d'impertinentes sottises.

» — Il n'y faut pas chercher une autre cause. L'imagination de madame Leclerc est en complète stagnation pour beaucoup d'objets. En revanche, elle franchit d'immenses distances, elle devient créatrice, relativement à des choses absurdes pour tout autre, Elle est, par exemple, d'une ignorance complète à laquelle je ne puis égaler que sa vanité; eh bien! ces deux parties de sa personne, car l'ignorance, quoique chose négative, est une portion d'elle-même par l'emploi qu'elle en fait; ces deux parties font en peu d'instans un chemin que l'imagination la plus spirituelle pourra difficilement parcourir... Je la connais, poursuivit Junot en souriant, et comme répondant à une pensée intérieure qu'il voyait sur mon front, quoique je ne disse rien..... Je la connais bien... Ainsi, cette vanité dont je parle lui faisait croire de bonne foi que je devais être trop heureux de faire partie de l'expédition de Saint-Domingue. Elle se rappelait le temps où je me mettais à ses pieds comme un chien couchant; j'étais un esclave rentrant sous le joug et trop content, selon elle, de m'y retrouver.... Quant à toi, ma pauvre Laure, tu aurais *tourné les cornes du madras*, tu aurais donné ton avis pour la toilette *à la Virginie*, parce que *tu es élégante..... que tu te mets bien...*

» — Et Albert? dis-je.

» — Oh! Albert!... il aurait joué de la harpe.

» — Et tu crois qu'elle en aurait vraiment parlé au premier consul, si tu n'étais pas arrivé?

» — Sans nul doute, car, je te le répète, elle est d'une entière bonne foi. Elle était convaincue que tout ce qu'elle

ajouté au reste, lui ôterait son originalité et la spécialité dont est vraiment revêtue madame Leclerc. Ce vague dans les idées, ce terne dans la pensée, cette démence frivole, étaient, comme on le sait, les élémens dont se formait son caractère, si la réunion de telles choses forment en effet un caractère. Mais c'est surtout à l'époque que je retrace, qu'elle était dans toute la force de cette manière d'*être*; elle n'avait aucune méchanceté réfléchie; ne *minutait* aucune noirceur, et même elle obligeait lorsque l'obligeance ne lui donnait pas de fatigue. Ellé était légère, inconsidérée, oublieuse, et tout cela avec *un aplomb* (ce qui est étrange à dire) dont on ne peut donner l'idée à ceux qui n'ont pas vécu auprès d'elle, mais qui sera compris par tout ce qui l'a connue particulièrement. Elle n'était, par exemple, rien moins que naïve assurément, et pourtant il lui arrivait chaque jour de dire, de faire des choses qu'une jeune fille, une enfant n'auraient pas imaginé, tout cela mêlé avec de graves intérêts, des affaires importantes dont dépendaient quelquefois l'état et l'existence de quelqu'un; et si vous lui disiez qu'elle avait eu tort, si vous lui faisiez remarquer ce qu'elle avait fait, les conséquences qui en étaient résultées, elle disait comme elle le fit en me regardant lorsque Junot lui parla de ma grossesse:

« C'est singulier!..... Je n'y pensais plus! »

Et j'étais grosse de huit mois.

Enfin l'escadre mit à la voile dans le mois de décembre de l'an 1801. Ce que madame Leclerc emporta de robes, de chapeaux, de bonnets, de futilités multipliées, ne se peut nombrer. Trente-quatre vaisseaux de ligne, vingt-deux frégates, une immense quantité de bâtimens de guerre, suivaient le vaisseau qui portait la belle Cléopâtre, et dans lequel tout ce que le luxe et l'élégance peuvent ajouter à l'utilité avait été réuni pour que la charmante voyageuse n'eût pas même un désir à former. Le général Leclerc aurait été assez porté à ne pas admettre cette foule d'indis-

pensables inutilités; mais madame Leclerc le prit sur un tel ton à la première parole qu'elle entendit, que le mari s'empressa de se taire pour avoir la paix pendant cet exil auquel il était condamné. C'était un bien singulier mariage que celui-là. Je n'ai jamais compris la raison qui l'avait fait faire; car celle que l'on donnait était absurde. Madame Leclerc traitait son mari despotiquement, et pourtant elle en avait peur, non pas que ce fût lui qui lui imposât, mais bien le premier consul. Au surplus, elle exigeait de lui des choses bien amusantes à raconter si l'on avait place pour tout dire; mais on ne peut rester toujours devant le même portrait. J'y reviendrai.

Par exemple, pour le divertissement de ceux qui lisent ces Mémoires, je raconterais plusieurs histoires arrivées à l'époque d'un voyage que madame Leclerc fit plus tard à Aix-la-Chapelle. Il y en a une, entre autres, qui est bien la plus bouffonne des choses. Elle sera bien un peu difficile à dire; mais il est possible de tout raconter, dit-on; et puis les héros de l'aventure sont un mari et une femme : quoi de plus convenable?... L'une des deux parties du couple doit, m'a-t-on dit, et à mon excessif, prodigieux, inconcevable étonnement, publier des souvenirs sur l'empire. Cela me rappelle un homme qui parlait toujours de l'Inde devant des gens qui savaient ce qui en était, et qui enfin, impatientés des mille histoires racontées d'une voix bruyante, demandèrent au narrateur s'il avait jamais été dans l'Inde.

« Moi, monsieur? je n'y ai jamais mis le pied, j'en serais bien fâché; mais j'ai un frère, par exemple, qui a fait toute sa vie le *projet* d'y aller. »

On m'a dit que cette personne avait parlé de mes Mémoires avec une parole qui sentait la pomme verte... Pour une personne d'esprit, c'est bien peu de bon goût.

Cette expédition de Saint-Domingue trouvait alors beaucoup d'approbateurs et beaucoup de détracteurs. On pré-

tendait que c'était folie d'affronter une population lointaine, dont le naturel farouche n'accorderait aucun quartier à nos soldats, qui couraient ainsi le double danger de la guerre et d'un climat meurtrier. On voyait partir avec peine une aussi belle armée pour l'Amérique, lorsque l'Égypte ne nous avait pas encore rendu les restes de celle que l'Afrique avait presque engloutie. Quelques uns prétendaient que Toussaint-Louverture, malgré sa profonde ambition, sa cruauté même, était nécessaire à conserver dans le gouvernement à vie que lui avaient conféré les hommes de la colonie. Il avait des talens militaires fort distingués, une adresse politique, ou plutôt une ruse habile, qui avaient enfin sauvé Saint-Domingue du joug de l'Angleterre, et surtout de ses propres fureurs. L'opinion des personnes dont je rapporte les paroles était donc que le premier consul laissât Toussaint-Louverture se donner tant qu'il voudrait le nom de *premier des noirs*[1]; qu'il devait le reconnaître comme gouverneur de Saint-Domingue, mais soumis au gouvernement français, ainsi que Toussaint le voulait en effet.

Mais le premier consul disait, avec raison, que Toussaint n'était qu'un fourbe qui, tout en protestant de son dévouement au gouvernement consulaire, méditait de soustraire les Antilles françaises à l'autorité de la république. « Je suis le Bonaparte de Saint-Domingue, avait dit Toussaint; la colonie ne peut exister sans moi; IL FAUT qu'elle me garde. »

De tels sentimens, de la part de cet homme, devaient en effet alarmer pour le sort à venir de l'île et de ses colons, surtout avec la connaissance de ses deux lieutenans Christophe et Dessalines. Un de mes cousins germains, qui servait à cette époque dans la marine, et qui, arrivé à Saint-

[1] Toussaint-Louverture, lorsqu'il fut reconnu par le gouvernement consulaire comme commandant de Saint-Domingue, écrivit au premier consul avec ce protocole : « Toussaint, le premier des noirs, à Bonaparte, le pre» mier des blancs. »

Domingue, et servant comme volontaire dans l'armée de terre, fut prisonnier de Dessalines, m'a raconté de ce *monstre*, car il ne mérite pas le nom d'homme, tout ce que l'imagination la plus assombrie, la plus vaste en conceptions tragiques, peut se figurer d'épouvantable et de sanguinaire. Bonaparte connaissait le caractère de ces hommes de sang; il voulait ramener la paix et l'abondance dans cette belle colonie, et la chose n'était possible qu'en maintenant les noirs. Dans le court espace de temps qui s'écoula entre la soumission et la nouvelle insurrection de l'île (c'est-à-dire des noirs), dont le rétablissement de l'esclavage à la Guadeloupe fut le prétexte, Saint-Domingue redevint florissante; les campagnes étaient cultivées, et tout se ranimait. C'est alors que Toussaint qui, lors de la soumission de l'île, s'était en apparence retiré pour vivre tranquille sur l'une de ses terres, se mit à comploter et à organiser un nouveau massacre des blancs. J'ai eu à cet égard des détails bien curieux[1], qui sont inutiles dans cet ouvrage, mais qui cependant pourraient jeter un jour assez vif sur des faits de cette époque. Je veux dire que l'Angleterre n'était pas étrangère aux nouveaux projets de Toussaint, qu'elle les excitait même, et que plus d'une fois l'argent anglais a PAYÉ notre sang. Quoi qu'il en soit, Toussaint-Louverture fut enlevé au milieu de la nuit; transporté à bord d'un vaisseau qui l'amena en France, il fut mis au château de Joux, puis ensuite à la citadelle de Besançon, où il mourut d'une manière précipitée, qui fit dire une absurdité; car, pour que la mort de Toussaint fût violente, comme quelques voix le publièrent, il aurait fallu qu'il y eût *un seul* motif; il n'en existait pas.

Mais une des grandes raisons de la perte de St-Domingue,

[1] J'ai deux histoires arrivées dans les mornes de l'Ouest; l'une a pour héroïne la femme de mon cousin elle-même, et l'autre un jeune homme qui est demeuré à Saint-Domingue, où il a épousé la mulâtresse qui l'a sauvé. Si je puis, je raconterai les deux histoires à la fin du volume, si j'ai de la place.

et de la nullité de cette expédition immense partie de Brest, de Lorient et de Toulon, ce fut l'impéritie, ou plutôt l'administration cauteleuse du général Leclerc. On a beaucoup accusé le général Rochambeau, parce que les journaux ne pouvaient pas alors accuser le beau-frère du premier consul; et c'est toujours ainsi que va le monde. Mais il existe pourtant des yeux qui voient, des oreilles qui entendent; la vérité est recueillie; tôt ou tard elle parle pour être entendue. Sans doute le général Rochambeau s'est laissé aller à commettre des actes d'un haut arbitraire; mais dans quel état lui a été remise la colonie? lorsque l'esprit de l'île était en entier perverti par l'effet de la conduite du général Leclerc; l'enlèvement de Toussaint, le rétablissement de l'esclavage aux Grandes-Antilles, et la détermination bien connue de la volonté de se rétablir à Saint-Domingue. Ajoutez à ces causes, la fièvre jaune, le blocus d'une flotte anglaise, l'insurrection générale des noirs, l'extinction des trois quarts de l'armée, et puis il faut alors décider, après cela, si M. de Rochambeau a de si grands torts; il faut juger sa position, et voir ce qu'il pouvait faire sans employer des moyens violens sans doute, mais que le malheur de l'état des choses imposait par une dure nécessité. Je suis loin d'excuser M. de Rochambeau; mais enfin j'ai parlé avec beaucoup de personnes qui ne l'ont pas quitté, et qui m'ont donné des détails relatifs à cette époque, qui me font bien hésiter avant de le condamner. Pressé par les noirs qui avaient levé l'étendard de la révolte avec plus de furie et de rage que jamais, il était entre eux et une flotte anglaise; il se rendit, n'ayant pas six mille hommes avec lui. La maladie, les assassinats, les combats avaient moissonné cette belle armée si florissante deux ans avant, lorsqu'elle s'était embarquée à Brest et à Lorient; il semblait que la mort avait voulu la décimer avec une hâte cruelle; les moyens de destruction s'étaient multipliés autour d'elle, et quelques débris seulement revirent la France.

Madame Leclerc revint en Europe avec le corps de son mari. Elle l'avait fait enfermer dans un cercueil de bois de cèdre, puis elle avait coupé ses cheveux, et son retour avait lieu maintenant comme celui d'Artémise. Malgré tout cet étalage d'une immense douleur, on n'était pas fort attendri par la vue de ce fastueux désespoir ; et le premier consul lui-même, lorsqu'on lui dit que sa sœur avait fait offrande de sa chevelure au défunt, et qu'elle n'avait plus un cheveu:

« —Oh ! elle sait bien qu'ils n'en repousseront que plus » beaux après avoir été coupés », dit-il en riant.

CHAPITRE XIV.

La paix avec l'Angleterre. — Phrase remarquable du premier consul aux députés belges. — Gloire de la France sous le consulat. — Vie intérieure de Bonaparte. — Alliance avec la Turquie. — Projet de Henri IV réalisé par Napoléon. — Les limites naturelles et les traités. — Réponse aux calomniateurs de Bonaparte. — Sincère désir de la paix. — Juste orgueil des Français. — L'amour de la patrie. — M. de la Vaupallière en Russie. — Le duc de Fronsac et M. de Langeron. — Patriotisme d'un émigré. — M. de Calonne. — Anecdote de l'Ermitage. — L'homme ridicule.—Mot de Bonaparte sur M. de Calonne. — Le comte d'Artois et Catherine. — Les Français en Russie et l'acte d'abjuration. — *La Marseillaise* à la cour de Catherine, et bizarre contradiction.

La paix avec l'Angleterre était définitivement signée. Le traité d'Amiens avait ratifié les préliminaires de raccommodement avec la grande rivale, le 25 mars 1802. Joseph Bonaparte avait été encore notre messager de paix et de tranquillité pour ce nouvel arrangement qui terminait les querelles européennes. Le temple de Janus était enfin fermé, et la France au plus haut point de gloire et de puissance réelle où jamais depuis elle ait pu parvenir, parce que, sortant d'une lutte avec l'Europe tout entière, elle était victorieuse, agrandie et redoutée.

Les colonies prises par l'Angleterre nous étaient restituées. Le cours de l'Escaut demeurait notre bien, ainsi que les Pays-Bas autrichiens, une partie du Brabant, la Flandre hollandaise et une foule de villes, telles que Maëstricht, Wenloo, etc.

Je me rappelle, à propos de cette partie de notre *fortune nationale*, une belle phrase du premier consul aux députés belges : lorsque les conférences de Lunéville s'ouvrirent, ils allèrent remercier le chef de la république d'avoir soutenu les droits de ceux *qui ne voulaient pas* une autre protection que celle de la France.

« — Ce n'était que justice, répondit le premier consul à » la députation[1] ; le traité de Campo-Formio avait déjà » constaté la position de la Belgique. Dans les années qui se » sont écoulées depuis ce traité, nos armes ont eu des revers. » On a pensé que la république pouvait faiblir et céder parce » qu'elle était moins heureuse, c'est une grave erreur. La » Belgique fait partie de la France comme sa plus ancienne » province, comme tous les territoires acquis par un traité » solennellement authentique, comme la Bretagne, la Bourgogne... Et l'ennemi EUT-IL ÉTÉ AU FAUBOURG SAINT-ANTOINE, le gouvernement français ne DEVAIT JAMAIS ABANDONNER SES DROITS. »

Telles furent les paroles de Napoléon aux députés belges. Oui, la France était alors radieuse !... Indépendamment des possessions du Nord, formant maintenant ces barrières naturelles pour lesquelles tout Français doit à jamais combattre, elle se voyait maîtresse de la partie de l'Allemagne située au littoral du Rhin, ainsi que d'Avignon et du Comtat ; puis Genève, la presque-totalité de l'évêché de Bâle et la Savoie, et Nice... La république fondait, protégeait des états ; elle érigeait en royaume le grand-duché de Toscane ; la Lombardie autrichienne devenait sous ses auspices république italienne ; Gênes prenait le nom de république ligurienne, et tous ces états venaient s'abriter sous le vaste drapeau tricolore, se fiant à la vigueur et à la vigilance du coq gaulois. La république prenait sous sa protection l'a-

[1] Voyez le discours du premier consul aux députés belges, lorsque la députation lui fut présentée à la fin de l'année 1800 ; il est dans le *Moniteur*, à la date du mois d'octobre 1800.

quatique Batavie. La république avait, par ses nouveaux traités avec l'Espagne et le Portugal, reconquis les colonies qui devaient faire revivre notre pouvoir dans un autre hémisphère. La république, par le traité secret de Saint-Ildefonse, et par les soins de Lucien Bonaparte, avait vu rentrer, sous le drapeau de ses couleurs, la belle et fertile Louisiane, que la paix honteuse et humiliante de 1793 nous avait fait abandonner à l'Espagne; maintenant elle nous donnait une attitude imposante dans le golfe du Mexique, et imposait fortement à l'Union américaine; car cette colonie de la Louisiane devenait un point d'attaque formidable dans le cas d'une rupture. La république avait réuni des territoires portugais, qui, avec leurs longues landes désertes, formaient à la Guiane française d'impénétrables frontières. La république enfin, à ce moment du gouvernement consulaire, a été plus grande que ne le fut même jamais l'empire. Napoléon fut immense sans doute, son soleil de gloire est impossible à fixer, et rien n'altère la pureté de ses rayons lumineux. Mais Bonaparte, premier consul, ayant, en quelques mois seulement, retiré la France du fond de l'abîme où la tenait plongée le gouvernement directorial, me paraît un colosse admirable dans toutes ses proportions. Il n'est point ici de sentimens prévenus, de ces impressions où le passé surgit et efface les événemens ultérieurs. Non. Je me reporte à cette année 1802, où l'Angleterre avait déserté ses rivages pour venir admirer cet homme qu'elle pouvait ne pas aimer, mais que le jugement de ce peuple éminemment judicieux avait su apprécier dans ses parties héroïques et dans tout ce qu'il avait d'admirable. Cette époque est encore un de ces jalons auxquels il faut s'arrêter après les avoir plantés. Je le dois d'ailleurs par esprit de justice; je ne sais si je parviendrai à bien rendre ma pensée et à faire partager aux autres le sentiment intime que j'ai, que tous les projets du premier consul étaient positivement pour la gloire, la paix et le bonheur de la France. Cette

opinion peut m'être contestée, mais ne sera jamais altérée. J'ai gardé trop de souvenirs de tout ce que je lui ai entendu dire alors; j'ai sous les yeux en ce moment des extraits de ces conversations qu'il a eues avec M. Fox, et dont on gardait la mémoire comme de précieux documens. J'ai dans mon âme, dans mon souvenir, tout ce qui peut consolider cette opinion qui ne saurait être combattue que par une malveillance, telle que celle qui poursuit la mémoire de Napoléon. Mais cependant que peut la malveillance, n'ayant de force que son venin? il est des faits tellement notoires que toute voix reste muette devant eux. Peut-on nier l'existence de cette grandeur de la France, de cette république qui paraissait alors *impérissable*, lors du traité de la paix d'Amiens? Cette consistance de territoire européen, ces possessions d'outre-mer revenues à la mère-patrie, ces nombreux élémens de prospérités, ces richesses non développées, mais dont la *nymphe*, la *coque* est formée, et qui ne demandent qu'à éclore, tout cela *était-il*, tout cela *est-il* donc devenu illusoire? Non sans doute. Eh bien! pourquoi donc alors vouloir mettre tous ces avantages aux mains d'un homme que la haine voudrait rendre, dans sa bêtise et dans son délire (car la haine est toujours sotte et folle), un de ces êtres dont la vulgarité nous frappe chaque jour?

La première carrière du général Bonaparte fut celle d'un chef d'armée. Là nous vîmes se développer les plus brillantes qualités militaires; là nous vîmes l'homme dont la postérité dira dans son équité :

Jamais les bandes de France ne furent conduites par un plus habile, par un plus vaillant!

Lorsqu'ensuite le général Bonaparte devint le consul, le dictateur, le chef, si vous voulez, de trente millions de ces mêmes Français qu'il menait à la victoire, osez dire qu'il ne montra pas d'ESTIMABLES qualités; je ne me servirai pas d'un autre mot. Le perfectionnement de tout ce que l'Assemblée constituante, puis la Convention dans son bon

temps, avaient ébauché, fut opéré par lui. Examinez la vie du premier consul à l'époque où nous sommes arrivés, je défie toute accusation tendant à l'attaquer comme homme privé [1]. Car je ne parle pas ici de ce que peuvent dire des voix mensongères; de ces voix qui articulent des invectives aussi sottes que fausses; et que de choses absurdes ont été prononcées dans les salons de gens ayant dans le monde un rang, une fortune, une considération qui auraient dû les mettre en mesure de connaître parfaitement l'homme qui donnait alors sa vie; qui en usait les ressorts par un travail continu et forcé, en faveur de cette même patrie pour laquelle il aurait donné plus que cette vie alors; et dont alors quelques enfans ingrats ou stupides ne le connaissaient pas pour ce qu'il était véritablement!

Mais enfin, en repoussant toute prévention, en éloignant tout souvenir imposant, la reconnaissance que lui doit une famille *dont tous* les membres avaient été placés dans une position heureuse et honorable; en séparant le premier consul de cette prévention, je ne puis, dis-je, que rendre justice à cet homme. Je le vois, profitant du penchant de la Turquie pour la France, former en même temps en Allemagne cette agrégation générale, donnant de la force aux faibles et diminuant celle des despotes; cette agrégation imaginée par Henri IV et Sully, et mise enfin à exécution par le général Bonaparte... Je le vois exerçant la prépondérance de la république française sur le reste de l'Europe, en utilisant pour le bonheur de cette même Europe l'influence de la France sur les états respectifs avec lesquels il traite. L'Allemagne surtout menacée par la Prusse, la Russie et peut-être l'Autriche, qui, toute paternelle dans sa domination, n'en exerce pas moins une volonté assez prononcée sous les différens règnes de ses souverains, pour

1 J'entends dire par là tout ce dont il a été si long-temps question pour l'intérieur de sa famille.

laisser croire au dessein d'envahir les environs du Tyrol, et d'aller en cela plus loin que ce qui se voit et se fait ostensiblement. Le premier consul a déjà rassuré l'Italie par l'établissement de la république cisalpine, de la république ligurienne, du royaume d'Etrurie, et son alliance avec la cour de Rome.

Les Pays-Bas, selon leur vœu le plus cher, étaient enfin devenus une province de France, et ils dormaient en paix et avec sécurité à l'abri de sa vaillante épée. La Suisse avait déjà perdu en notre faveur Mulhouse et Genève[1]; le premier consolida ces acquisitions éventuelles. Le traité définitif avec l'Angleterre mit le comble à toutes les espérances de bonheur que pouvait enfin former la France. Les transactions de ce traité sont peu connues, parce que, toujours légers, nous prononçons d'abord anathème ou louange sans nous inquiéter sur quelle base nous asseyons notre dire. Le traité d'Amiens fut lu dans *le Moniteur*, le jour où il fut proclamé; puis le lendemain on n'en parla plus. Et pourtant tout cœur français doit être reconnaissant pour celui qui, parlant en son nom, obtint pour la république française des conditions aussi remarquables pour sa gloire présente et sa prospérité à venir. Ceux qui liront ce traité laisseront échapper un sourire de mépris pour les hommes assez faux pour accuser le premier consul d'avoir, *lui*, rompu le traité d'Amiens, et un sourire de pitié envers celui assez sot pour croire la chose possible. Lorsque le traité d'Amiens fut signé, je le répète encore, Napoléon a prouvé au monde, dont il était alors le point de mire, qu'il pouvait donner des garanties de justice, de modération, de science politique, comme il en avait donné jusque-là de courage et de haut savoir militaire. Le glaive du conquérant et la plume du pacificateur étaient dans sa main également utiles. J'ai déjà

[1] Genève fut réunie à la France en avril 1798, un mois à peu près avant le départ de l'expédition d'Egypte. Mulhouse, ville libre et confédérée de la Suisse, l'avait été plus tôt. Je crois que ce fut en février ou janvier, toujours 98.

dit ces mêmes choses ; je les répète en ce moment, mais non pas comme phrases de *remplissage*. La place me manque souvent pour classer mes souvenirs ; je n'ai que trop de faits ; mais ici la force de la vérité m'entraîne. Je veux répondre à ces gens mal informés par une tradition trompeuse, et qui d'après elle veulent juger le colosse sur lequel ils ne grimpent qu'en tremblant, et dont pourtant ils osent mesurer la hauteur. Qu'ils ajoutent une seule raison ayant base, ayant consistance, pour accuser avec une apparence de justice le premier consul d'avoir signé le traité d'Amiens avec l'intention de le rompre... Voilà cependant ce que quelques voix (à la vérité peu nombreuses) ont osé raconter. Et l'esprit de parti, sans s'inquiéter du plus ou du moins de vraisemblance, du plus ou du moins de stupidité de cette opinion mille fois erronée, vient aujourd'hui vous dire :

Que Bonaparte ne signa le traité d'Amiens que pour mieux arriver à la monarchie, à la puissance universelle.

C'est pourtant un homme de beaucoup d'esprit qui a dit cela. Mais, en vérité, quelle est la langue qu'il parle ? Moi je ne le comprends pas s'il est de bonne foi, et je le prouve.

A cette belle époque de la paix de la France et de l'Angleterre, le premier consul était radieux d'une gloire sans pareille. L'Autriche avait perdu en même temps sa puissance fédérative, qui, bien plus, était maintenant une force menaçante, et son pouvoir dominant non seulement dans le nord de l'Europe, mais dans toute l'Italie. Son état ne pouvait plus effrayer ni inquiéter la France ; car ses revenus, sa population, sa consistance étaient tous frappés, non pas de mort, mais au moins de nullité pour un bien long temps. L'Angleterre, après avoir sacrifié tant de milliards de guinées et des millions d'hommes, après avoir laissé des ossemens anglais sur les plages les plus lointaines pour soutenir sa querelle avec la France, ne

recueille pour tout avantage d'une lutte aussi sanglante que l'île de la Trinité et les possessions hollandaises à Ceylan. On peut y ajouter la destruction de Mysore et la mort de Tipoo-Saëb, dont notre secours causa le malheur, et l'affaiblissement de ce *nizam* qu'un Français avait été créer sous le soleil brûlant de l'Inde. Voilà donc tout ce que notre orgueilleuse rivale pouvait se vanter d'avoir récolté dans les champs où elle avait combattu contre nous! Au reste [1], le jour où les préliminaires de paix furent signés (seulement les préliminaires!), la Bourse de Paris offrit un exemple de l'état de l'esprit public. Le tiers consolidé monta dans la même matinée de quarante-huit francs à cinquante-trois francs. — Il n'était coté que onze francs trente centimes le 17 brumaire an VIII (8 novembre 1799).

Quant à la Prusse, elle avait, comme toujours depuis la perte de son héros, tâché d'attraper quelque part de butin au mouvement général. Mais cet accroissement, mal fait, mal ajusté à des états déjà mal assemblés, ne lui donne que des *morcellemens*, et nullement des peuples et des provinces. Les frontières sont ouvertes. Les pivots sur lesquels le grand Frédéric avait fait reposer son œuvre monarchique vraiment belle, soit qu'ils fussent usés dans leur jeu, soit qu'il eût emporté dans le cercueil le secret de les faire mouvoir, n'avaient plus de ressorts, ne tournaient plus sur leurs bases. Ce mobile tant recommandé par le grand roi, le trésor, cet

[1] Je sais qu'on peut objecter la destruction de notre marine. Je suis la première à prévenir cette objection. Je sais que dans nos dernières campagnes de mer, nous avons perdu plus de 350 vaisseaux de guerre, et 300 vaisseaux, c'est-à-dire frégates ou petits bâtimens de guerre, et cela, depuis la rupture de 1793; ce qui suppose près de 75,000 matelots de perdus, en calculant l'effectif moyen des équipages. Je sais aussi qu'à Quiberon nous avons encore beaucoup perdu..... mais la honte qui résulta de notre défaite ne fut certes pas *nôtre*..... Notre front ne reçut là que les palmes du martyre.

argent regardé par lui comme le seul moyen d'arriver à un résultat en guerre, était dissipé, et les coffres étaient vides. Par une suite de l'influence qu'exerçait encore la mémoire du grand Frédéric, la Prusse, si elle ne balançait pas alors notre influence en Allèmagne, y exerçait toujours une sorte de prépondérance assez forte. Mais ce n'était qu'une domination illusoire que le premier coup de canon d'Austerlitz devait dissiper comme le brouillard d'une matinée d'automne.

Quant à Naples, je n'en parlerai pas. Je sais bien que la reine Caroline avait pour la France une haine qui excédait même les proportions accordées par la nature humaine. Mais enfin cette cour avait fait alliance avec le premier consul et la république française. La Suède était depuis long-temps dans la même position vis-à-vis de nous, bien qu'elle ne nous aimât pas davantage; mais que nous importait!... Partout la paix, et une paix glorieuse! partout le nom de la France était redit avec amour par ses enfans! partout le nom de la France était prononcé avec respect par ses propres ennemis. Tous la contemplaient, sinon avec attachement, au moins avec admiration, en voyant cette puissance active et réelle qui avait été son seul auxiliaire. Non seulement elle avait résisté, mais elle avait vaincu. — Oh! ma patrie!... ma patrie bien-aimée!... ma patrie!... Ce mot a un sens magique dans les six lettres qui le composent, comme le nom d'un être aimé d'amour... Lorsque je me retrace ces jours, ces instans d'une gloire si belle, dont le sang de celui dont je porte le nom a contribué à faire verdir et croître les lauriers, mon âme, frappée par tant de malheurs domestiques et publics, mon cœur flétri par une si longue absence de ces chants de victoire et de guerre dont mon berceau, ma jeunesse, ma vie jusqu'aux jours de notre honte furent entourés, mon âme, mon cœur retrouvent encore des battemens... retrouvent encore de cet orgueil qui nous faisait lever la tête et dire :

« Je suis Français !... »

Les sentimens que je proclame dans ces pages pour être les miens, sont ceux de toute la génération à laquelle j'appartiens. J'en excepterai quelques milliers d'individus qui marquent à peine dans la vie d'un empire. Mais cet amour de la *patrie*, cet orgueil de sa beauté, cette jalousie de ses succès, je crois pouvoir affirmer que tout ce qui a vu l'aurore de notre révolution, cet enthousiasme pour la belle liberté, radieuse, grande pure de tout crime, l'ennemie enfin et non pas la sœur de la licence, tout ce qui a pu fixer les rayons d'un premier soleil, a senti dans son sein ce que renferme le mien depuis que j'ai appris à manifester ma pensée, à classer mes idées; j'ai toujours professé un goût déterminé pour ce qui est naturel, et une sorte de haine pour l'affectation. L'âge n'a fait qu'accroître cette disposition en moi. Ainsi donc, en parlant ainsi, en faisant profession de mon amour pour ma patrie, pour ce sol qui m'a vue naître, j'exprime ce que je sens, je parle avec le naturel que comporte une aussi solennelle question. J'ai le bon esprit de penser que l'affectation serait ici aussi déplacée que preuve de mauvais goût.

Je donnerai à l'appui de ce que je viens de dire, pour cet attachement à la France, à ce sol natal que rien ne peut faire oublier, un fait arrivé en Russie, au gendre de l'un de mes anciens amis, M. le marquis de La Vaupallière. Son gendre était M. de Langeron. Tout le monde a connu ce bon M. de La Vaupallière; et tous ceux qui se le rappellent, j'en suis sûre, ont gardé amitié et bonne pensée de tout ce qui se rapporte à sa mémoire. Voici ce qui arriva à son beau-fils, en l'année 179 [1], étant alors en Russie.

M. de Langeron avait émigré, comme tous ceux de sa

[1] Je crois que c'est 1791, mais à une ou deux années près, je ne suis pas certaine de l'époque bien juste.

caste l'avaient fait, par un sentiment qu'ils ont mal jugé, mais qui enfin leur paraissait être dicté par le devoir et l'honneur. L'honneur peut se tromper dans sa route; et, bien qu'il ait toujours la volonté de marcher droit, une fois que les passions et l'esprit de parti s'en mêlent, alors l'homme le plus loyal ressemble à l'un de ces badauds qui entreprennent de marcher tout droit ayant les yeux bandés, d'un bout du tapis vert à l'autre, et qui ne font jamais, comme on le sait, quatre pas sans aller à droite ou à gauche. Le fait est que M. de Langeron avait donc quitté sa fortune, sa famille, son pays, tout ce qui lui était cher; et, ce qui est plus singulier, il laissait par devers lui, comme tous les émigrés, au reste, son malheureux roi et la cause qu'il voulait défendre. Je ne sais où il fut en quittant d'abord la France; mais ce que je sais, c'est qu'en 1790 ou 1791, étant avec plusieurs de ses compatriotes dans la tente du prince Potemkin, celui-ci parla beaucoup des événemens qui se passaient alors en France. Aux yeux de Potemkin, les efforts d'un peuple pour reconquérir sa liberté étaient des crimes, et bien sûrement un attentat à la puissance souveraine; aussi était-il fort sévère dans ses expressions. M. Roger de Damas, le duc de Fronsac, que nous avons vu depuis à Paris comme duc de Richelieu, étaient également présens, et témoignèrent d'une façon également ferme, que la conversation ne leur était pas agréable; mais M. de Langeron fut celui de tous qui porta le plus loin l'expression de son mécontentement. Le prince Potemkin, qui était habituellement peu disposé à la politesse, continua comme s'il n'eût pas entendu ce que lui avait dit M. de Langeron.

« Oui, colonel, vos compatriotes sont des fous. Je n'aurais besoin que de mes palefreniers pour les mettre à la raison. »

M. de Langeron se leva, et avec cette aisance qui n'est connue que des Français, cette bonne grâce dans le main-

tien, dans la parole, alors même qu'on a bien l'intention d'être impertinent, il s'avança vers Potemkin, et lui dit avec un sourire que l'autre pouvait interpréter comme il le voulait :

« Prince, je ne vous réponds pas du succès, même quand vous auriez avec vous toute votre armée. »

Potemkin était violent, et de plus tellement enivré d'un continuel hommage, que la plus légère contradiction l'irritait au point de lui faire perdre la raison. La réponse fière et noble de M. de Langeron aurait dû être entendue par lui avec le calme de l'approbation; car M. de Langeron était fugitif et faisait cependant partie de ce peuple dont il prenait la défense. Mais Potemkin ignorait cette délicatesse de sentiment qui porte à respecter le malheur. Il se leva avec colère, et, menaçant M. de Langeron, il proféra le mot : « Sibérie... »

M. de Langeron regarda le *despote-favori* avec fierté, mais en silence; puis, le saluant, il sortit à l'instant, et, traversant le Sereth qui sépare la Moravie de la Valachie, il se retira aussitôt dans le camp autrichien.

On remarquera que M. de Langeron était émigré, qu'il devait craindre de déplaire au premier personnage de l'empire. Mais il lui avait prouvé, au siége d'Ismaël, qu'il avait du sang rouge dans les veines; il était brave et loyal, et il avait fait preuve d'honneur après avoir donné celles de son courage [1]. M. Roger de Damas et M. le duc de Richelieu avaient aussi un cœur français, et j'en pourrais donner des preuves [2]. Voilà où l'esprit de parti ne doit pas

[1] Monsieur le marquis de Langeron, gendre de M. de La Vaupallière, avait été au moment de la révolution colonel du régiment d'Armagnac.

[2] Monsieur le duc de Richelieu fit à Odessa une action admirablement belle; voilà tout ce que je puis en dire, bien que je connaisse l'histoire entière. Elle concerne un Français dont je voudrais avoir l'aveu pour en parler, et qui n'est point ici. Mais ce que je puis dire, c'est que monsieur le duc de Richelieu eut une conduite parfaite et admirable dans cette circonstance.

aveugler. Voilà où la juste ligne doit être tracée par l'équité. Nous sommes tous frères, étant fils de la même patrie. Celui qui ne l'a pas oubliée, celui qui n'a quitté sa mère que par motif de terreur, peut-être mal entendu, mais qui est demeuré fidèle au devoir de tout citoyen, qui ne ferme jamais l'oreille à la parole d'un frère exilé comme lui sur une rive lointaine, bien que la cause en soit différente; celui qui vient à vous alors pour vous tendre une main secourable, même aux dépens de son prore intérêt, celui-là est un homme que je reconnaîtrai toujours avec joie pour mon compatriote.

Puisque j'ai parlé des émigrés français en Russie, il faut que je raconte l'effet que produisit à la cour de Pétersbourg un homme bien fameux, et malheureusement fameux à celle de France, et qui ne fit que des sottises sur les bords de la Newa, comme il en avait fait sur les bords de la Seine; c'est M. de Calonne. Je ne sais pas si M. le comte de Ségur en a parlé dans ses charmans souvenirs. Il devait avoir quitté Pétersbourg lorsque le ministre-Robin y arriva comme émigré, et comme émigré assez mal vu de plusieurs autres dont les opinions n'étaient pas dans le sens des siennes.

M. de Calonne avait de l'esprit; c'est une vérité constante que personne ne contestera. Mais il est plusieurs sortes d'esprit. Celui de M. de Calonne était faux sur beaucoup de points sérieux; et, quant *à l'esprit de salon*, dont on le disait si richement doté, j'avoue que, lorsque je le vis à Paris, à l'époque de sa rentrée d'émigration, en 1803 ou 1804, je ne pus trouver en lui qu'une suffisance insoutenable, une jactance ressemblant à de l'impertinence à s'y tromper; un esprit prétentieux sur quelques objets, passablement libre sur d'autres pourvu qu'on le laissât faire, et tout cela avec un abandon qui aurait désarmé la critique si le sang-froid

Monsieur le duc de Richelieu était un homme de bien. Sa conduite dans l'affaire dont il s'agit fut sublime.

de l'assurance n'y avait été joint. Plusieurs Russes, qui étaient alors à Paris, racontèrent quelques histoires qui lui étaient arrivées à Pétersbourg; en voici une entre autres qui a dû prêter à rire avec d'autant plus de latitude que M. de Calonne déplut aussitôt à la czarine, et qu'elle le laissa voir à ceux qui l'entouraient.

M. de Calonne se rendit en Russie vers la fin de 1794, sous le prétexte de vendre une très-riche collection de tableaux qu'il avait, à l'impératrice. Mais le but réel de ce voyage était de négocier pour les princes et la coalition, parce que Catherine, fort libérale de promesses jusqu'alors, ne paraissait pas disposée à les remplir à moins de vives instances que venait lui faire *Robin-ministre*. Le motif de la venue de M. de Calonne était suffisant pour donner de l'humeur à l'impératrice contre lui, et ses manières singulières complétèrent sa disgrâce. Mais Catherine, toujours soigneuse de donner de sa cour une idée qui fût un texte à d'agréables souvenirs, se montra gracieusement polie pour M. de Calonne; et, le jour même de sa présentation, il fut invité à dîner à Tzarcoi-Zélo, ou plutôt à l'Ermitage.

Catherine exigeait dans les autres ce qu'elle-même exécutait avec une extrême régularité; c'était une grande exactitude. Elle témoignait toujours un très-vif mécontentement lorsque les personnes invitées soit à l'Ermitage, soit à Pétersbourg, n'étaient pas d'une ponctualité dont elle-même donnait l'exemple. On peut penser quelle dut être son humeur, lorsque, le jour où M. de Calonne avait été invité à Tzarcoi-Zélo, on le vit arriver UNE HEURE UN QUART après l'heure fixée. La faute était déjà grave en elle-même, mais il l'augmenta à se rendre impardonnable en s'excusant *sur l'erreur dans laquelle il était; il croyait (et en vérité il devait le croire) que sa majesté avait eu* LE BON ESPRIT *de prendre les coutumes anglaises et de dîner tard...*

Et cela débité avec une assurance.... de ces mots à moitié prononcés... avec cette nonchalance qui a l'air de vous

dire... remerciez-moi de vous donner un avis... et... surtout.. suivez-le.

Catherine avait eu de trop bons maîtres pour avoir quelque chose à apprendre en matière de choses du monde. Et le prince de Ligne, M. de Ségur, le prince de Nassau, M. de Choiseul-Gouffier, étaient d'assez bons précepteurs de bonnes manières pour que M. de Calonne ne trouvât rien à faire après eux. L'impératrice ne lui dit rien, mais il lui déplut. Cependant elle ne lui aurait fait apercevoir son mécontentement d'aucune manière ostensible, si *Robin-ministre* n'avait lui-même provoqué la scène qui se passa un jour au Palais-de-Marbre.

Ayant été admis dans la société intime de la czarine à l'Ermitage, M. de Calonne crut avoir obtenu ses entrées pour tous les lieux où se trouverait l'impératrice. En conséquence, la cour étant à Pétersbourg, il se présenta hardiment au palais, et suivit dans les appartemens intérieurs quelques Français émigrés qui, ayant leurs entrées, venaient pour faire leur cour. M. de Calonne passa. Mais comme les chevaliers-gardes chargés de l'ordre des appartemens de la czarine avaient la liste des personnes qu'elle admettait, M. de Calonne fut bien vite reconnu par eux comme *intrus*[1]. L'impératrice fut avertie. Quelques uns prétendent qu'elle ne sut rien de cette scène; quoi qu'il en soit, M. de Calonne fut averti qu'il avait *failli à l'étiquette*, cette fille sotte et chérie des cours; et l'avertissement lui fut donné d'une façon un peu rude; deux chevaliers-gardes vinrent le joindre dans l'un des salons intérieurs où il faisait l'agréable de toutes ses forces, et commencèrent par le saluer très-poliment. M. de Calonne, qui vit devant lui deux beaux garçons revêtus d'un bel habit bleu foncé, ayant collet et

[1] On prétend que ce furent plusieurs de ses compatriotes qui firent apercevoir au chef des chevaliers-gardes la conduite de M. de Calonne, dont apparemment ils ne voulaient pas être responsables.

parement rouges, broderie d'argent sur toutes les tailles, qui lui faisaient de profondes révérences, y répondit par d'autres révérences qui sentaient leur Œil-de-Bœuf de manière à imposer à tous les palais de la Russie blanche et même de la Russie rouge. Mais comme on ne peut pas toujours saluer, les chevaliers-gardes racontèrent à Robin-ministre ce qu'ils étaient chargés de lui dire, ce qui n'était ni plus ni moins que de sortir à l'instant même du palais. Par malheur ou par bonheur, les beaux garçons à habit bleu brodé en argent ne savaient pas un mot de français. Ils lui parlèrent donc en russe, et comme il n'y a que Dieu qui entende toutes les langues, M. de Calonne, qui n'était rien moins qu'un dieu, ne comprit pas un mot du petit discours des chevaliers-gardes, et, reculant fièrement de quelques pas, il crut leur imposer en prenant un de ces grands airs qu'il avait étudiés lors de la fameuse affaire des notables. Mais les beaux garçons du palais de l'impératrice de Russie ne furent pas plus soumis par le regard de M. de Calonne qu'il n'avait agi sur les notables de France. Et comme on sait que rien n'est plus strictement observé qu'une consigne en Russie, les beaux garçons de l'impératrice, voyant que *Robin-ministre* ne les entendait pas, prirent la liberté de le mettre entre eux deux, puis de le conduire en le tenant par le bras, assez brutalement pour dire le mot, jusqu'à la porte du palais. C'était jour de réception à la cour, et l'affaire ne se passa ni dans la solitude ni dans le silence.

M. de Calonne fit de cela une grande histoire, et il eut tort. Il cria beaucoup, se plaignit avec bruit, avec fracas, demanda réparation, et crut l'avoir obtenue parce que l'impératrice lui envoya une invitation pour le temps de son séjour à Pétersbourg. Il eut ses entrées; mais il faut lui rendre la justice de dire qu'il fut beaucoup plus circonspect. Toutefois sa suffisance et sa légèreté, qui lui avaient donné en France ce vernis d'homme aimable et spirituel, non seulement ne lui furent en Russie d'aucune utilité, mais

elles contribuèrent, à ce que m'ont assuré des Russes [1], à le placer dans une position qui fut toujours sans aucune considération. La personne qu'il voyait le plus souvent était la comtesse Schouwaloff, gouvernante ou grande-maîtresse de la grande-duchesse Elisabeth, femme du grand-duc Alexandre, celui qui fut depuis empereur de Russie.

Lorsque M. de Calonne rentra en France, il fit parvenir au premier consul plusieurs plans de finances relativement aux impôts, disant que, s'étant fort occupé de ces matières, il mettrait toutes ses connaissances à la disposition du *chef habile que la France avait reconnu et choisi*. Le premier consul le vit et causa même long-temps avec lui. Je sais qu'il voulut voir si cette célébrité malheureuse avait quelque fondement sur lequel elle reposât, et je sais aussi que Napoléon ne trouva dans M. de Calonne que du vide, du creux, puis encore du creux et du vide.

« Ce n'est rien du tout », dit le premier consul. Et, après avoir lu un ouvrage de M. de Calonne [2], que celui-ci avait publié à Londres, puis envoyé en France, le premier consul dit encore :

« Louis XVI fut bien malheureux !..... Comment être » roi, gouverner, avec de tels ministres ?... Le malheureux » homme !.. le malheureux roi !... »

Ces paroles, je les ai entendues de la bouche même de Napoléon. Il est vrai qu'il aurait bien pu ajouter aussi :

« Louis XVI aurait dû prendre d'autres ministres ; et, sans faire l'essai de M. de Calonne, ne pas renvoyer M. Turgot et M. Necker. »

Comme un souvenir ramène toujours à un autre, ce que j'ai raconté de la cour de Russie pour M. de Calonne, me place en face d'un autre souvenir ; celui-ci regarde

[1] Mon amour-propre de Française m'empêche de rappeler ici le surnom que l'on avait donné à Pétersbourg à M. de Calonne.

[2] Intitulé : *État présent et à venir de la France*, par M. de Calonne. Londres, 1790.

M. le comte d'Artois, aujourd'hui Charles X, et les réfugiés français.

Monsieur le comte d'Artois fut en Russie au printemps de 1793, peu de temps après la mort du roi son frère. La czarine le reçut avec magnificence, et lui rendit tous les honneurs qu'il aurait pu espérer au plus haut point de splendeur de sa maison; mais cette même magnificence fut une des raisons qui rendirent son séjour moins agréable peut-être au prince exilé. Les Russes murmurèrent des sommes immenses sacrifiées à cette réception, et l'impératrice mit le comble au mécontentement en rendant l'ukase suivant, qui lui fut demandé par les exilés. Cet ukase est long; je ne puis le transcrire en entier, et répondre que dans ce cas je me le rappellerai avec assez de fidélité pour le rapporter ici. Je vais seulement transcrire ce qui est en ma possession.

Cet ukase commence par un préambule des plus virulens contre la révolution française; et, pour dire la vérité, Catherine II avait toujours eu la révolution française en horreur; cela devait être, parce que rien n'était plus en désaccord avec son système de gouvernement despotique. *L'évêque d'Arras*, car ce fut lui, et non pas M. le comte d'Artois, qui sollicita de la czarine l'ukase dont je parle, n'eut donc aucune peine à le lui faire rendre. Après ce préambule viennent plusieurs articles dont les principaux consistent à abolir, ou pour parler plus juste, à : « 1° suspendre toutes relations entre la Russie et la France jusqu'au retour de l'autorité légitime; 2° à rappeler tous les consuls, agens russes, et à faire sortir de la Russie nos agens français et nos consuls, en ne leur donnant, pour cela exécuter, que le délai de trois semaines; 3° à renvoyer tous les Français, sans exception, qui habitaient la Russie à cette époque, à moins qu'ils ne consentissent à signer une formule d'abjuration dont le modèle leur serait présenté, et que voici :

FORMULE D'ABJURATION.

« Je soussigné, jure, par le Dieu tout-puissant et par son »saint Evangile, que, comme je n'ai jamais donné mon »approbation, ni sciemment ni de fait, aux principes im- »pies et séditieux qui ont été introduits en France, et que »je reconnais le gouvernement qui vient d'y être établi »comme illégitime et usurpé en violation de toutes les lois... »comme je suis convaincu dans ma conscience de l'excel- »lence de la religion que m'ont transmise mes pères.... je »promets et je m'engage en conséquence, tant que je jouirai »de la protection assurée que S. M. l'impératrice de toutes »les Russies a gracieusement daigné m'accorder, de vivre »dans l'observance de la religion dans laquelle je suis né, »d'être soumis aux lois et au gouvernement de Sa Majesté »impériale, DE ROMPRE TOUT COMMERCE dans ma patrie avec »les Français qui reconnaissent la forme monstrueuse du »gouvernement existant aujourd'hui en France... Et, dans »le cas où je viendrais à me rendre coupable d'avoir violé »ce serment, je me soumets à toute la sévérité des lois dans »cette vie, et pour celle qui est à venir, à l'épouvantable »jugement de Dieu.... et pour sceller ce serment, je baise le »saint Evangile et la croix de mon Sauveur. »

Telle est la formule d'abjuration qui fut présentée à chaque Français réfugié en Russie, ou bien faisant partie des nouvelles colonies qui s'étaient formées sur les bords des fleuves du sud et de l'ouest de l'empire russe. Le style en est un peu despotique; mais enfin, comme chacun est maître chez soi, la czarine pouvait mettre à l'asile qu'elle accordait le prix qu'elle jugeait convenable. Ce qui peut être ajouté comme une nouvelle preuve de cette irritabilité, de cette légèreté dans le caractère dont j'ai déjà parlé, c'est qu'en même temps que Catherine rendait des ukases aussi sévères, les salons de l'Ermitage retentissaient souvent du

son de voix des enfans d'un émigré français nommé Esterhazy, qui chantaient devant la czarine la *Marseillaise*, *Ça ira* et *la Carmagnole*. La Marseillaise, admirable et sublime production, pouvait être sentie et comprise par des oreilles et même par un cœur *despotiques*; mais pour les deux autres, l'harmonie de la musique et la grâce de la poésie n'étaient pas assez séduisantes pour faire oublier à Catherine ce que les airs pouvaient signifier. Quant à la raison qui le lui faisait faire, je l'ignore. Je rapporte le fait *brut*, tel qu'il est; les commentaires ne me regardent pas.

Lorsque le comte d'Artois fut en Russie, il s'y rendit par terre. Il fut reçu à ROBSCHA par un négociant arménien qui avait acheté cette propriété. Cet Arménien, dont le nom était, je crois, Lazaroff, n'avait aucun protocole dont il suivît l'étiquette; il ne demanda pas au prince fugitif *s'il voulait* connaître les convives qui auraient l'honneur de s'asseoir à sa table pour souper avec lui, parce qu'il était maître dans sa maison, et il résulta de cette négligence que le comte d'Artois soupa avec plusieurs républicains très-chauds et très-zélés. Ce fut peu de temps après que M. le comte d'Artois quitta la Russie pour se rendre en Angleterre [1].

[1] Voir les 35e et 36e vol. de *la Revue de Paris*.

CHAPITRE XV.

Paris, la capitale du monde civilisé. — Affluence des Anglais et des Russes, — Le continent ouvert aux Anglais. — Caractère de M. Fox, et anecdote sur lui. — Détails sur M. Pitt. — Sa haine contre la France. — M. Fox et la dette d'honneur. — Le créancier confiant et payé. — *Lord* et lady Cholmondeley. — La femme bengale. — La duchesse de Gordon et les quatre filles duchesses. — Miss Géorgina. — Le deuil des fiançailles. — Le premier consul et sa femme, scène de famille. — Coquetterie du premier consul pour la France. — Magnificence publique et économie privée. — Le bel habit de Bonaparte et les godelureaux. — Louis de Périgord, le modèle des jeunes gens. — Projet d'un grand mariage. — Bonaparte et le jeune vieillard; prédiction accomplie. — Les bons à payer biffés par Napoléon au bas des mémoires de couturières. — Histoire racontée par le premier consul à sa femme. — Luxe intérieur et petites économies. — La puissance des masses en toutes choses.

Paris était devenu ce que le premier consul rêvait pour sa grande ville, la capitale du monde civilisé. L'affluence des étrangers était telle, que les logemens même les plus médiocres étaient d'un prix exorbitant, et pourtant payés sans contestation. Ma position de femme du commandant de Paris me mettait en présence de tout ce qui arrivait ayant quelque renom, et j'avoue que cette époque de ma vie m'offre un cadre où se placent les plus intéressans souvenirs. Les Russes et les Anglais sont les deux peuples qui marquèrent le plus dans cette représentation, où chaque personnage venait faire acte de présence sur la scène de notre monde, et prouver son mérite, ou quelquefois le dé-

truire par un seul mot, lorsqu'il arrivait, comme cela se voit souvent, que ce mérite n'était qu'illusoire.

Les Anglais, affamés de voyages et privés depuis si long-temps de leur tour d'Europe, car depuis 1795 l'Italie, la Suisse et une partie de l'Allemagne leur étaient aussi interdites que la France; les Anglais, mettant dans l'expression de leur joie l'expression franche et loyale de leur caractère particulier, si grandement opposé à celui de leur cabinet cauteleux et trompeur, accouraient en foule, et se livraient même tumultueusement à tous les plaisirs que Paris et la France leur offraient avec une abondance que leur or ne pouvait trop reconnaître; tandis que la société de *bonne compagnie*, qui commençait alors à se reformer, leur présentait un aussi grand nombre d'agrémens que leur esprit judicieux et observateur savait également apprécier, quoiqu'ils fussent d'un genre différent.

Parmi les Anglais qui venaient alors en troupe à Paris, il est des noms à jamais fameux qui surgissent dans le souvenir pour effacer presque tous les autres. M. Fox, par exemple, M. Fox est un de ces êtres qui font époque dans la vie pour marquer d'un sceau ineffaçable le jour où ils vous sont présentés. J'avais été élevée dans une sorte de respect pour M. Fox, si je puis me servir de ce terme de respect; mes impressions défavorables ou favorables me furent toujours inculquées par mon frère, dont je révérais les opinions; il n'avait pas, comme ma mère, une idée entièrement opposée à celle que devait avoir un esprit ayant assisté à toute la révolution. M. Fox, dont les belles qualités et le grand caractère étaient un sujet d'adoration pour la plus grande partie de ses compatriotes, devait, avec bien plus de raison, faire une vive impression sur de jeunes cœurs qui aimaient la révolution française dans son origine bienfaisante, qui l'aimaient dans ce qu'elle avait produit d'heureux et de grand, et non dans ses horribles déviations. Albert avait souvent parlé devant moi de l'admiration tou-

chante que lui avait inspirée la noble conduite de M. Fox, lorsque, montant à la tribune, et secondé par Grey, et je crois par Shéridan, il somma M. Pitt, alors ministre, de faire une démarche non pas menaçante, mais conciliante, une prière enfin pour tenter auprès de la Convention de sauver les jours de Louis XVI. Albert avait reçu ces détails dans une lettre particulière qu'il nous lut un jour avec un attendrissement qui me frappa comme tout ce qui était *émotion* et comme tout ce qui venait de lui [1], parce que, le connaissant parfaitement naturel, et si profondément sensible, je savais que le motif ne pouvait être que juste et touchant; il m'expliqua alors quelle avait été la conduite de M. Fox, et surtout celle de M. Pitt, en opposition à celle du *tribun*, car M. Fox n'était alors qu'un tribun. M. Pitt, tout en faisant armer l'Angleterre, en stimulant l'Espagne, en faisant des démarches hostiles et bruyantes, n'a peut-être fait qu'accélérer le coup qui a fait tomber la tête do Louis XVI. L'opinion que j'émets ici était celle de mon frère et d'une autre personne dont je respectais les jugemens, parce que j'avais toujours vu qu'ils étaient justes, et surtout équitables. Mais quel fut mon étonnement, lorsqu'un jour le premier consul, parlant avec quelques personnes de M. Fox, qui venait d'arriver à Paris, cita plusieurs beaux traits de sa vie! et parmi ces traits il classait la démarche faite par lui auprès de M. Pitt.

« *C'est au nom de l'honneur anglais*, dit l'homme ayant » une âme, quelque vains que soient vos efforts, quelque » inutiles que soient vos tentatives, agissez au moins, et » faites voir à l'univers que les rois ne laissent pas égorger » tranquillement leur frère. Que parlez-vous d'armement? » s'écria t-il avec chaleur en répondant à M. Pitt... *De quel*

[1] Cette lettre, qui était d'un M. *James Adamson*, ne me fut lue, comme je viens de le dire, par mon frère, que long-temps après sa réception. C'est en mettant ordre à de vieux papiers qu'il la retrouva. C'était après son retour d'Italie et peu de temps avant mon mariage.

» *droit irez-vous venger, avec des milliers de têtes, la chute* » *d'une seule*, que vous pouvez peut-être empêcher de tom» ber avec quelques paroles ? »

Je trouve ce mot admirable.

Il paraît que le premier consul prêtait dans cette occasion à M. Pitt des pensées machiavéliques, ce que la conduite de ce ministre n'a que trop légitimé. En effet, on peut se permettre de croire que les cabinets étrangers, en rivalité antique avec la France, ne virent, dans la sanglante aurore de nos troubles politiques, qu'un moyen plus actif d'arriver à un résultat destructeur. M. Pitt serait-il bien en droit de nous apparaître aujourd'hui, pour réclamer contre cette insulte faite à sa mémoire ? Je ne le pense pas. A l'époque à laquelle nous sommes arrivés dans cet ouvrage, M. Pitt, jeune encore, s'était retiré des affaires pour ne pas sanctionner, par son adhésion, disait-il, une alliance aussi honteuse que celle que reconnaissait le traité d'Amiens. Ce n'est pas ainsi que parlent la raison et le vrai patriotisme. C'est le langage de la haine, de la haine violente léguée par un père qui ne pardonna jamais le secours donné à l'Amérique. M. Pitt détestait la France comme on déteste un être de la création. C'était une aversion positive, faisant *pâlir* et *rougir* de ces sentimens provoqués par une injure enfin, et qui font murmurer à la vue de celui qu'on hait : « Je voudrais qu'il mourût ! »

Au reste, je ne cite ici que l'opinion d'un homme devant lequel je ne pouvais que m'incliner, parce qu'il parlait d'après une conviction qui aurait eu le droit d'être influencée, mais qui ne prenait sa force que dans la vérité et la lucidité d'un coup d'œil, qui rarement alors se trompait dans le regard porté sur un objet ou sur un homme. Il croyait, et rien n'est venu démentir la raison sur laquelle il se fondait, que plusieurs cabinets étrangers voulaient exciter l'horreur et la colère des peuples, par les fureurs du gouvernement révolutionnaire ; plus elles auraient été cruelles, plus l'indignation générale se serait élancée contre

la France !.... Combien la lueur du flambeau qui jette sa clarté dans d'aussi obscures pensées devient sinistre quand on regarde en même temps les terribles résultats de ces luttes, de ces longues années de guerre, de ce fleuve révolutionnaire dont les ondes de sang roulaient des cadavres, dont les bords n'étaient éclairés que par les châteaux incendiés, comme par les chaumières !.... Voilà donc la route par laquelle on voulait nous amener à nous égorger nous-mêmes et à ne laisser à nos ennemis que notre terre aimée du ciel, que nos champs fertilisés par l'engrais de nos cadavres !..... Ah ! celui qui a entendu Napoléon dévoiler alors la politique ténébreuse des ennemis de la France, cette politique que jamais ils ne lui ont pardonné d'avoir su pénétrer ; celui-là n'a pas le sot entêtement de rejeter sur lui seul les guerres qui se rallumèrent en 1803 et en 1804. — Il voulait mettre la France hors d'état d'être jamais troublée. A l'époque dont je parle, M. Pitt, quoique retiré des affaires, était tout-puissant en Angleterre. Napoléon savait que le gouvernement anglais n'avait fait qu'une halte..... Il le savait et prévoyait tout le mal que cette rupture ferait aux affaires générales de l'Europe, mais il ne put l'empêcher. Il existe encore aujourd'hui deux hommes qui devraient articuler enfin des paroles de vérité..... Il serait temps, plus que temps, que l'un d'eux surtout laissât sortir de sa bouche des accens justificateurs pour une mémoire qu'il devrait respecter ; mais viendra un jour où toutes les consciences devront apporter leur tribut de vérité... Il se lèvera enfin, comme tous les autres. Sa révolution aura son tour... Alors aura lieu l'interrogatoire... Alors viendra l'enquête... et nous entendrons la réponse véridique, sans être obscurcie de vains sophismes, d'obscurs paradoxes..... Puissé-je vivre assez pour voir cette journée expiatoire !

M. Fox avait, au premier coup d'œil, un aspect qui ne justifiait pas son immense renommée; il avait même une tournure commune, et la première fois que je le vis, vêtu

d'un habit de drap gris foncé, portant la tête plutôt inclinée que haute, il me fit l'effet d'un bon fermier du Devonshire, et d'un homme sans prétention parce qu'il n'en pouvait avoir.

Mais combien fut rapide le changement que subirent mes impressions, au premier mot remarquable qui sortit de sa bouche ! Son regard devint alors très-beau, puis il s'éclaira d'une intelligence tout admirable ; et finit enfin par étinceler et flamboyer. Sa voix, d'abord modulée, éclatait comme le tonnerre ; et cet homme qui, quelques minutes auparavant, me paraissait un être des plus ordinaires, venait de se placer sur un piédestal où il fallait l'admirer.

Je l'avais vu de loin ; ensuite on me l'avait présenté un jour aux Tuileries, mais au milieu d'une foule tellement bruyante et nombreuse que je n'avais pu mettre en œuvre aucun des moyens que j'aurais voulu employer pour connaître l'un des hommes les plus distingués, les plus justement célèbres du dix-huitième siècle. Enfin il vint dîner chez moi, et la conversation, après avoir été générale, devint plus spécialement ce qu'elle devait être avec un homme tel que lui. Junot et quelques uns des convives avaient avec M. Fox une parité de sentimens qui empêchait toute discussion. Ils parlèrent long-temps des affaires de l'Angleterre, du ministère qui avait remplacé M. Pitt ; et la conversation, bien que tranquille, avait pourtant un caractère remarquable, lorsque l'une des personnes présentes amena le sujet peu traitable de tout ce qui s'était passé en Égypte depuis un an. Je ne me rappelle pas assez quelle fut cette personne pour la nommer ici [1] ; tout ce dont je puis me souvenir, c'est qu'elle revenait d'Égypte, et que, le cœur encore ulcéré contre l'Angleterre, elle confondait M. Fox avec M. Pitt, ce qui pourtant n'était pas la

[1] Je crois que c'est le général Reignier. Mais, je le répète, je n'en suis pas certaine. M. Fox était pour moi la lumière éclairant l'action, et je ne puis mettre un nom sur la figure de l'interlocuteur.

même chose pour cette tragique question. M. Fox change de physionomie avec une rapidité que l'on ne peut décrire. Ce n'était plus le tribun, le chef de l'opposition d'Angleterre : c'était le frère de M. Pitt, le secourant de sa parole au milieu d'un cercle d'ennemis, comme il l'aurait secouru de son bras s'il l'eût trouvé seul attaqué par plusieurs. C'est alors qu'eut lieu cette progression d'émotions et de sentimens dont je parlais tout à l'heure. Bientôt la conversation s'anima, et M. Fox fut surtout admirable dans une partie de cette conversation que je ne pus entendre, parce que je ne comprenais pas assez l'anglais pour le suivre, et qu'il avait alors avec le colonel James Green, l'un de ses compatriotes, qui défendait le lord Keith que M. Fox blâmait. Mais dans tout ce que j'ai entendu, j'ai été ravie de la pureté de sentimens, de l'élévation d'âme, de cet orgueil de la patrie dont M. Fox était animé, et qui le rendaient vraiment beau; mais je vis le moment où Junot allait se mêler à la discussion d'une manière fâcheuse.

Lorsque mon mari quitta l'Égypte, après avoir été pris par le capitaine Steeles [1], il fut quelque temps avec sir Sidney Smith, ainsi que je l'ai dit au second volume de ces Mémoires, parce que le capitaine Steeles le conduisit à Jaffa, où le commodore négociait alors avec le grand-visir pour l'évacuation de l'Egypte (le traité d'El-Arich), et de là ils furent ensemble, à bord du *Tigre* que montait sir Sidney, à Larneka en Chypre. Junot avait, comme je l'ai dit déjà, contracté pour Sidney Smith une de ces amitiés chevaleresques qu'il était au reste fort capable de ressentir ; et le brave marin anglais, bien digne d'inspirer cette amitié, lui avait fait plusieurs fois prendre la lance et l'épée et entrer en champ clos pour son ami-ennemi. Cette fois, il crut comprendre qu'il était attaqué dans ce qu'il disait au sujet de

[1] Le capitaine Steël, ou Styles, commandait *le Theseus* et prit mon mari avec le capitaine Lallemand (aujourd'hui lieutenant général, alors son aide-de-camp) et le général Dumuy.

a rupture infâme du traité dont il avait été garant ; et comme dans son opinion il était avec raison le plus loyal les hommes, il offrit de le prouver contre qui que ce fût au monde.

« Ce n'est pas lui ! s'écria Junot animé tout à la fois par un sentiment de vérité et de justice, ce n'est pas lui qui aurait dit, comme M. Pitt :

« On doit se réjouir de la perte de cette armée *perfide* ; » sa TOTALE destruction est demandée pour l'intérêt du » genre humain. » Non, monsieur ! Sidney Smith n'aurait jamais prononcé un tel blasphème comme homme et comme loyal soldat. »

M. Fox devint pourpre, puis ses joues blanchirent ou plutôt pâlirent aussitôt. Il passa la main sur ses yeux, et demeura une ou deux minutes sans répondre ; puis cette voix éclatante qui dominait toutes les autres par son timbre sonore, murmura plutôt qu'elle n'articula :

« Je vous demande pardon ; M. Pitt n'a jamais dit de semblables paroles ; la tribune ministérielle est vierge de pareilles expressions.

» — Je vous demande pardon également, répondit Junot avec assurance, mais toutefois avec une extrême politesse ; car il n'oubliait pas qu'il était chez lui, et que c'était presque un démenti que lui et M. Fox se donnaient réciproquement.

» — Non ! » répéta l'homme d'état dont l'âme loyale et nationale souffrait une véritable peine commune. Il le dit ensuite à Junot. « Ces terribles paroles ne sortirent pas de la bouche de M. Pitt... Elles sont de M. Dundas.

» — En vérité, je vous conseille de vous retrancher derrière cette belle palissade ! s'écria le colonel Green, qui ne pouvait contenir l'expression d'une sorte de haine pour cet ordre de choses. M. Dundas ou M. Pitt, n'est-ce pas la même chose ? et si vous voulez que je vous dise ma pensée, moi, je ne les sépare pas du tout. »

M. Fox jeta en ce moment sur le colonel Green un de ces regards comme il n'appartient qu'à des yeux privilégiés de la nature d'en donner. Il y avait toute une âme belle et grande, tout le feu d'un cœur patriotique, toute l'éloquence d'une parole évoquant l'Angleterre pour qu'elle apparût à l'un de ses fils en lui disant :

« Silence! ce n'est pas à mes enfans à dévoiler mes fautes. »

Ce regard me fit une impression peut-être plus forte que sur l'Anglais dont il devait lier la langue; pourtant il se tut à l'instant, et, faisant le tour de la table où l'on servait les glaces et le café, il vint prendre la main de Fox, et la lui secouant à lui arracher le bras, il fit ce mouvement plus de dix fois sans prononcer un seul mot. Mais ses yeux étaient humides; il avait compris Fox, et le cœur de James Green, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, était fait pour lui répondre.

J'ai vu une autre fois M. Fox et le premier consul causer ensemble et parler sur des questions remarquables; mais jamais je ne le vis (M. Fox) avoir une sublimité d'émotion aussi vivement exprimée sur sa belle physionomie. On peut accuser cet homme d'avoir aimé le jeu, d'avoir eu des défauts, peut-être des vices; mais ce que je puis affirmer, c'est qu'il n'est qu'une grande âme qui puisse ainsi fléchir sous l'accusation justement faite à sa patrie d'être cruelle et déloyale. M. Fox est à mes yeux grand de mille coudées que M. Pitt, malgré la haute plus habileté de ce dernier... Il riait moins, et, s'il faut en croire beaucoup de ses compatriotes, péchait tout autant. M. Pitt devait avoir quelque chose de jésuitique dans sa tournure et dans sa personne, malgré son protestantisme. Il y a du cafard dans toutes ses actions politiques. Enfin je n'aime pas M. Pitt, et cela devait lui être bien égal en ce monde où il ne me vit jamais, et encore plus dans cet autre où il est maintenant : mais, je le répète, je n'aime pas M. Pitt.

Voici une histoire qui m'a été racontée par un Anglais

et qui est relative à M. Fox ; elle donne une idée de son caractère.

On sait que M. Fox a eu une existence fort agitée par sa propre volonté ou plutôt par celle de sa destinée qui l'entraînait à jouer, à faire des dettes, et à ne pas avoir toujours dans le monde l'attitude convenable à celui qu'un grand peuple chargeait de ses intérêts. Or il y avait parmi ses créanciers un homme possesseur d'une lettre de change, signée par Charles Fox, dont il ne pouvait parvenir à se faire payer. User de rigueur, faire mettre son débiteur en prison, le créancier y répugnait fortement. On va voir que ce créancier-là avait une manière de voir à lui, et je crois qu'il avait la meilleure ; du moins l'est-elle à mon avis.

Cet homme allait régulièrement trois fois par semaine chez M. Fox pour demander les trois cents guinées qui lui étaient dues. Le valet de chambre de l'honorable débiteur répondait qu'il n'y avait pas d'argent, et le créancier s'en retournait désespéré, car il avait vraiment besoin de ses fonds. Enfin un matin, il arrive, déterminé à forcer la consigne et à parler à M. Fox. Le valet de chambre lui faisait la réponse ordinaire, lorsque cet homme le repousse en entendant le bruit sonore d'une somme d'argent que l'on comptait dans la chambre voisine qui était celle de M. Fox. Le créancier prend son parti, et, se précipitant sur la porte de cette chambre avant que le domestique ait pu l'en empêcher, il l'ouvre et se trouve en présence de M. Fox, qui comptait et rangeait devant lui plusieurs centaines de guinées dont il faisait des rouleaux. En voyant son créancier, il ne parut nullement embarrassé :

« Il me paraît, monsieur, lui dit celui-ci, que ce n'est pas *l'impossibilité* qui met obstacle à ce que vous vous acquittiez envers moi. Je suis charmé de vous voir en position meilleure que ne le disait votre valet de chambre.

» — Vous vous trompez, mon cher, lui répondit M. Fox, car je n'ai pas dix guinées dont je puisse disposer. Il faut que vous attendiez une meilleure chance.

» — Vous voulez sans doute plaisanter, monsieur ?»

Et le créancier montrait du regard et de la main les sept à huit cents guinées étalées sur le tapis de la table, où elles étaient fort visibles, tant en or qu'en billets de banque.

«Cet argent n'est plus à moi, dit M. Fox; il doit acquitter ce matin même, avant midi, une dette *d'honneur*, une dette sacrée.

» — Cependant, monsieur, je doute que le créancier que vous allez satisfaire ait des droits plus anciens que les miens. Songez que vous me devez cet argent, que je vous ai prêté sans intérêt, depuis plus de trois ans.

» — Oh! dit M. Fox en riant, non seulement le créancier que je vais satisfaire n'est pas, à beaucoup près, aussi ancien que vous, car je ne suis même son débiteur que depuis quelques heures!... mais, ajouta-t-il plus sérieusement, c'est une dette d'honneur, et vous savez que celles-là ne se remettent jamais au-delà des vingt-quatre heures.»

Le créancier ne savait pas ce que le beau monde est convenu d'appeler *une dette d'honneur* : M. Fox le lui expliqua.

«J'ai perdu, cette nuit, sur ma parole, cette somme de huit cents guinées contre M. Sheridan, lui dit-il; il n'a aucune garantie que cette simple parole. Si quelque accident venait me frapper avant que je l'eusse payé, quel serait son recours?... Vous, du moins, vous avez un billet de moi; vous avez ma signature. — Ma famille ne la laisserait pas en souffrance.»

L'honnête homme auquel s'adressait l'homme du monde l'écoutait avec une expression de figure qui décelait une peine assez vive.

« Ainsi donc, dit-il enfin, c'est parce que j'ai le nom de M. Charles Fox sur cette lettre de change que je ne suis pas payé de lui?... — Eh bien! ajouta-t-il en mettant en morceaux le billet qu'il tenait à la main, maintenant ma dette est aussi *une dette d'honneur*, car je n'ai plus que le vôtre pour garantie de mon paiement, et j'ai sur le créancier de cette nuit l'avantage de la priorité. »

M. Fox avait vu l'action de cet homme avec un étonnement qui peut être aisément compris. Mais il était fait pour sentir promptement tout ce qu'une telle action avait de beau et surtout de remarquable par la confiance que son créancier mettait en son honneur. Elle ne fut pas trompée. Il prit trois cents guinées sur sa table, et les présentant à cet homme :

« Je vous remercie d'avoir compté sur moi, lui dit-il : voilà votre argent. Sheridan attendra pour avoir sa somme complète. Adieu : je vous rends grâce encore une fois d'avoir compté sur moi. »

Cette histoire honore à la fois, il me semble, et le débiteur et le créancier. L'homme qui suppose des sentimens généreux est toujours susceptible de les ressentir lui-même. Quant à M. Fox, sa conduite en cette circonstance fut celle d'un homme d'honneur, et ne peut être que louée. Il me semble toutefois que la noble confiance du créancier est peut-être encore au dessus.

Il y avait, à cette même époque, à Paris, une foule d'Anglais dont les noms étaient moins fameux que ceux de M. Fox et de son frère, mais qui inspiraient aussi, par des raisons moins sérieuses, mais aussi *sociales*, le désir de leur être agréable. Ceux que je préférais étaient lord et lady Cholmondeley; une jeune mistriss Harrison, qui arrivait de l'Inde, et dont les manières étaient adorables de naïveté et de naturel; la duchesse de Gordon et sa fille lady Georgina, le colonel James Green, et lady Foster qui fut depuis duchesse de Devonshire. Lord et lady Cholmondeley étaient

d'un âge assez opposé au mien. Mais leur politesse était si gracieuse, lady Cholmondeley avait un accent si parfaitement bienveillant lorsqu'elle me parlait et de la gloire du premier consul et de celle de ses compagnons d'armes; elle savait si bien apprécier les qualités de ce que j'aimais, tout en conservant cependant la dignité de sa nation, que je lui étais *presque attachée.* Nous dînions quelquefois chez eux, Junot et moi, et je me rappelle que c'était toujours avec plaisir que j'acceptais leur invitation. Lord et lady Cholmondeley demeuraient sur le quai Voltaire, à l'hôtel Tessé, au coin de la rue des Saints-Pères. Ils étaient fort honorables, et laissèrent d'eux, à Paris, une opinion parfaite. Le premier consul, qui recevait chaque jour des informations sur les Anglais qui habitaient Paris, estimait fort le comte et la comtesse de Cholmondeley.

Mistris Harrison arrivait du Bengale où elle était née, et portait alors le deuil de son mari qu'elle avait perdu quelques mois auparavant. Elle ne fut présentée ni au premier consul ni à madame Bonaparte, et, à cause de ce deuil, ne vit même que fort peu de monde pendant son séjour à Paris. Ce fut un hasard assez particulier qui me lia avec elle. Junot la trouvait fort agréable; et comme sa position de jeune veuve pouvait la placer dans une attitude qui l'aurait contrariée, elle établit elle-même à l'instant la nature des rapports qui devaient exister entre un jeune homme comme le général Junot et une femme jeune comme elle. Junot prétendit qu'elle était bégueule, puis ensuite il reconnut qu'elle méritait toute son estime et toute son amitié. Il n'était pas très-libéral de cette sorte de protestation. Ce détail, qui paraît d'abord tout entier tenir à des intérêts particuliers, trouvera plus tard son explication.

La duchesse de Gordon n'a sûrement pas été oubliée de ceux qui ont eu le fort grand bonheur de la voir à Paris en 1802. Quand je veux égayer mes pensées, j'évoque cette personne toute burlesque de tournure et surtout de manières.

Elle en avait, comme on sait, qui étaient fort peu *ducales*, et pourtant elle avait la *duchessomanie*. A travers ses façons bouffonnes elle avait, disait-on, un esprit calculé et très-retors, comme nous le disons en France.

« Mes quatre filles seront duchesses », avait-elle dit. Et à l'époque où elle vint à Paris, trois des jeunes ladies étaient déjà mariées, l'une au duc de Manchester, l'autre au duc de Richmond, et la troisième au fils aîné de lord *Cornwallis*, lequel lord Cornwallis était le premier duc que devait faire sa majesté britannique [1]. Quant à la quatrième, lady Georgina, elle avait été fiancée au duc de Bedford dans la fin de l'année 1801. Mais, le duc étant mort, ses fiançailles avaient été changées en cérémonies funèbres. La duchesse de Gordon fut un peu contrariée de cette mort qui arrivait là précisément un mois trop tôt. Car enfin, si le duc était parti après le mariage, la chose eût été mieux pour tous. La jeune lady était, disait-on, fort affectée de cet événement, et ne paraissait pas le prendre avec cette légèreté blessante que mettait sa mère à en parler. En général, les Anglais qui me parlèrent de la duchesse et de sa fille mirent une grande différence dans ce qu'ils disaient d'elles. Et pour parler avec clarté, *tous* s'accordaient sur un point : c'est que la duchesse avait un *non-sens* approchant prodigieusement de ce que nous nommons folie. Quant à la jeune personne, on en faisait l'éloge. Ces dames logeaient, je pense, à *l'hôtel de Richelieu;* lady Georgina portait le deuil du duc de Bedford en arrivant à Paris, ce qui est fort ordinaire en Angleterre pour un fiancé. Junot trouvait beaucoup de plaisir à causer avec la mère et la fille, et les voyait fort souvent. Elles venaient aussi chez moi, où l'on dansait et où les réunions étaient toujours gaies. La société de Paris offrait alors un

[1] Lord Cornwallis mourut sans être nommé duc, parce qu'un régent d'Angleterre ne peut faire des ducs; or, le roi n'ayant pas cessé d'être fou, la chose n'eut pas lieu, et lord Blunm (je crois que c'est son nom) ne fut pas duc.

aspect digne d'être rappelé et conservé dans des mémoires contemporains. C'est une époque dans nos *phases* si multipliées; et, bien que les jalons ne nous manquent pas, il faut encore choisir les plus remarquables et les plus intéressans.

Le premier consul avait ordonné à toutes les premières autorités de Paris de tenir un état non seulement honorable, mais splendide. Rien ne peut égaler (et ceux qui existent encore, et qui ont été comme moi près de Napoléon, peuvent aussi le certifier) l'ordre extrême, l'ordre excessif que le premier consul avait établi pour tout ce qui le concernait: mais il était magnifique comme le plus magnifique souverain de l'Orient lorsque les choses l'exigeaient. Alors c'était la libéralité d'Aboul Cazem qui ordonnait tout. Je me rappelle qu'un jour il grondait beaucoup de ce que Duroc avait négligé de transmettre un ordre qu'il lui avait donné pour les déjeuners de l'intérieur du palais. Cet ordre, donné de la veille, avait été seulement oublié quelques heures; « et un jour de plus, disait le premier consul, c'est une somme très-forte. » — Quelques momens après, je ne sais quel ministre arriva. Le premier consul parla tout aussitôt d'une fête qu'il fallait donner la semaine suivante pour l'anniversaire du 14 juillet [1], et promit d'y aller avec madame Bonaparte.

« Joséphine, lui dit-il avec ce ton de bonté qu'il avait » avec elle, car il l'aimait tendrement, il faut que je t'or- » donne une chose qui te fera plaisir à suivre. Je veux que tu » sois éblouissante. Fais tes préparatifs. Quant à moi, je » mettrai mon bel habit de soie cramoisie brodé d'or que la » ville de Lyon m'a donné, et je serai superbe. »

Cet habit lui avait en effet été donné par la ville de Lyon,

[1] On fêta l'anniversaire de la prise de la Bastille jusqu'au rétablissement de la royauté. On faisait une fête publique, des illuminations dans les Tuileries, et même, autant que je puis me le rappeler, on donnait des spectacles gratis.

lorsqu'il y avait été au mois de janvier précédent pour la consulte helvétique; et, pour dire la vérité, il l'avait déjà porté, et avait la plus singulière tournure avec. Je me le rappelais; et, lorsqu'il parla de son *bel habit*, je ne pus m'empêcher de rire. Il me vit aussitôt, parce qu'il voyait tout; il vint à moi, et me regardant avec un air moitié riant, moitié fâché :

« Que voulez-vous dire avec votre sourire moqueur, » madame Junot? Vous pensez que je n'aurai pas aussi bonne » façon que tous ces beaux Anglais, ces beaux Russes qui » vous font les yeux doux, à vous autres jeunes têtes... Pré- » vention que tout cela; je vous assure que je suis pour le » moins aussi agréable que ce colonel anglais... ce *godelu-* » *reau*[1] qui est, dit-on, le plus bel homme de l'Angleterre, » et qui me paraît, à moi, le roi des fats. »

Il s'expliqua, ou plutôt on le devina. Il voulait parler d'un grand Anglais qui était colonel, capitaine, je ne sais pas bien, et qui s'appelait *Matheus* ou *Mathews*, et qui passait en effet pour un mangeur de cœurs *anglais*, remarquez bien. Je ne pus m'empêcher de rire un peu plus fort de cette idée du premier consul, et de la prétention qu'il avait d'être un élégant et un joli garçon; or, à cette époque, il faut dire qu'il avait une telle antipathie pour tout ce qui était ce qu'on appelait *à la mode*, qu'il n'admettait aucune modification dans les jugemens qu'il portait sur les jeunes gens qui avaient le malheur d'être connus pour élégans et pour agréables; aussi rien ne m'a plus étonnée que de voir M. de F*** devenir son aide-de-camp. Il faut pour cela qu'il ait cessé de prétendre *à la royauté* de l'agrément, qu'il ait oublié pendant bien des mois, des années même (ce que j'ai grande peine à croire), qu'il avait des droits assez fondés

[1] C'était un de ses mots de prédilection pour désigner un jeune homme qui lui déplaisait. M. Mathews pouvait lui déplaire; mais pour être *jeune*, c'était une autre affaire.

à cette primauté : car ce n'est pas en chantant de jolies romances ou bien des duos de Gluck avec Garat qu'il a touché le cœur de l'empereur comme celui de mademoiselle M....h; et avec Napoléon, il aurait eu beau donner les plus doux sons de sa voix, se placer en attitude, et dire *presque* en artiste :

> Ah! tu prétends encore que tu m'aimes
> Lorsqu'au mépris des dieux, en exposant tes jours, etc.

Tout cela n'aurait produit qu'un surcroît d'antipathie, et, pour le dire avec vérité, je n'en connus jamais une plus conditionnée. C'était des mots amers, des phrases plus moqueuses que celles dirigées ordinairement par Napoléon contre les personnes qu'il n'aimait pas. M. de Fl..... fut plus tard attaché à un général de la famille de Napoléon. Ce dernier disait un jour à madame Bonaparte, qui prenait la défense de M. de F.....t, et faisait remarquer qu'il avait beaucoup de moyens :

« Quels sont-ils? de l'esprit?.... Brrth!.... qui n'en a » pas... comme cela?... Il chante bien?... Belle qualité pour » un soldat, qui par état est presque toujours enroué... Ah! » il est joli garçon... voilà ce qui vous touche, vous autres » femmes. Eh bien! je ne lui trouve rien du tout d'extraor- » dinaire; il ressemble à un faucheux avec ses éternelles » jambes... Ça n'a pas de tournure naturelle... Il faut pour » avoir de la tournure.... » Ici je dois dire qu'étant fort rieuse à cette époque de ma vie, défaut dont certes je me suis bien corrigée, je ne pus retenir un second éclat en voyant le premier consul regarder avec complaisance ses petites jambes, fort bien faites alors comme toute sa personne, mais toujours enfermées dans un bas de soie, et le pied chaussé d'un soulier pointu à être capable d'enfiler une aiguille; il ne poursuivit pas sa phrase, mais je suis certaine qu'il voulait dire :

« Pour avoir une jolie tournure, voilà comme il faut être. »

Et pourtant, à cet égard, nul être n'avait moins de prétention que Napoléon ; il était d'une extrême propreté, d'une grande recherche même ; mais pour de la prétention à de *l'élégance*, pour une prétention enfin, il n'en avait pas. Aussi, le mouvement qui lui fit porter la main à sa jambe, lorsqu'il parlait des jambes de *faucheux* de M. de F....t, me fit-il rire par sa naïveté, si je puis me servir de ce mot. Il me vit et *m'entendit* rire même; et venant à moi, il me regarda en riant aussi. Il m'avait comprise.

« Eh bien, petite peste ! Qu'est-ce que vous avez à rire ? » Vous vous moquez de mes jambes à votre tour... Vous ne » les trouvez pas aussi bonnes pour figurer dans une contre- » danse que celles de vos élégans amis.... Au surplus, on » peut chanter et danser sans être un *godelureau*. Voyez » vous-même, madame Junot : dites si le neveu de Talleyrand » n'est pas un gentil garçon ? »

Ma réponse ne se fit pas attendre. Le premier consul voulait parler de Louis de Périgord. Non seulement il était le frère d'une de mes amies, mais ce qu'on disait de lui était fondé sur des bases réelles : il annonçait toute la finesse de son oncle, néanmoins comme on peut être fin à dix-neuf ans ; joignant à cette disposition de ses facultés un esprit charmant, des qualités remarquables, un ton déjà parfait, une tournure qui rappelait celle de son père ; et pour ceux qui n'ont pas connu Louis de Périgord, ce seul mot est un éloge. Enfin le premier consul avait été bien informé, ou plutôt, dans le peu de fois qu'il avait vu Louis de Périgord, il l'avait bien jugé. Louis serait devenu un des hommes les plus éminemment distingués de notre époque si sa vie n'avait pas été ainsi coupée à son matin. Le premier consul en parla avec un intérêt séparé de celui qu'aurait pu provoquer M. de Talleyrand, en ce qui tenait à son neveu ; il me questionna beaucoup sur lui, sur sa famille, sur les projets de son père, dont on lui avait parlé. Louis de Périgord avait

une belle fortune, ainsi que son frère et sa sœur, aujourd'hui madame Juste de Noailles. Et le premier consul avait le défaut (on voit que la prévention ne m'aveugle pas sur ceux qu'il pouvait avoir) de lever avec une main trop prompte, et surtout trop puissante, le rideau qui voilait le sanctuaire des familles. Il me parla donc des projets qui pouvaient exister dans la famille de Périgord, projets qu'il connaissait mieux que moi, qui, étant encore une jeune femme à peine âgée de vingt ans, n'avais à lui donner que des conjectures. Mais avec moi il était loin de compte dans de pareilles matières; je lui répondis que les affaires aussi sérieuses que celles dont il s'agissait ne regardaient que mes amis eux-mêmes; que la personne dont il voulait parler pour Louis de Périgord était une des plus riches héritières de France[1]; qu'elle était mon amie et que je verrais ce mariage avec un grand plaisir; mais qu'à vrai dire, je ne savais pas si les billets de *faire part étaient déjà envoyés.*

Le premier consul avait surtout un tact rapide et sûr qui lui faisait sentir, presque aussitôt que celui qu'il blessait, que le coup avait porté trop loin et trop rudement. Il s'arrêta, ne me parla plus en riant, cette fois, et reprit la conversation où il l'avait laissée; et malheureusement pour M. de F...., ce fut lui qui se trouva le point de *raccord.* « J'aimerais encore mieux l'*Anglais*, dit le premier consul; » il a l'air d'un vieux cheval de New-Marcket, quoiqu'il soit » encore jeune à la vérité, mais c'est égal. Quant à votre » *godelureau*, laissez-le aller, vous m'en direz des nouvelles » dans trente ans d'ici. Je ne lui en donne pas quinze, même, » pour avoir l'air d'un *jeune vieillard*, ce qu'il est déjà : ou, » pour parler plus juste, il sera un *vieux beau*[2]. »

[1] Cette conversation est anticipée pour l'époque, mais je n'ai pas voulu manquer et interrompre une chose assez peu intéressante en elle-même, et qui n'avait de prix qu'en étant offerte comme elle s'est passée. Je crois que Napoléon était déjà empereur.

[2] La prédiction du premier consul s'est, dit-on, vérifiée d'une façon

Et se tournant vers moi :

« Quel âge a M. de F.....t ? » me demanda-t-il.

— « La chose n'est pas facile à savoir avec sa mère, répondis-je. Toutefois je crois que M. de F.....t doit avoir vingt ans ou dix-neuf ans pour le moins. »

Je calculais d'après l'âge de mes jeunes amis dont il était le camarade. Edmond de Périgord, qui n'était qu'un enfant, comparativement à lui, commençait alors à être un jeune homme.

« Au surplus, dit Napoléon, il faut laisser tout cela pour » songer à notre propre beauté. Ainsi, Joséphine, je veux » que tu sois éblouissante de parure et richement habillée ; » entends-tu bien ?

» — Oui, répondit madame Bonaparte, et puis ensuite tu fais des scènes, tu cries, tu raies *mes bons à payer* au bas de mes mémoires... [1] »

Et elle boudait comme une petite fille, en faisant une mine toute gracieuse. Madame Bonaparte avait un véritable charme dans ses manières lorsqu'elle voulait être séduisante. Que cette bonne grâce fût peut-être trop générale, c'est possible ; mais il est de fait réel qu'elle était vraiment parfaitement *aimable* et faite *pour se faire aimer*, lorsqu'elle le voulait bien. Au moment où le premier consul lui parla de cette volonté de toilette, elle le regarda avec une telle gentillesse, elle fut à lui avec une démarche si mollement gracieuse, toute sa personne respirait tellement le désir de

terrible pour un homme dont toute la vie s'est renfermée dans cette manière de plaire par ses agrémens personnels. Vivant dans la retraite depuis bien des années, je n'ai pu juger par moi-même de ce changement tellement grand dans M. de F. . . t, qu'il fait, dit-on, la plus morale de toutes les leçons.

[1] La chose est arrivée plusieurs fois. J'ai vu deux de ces mémoires biffés de la main de l'empereur. L'un est pour des lingeries, l'autre pour de la parfumerie et des essences.

« Vous avez votre lingère, qui est mademoiselle l'Olive, dit l'empereur; » pourquoi prendre dans un magasin inconnu ? payez cette nouvelle venue » sur *vos économies*. »

plaire, que celui qui aurait résisté n'aurait eu qu'un cœur de pierre. Napoléon l'aimait ; il l'attira à lui et l'embrassa.

« Sans doute, je biffe quelquefois tes *bon à payer*, ma chère » amie, parce que tu te laisses aussi parfois tellement attraper » qu'il y a conscience à autoriser de tels abus. Si je te re» commande d'être magnifique dans les occasions d'apparat, » je n'en suis pas moins très-conséquent avec moi-même ; et » comme il faut une balance pour peser tous les intérêts, je » la tiens d'une main équitable, quoique sévère. Tiens, je » vais te raconter une petite histoire qui fera merveille comme » leçon, si tu veux te la rappeler. Ecoutez aussi, nous dit-il » en nous faisant signe de nous rapprocher de lui. Ecoutez » aussi, jeunes têtes folles, et profitez.

» Il y avait à Marseille un négociant fort riche. Un jour, » il reçoit une lettre qui lui est remise par un jeune homme » qu'on lui recommandait fortement. Le jeune homme avait » de la fortune ; il ne demandait qu'*une protection* de société ; » il avait même une lettre de crédit assez forte sur le ban» quier. Celui-ci, après avoir lu la lettre de recommadation, » au lieu de la jeter dans le panier aux papiers de rebut, ou » bien de la serrer dans un tiroir, l'examina et vit qu'elle ne » couvrait qu'une seule des quatre faces de la feuille, il la » déchira en deux, mit la partie écrite dans un carton de » son casier, puis ploya l'autre de manière à pouvoir s'en » servir pour écrire un billet, et la serra dans un autre car» ton qui en contenait déjà beaucoup d'autres. Lorsqu'il » eut terminé sa petite mesure économique, il se retourna » vers le jeune homme et l'engagea à venir dîner chez lui le » jour même. Le jeune homme homme était accoutumé à » une vie assez élégante, assez sybarite, pour avoir peur de » dîner chez un homme qui prélevait ainsi un droit sur le » chiffonnier en lui enlevant son vieux papier ; cependant il » accepta et promit de revenir à quatre heures. Mais en des» cendant le petit escalier du bureau de son banquier, il se rap» pelait déjà cette pièce étroite et sombre, précédée de deux

»grandes salles encombrées de cartons jaunis par la pous-
»sière et la fumée, et dans lesquelles travaillaient en silence
»dix ou douze jeunes gens dont les visages lui parurent dia-
»phanes de maigreur. Le cabinet du banquier lui-même,
»avec cette fenêtre dont les carreaux étaient enduits d'une
»croûte épaisse et ne laissaient même pas arriver un rayon
»du beau soleil de Provence, la petite sébile de buis dans
»laquelle était la sciure de bois pour servir de poudre, l'é-
»critoire cassée, la robe de chambre du banquier ; enfin
»tout revenait à la file pour l'effrayer.

»— J'ai fait une sottise en acceptant ce dîner, se dit-il...
»Mais n'importe : une journée est bientôt passée.

»Après avoir fait sa toilette, plutôt pour lui que pour les
»hôtes qui l'attendaient, le jeune voyageur se rendit rue de
»Rome, où était située la maison de son banquier. Comme
»celui-ci l'avait prévenu que sa femme ne logeait pas dans
»la partie occupée par les bureaux, il demanda en arrivant
»à être conduit chez la maîtresse de la maison. Plusieurs
»valets, mis avec propreté et même avec richesse, lui firent
»traverser un petit jardin rempli de fleurs rares et exotiques,
»et, après l'avoir fait passer dans plusieurs pièces richement
»meublées, l'introduisirent dans un salon où il trouva son
»banquier qui le présenta à sa femme et à sa mère. La pre-
»mière était jeune, l'autre n'était pas encore vieille, et tou-
»tes deux portaient sur elles de riches étoffes, de belles
»perles, de beaux diamans, attestant le florissant com-
»merce du laborieux et honnête chef de famille ; lui-même
»n'était plus le personnage du matin ; il semblait qu'il eût
»laissé, au milieu de ses cartons poudreux, l'homme au
»bonnet de velours, à la robe de chambre de molleton. Le
»salon était rempli par quinze ou vingt convives dont les
»manières et le ton attestaient que cette maison était une
»des meilleures, si elle n'était pas la première de la ville.
»On servit, et ce fut alors que le jeune homme en fut con-
»vaincu. Le dîner fut parfait, les vins exquis ; une argente-

» rie magnifique couvrait la table avec une somptueuse » abondance, et le jeune voyageur se vit forcé de convenir » avec lui-même qu'il n'avait jamais fait une chère plus dé- » licate ni vu plus de magnificence; et ce qui acheva de le » confondre fut d'acquérir la certitude, par l'une des per- » sonnes qui étaient près de lui, que le banquier donnait » deux fois par semaine un dîner semblable à celui qu'il » voyait.

» En prenant son café, il songeait à tout cela, et ses jeu- » nes idées se refusaient à un *classement* par conséquence et » *résultat*, qui l'aurait amené à comprendre aisément ce » qu'il voyait.

» — Jeune homme, lui dit son hôte, en lui frappant légè- » rement sur l'épaule, vous êtes rêveur... presque triste..... » Auriez-vous mal dîné?....

» Ou plutôt, le regard qui accompagnait ces paroles, et » l'inflexion de la voix qui les prononçait, voulaient dire :

» — *Votre peur* de mal dîner ne serait-elle pas encore éva- » nouie?....

» Le jeune homme rougit, comme s'il eût entendu ces » mêmes mots. Le bon financier se mit à rire; il l'avait » deviné.

» Je ne vous en veux pas, monsieur... Votre âge ne com- » prend pas comment on forme les *masses*, seule et véritable » force, soit qu'on la fasse avec de l'argent, de l'eau, des » hommes, il n'importe; une *masse* est un mobile immense; » mais il faut commencer...., il faut l'entretenir..... Jeune » homme, les petits morceaux de papier dont vous vous » moquiez ce matin sont un des moyens que j'emploie pour » y parvenir. »

— « Voilà une belle histoire [1] que tu viens de nous dire

[1] Cette histoire, que j'ai entendu raconter pour la première fois au premier consul, a été fort connue depuis, et je crois qu'elle s'est répandue par mon propre fait. Il la racontait d'une manière fort laconique et en deux

là, Bonaparte ! lui dit Joséphine en souriant. Ce que j'y vois de plus merveilleux, c'est que tu as parlé pendant plus d'un quart d'heure, seulement à *des femmes.* »

— « En vérité, je le savais bien, répondit-il en clignant » l'œil de notre côté. Crois-tu que j'aurais ainsi prêché des » hommes ?.... Ils n'en ont jamais besoin. »

phrases. Mais le texte est celui-là. Une chose qui depuis m'a vivement frappée, c'est cette pensée des *masses*, comme force de tout genre à mettre en action.

CHAPITRE XVI.

Les vrais amis de Junot, et M. Billy van Berchem. — Naissance illustre et modestie. — Origine royale. — Les Bourguignons chez Junot. — Les lettres de famille et déluge de recommandations. — Un nouveau venu et l'élégant de province. — Nouvelle mystification. — Musson et *le général Boisvin.* — L'homme sourd et un boulet de 24. — Le jeu du cornet, et le nez en compote. — Le mystifié et son compatriote d'Autun. — Les serviettes chaudes et les petits soins. — La mèche éventée, et l'esprit mal fait. — Le duel et les balles de suif. — L'affaire arrangée. — Comédies sur comédies. — Dîner chez Robert. — Regnault de Saint-Jean-d'Angély improvisé. — La nièce du préfet de Blois. — Le général Montélégier, et *l'esprit bien fait.*

En parlant des amis véritables de Junot, de ces amis qui se retrouvent au moment des souffrances et qui vous font bien répéter :

Qu'un ami véritable est une douce chose !

il en est un dont j'ai déjà tracé le nom ainsi que celui de son aimable femme, et que je trouverai doux de rappeler encore : c'est M. Billy van Berchem.

A l'époque de mon mariage, lorsque Junot me présenta ses amis, il me parla de ceux que j'ai déjà nommés, avec un accent du cœur qui persuade et se communique.

« Billy est le plus loyal et le plus excellent des hommes, me dit-il; quant à ses autres qualités, tu sauras les apprécier quand tu le connaîtras : et tu verras qu'il peut être à la fois un homme aimable, spirituel, ayant les plus excellentes

manières, réunissant ce qui fait enfin un homme agréable dans le monde et même un homme à la mode, et avec cela demeurer un bon, franc et excellent ami. »

Junot avait raison. Je trouvai dans M. Van Berchem non seulement un homme comme il faut et d'agréables manières, mais ayant de la bonté et de la sûreté dans les rapports. Je sus l'apprécier enfin, et ce que j'appris ensuite ajouta à mon estime pour lui.

« C'est aussi un brave garçon, celui-là », disait Junot!... Et dans sa bouche cet éloge valait un brevet.

« Oui, répétait-il, c'est un solide garçon ! »

Une des choses qui m'ont attachée à M. et à madame Van Berchem, c'est leur simplicité, leur modestie : tant de gens ont une jactance insoutenable pour appuyer des droits imaginaires ! Eh bien ! qui se doutait alors à Paris que M. Van Berchem est d'une illustre origine? On savait bien qu'il était d'une bonne naissance, que ses alliances étaient honorables, enfin qu'il était un *homme comme il faut.* Mais ce que peu de personnes savaient, c'est que la famille Berthout van Berchem prouve par les actes les plus authentiques que sa généalogie remonte à l'an de grâce 1084. Wautier Berthout (Drachen Baar ou Barbe-Dragon) van Berchem était alors prince souverain de Grimsbergue et de Malines. A de certaines époques, je crois plus reculées, les Van Berchem possédaient même comme patrimoine une partie de la ville de Bruxelles. La souche de cette famille était la maison de Lorraine. Quant à ses alliances, elles furent ce que pouvaient être celles d'une telle maison. Les ducs de Brabant, les comtes de Gueldres, les comtes de Bretagne, la maison de Horness, les princes de Nassau-Dillenbourgen, et une foule d'autres familles de cette qualité, devinrent ses alliés. Pour elle, tantôt fixée en Allemagne, puis en Belgique, obligée de fuir pour cause de religion, la famille Van Berchem demeura assez long-temps en Hollande, et de là vint s'établir à Lausanne en Suisse, où notre ami Guillaume

Van Berchem est né en l'an de grâce... faut-il le dire? oui... en l'an 1772.

J'ai été pendant beaucoup d'années fort liée avec M. et madame Van Berchem sans avoir même le moindre doute sur ce que je viens de rapporter. Ce fut Junot qui m'en parla le premier, avec prière de ne le pas laisser voir à M. Van Berchem; enfin plus tard j'ai tenu dans mes mains, j'ai lu avec mes yeux les preuves authentiques de ce que j'ai dit. Peut-être, si j'eusse consulté la volonté, mais surtout le goût de mes amis, j'aurais gardé le silence... Mais tout le monde n'a pas cette même façon d'agir: et alors, dans ma conscience, j'ai cru devoir rétablir dans leur état naturel des faits peu connus qui peut-être un jour seraient à leur tour dénaturés comme nous en avons vu bien d'autres touchant les mêmes personnes. Au surplus, laissons cela, et revenons maintenant à ce qui amusera bien plus M. et madame Van Berchem en leur rappelant d'heureux et joyeux jours, hélas! bien loin de nous.

J'ai déjà parlé d'une chose caractéristique de l'époque, et devant être conservée comme tradition du temps. Il s'agit des mystifications. Celle de d'Offreville eut cela de particulier qu'une partie de la Comédie-Française fut active dans son exécution, et que nous fûmes nous-mêmes les acteurs de la pièce: mais je vais raconter l'histoire d'une véritable mystification dans tous ses détails. Celle-ci eut des suites dont nous eûmes à rendre grâces au mystifié lui-même qui, en donnant un second acte à la parade déjà jouée, nous fit un plaisir sur lequel nous ne comptions pas.

Junot accueillait toujours avec une grande cordialité tous les Bourguignons qui venaient le voir en arrivant à Paris. Mon beau-père, qui le savait, ne laissait pas partir un de ses compatriotes sans le munir d'une lettre de recommandation. Ses sœurs, ses beaux-frères, son père surtout, ne laissaient pas mettre en route un Bourguignon sans la lettre obligatoire. Je crois, Dieu me pardonne, que tous tenaient

note des départs du coche d'Auxerre. Junot finit par prendre de l'humeur de ces recommandations renouvelées, de ces solliciteurs d'autant plus exigeans qu'étant recommandés par un père, une mère, une sœur, un frère, leurs droits leur paraissaient imprescriptibles; et souvent, hélas ! ils n'en avaient aucun, qu'à faire dire qu'ils étaient les plus ennuyeux des êtres de la création. Ce n'est pas que, dans ce déluge de Pourceaugnacs, il n'y eût des gens de fort bon lieu, possédant avec de l'esprit des manières parfaites et de mise enfin dans le salon de la femme la plus difficile: mais il y en avait aussi... que Dieu me le pardonne, mais je ne les oublierai jamais.

Un jour, nous étions à déjeuner, lorsqu'un valet de chambre remit une lettre à Junot, de la part d'un monsieur arrivant de Bourgogne. Je ne me rappelle plus quel était le *souverain qui accréditait* le nouvel arrivant; je crois cependant que c'était mon beau-père.

Cette lettre de recommandation était la septième depuis huit jours. Junot frappa du pied et repoussa le papier loin de lui.

« C'est aussi par trop ennuyeux ! » s'écria-t-il.

Cependant il l'ouvrit et lut qu'on lui demandait ses bontés ainsi que les miennes pour rendre Paris agréable à M. B....t, très-aimable garçon, possesseur d'une belle fortune à V.....x près de Dijon, et qui, venant à Paris pour s'y amuser, était bien aise que ce fût le commandant de la ville qui la lui montrât. Cette phrase, qui était de la création de mon beau-père, fit le malheur du nouveau-venu.

«Vraiment ! dit Junot; ah! je dois être le cicérone des mille débarquans du coche! Parbleu! c'est un peu fort!»

Le monsieur fut introduit. Il n'était pas bien, il n'était pas mal, il n'était rien du tout; enfin il aurait pu passer dans le monde, inaperçu comme tant d'autres, si cependant, car il faut le dire, il n'avait pas eu plus de suffisance qu'il n'appartenait à un brave et digne propriétaire d'une petite

d'intérêt..... Monsieur, je suis confus.... Heim... pardon, je n'entends pas.»

Et il remettait son énorme cornet à son oreille. L'autre mettait son nez dedans pour lui dire qu'il n'avait pas parlé.

«Ah! pardon! j'avais cru entendre...»

Et le cornet était relevé si prestement que le malheureux nez recevait une nouvelle apostrophe. Cela se renouvela plusieurs fois à notre grande joie, comme on peut le penser. Pendant ce temps, le général *Boisvin* arrangeait avec une adresse admirable une foule de petits morceaux de pain dans lesquels avaient déjà passé, avant l'entremets, la moitié d'une poivrière et toute une salière, et qu'il plaçait fort habilement à côté de l'assiette de M. Bo...t, qui disait en lui-même :

«Il faut qu'ils aient tous des palais d'acier pour manger une cuisine d'enfer comme celle-là... »

Pendant ce temps, le général racontait au patient comment le boulet... un boulet de *ving-quatre!*... était venu le chercher dans sa tente pendant *qu'il déjeunait,* le jour de la bataille de Marengo.

«Figurez-vous, monsieur, que je le vois encore venir ce coquin de boulet!... Je le vois..... J'étais là comme vous me voyez, monsieur... là, à table... parce qu'enfin il faut bien manger tout en se faisant tuer... Eh bien, monsieur, c'est alors que ce boulet de malheur est venu à moi... Je me suis dérangé, monsieur, comme vous le pensez bien... Le boulet a passé à six lignes de mon oreille..... Six lignes, monsieur!... six lignes!... Alors vous comprenez que la pression de l'air... l'effet de l'acoustique... Ce terrible FLAU...., FLAU...., FLAU...»

Et puis il mêlait à sa narration une foule de mots qui venaient là pour avoir place comme ils pouvaient; et à la fin du discours il ne se comprenait plus lui-même. Le curieux de l'histoire, c'est que M. Bo...t, qui se croyait bien instruit par les *flau flau,* et se reposant pour sa sécurité de men-

songe, sur la surdité de son nouvel ami, entreprit de nous expliquer ce qu'il avait très-bien entendu de la narration de ce pauvre général, à ce qu'il prétendait, tandis que l'autre ne savait pas seulement lui-même ce qu'il avait dit pour clore son discours. Pendant ce temps les morceaux de pain allaient à miracle de la main du général Boisvin dans le gosier tout en feu du pauvre patient, auquel, pour donner du courage, on versait des rasades de vin de Champagne et de vin de Madère. Je ne sais si ce fut la bonté de notre vin de Champagne ou bien la bonté naturelle de son cœur qui tout d'un coup lui causa un attendrissement si profond qu'il se mit à pleurer en contemplant le pauvre général avec son uniforme si râpé... si singulièrement vieux et usé... et puis un si brave homme ! Le voir, *là*, moqué, raillé par ce jeune *mousquet*, et cette jeune femme... Et voilà M. Bo...t qui ne pense plus à son pauvre nez qui ressemblait à l'un des pimens rouges qui étaient devant lui dans un bateau de porcelaine, au dîner poivré et salé qu'il est *contraint* de faire : car, dans toute la rigoureuse observance des coutumes de province, il n'ose pas refuser d'un seul plat, mange de tous et croit que le diable a fait les sauces. Mais il oublie tout pour le vieux général, qui, profitant de cette bonne disposition, lui retrousse le nez de façon à le lui écorcher. — L'autre n'y pense pas.

« Vous avez parlé d'Autun, général : connaissez-vous cette ville ?

» — J'en suis, mon digne monsieur.

» — Vous êtes d'Autun !.. Ah, mon brave général ! et moi aussi, je suis d'Autun !.... ma famille est d'Autun !.... Nous sommes compatriotes !....

» — Hein ?... quoi ?... comment ?... permettez. »

Et le cornet voyageait de nouveau, au grand amusement de tous les spectateurs que M. Bo...t semblait avoir entièrement oubliés pour son vieux compatriote. Mais enfin Musson vit qu'il fallait varier la scène ; il était de l'autre

côté de la table, à côté de M. d'Oxa, qui trouvait bien le général Boisvin un peu extraordinaire, mais n'avait encore aucun doute, et de M. Van Berchem, qui était bien alors le plus joyeux compagnon, comme il est aujourd'hui un chef de famille sérieux et convenable.

« Ce sourd m'ennuie, dit très-haut Musson ; a-t-on jamais vu un habit de général à une pareille face de carême?... Il est là devant moi avec son visage en lame de rasoir..... Il m'empêche de manger. »

Il disait cela, avec une aile de perdreau truffé à la main, et n'avait pas cessé de très-bien officier depuis le commencement du dîner, pour le dire en passant. Ce fut ce qu'observa judicieusement M. Bo...t en regardant M. Musson de travers : le vin lui donnait du courage.

« Mon digne monsieur, lui dit Legras, il me semble que l'on parle de moi de l'autre côté de la table.

» — Ne faites pas attention, répondit M. Bo...t en plongeant son nez dans le vaste entonnoir... c'est un homme gris, il ne sait ce qu'il dit.... Il vous a appelé face de carême... »

Il n'avait pas achevé le mot que le cornet fut retroussé cette fois avec une telle vélocité que M. Bo...t, qui ne s'y attendait pas et n'était pas d'ailleurs fort d'aplomb sur sa chaise, trébucha par la force de la secousse et ne put retenir une exclamation assez expressive.

« A moi face de carême! s'écria le général Boisvin; face de carême!... »

Et prenant la carafe d'eau qui était auprès de lui il voulut la jeter à Musson, que M. Van Berchem retenait de son côté avec M. d'Oxa. Mais M. Bo...t lui prit le poignet assez à temps pour retenir la carafe, mais non pas toute l'eau qu'elle contenait, et qu'il reçut en entier sur ses cheveux poudrés, ce qui lui fit un baptême *laiteux* d'un effet tout-à-fait pittoresque.

« Messieurs, s'écria Junot d'une voix tonnante, vous

ai-je donc reçus à ma table pour vous livrer à de *pareilles fureurs ?* (Et son air était tragique.) Que signifie cette conduite ?.... Et vous, monsieur, continua-t-il en s'adressant à M. Bo...t, qu'aviez-vous besoin de dire à ce sourd que l'autre l'avait appelé face de carême ? vous mériteriez, oui, vous mériteriez que monsieur (en montrant Musson) vous en demandât raison.

» — Certainement, dit Musson qui ne comprenait pas où Junot voulait en venir, mais qui ramassait toujours la balle ; monsieur est fort indiscret d'avoir été rapporter, comme une portière, ce que je disais moi, *là*, dans le secret de la confiance et de la joie..... Monsieur est indiscret.

» — Monsieur est indiscret, dîmes-nous alors tous à la fois, ce qui fit un vacarme si effroyable que le sourd, qui était toujours parfaitement dans son rôle, pensa qu'il ne compromettait pas son oreille en faisant un saut sur sa chaise ; et s'adressant à M. Bo...t.

» — Qu'est-ce donc qu'ils ont ? lui dit-il; ils crient comme *des sourds.*

» — Ce n'est rien, lui beuglait à son tour le patient en mettant son nez meurtri dans le cornet. C'est à moi qu'on en veut ; mais... N'ayez pas peur, mon respectable général... je vous défendrai jusqu'à la mort !... »

Legras, ainsi que je l'ai dit, n'était bon à voir qu'une fois, mais celle-là en valait mille. On pouvait être facilement mystifié par son air souffrant et malheureux, et c'était là où résidait le talent. Legras a trompé des hommes fort spirituels, surtout dans la comédie qu'il jouait après le dîner et dans laquelle le compère n'était autre que le patient lui-même. Il variait ses rôles dans l'expression seulement, et selon le caractère des mystifiés ; avec M. Bo...t il le prit au tragique, et lorsqu'il eut avalé son café, plusieurs verres de liqueur des îles, ce qu'il n'eut garde d'oublier, il s'en fut avec lui dans le salon précédent, et là, se

laissant aller sur un canapé, il lui dit avec un accent tout attendri :

« Mon cher, mon digne monsieur, je me sens mal... ils m'ont fait dîner comme un diable, et je n'en puis plus..... Je suis sensible, voyez-vous? très-sensible... Et de voir tous ces jeunes gens rire de mon cornet... Eh bien! ce cornet, il est comme tous les cornets... Je l'aime, moi... je ne veux pas qu'on rie de lui..... rire de lui, c'est rire de moi.....

» — Si vous voulez que je vous parle en ami, lui dit M. Bo...t, c'est que votre cornet me semble en effet terriblement long..... Tenez, voyez comme vous m'avez arrangé le nez...

» — Ce n'est pas moi qui vous ai écorché le nez de cette façon, reprit le sourd d'un air indigné... Oh!... comment pouvez-vous le croire?...

» — Parbleu! parce que je l'ai senti. Tenez, voilà comment vous faites... Cela vient d'une mauvaise habitude qu'on vous a laissé prendre... Tenez, regardez... »

Et voilà M. Bo...t qui prend le cornet, l'ajuste à son oreille, et dit à Legras :

« Vous allez voir comment il faut faire... Allons, parlez-moi. »

Legras appliqua sa bouche sur le cornet; mais, au lieu de parler, il prit tout l'air que contenaient ses poumons, puis souffla de toutes ses forces, ce qui produisit un tel effet dans la tête de M. Bo...t qu'il fit un saut de dix pieds en l'air, envoya le porte-voix à l'autre bout de la chambre, et s'en vint retomber sur le sofa en tenant sa tête à deux mains. Nous crûmes tous qu'il était mort.

« Eh bien! qu'est-ce donc que vous avez? lui dit le sourd.

» — Comment! ce que j'ai?... J'ai que vous m'avez ouvert, fendu, déchiré le tympan..... Ah! mon Dieu!.... mon Dieu!

» — C'est que, voyez-vous, c'est encore une de mes infirmités... Est-ce que le général Junot ne vous a pas raconté toutes mes infirmités ?

» — Non, dit l'autre en relevant sa tête, et clignant ses yeux encore tout effarouchés du terrible coup de vent qui venait de lui souffler au tympan.

» — Non ? C'est étonnant !.... Eh bien ! je vais vous les dire, moi... C'est encore un effet physique, voyez-vous. »

Et voilà mon homme entreprenant une histoire dans laquelle les balles, les boulets, les mitrailles circulaient comme des pastilles de chocolat, au jour de l'an, sur le comptoir de Debauve ; puis les mots de science, ce qu'il appelait *les termes techniques*. Et le patient, qui l'écoutait avec une résignation bien admirable ! car, de tous ces mots-là, il aurait pu dire aussi :

Si j'en connais pas un, je veux être pendu !

Pendant ce temps on servait du punch à la glace, et les deux amis en prenaient leur part. Tout à coup Legras, à qui Junot avait fait signe, laisse aller son verre, tourne les yeux, les ferme et tombe sur l'épaule du compatriote. L'autre appelle, mais le sourd lui dit d'une voix éteinte :

« Non, non ; ils se moqueraient encore de moi..... Je ne veux que vous..., mon digne monsieur... Aie !... mon cher compatriote... Ah ! mon Dieu !... Et il sautait comme une carpe.

» — Mais où avez-vous mal ? lui disait l'autre sans faire attention que le sourd n'avait plus son cornet.

» — Ici, répondait Legras d'un air dolent... Je suis toujours soulagé lorsqu'on me frotte..... Ah ! mon Dieu !..... aie !

» — Eh bien ! je vais vous frotter, dit M. Bo...t. Mais taisez-vous, ou bien ils viendront. »

Nous étions tous à la porte du salon attenant à la pièce

où ils se trouvaient, et pour ne pas entendre le bruit de nos rires étouffés, il fallait que M. Bo...t fût aussi sourd que si vingt boulets de vingt-quatre, comme disait Legras; avaient tourné autour de lui. Cependant, quand nous le vîmes à genoux devant le canapé où Legras s'était couché comme un pacha, et lui frottant le ventre et l'estomac, nous éclatâmes sans pouvoir nous retenir, surtout en le voyant aller en cachette faire chauffer des serviettes au poêle de la salle à manger et les appliquer sur le vieux sourd.

« Je vous l'avais bien dit : ils se moquent de moi, murmura Legras... Ah ! cela me fait mal... Je voudrais prendre l'air..., car j'étouffe...; mais je ne veux que vous, mon digne monsieur... Et voilà Legras se levant et s'appuyant de tout son poids sur M. Bo...t, qui était un grand garçon fort en état de le supporter, mais dont les jambes n'étaient pas alors bien sûres. Ils descendirent assez bien la première partie de l'escalier[1]; mais, arrivé au premier palier du grand candélabre qui l'éclairait, le général se laisse aller, en racontant à son digne compatriote qu'il ne peut plus marcher, qu'il lui faut de l'air ou qu'il va mourir, et ajoutant toujours son refain :

« Mais je ne veux que vous..... Vous êtes si bon ! si sensible ! »

Et l'autre se trouvait si bien engagé qu'il prit le général, *le porta* dans ses bras jusqu'à la place Louis XV : puis, l'ayant emballé dans un fiacre, il le ramena dans une maison que le digne général lui dit être la sienne, puis il s'en fut en promettant de revenir le lendemain. Le lendemain il se présenta à la même porte : on lui dit, comme l'ordre le portait, que le général *Boisvin* était sorti. Et nous crûmes l'histoire finie, nous proposant d'en rire avec M. Bo...t lui-

[1] Nous étions alors établis dans notre nouvelle maison de la rue des Champs-Elysées; nous y plantâmes la crémaillère d'une façon qui mérite la peine d'être rapportée. Je reviendrai là-dessus. Madame Bonaparte y vint.

même lorsqu'il aurait bien raconté son aventure; mais il en ordonna autrement, à notre grande joie.

Le jour même où il n'avait pas trouvé son sourd chez lui, il dînait dans une maison où se trouvaient également plusieurs personnes parmi lesquelles étaient deux amis de ma mère et dont l'un m'aimait chèrement. M. Bo...t se mit à parler du dîner qu'il avait fait la veille chez moi, et témoigna un peu vivement non-seulement la pitié que lui avait inspirée le vieux général sourd, mais un mécontentement qu'il aurait dû raisonner, sur ma folle gaîté, et sur l'approbation donnée par le général Junot à ces jeunes gens qui riaient! qui riaient!

« Moi je ne riais pas, poursuivit-il... Comment rire d'un homme respectable qui devient sourd par la compression que fait subir à l'air un boulet de 24... ? »

Mon vieux ami écoutait toutes ces sottises avec humeur. Il me connaissait de l'enfance et savait combien le malheur et la vieillesse étaient respectés par moi... La compression du boulet DE VINGT-QUATRE surtout, le mit au fait. Il s'adressa assez brusquement à M. Bo...t.

« Votre général n'a-t-il pas un grand nez?

» — Immensément grand.

» — Il est maigre?

» — Il est étique.

» — Il porte un grand cornet?

» — Ah! je vous en réponds!... Voyez mon nez; il est en marmelade.

» — Eh bien, monsieur, vous avez été mystifié.

» — J'ai été... quoi, monsieur?...

» — Mystifié...

» — Comment mystifié?

» — C'est-à-dire que l'on s'est moqué de vous. Ce qui vous reste à faire, c'est d'en rire plus haut que les autres. Je l'ai été aussi, monsieur, mystifié par Legras, par Musson, par Thiémé... Eh bien! malgré le premier moment

qui impatiente un peu, je le sais, j'ai ri ensuite de bon cœur avec mes amis. C'est le meilleur parti à prendre.

C'était celui que devait suivre en effet un homme d'esprit. Mais il paraît que M. Bo...t voulut oublier qu'il l'était pendant quelques heures. Il s'informe de la demeure de Legras, et dans la même soirée, il s'en va rue Favart, n°2, monte au second et tire lui-même la pate de lapin attachée à la sonnette. C'est le général lui-même qui vient lui ouvrir et qui reste bien surpris en reconnaissant son patient de la veille. Il ne se laissa pas intimider, et vit à l'instant que la scène pouvait être continuée.

« Monsieur, lui dit d'un ton solennel M. Bo...t, je sais toute la vérité de l'affaire d'hier. Vous m'avez insulté, et je viens vous en demander raison.

» — Monsieur, je ne vous ai pas insulté : j'ai fait ce que tout Paris me voit faire chaque jour. C'est ma profession. Vous êtes le but qu'on me donne pour remplir mon engagement. Le général Junot m'a donné de l'argent pour faire rire les personnes qui étaient chez lui. Je m'en suis, je crois, bien acquitté... Après cela, monsieur, je ne vous connais pas. Et maintenant vous-même vous serez charmé peut-être de savoir où venir, si vous voulez mystifier quelqu'un. Ensuite, si vous en gardez de l'humeur, adressez-vous au général Junot : c'est lui qui vous a mystifié, ce n'est pas moi.

» — Je n'ai rien à faire avec le général Junot », répondit très-vite M. Bo...t, qui ne se souciait pas, tout en faisant le fier à bras, de se rencontrer avec une mauvaise tête qui pourrait s'impatienter de trouver un mauvais caractère dans son chemin. « C'est à vous à me rendre raison de la journée d'hier.

» — Parbleu! monsieur, s'écria Legras en éclatant de rire, voilà dix ans que j'exerce mon état; mais voilà la première fois que je vois un homme vouloir se battre avec son mystificateur! Vous êtes un drôle de corps. Au surplus,

si le cœur vous en dit, eh bien! nous nous battrons, et nous nous battrons bien. »

Legras était une ostéologie ambulante; mais cette charpente osseuse et revêtue de gros nerfs qui étaient visibles annonçait qu'un coup de poing de cette main maigre et décharnée pouvait assommer son homme très-facilement. Il y avait à la cheminée un énorme gourdin sur lequel Bo...t aperçut probablement que Legras jetait les yeux, car il se hâta de dire :

« Vous sentez comme moi, monsieur, que l'honneur exige que nous allions *sur le pré*.

» — Je ne comprends pas cela du tout, répondit Legras. Quant *au pré* sur lequel nous irons, il ne sera guère verdoyant; mais n'importe. Vous voulez vous battre : eh bien! nous nous battrons. Le général Junot sera mon second... Votre adresse? »

Et, sans vouloir écouter tous les verbiages de M. Bo...t, Legras le congédia, après avoir pris le nom de son hôtel garni.

Il était dix heures. J'avais quelques personnes chez moi lorsque Legras me fit demander. Junot était sorti, et il voulait me réjouir de cette mystification parfaite dont M. Bo...t faisait tous les frais avec tant de générosité. Je ne vis pas d'abord la chose comme lui; mais il me démontra que l'affaire pouvait devenir très-bouffonne, et que déjà elle n'était que ridicule de la part du champion qui voulait ainsi sceller sa mystification. Junot, qui entra au même moment, rit d'abord de bon cœur de la chevalerie de M. Bo...t; mais il avait trop de bonté dans le caractère, trop de cordialité, et surtout de véritable volonté de ne pas offenser, pour n'être pas lui-même blessé d'une aussi ridicule susceptibilité.

« Ah! il veut se battre, dit Junot : eh bien! il se battra. Legras, écrivez-lui, de chez moi, que le rendez-vous est pour demain matin, à huit heures au plus tard, ici même.

Nous irons ensuite au bois de Boulogne... Eh bien! qu'attendez-vous donc?

» — Ma foi! mon général, répondit Legras, je voudrais savoir, avant d'écrire, comment vous l'entendez... car mon métier est de faire rire, et si je suis tué par un imbécile, je le serai tout aussi bien que par un homme d'esprit; et puis adieu les journées joyeuses. »

Junot se mit à rire, et expliqua à Legras quel était son plan.

« Ah! à la bonne heure, au moins; de cette manière, je pourrai encore faire des projets de gaîté. » Et il écrivit à M. Bo...t; la lettre fut portée par un de mes gens.

Le lendemain matin, à peine il était jour que Junot vint dans ma chambre pour me faire lever.

« Nos hommes vont arriver, me dit-il; tu mettras ton witchoura, et tu viendras au bois de Boulogne avec ma sœur. J'ai déjà fait arranger les balles; la boîte de pistolets, tout est prêt. »

En effet, je trouvai, en entrant dans le petit salon du déjeuner, Heldt gravement occupé à nettoyer les canons des pistolets, tandis qu'une vingtaine de balles parfaitement faites, imitant le plomb à s'y tromper, étaient dans la case ordinaire des balles [1]. Tout le monde avait un air solennel; M. Bo...t n'était pas encore venu, mais on voulait qu'en arrivant il trouvât tout en harmonie avec le drame qui devait se jouer. Les aides-de-camp de Junot, M. Van Berchem étaient graves et sérieux... Enfin, c'était à mourir de rire... Cependant l'heure s'avançait, et M. Bo...t n'arrivait pas; il était près de neuf heures. Junot fronçait le sourcil...

« C'est un jeu, disait-il; mais il n'en sait rien... »

[1] Elles étaient de suif, recouvertes je ne sais plus avec quoi. Elles étaient faites à merveille.

Pendant ce temps-là Legras fournissait un petit épisode assez amusant. Il se promenait d'un air préoccupé, et je remarquai que ses regards se dirigeaient souvent vers la boîte de pistolets. Enfin il n'y résista plus, et s'approchant du nécessaire il prit quelques unes des balles factices, et les sous-pesant bien dans sa main, il dit à Heldt avec un accent inimitable de bouffonnerie et de peur réelle :

« M. Heldt, êtes-vous bien sûr que dans la case il ne soit pas resté des balles de plomb ? »

Le bon Allemand se mit à rire, et le rire devint contagieux lorsqu'on sut de quoi s'inquiétait Legras.

« Ma foi ! écoutez donc, disait-il, je voudrais bien vous y voir ! »

Enfin des fenêtres du petit salon qui donnaient en face de la porte de l'hôtel, nous vîmes arriver M. Bo...t.

« Eh bien ! qu'a-t-il donc ? on dirait qu'il ne peut pas marcher ! » dit le colonel Laborde.

En effet, M. Bo...t était pâle comme un mort, et pouvait à peine se traîner. Il vint d'abord me saluer, sans paraître surpris de voir une femme au milieu d'un pareil événement, et parut seulement frissonner en se voyant accueilli par sept à huit visages à l'expression presque sinistre qui semblaient lui dire qu'il allait mourir. Junot le salua froidement, et allant à lui, il lui dit :

« Vous savez, monsieur, que je suis le second de M. Legras ; il n'a nullement besoin de mes avis dans cette circonstance, il a servi véritablement et sans fiction. Il tire le pistolet aussi bien que moi. Et puis d'ailleurs, monsieur, si vous ne le trouvez pas bon pour se mesurer avec vous, me voici tout prêt. Vous connaissez les conditions du combat, je suppose ?... »

Un *non*, si faible qu'on l'entendit à peine, sortit de la bouche du pauvre homme, qui, j'en réponds, aurait voulu être bien loin dans ce moment.

« Eh bien ! M. de Laborde va vous les expliquer. Monsieur

de Laborde, dites à M. Bo...t, poursuivit Junot plus bas, mais de manière à être entendu, que s'il tue M. Legras, je prendrai sa place à l'instant même, là, sur le terrain que son meurtrier aura teint de son sang.... S'il me tue... vous prendrez ma place, n'est-ce pas, mon brave Laborde?

» — Et je suis là pour le remplacer, dit M. Van Berchem, s'il succombait.

» — Ainsi donc, reprit Junot, ce sera un duel à mort.

» — A mort! » répondirent les deux autres avec une voix sombre et basse.

Ce qui était curieux à voir dans ce moment-là, c'était la figure du patient; et, en vérité, je puis dire ce mot sans qu'il soit exagéré, à mesure que Junot parlait et disait: «Cet homme qu'ilva tuer... cet autre qui le remplacera...» le pauvre M. Bo...t devenait de la plus belle couleur de pain d'épices. Son nez, son pauvre nez sur lequel se dessinaient encore les suites de sa bataille avec le cornet, ce nez n'était plus rouge: il avait perdu cette belle nuance cerise qui le distinguait des autres nez le fameux jour. Ses lèvres étaient minces et serrées: il est vrai qu'il faisait très-froid, mais je crois qu'au mois de juillet c'eût été de même.

Junot m'appela, et, m'ayant emmenée dans ma chambre, il me dit que nous serions les premiers mystifiés si, par le temps qu'il faisait (il neigeait à flocons), nous allions au bois de Boulogne. Je fus d'autant plus de son avis, que je n'aurais été spectatrice que de loin et même encore aurais-je mal vu; tandis que de la fenêtre du salon du rez-de-chaussée, je verrais tout à merveille. Junot me quitta pour aller annoncer ce changement dans la représentation. Mais tout avait bien changé également dans l'autre chambre pendant notre courte absence. Lorsque nous y rentrâmes, M. Bo...t prit Junot par le bras et le pria de passer dans son cabinet. Là il lui dit, avec une figure toute bouleversée, qu'il était convaincu que ni lui ni M. Legras n'avaient

oulu l'insulter, et qu'en conséquence il jugeait inutile de asser plus avant.

« C'est-à-dire, répondit Junot en le regardant fixement, ue *vous ne voulez* pas vous battre?

» — Mais... il me semble que... la chose est assez inutile, ès que je ne me regarde pas comme offensé.

» — La question n'est pas douteuse, dit Junot en lui tournant le dos et rentrant dans le salon, et si vous aviez fait ne lourde sottise en provoquant M. Legras, ce matin vous aites une faute. »

La colère que la fin de cette affaire donna à Junot fut our nous tous un nouveau sujet d'amusement.

« Comprends-tu un garçon de cette étoffe-là! disait-il en frappant sur l'épaule de M. Van Berchem. Il fait le spadassin, et tout ce fracas aboutit à une sorte d'amende honorable; et c'est un Bourguignon!... »

Le fait est que ce M. Bo...t avait été fort sage en ne se mettant pas devant le canon d'un pistolet, parce qu'on s'était permis de plaisanter avec lui. Au surplus, ce sont des questions qu'une femme ne doit pas se mêler de décider. Mais ce qui est à ma portée, par exemple, c'est de trouver fort absurde de s'être fâché en apprenant la mystification. Il en fallait rire avec nous. C'était le meilleur parti. Je connais un homme qui a été mystifié à peu près vers la même époque, et dont le nom seul indiquera que certes il pouvait prendre l'affaire au sérieux, si cela n'eût été contre les lois de la société *sociable* : c'est le général Montélégier.

Plusieurs hommes distingués par leur esprit, leurs talens, mais aimant à rire et à être joyeux de toutes façons, se réunissaient souvent chez Robert pour y faire des dîners, qui au reste étaient, dit-on, remarquablement agréables. Regnault de Saint-Jean-d'Angely, un autre nom fort élevé dans la magistrature, M. de Brigode, plusieurs autres hommes fort connus, venaient là passer gaîment quelques heures. M. de Montélégier s'y trouva un jour, et fut étonné

d'y rencontrer une jeune personne ravissante de beauté; c'était, lui dit-on, la nièce de M. de Corbigny, alors préfet de Blois, qu'on lui montra dans un coin de la salle parlant avec Regnault de Saint-Jean-d'Angely, et qui, pour le dire maintenant, n'était autre que le vénérable Musson. La jeune personne était modeste, remplie de grâces, belle comme un ange, et réunissait à tous ces avantages, disait-on, celui d'être l'unique héritière de son oncle. Elle était réellement la fille du fameux horloger Lepautre, et voyageait dans cette vie sous la conduite et la protection magistrale de Régnault.

« Tu veux te marier, dit l'un de ces messieurs au général Montélégier : voilà ton affaire. Fais ta cour... plais, et tu épouses. »

On peut présumer combien fut amusante la méprise ou la mystification. Le général Montélégier était aussi respectueux auprès de la belle demoiselle qu'il l'aurait été devant la plus vénérée des divinités. Il faisait aussi sa cour à l'oncle le préfet, dont Musson jouait le rôle en acteur consommé.

« Ah ça! lui disait Regnault, que donneras-tu pour dot à cette charmante personne?

» — Ah! ah! la dot... Comment, la dot?... Il faut donc que j'en donne une? Oui; c'est juste... il faudra *dessaquer*[1]. Eh bien! je donnerai... c'est selon... 20,000 fr..... peut-être 40,000 fr... peut-être bien irai-je à 100,000... fr..., à 200,000, à 300,000... peut-être aussi n'en donnerai-je que... 10,000...

Et M. de Montélégier, qui ne voulait pas avoir l'air de connaître la valeur *intrinsèque* de la demoiselle, et qui écoutait en cachette pour ainsi dire, mais dont la physionomie devint assez sérieuse, malgré la beauté de la nièce, quand l'oncle parla de la dot de dix mille francs. En résumé, le dîner fut fort gai, surtout en raison du sujet de conversation que Musson-préfet jugea à propos de mettre en *mouvement*. Ce fut l'administration de son département.

[1] L'honneur de l'invention du mot appartient à Musson.

Dieu sait les belles choses qu'il débita, et que tous les bons compères qui l'entouraient relevaient à merveille. Pendant ce temps-là, le général Montélégier faisait sa cour également à merveille. Cela dura plus d'un jour, ce qui rendit la mystification d'un genre assez remarquable. Enfin, après un troisième dîner, comme le général voulait épouser la jeune et belle nièce, on lui raconta l'affaire, ce qui évita la publication des bans. Le *mystifié*, car il l'était enfin, eut le bon esprit de ne témoigner aucune humeur, et il en rit lui-même avec ses amis. Il est vrai qu'il lui restait une consolation.

CHAPITRE XVIII.

Le premier consul et les étrangers. — Baptême de ma fille et cadeau de l'empereur. — L'hôtel de la rue des Champs-Elysées. — Ma maison de campagne à Bièvre. — Empressement des étrangers pour connaître Napoléon. — Incroyable attachement de Junot. — Aversion de Bonaparte pour les étrangers, et son amour pour la France. — La princesse aux cinq ou six maris. — La duchesse de Sagan et la duchesse de Dino. — Le prince de Rohan, et le mari à la pension. — La duchesse de Bedford. — La princesse d'Olgorouki. — Le peignoir et l'écrin. — Les grandes toilettes au soleil. — Le prince Galitzin et les caricatures. — Lord Yarmouth et le prince régent. — La perte au jeu et les boutons-miroirs. — Les maisons de jeu.

Le premier consul dit un jour à Junot :

« Ta femme et toi vous voyez beaucoup d'étrangers, » n'est-ce pas ? »

Junot répondit affirmativement ; et en effet, les Anglais, mais les Russes surtout, formaient alors notre société la plus habituelle. Junot venait d'acheter une maison de campagne à Bièvre, où nous réunissions souvent beaucoup de monde : le premier consul nous avait donné, pour le cadeau de baptême de ma Joséphine, la maison de la rue des Champs-Elysées, ce qui nous plaçait dans la position de recevoir et de remplir honorablement les devoirs imposés à Junot par la place qu'il occupait, et ceux que tacitement il était obligé d'accepter comme ami, comme le serviteur le plus ancien de l'homme sur qui le monde entier avait alors les regards attachés. J'ai vu quelquefois chez moi un dîner interrompu pendant une demi-heure, pour écouter avec avidité les choses racontées par Junot,

concernant les premières années de gloire de l'homme prodigieux que l'Europe accourait en foule pour admirer, pour voir ; car quelquefois il arrivait que des Anglais venaient en France seulement pour quelques heures. Ils allaient à la parade, voyaient le premier consul, puis repartaient pour l'Angleterre. Ce fait est arrivé plusieurs fois. Junot jouissait de ce triomphe remporté par son général bien aimé ; et lorsque des Anglais ou des Russes laissaient échapper de ces mots d'admiration arrachés par un sentiment profond que leur inspirait l'homme prodigieux, alors les yeux du bon jeune homme devenaient humides : il était heureux.... Oh ! comme il l'aimait !

On pense bien que dans sa position, pouvant recevoir tous les étrangers de distinction qui arrivaient à Paris, Junot ne perdait aucune occasion de leur donner une idée parfaitement, positivement grande, de ces momens de la vie du général Bonaparte où, simple officier, il était alors peu connu de cette France, de cette Europe qui plus tard devaient n'avoir que lui pour but de leur attention et de leur amour, comme de leur haine envieuse. Junot racontait les jours de Toulon, ceux de Paris, de l'armée d'Italie, de l'Egypte, et il jouissait.

Les femmes étaient tout aussi désireuses de connaître les moindres particularités de la vie antérieure de Napoléon ; elles étaient plus questionneuses encore que les hommes. Nous avions pour voisine alors de notre nouvelle habitation, une famille russe, dont l'enthousiasme pour le premier consul défiait l'enthousiasme de ses plus ardens admirateurs. C'était la famille Diwoff ; madame la comtesse Diwoff surtout était si exclusivement passionnée pour lui, pour sa gloire, pour ses moindres actions, que Junot et moi lui accordâmes à l'instant l'amitié qu'elle nous demandait. Nous nous liâmes promptement en raison de l'accord qu'il y avait dans notre façon de penser ; et la proximité de nos demeures respectives rendit bientôt notre liaison fort étroite.

C'est chez elle que se réunissait alors tout ce qui arrivait à Paris ayant quelque considération ; presque toute l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie, ont passé la revue de notre critique *blâmante* ou admiratrice chez madame Diwoff. On s'y amusait beaucoup, et c'était toujours avec plaisir que je passais une soirée chez *ma petite sœur*, nom qu'elle avait exigé que je lui donnasse, quoiqu'elle eût trente ans de plus que moi.

Une particularité, peut-être peu connue, sur Napoléon, c'est l'aversion qu'il avait, à cette époque, pour la société étrangère. Il y avait, parmi les voyageurs dont la France était alors inondée, plusieurs noms considérés par lui, et qui obtenaient une exception; mais elle était peu nombreuse; et en général, à l'époque du consulat et des premières années de l'empire, il avait une violente antipathie[1] contre la société du faubourg Saint-Germain et celle des étrangers. Aussi avait-il toujours à dire quelques mots amers sur les personnes très en renom, dont la réputation les avait précédées en France. Je me rappelle que l'une d'elles, entre autres, était l'objet de son sentiment de répulsion plus qu'aucune des arrivantes; c'était la princesse Louis de Rohan, autrement princesse Troubeskoï, duchesse de Sagan, duchesse de Courlande; je ne sais trop quel nom lui donner en raison de cette foule de divorces dont sa vie est remplie. Elle était à cette époque d'une beauté positive qu'on ne pouvait révoquer en doute; mais je n'aurais pas voulu de cette beauté-là. Je suis bien difficile, me dira-t-on; j'en tombe d'accord; mais je n'aimais pas ces charmes de neige sans animation, cette peau de cygne sans aucune transparence, ces yeux ne donnant qu'un regard altier,

[1] Cette antipathie ne diminua pas, ainsi qu'on va le voir par le fait suivant. Une jeune femme de la cour impériale, à laquelle l'empereur prenait intérêt, fit parler d'elle justement ou injustement. L'empereur, après lui avoir fait une longue leçon, lui dit qu'elle devait reconnaître son tort, car il était bien grand. — Et avec un étranger, encore ! s'écriait-il.

on ne sait trop pourquoi, à moins que ce ne fût pour rappeler son grand-père Biren. Je ne trouvais que de la mauvaise grâce à ce cou, blanc sans doute, revêtu d'un satin bien éclatant, mais dont les mouvemens raides et compassés avertissaient que dans cette belle enveloppe il n'y avait rien du gracieux de la femme. Cependant il fallait bien qu'elle le fût, car elle se ruinait en maris. C'est un singulier article à mettre dans le budget de la dépense d'une jolie femme, mais cela était pourtant véritable. Il existait une clause par laquelle M. le prince Louis de Rohan, par exemple, qui était alors le *titulaire de la charge*, aurait une pension de soixante mille francs si la demande en divorce venait de la princesse, tandis qu'il n'en aurait que douze mille si elle venait de lui. Aussi M. le prince Louis de Rohan laissait-il aller les choses à la grâce de Dieu, ou plutôt à la volonté de sa femme, se contentant de l'état présent de ces mêmes choses, et sans nulle inquiétude sur l'avenir; car libre à elle d'opérer comme elle l'entendrait. J'ai été assez long-temps à la voir tous les soirs chez madame Diwoff, dont elle était aussi voisine [1], et c'est alors que les airs de grandeur et de hauteur, qui vraiment n'étaient autre chose que de l'impertinence et du peu de savoir-vivre, me firent prendre d'elle une opinion toujours fâcheuse à inspirer pour une femme, parce qu'elle donne la preuve d'une âme sèche et de fort peu d'esprit. Le premier consul, à qui il était revenu plusieurs propos que la princesse de Rohan avait tenus sur la cour des Tuileries, et particulièrement sur ses sœurs, s'occupa à son tour d'elle plus qu'il ne l'aurait certainement fait sans cela. Il parla un soir assez longuement du ridicule des prétentions du rang et de la richesse dans un pays encore tout républicain, et ne connaissant

[1] Elle logeait alors sur la place Louis XV, à l'hôtel de *Courlande :* je ne me rappelle pas s'il s'appelait déjà ainsi, ou bien si ce fut son séjour qui lui fit donner ce nom.

que l'égalité, véritable sentiment inné chez les Français, surtout depuis la révolution.

« M. Fox sera toujours le premier dans une réunion » des Tuileries, et mistriss Fox passerait toujours en France » avant madame la princesse de Rohan, parce qu'elle marche » à côté de la réputation de son mari. Quant à madame de » Courlande, ainsi qu'on l'appelle, je ne vois pas beaucoup » quelle est la bannière de gloire à l'abri de laquelle elle veut » être impolie chez un peuple qui ne la désirait pas, et qui » connaît très-bien sa généalogie. »

Cette courte sortie me fit voir à quel point il est dangereux de blesser qui ne nous attaque pas. Il n'est pas douteux que le premier consul, désireux, à cette époque, de conserver des rapports d'amitié avec le jeune empereur, comme il en avait eu avec son père, aurait été parfaitement gracieux pour une personne en partie sa sujette. Jamais il n'aurait été penser à remonter aux sources de cette généalogie dont elle se faisait un appui si fortement basé en apparence. Il résulta de tout cela que, sans faire une longue course, il arriva immédiatement au chef, au fondateur de cette famille. Ce fut au règne de l'impératrice Anne, que cette illustration commença, les pieds et les bras dans le sang. Biren, ensuite exilé, puis rappelé, rendu à la Courlande, qui n'en voulait pas, par le caprice d'une autre femme dont il n'était pas l'amant, dépossédé par cette même femme, lorsqu'un autre caprice lui fit prendre les terres courlandaises pour enrichir ses favoris : quelle est donc dans tout cela l'illustration qu'on peut réclamer? L'origine de l'investiture du duché de Courlande? Oh! la cause en est trop connue, en bonne foi, pour qu'on élève une telle prétention. Le favori d'Anne de Russie, le bourreau des Russes, le persécuteur des arts et de tout ce qui pouvait éclairer ses victimes, pourrait-il marcher même à côté de quelques uns des favoris de Catherine? Non, et Valérien Zoubow a plus donné de gages pour élever une prétention, à ceux qui portent son

nom, que les héritiers de Biren n'en ont à faire valoir. Cela était surtout absurde à une époque où la France, couronnée de lauriers verdoyans, était fière des exploits de ses fils; au moment où cette même France, si grande par elle-même, voyait dans son sein tout ce que l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, la Russie avaient de plus illustre et de plus grand, ainsi que je l'ai déjà dit. Aussi, lorsque la princesse de Rohan faisait quelque impolitesse, ce qui arrivait chaque jour, on remontait à la source de sa haute prétention, et cela ne menait qu'à soixante-dix ans.... C'est plus qu'il n'en faut pour appuyer une véritable et glorieuse illustration; mais ce n'est pas assez pour prétendre aux prérogatives d'impertinence de la noblesse héréditaire.

La duchesse de Courlande, sa mère, avec de la hauteur, avait du moins une grande aménité dans la parole et dans les manières. Elle me plaisait beaucoup; je l'ai peu connue, mais dans le petit nombre de fois que je lui ai parlé, elle m'a inspiré le désir de la connaître davantage. Ensuite nous avons eu une amie commune; cette amie, dont l'esprit est fort supérieur, me parla toujours d'elle comme d'une personne qu'elle ne peut remplacer dans son cœur. Je n'ai pas connu intimement madame la duchesse de Courlande, mais lorsque je vois un souvenir que rien n'efface, provoquer l'attendrissement lorsqu'il est rappelé, je me dis que celle qui en est l'objet avait certainement des qualités. Elle avait été charmante : il existe plus de dix portraits d'elle chez la marquise de Sainte-Croix, qui est l'amie dont je parlais à l'instant; ces portraits sont de tous les âges, et tous sont vraiment jolis; elle a dû être bien préférable à sa fille aînée. Je ne connais pas celle de ses filles qu'on appelle *l'Eccelenza*, et qui, je crois, est une *Pignatelli*. Quant à la plus jeune, madame la duchesse de Dino, je préfère sa beauté à celle de sa sœur, et sans aucune comparaison[1]. Il y a plus de feu,

[1] Je n'ai jamais compris qu'on pût faire une différence à son avantage

plus de sentiment, plus de vie intellectuelle surtout dans l'un de ses yeux noirs que dans toute la personne de madame de Sagan. Mais elle était une enfant à l'époque dont je parle, et ne pouvait essayer la lutte même fraternelle avec la princesse de Rohan, qui triomphait à sa manière.

J'ai, je crois, déjà parlé de la princesse d'Olgorouky? Elle aurait pu être bien agréable, si elle l'avait voulu; mais ce n'était pas son goût. Au reste, elle trouvait dans ses compatriotes eux-mêmes des censeurs bien plus rigoureux que nous; il y en avait un surtout qui lui avait déclaré une guerre à mort; c'était le prince Georges Galitzin. J'ai connu peu d'hommes aussi spirituels; on ne l'aimait pas, parce qu'il était méchant, c'est-à-dire moqueur; et, pour dire la vérité, il l'était en conscience. Sans être misanthrope par état, il n'aimait pas l'espèce humaine, parce qu'elle n'est en effet ni bonne ni aimable; il faisait une guerre sans trêve aux caractères comme celui de la princesse d'Olgorouky. Il la poursuivait de toutes façons; il n'était aucune route de la vie dans laquelle il ne galopât après quelqu'un de ses ridicules. Sa hauteur n'était pas celui qu'il oubliait, comme on peut le penser; il dessinait dans une rare perfection; il faisait surtout des caricatures admirables de vérité sans défigurer les gens; ce qui est fort difficile ordinairement. J'en ai encore une de lui dont la princesse est le sujet, et qui courut long-temps le soir dans la société de madame Diwoff. Comme elle aimait à être dès le matin chargée de bijoux de toute espèce, il suivait de cette coutume qu'elle avait prêté à rire dans un pays où l'élégance prohibe

entre elle et la plus jeune de ses sœurs. Un seul des yeux de madame de Dino vaut toute la personne de madame de Sagan; sa mère même était à cette époque beaucoup plus agréable qu'elle.

Quel admirable portrait a fait Gérard de la duchesse de Dino! C'est la plus charmante des filles du désert. Son turban, sa robe, ce ciel qui l'entoure, tout est en harmonie avec son regard oriental. Ce tableau, comme tout ce que fait Gérard, est admirablement poétique.

grandement ce luxe de grand soleil. Le prince Georges fit le portrait de madame d'Olgorouky parfaitement ressemblant, nullement chargé et même à son avantage; elle est assise devant une table de déjeuner sur laquelle est posé un plateau avec du thé et une foule de journaux et d'annonces littéraires et savantes; elle vient de se lever et n'a sur elle qu'un peignoir de mousseline; derrière elle est un secrétaire sur lequel on voit un écrin à demi ouvert d'où s'échappe une immense quantité de colliers, de peignes, d'aigrettes, de bracelets, et tout cela se rattrapant comme il plaît au hasard. Ainsi, par exemple, un bracelet est accroché à une oreille, quatre ou cinq colliers sont tombés sur une épaule; une aigrette de pierreries est sur le dos tandis que les deux mains de la princesse sont occupées à retenir une foule de bijoux de toutes les formes, de toutes les couleurs, on peut dire, qui forment une pluie autour d'elle. Cette caricature est d'autant plus plaisante qu'elle renferme dans un très-petit espace la critique complète des ridicules qu'on voulait signaler.

Le prince Georges Galitzin était bien amusant malgré sa malice. Il avait un esprit remarquable, un de ces esprits qui mordent à tout. Jamais une idée interrogée dans une conversation qui lui plaisait, ne demeurait avec lui sans réponse : il avait l'agrément, bien plus rare qu'on ne pense, de comprendre votre idée, ce que ne font pas toujours ceux qui causent avec vous-même, tout en étant de votre opinion; car croyez-vous donc être toujours compris, même par ceux qui ne discutent pas sur un point avancé? Non vraiment. Cela arrive sans doute, mais pas aussi souvent que cela devrait être pour le charme d'une conversation habituelle. J'ai fait de ce que je dis là une longue étude, et je me suis convaincue qu'il est deux genres de répulsion s'opposant à l'harmonie parfaite qui est exigée comme première condition pour le bonheur dans les relations sociales, comme dans les plus intérieures. Cet

accord complet doit même exister dans une intimité, ou bien elle n'est jamais liaison et devient bientôt intrigue plus tendre; et voilà pourquoi vous voyez dans le monde tant de mécomptes, de ruptures, de déchiremens de rapports qui semblaient devoir être éternels, et pourtant aucune des deux parties n'aurait tort. Mais ce peu d'harmonie dont j'ai parlé s'est fait sentir, et le désagrément que fait éprouver un son continuellement faux a produit le brisement tout naturel de ce que l'erreur avait d'abord assemblé. Lorsque l'accord existe, c'est le paradis sur cette terre de misère dans tout ce qui touche à l'âme et au cœur. Dans les rapports habituels de la vie, c'est aussi ce qui en fait le bonheur ordinaire. Pour les rapports sociaux, il contient tout le secret, tout le charme apporté par telle ou telle personne dans la conversation et même dans la discussion, où certes on ne le trouve guère. J'ai perdu un ami qui possédait ce secret du cœur en même temps que celui de l'esprit. Je parlerai bientôt de lui, et son nom me fera comprendre.

Voilà encore la folle qui se met en course; maintenant il faut s'attendre que cela arrivera souvent. Il passe devant moi une si grande et si nombreuse foule de personnages dont le nom éveille un souvenir, que je me trouve quelquefois dans une sorte de tumulte intérieur qui me trouble. Je revois quelqu'un qui s'échappe et dont cependant j'ai affaire. Je cours après; je laisse pour cela ceux avec qui je causais. Mais je n'en suis pas en peine; je les retrouve, parce qu'il me faut de nouveau passer au milieu d'eux. Aussi j'écoute tous les appels, je n'en repousse aucun. C'est le seul moyen d'arriver. Je n'obtiendrais qu'un froid et plat résultat si d'avance je classais mes souvenirs par années, par mois, par jours et par minutes. Cela serait parfait si je faisais mon livre avec des livres, comme il y en a un bon nombre du genre de celui-ci. Mais je suis loin de là, et mes erreurs, lorsqu'il s'en trouve, en sont la preuve.

J'ai parlé de plusieurs personnes étrangères qui étaient

alors à Paris, et dont les noms et la position dans le monde rendaient leur souvenir nécessaire à rappeler. Il y en avait encore beaucoup dont j'ai conservé la mémoire, et qui donnaient à la société du temps une couleur extraordinaire et agréable en même temps. Les uns sont des Anglais et des Russes ; les autres sont des Polonais.

Qui ne se rappelle avec un sentiment doux et bienveillant cette charmante Polonaise que nous vîmes à cette époque à Paris? Madame Zamoïska était un composé de grâces et de douces manières, dont le souvenir a quelque chose de suave. Qu'elle avait une taille charmante! que sa physionomie, douce, spirituelle et attrayante, avait une expression qui m'attirait à elle! Je ne crois pas que madame Zamoïska ait jamais rencontré quelqu'un à qui elle ait déplu. C'est encore une de ces personnes qui n'inspirent que bienveillance et intérêt.

Son mari était fort bien. Son abord était plus froid que ne l'est ordinairement celui des Polonais. Cependant il plaisait aussi dans le monde, quoique moins généralement que sa femme. Tous deux donnaient l'idée de *Lodoïska* et de *Lovinski* [1].

La belle lady Conningham, qui depuis est devenue si fameuse en Angleterre, était alors dans toute la fleur de sa beauté. Elle avait sans doute des droits à une réputation toute brillante à cet égard; mais j'avoue que je n'ai jamais pu admirer une nature aussi dénuée de toute expression. Je trouve tout simple que la Vénus de Médicis ne réponde pas à mon sourire, parce que c'est une statue, et que je sais bien que je ne trouverai que du marbre. Mais, en m'approchant d'une belle personne, j'ai le droit de lui demander un regard animé, une expression un peu active. Tout cela

[1] On m'a dit qu'il se trouvait en ce moment à Paris une fille de madame Zamoïska; on dit qu'elle est charmante. Je regrette que la retraite où je vis m'empêche de la voir.

ne se rencontrait pas dans la belle marquise. Elle était fort élégante, soignait sa beauté avec une extrême attention, se mettait bien, portait le soin pour elle-même jusqu'à demeurer couchée jusqu'au moment où elle devait aller au bal. Elle était convaincue que cela lui reposait le teint, et qu'il était bien plus frais et bien plus reposé quand elle ne se levait qu'à neuf heures du soir. C'était une belle idole, et voilà tout.

Son mari, lord Conningham, n'était pas aussi beau que sa femme, il était même laid. La duchesse de Gordon, qui disait quelquefois d'assez drôles de mots au travers de son terrible langage, disait de lord Conningham :

— Lord Conningham !... Oh ! il ressemble à un *comb*[1] ; il est tout dents et tout dos.

Et dans le fait, les dents du marquis auraient pu, sans lui faire outrage, être comparées à des défenses ; quant à son dos, il était prodigieux pour le dos d'un homme qui n'aurait pas la prétention d'être bossu[2].

Il y avait aussi à cette époque, à Paris, une charmante Anglaise nommée miss Seymours. Je ne sais si elle est revenue en 1814.

Nous avions un ambassadeur d'Angleterre que le ministère semblait avoir choisi pour nous être déplaisant. Lord Withworth, malgré sa belle tournure, sa figure encore remarquable quoiqu'il ne fût plus de la première jeunesse, était un objet désagréable par les façons impertinentes, il faut dire le mot, qu'il avait avec les Français. Cela lui réussit mal. Sa femme, la duchesse Dorset, le secondait merveil-

[1] Peigne. Surtout à un peigne pour relever les cheveux, et dont le dos et les dents sont également plus longs qu'aux autres peignes.

[2] On sait que M. le duc de Gèvres tenait fort à honneur d'être bossu. On parlait un jour devant lui d'un homme dont les épaules très-hautes, les bras longs, les jambes en faucheux, lui donnaient l'air d'un bossu. Comment, messieurs, s'écria M. de Gèvres !.... Cet homme-là bossu, dites-vous ?.... Il n'est que mal fait !....

leusement dans cette besogne ordinairement si pénible à remplir. En peu de temps ils furent tous deux si peu aimés dans la société par leurs manières hautaines et ridicules, que le séjour de Paris ne dut pas leur paraître bien agréable; mais lord Withworth savait bien qu'il ne devait pas être long.

Un nouvel arrivé était généralement bien vu. Je dois dire à cet égard la vérité, parce qu'il fut constamment de mes amis pendant tout le temps de sa résidence à Paris. C'était monsieur le comte Philippe de Cobentzel, ambassadeur de l'empereur près la république française. Je n'ai jamais connu un homme dont l'excellent esprit, les bonnes façons, la bonhomie de cœur fussent plus en harmonie avec d'excellentes et sérieuses qualités, et en même temps plus en disparité avec sa figure et tout l'extérieur de sa personne. Cet extérieur n'était pas aussi comique que celui de son cousin, lorsqu'il recevait ses courriers en *pouf* et en culotte de soie noire, mais c'était une autre manière d'être. M. Philippe de Cobentzel était un petit homme, tout arrangé, compassé, autant que l'autre était toujours peu en ordre, et affectant ce désordre de jabot, et cette aisance de la main pour le faire jouer, ce qui lui donnait une tournure continuellement agissante. Au lieu de cela, le comte Philippe était tout ordre, tout régularité. Sa coiffure bien serrée, bien retapée, ressemblait parfaitement à *un as de pique*, ce qui lui en avait fait donner le nom [1]; son habit, toujours strictement selon la saison, et fait du temps de Marie-Thérèse, avait un caractère particulier à l'homme et à l'époque. Il avait aussi *dans son costume*, si je puis parler ainsi, deux choses qui tenaient à sa personne et lui donnaient un aspect original: c'étaient sa voix et sa démarche. Cette voix était claire, aiguë, mais sans criaillerie. C'était la voix d'une

[1] La coiffure, bien entendu. Je ne me permettrais pas de l'entendre autrement. J'ai conservé beaucoup d'amitié pour le comte Philippe.

bonne vieille femme active et causante. Quant à sa démarche, elle était tout à la fois celle d'un homme voulant aller vite, parce que cela lui convient, et tenant la bride à ses jambes, parce qu'un ambassadeur doit aller lentement. Du reste, excellent homme, ayant beaucoup vu, beaucoup retenu, causant volontiers avec les personnes qui lui plaisaient, et j'étais de ce nombre, et alors il était souvent fort aimable. Je le préférais sans aucune comparaison à son cousin le comte Louis de Cobentzel. Il y avait du ridicule dans celui-ci; et du ridicule dans un homme, c'est un arrêt de mort, quelque balancé qu'il puisse être d'ailleurs par du talent. Gresset le savait bien, lorsque, repoussant l'accusation de vices ou de défauts, il fait dire à son *Méchant* :

Un ridicule reste, et c'est ce qu'il nous faut.

Quel est l'homme qui sera amoureux d'une femme *ridicule*, quelque jolie qu'elle soit? quelle est la femme qui aimera un homme *ridicule*, quelque superbe que Dieu l'ait fait? Je suis sûre que le beau pape des saint-simoniens n'a pas trouvé un cœur dont la porte fût ouverte.

J'ai déjà parlé de la duchesse de Gordon et de sa jolie fille, lady Georgina. Le deuil qu'elle portait pour son fiancé s'était fort éclairci. Elle avait pris pour maître de danse le vieux Vestris, et un jour nous vîmes la jolie Anglaise danser le menuet de la cour; je ne me rappelle pas si ce fut chez elle, chez moi, ou chez madame Diwoff. Junot, qui allait fort souvent chez sa mère, me parlait d'elle avec beaucoup de prévention, fondée, au reste, j'en suis certaine, et qui devait avoir un motif pour exister, être sentie également par tous; car nous apprîmes bientôt que M. le duc de Bedford, le frère du défunt, allait demander pour lui-même la main promise à son frère [1]. Au fait, la couronne

[1] Plusieurs Anglais me dirent que c'était une victoire remportée par les

ducale n'avait pas suivi l'homme dans le cercueil. La duchesse de Gordon avait un système, et, quoique les systèmes soient comme les rats qui passent par vingt trous et sont arrêtés au plus petit, je ne crois pas mauvais d'en suivre l'exacte observance en paroles ou actions. C'était une bien bonne et bien drôle de personne que la duchesse de Gordon. Mon Dieu, qu'elle me fit un singulier effet la première fois que je la vis! — La seconde ou la troisième, je crois, ne m'en produisit pas moins. C'était au bal, chez moi; vers deux heures du matin; elle prit le comte Philippe de Cobentzel par la main et se mit à descendre tout une longue colonne d'anglaise, danse que nous aimions alors beaucoup, et que l'on dansait toujours trois ou quatre fois dans les bals. Je ne puis dire l'impression première que produisit la vue de la duchesse de Gordon avec sa rotondité assez respectable, se démenant et entraînant le grand personnage diplomatique qui aimait à rire, mais non pas *à prêter à rire*, avec une impétuosité qui n'était pas à l'usage habituel de ses petites jambes grêles. Mais le mieux de la chose fut que la gaîté franche de sa partner le gagna, et qu'il se mit franchement à descendre et à remonter la colonne, faisant une manière de révérence toutes les fois qu'il demandait les mains; et, en résumé, il s'en tira fort bien, et rit de bon cœur de l'escapade que lui avait fait faire la duchesse. Quant à moi, le souvenir de ce couple si bizarrement assorti, non seulement de l'un à l'autre, mais aussi avec la troupe joyeuse, jeune et folâtre à laquelle il venait se mêler, restera long-temps dans ma pensée.

Cette rondeur dans les manières plaisait fort à Junot, qui trouvait dans le caractère de la duchesse de Gordon

charmes de l'esprit de lady Georgina, car le duc avait une extrême prévention, non pas pour mais contre la famille Gordon; prévention que détruisi lady Georgina.

un rapport avec le sien : aussi lui était-il autant attaché qu'on peut l'être à une personne qu'on connaît depuis quelques mois. J'ai su depuis sa mort que cet intérêt ne s'était pas borné à de seules paroles. — En général, la conduite de Junot a été admirable, on peut le dire, à cette époque, pour tous les Anglais qui étaient à Paris. La duchesse de Gordon, M. Ayr, M. James Green et plusieurs autres ont été particulièrement l'objet de ses soins, ainsi que je le ferai voir plus loin.

Parmi les Prussiens, il y avait alors en France plusieurs personnes qui me plaisaient beaucoup; il venait chez madame Diwoff une jeune comtesse Lisbeth de *Blumenthal*, qui était charmante. C'était la Mathilde du délicieux roman de Caroline de Lichtfield. Toutes les fois que je la rencontrais, j'allais à elle avec un véritable plaisir. Si elle est toujours sur le chemin de cette triste vie, et que ce livre lui tombe dans les mains, je serai heureuse qu'elle y voie combien son aimable souvenir m'est demeuré présent malgré la longue suite d'années qui se sont écoulées depuis cette époque.

Il y avait aussi M. le baron de Schack, un ancien *Beau* de la cour de Berlin, qui voulait l'être encore malgré le temps, des cheveux déjà grisonnans, et une rotondité textuellement sphérique. Comme il avait cinq pieds sept à huit pouces, la chose était cependant difficile ; mais enfin il était énorme, et comme il se serrait extrêmement et dans son uniforme et dans ses vêtemens de ville, il en résultait qu'il n'en paraissait qu'un peu plus gros. Avec cela sémillant, toujours de bonne humeur, ayant une de ces physionomies joyeuses sur lesquelles jamais vous ne pouvez supposer une larme; ancien mangeur de cœurs et les aimant toujours, quoiqu'il n'eût plus de dents assez bonnes pour les croquer; enfin, ayant dépensé trois ou quatre fortunes avec les dés et les cartes, et les *pêlles fâmes*. — Je ne finirai pas en disant qu'il sentait *la hart à vingt lieues à la ronde*. Mais je

dirai qu'il était *le meilleur fils du monde.* Gai, bon enfant, riant toujours et faisant le Lindorf à lui tout seul, comme on peut le penser. Nous le voyions fort souvent, surtout à la campagne où Junot trouvait en lui un gai compagnon à la chasse et à table, ainsi qu'au salon.

Mais de tous les étrangers, celui que nous voyions le plus souvent, était le colonel James Green.

M. Green était un des ces hommes singulièrement formés par la nature, qui ordinairement prend ses dimensions toujours justes pour bâtir un individu. M. Green était un être presque fantastique à suivre pour celui qui voulait l'observer. Il avait le plus noble cœur, et une âme généreuse. Chez lui toutes les cases avaient été formées pour recevoir les vertus les plus complètes; puis tout cela s'était fourvoyé, non pas de manière à changer de nature, mais à présenter un aspect bizarre au premier coup d'œil jeté dans cette âme où tout était confusion. Rien n'était en son lieu avec lui, depuis le moment où il faisait sa barbe jusqu'à celui où il mettait son bonnet de nuit. Bon, excellent homme, aimant tout ce qu'il devait aimer, il était séparé de tout ce qu'il aimait, et cela, disait-il, par sa faute, et il en convenait avec une rare ingénuité. Grand ami de la duchesse de Devonshire (la première), il l'était également de toutes les notabilités de quelque genre qu'elles fussent qui existaient alors en Angleterre. Aussi était-il fort curieux à entendre, soit qu'il parlât de M. Pitt, de M. Fox, de M. Windham, de lord Melville, d'une foule de personnages dont quelques uns étaient aimés de lui, dont quelques autres étaient abhorrés, car il ne ressentait rien faiblement. Il aimait Junot comme Junot devait être aimé par un homme de ce caractère. C'était une amitié exaltée et vraie dont il faisait gloire avec une sorte d'ostentation qui flattait mon amour-propre conjugal. Il avait pour moi un attachement très-réel qu'il me témoignait par des égards, des soins, des attentions qui me touchaient, car je savais

à quel point il était *décousu*, si je puis dire ce mot, dans sa façon d'être ; et il en est des gens dérangés qui se font réguliers pour vous plaire, comme des gens durs, et qu'on voit s'attendrir : on est plus touché d'une parole, d'une voix émue que des torrens qui baignent des yeux habituellement en larmes. — Enfin, le colonel Green était de nos amis. J'aurai bientôt à entretenir de sa fin tragique et prématurée.

Un jour il devait dîner chez moi ; après l'avoir attendu fort tard, nous nous mîmes à table. Nous ne comptions plus sur lui lorsqu'il arriva. On était au second service.

« Il paraît, mon cher Green, lui dit Junot, que votre montre retarde !

» — *Oh! nô !... Non*[1], *mon général.... Mais en passant tout à l'heure dans la rue Vivienne, j'ai eu le malheur de casser pour douze guinées de vieille femme, et cela m'a beaucoup retardé.*

Sa voiture avait effectivement renversé une vieille femme qui se mit à pousser de tels cris, que le pauvre Green, qui crut que les chevaux l'avaient brisée, ce qui, disait-il, l'étonnait fort et lui paraissait surtout bien beau de la part des *locatis* français, descendit de voiture pour examiner la pauvre estropiée ; voyant qu'elle n'avait rien de sérieux, il lui donna quelque argent et voulut continuer sa route ; mais la vieille femme cria de nouveau qu'elle allait mourir, fit arrêter Green par la garde, et il n'en fut quitte qu'en donnant trois ou quatre cents francs pour une chose qui n'eut aucune suite fâcheuse. Aussi, répétait-il encore

[1] Cet *oh ! nô*, que les Anglais prononcent toujours d'une façon si singulière, le colonel Green le disait en superlatif. Il avait alors quelque chose de si enlevé dans tout le visage, nez, sourcils et coins de bouche, qu'il provoquait toujours en moi un de ces accès de gaîté qui du reste étaient alors si fréquens dans mon humeur. J'ai bien payé depuis ces folles heures d'une douce joie de jeunesse !

long-temps après, avec son inimitable accent que je n'ai entendu qu'à lui et à la duchesse de Gordon :

« Oh ! oh ! par Dieu... les vieilles femmes sont bien chères à Paris !... »

Quelques autres Anglais, alors en France, étaient également d'une extrême distinction, d'originalité au moins, quand ce n'était pas d'une manière plus supérieure. Parmi eux étaient lord Yarmouth, aujourd'hui marquis d'Hertfort ; on en parlait diversement à cette époque, et même parmi ses compatriotes il y avait sur son compte des versions tout-à-fait opposées. Mais ce qui est réel du moins à mes yeux, c'est une supériorité d'esprit et de finesse difficile à rencontrer dans le Vénitien et le Gascon le plus délié, trahison et mauvaise finesse à part. Lord Yarmouth est un homme dont l'esprit a sans contredit des yeux, dont le rayon visuel est bien plus perçant que ne l'est surtout habituellement celui de ses compatriotes, dont la capacité fort étendue a de la lenteur dans la conception, si on la compare à celle de lord Yarmouth. Je crois qu'il avait déjà à cette époque une assez mauvaise idée de l'espèce humaine, ce qui était triste à l'âge qu'il avait alors ; mais on le voyait sur son front, dans son sourire, son regard, tout était froid ou sardonique et sanglant dans la critique, même tacite, de ce qui se passait autour de lui. Il allait peu dans le monde qu'il n'aimait pas ; mais il y était à merveille lorsqu'il se décidait à mettre *le harnais*, disait-il. Il aimait le jeu avec passion, jouait grandement, noblement, quoiqu'on ait dit ici qu'il faisait un calcul blâmable, que ne pouvait accuser l'honneur strictement parlant, mais que l'équité devait condamner. J'ai entendu si souvent parler de cela que j'ai voulu en avoir l'explication, et j'avoue que je ne vois au contraire qu'un esprit d'ordre mêlé à son amusement, dans le soin apporté à éviter un refait de trente-et-un, à suivre les chances, à prendre les bonnes, fuir les mauvaises ; j'avoue que je ne puis voir là-dedans

qu'une prudence semblable à celle de l'homme qui, jouant à la loterie[1], choisira le numéro qui sera le moins sorti. Et cette sorte de soin est encore en infériorité devant la contenance froidement assassine que gardent pendant des journées, des nuits entières, ces hommes qui tiennent un paquet de cartes, en retournent un certain nombre, et prononcent : « Rouge perd et couleur... » et, ramenant à eux les monceaux d'or que vous perdez, avec une tranquillité d'autant plus perfide qu'elle excite les passions des malheureuses victimes qui bien souvent, pour ne pas savoir observer, comme lord Yarmouth, les différences de ces chances terribles, viennent perdre devant ces hommes mécaniques, dans l'espace de quelques heures, leur fortune de tout une année. Je le répète, je ne conçois pas qu'on puisse faire un reproche d'une conduite qui mérite même une approbation; la faute est d'aller dans une maison de jeu; mais une fois que le seuil de la porte du cloaque est franchie, agisez en homme sage et non pas en insensé.

On m'a raconté qu'une fois en Angleterre, lord Yarmouth, jouant avec un personnage très-illustre[2], s'aperçut qu'il perdait depuis quelque temps avec une telle régularité, qu'il fallait qu'il y eût trahison. Cependant personne n'était autour de lui ; les cartes étaient excellentes, et il jouait positivement mieux que son adversaire ; le jeu auquel il avait tant de malheur était ou le piquet, ou tel autre jeu auquel il n'y a que deux partners. Enfin, à force d'observer, il finit par trouver la cause de sa constante infortune. La cour était alors ou à Windsor, ou à Brighton, et depuis le commencement de ce voyage le prince régent

[1] Les chefs de ces repaires infâmes se donnent bien, eux, une chance immense, en mettant devant des hommes agités par la passion, des automates parfaitement calmes.

[2] On sait que lord Yarmouth était fort lié avec le prince régent. Ce fut à lui que je m'adressai lors des affaires de ma belle collection de livres, et je trouvai en lui tout ce que la plus aimable attention peut accorder.

avait mis à la mode des habits bleus avec des boutons d'acier poli tellement grands, qu'ils présentaient presque la surface d'une pièce de cinq francs ; par convenance, l'habit de celui qui paraissait devant le prince était toujours boutonné, tandis que son altesse royale ne fermait le sien qu'au cas où il aurait eu froid, ce qui n'était pas probable en été, De cette manière, celui qui jouait avec lui avait en manière de cuirasse, sept à huit petits miroirs d'acier parfaitement polis qui réfléchissaient à miracle les cartes que le patient tenait dans sa main ; tout cela n'était que l'effet du hasard sans doute, mais ce hasard faisait perdre à lord Yarmouth des milliers de guinées ; et, bien qu'on ait deux ou trois millions de rentes, on aime toujours mieux gagner que de perdre. Or donc, tout aussitôt que les yeux subtils de lord Yarmouth eurent aperçu ce *piége du hasard,* il déboutonna son habit et dit, en répondant au regard interrogateur du prince :

« Monseigneur, il fait trop chaud ici pour moi. »

Et certainement il eut grande raison de le faire ; et, si le *respect* avait arrêté sa main, il n'eût été qu'un sot au lieu d'un homme d'esprit qu'il a toujours été sans *interruption.* Au surplus, ce n'est pas lui qui m'a raconté cette histoire, qui s'est passée depuis que lord Yarmouth a quitté la France.

Je ne dois pas terminer cette sorte de convocation à mon souvenir de toutes les personnes qui vinrent alors dans notre France, sans parler d'une amie qui fit à cette époque une grande sensation dans la société parisienne par son luxe et l'état de sa maison, chose qui était encore inconnue parmi nous depuis le retour de l'ordre. C'était madame Demidoff. Son mari, qui alors était un autre homme que celui que nous avons vu dernièrement à Paris avant qu'il allât mourir en Italie, mais qui pour cela n'en était pas plus amusant ni de meilleure et de plus gracieuse humeur, donnait pourtant alors, comme il le faisait dernièrement à

Florence, des fêtes et des bals; mais en 1802, ma bonne Elisabeth était là pour en faire les honneurs, et les beaux salons de l'hôtel de Praslin contenaient une foule joyeuse, non seulement par l'enivrement d'une fête, mais par ce charme si rare à rencontrer dans ces réceptions-cohues d'un accueil amical et bienveillant. Madame Demidoff n'était pas banale, cependant, dans sa distribution d'affection, car certes elle n'aimait pas tout le monde; mais elle avait un charme, une magie dans la parole et dans le regard, qui exerçait une puissance, et cela naturellement, sur tout ce qui l'approchait.

« — Je suis bien aise de vous voir », disait-elle en souriant avec sa douce voix, et en inclinant la tête avec un mouvement plein de grâce que je n'ai vu qu'à elle.

Et dans ces simples paroles dites à une femme, à un homme qu'elle voyait pour la deuxième ou la troisième fois, il y avait tout ce qu'un accueil peut promettre d'hospitalier; mais lorsque quelqu'un qu'elle aimait, comme moi par exemple, arrivait près d'elle:

« — Que je suis heureuse de vous voir! » disait-elle.

Et sa main qui pressait la vôtre, son beau regard qui s'animait, tout en elle disait que vraiment elle était heureuse de vous voir.

Madame Demidoff n'était pas jolie, et cependant elle plaisait même à ceux qui ne la connaissaient pas, parce que la grâce plaît avant tout, et surtout la grâce naturelle. C'était là le charme positif de mon Elisabeth; elle était naturelle et gracieuse: qui peut l'avoir oubliée après l'avoir vue valser? C'était une sylphide; il y avait dans sa danse de la fille de l'air. Je n'ai jamais vu personne qui me la rappelât, excepté pourtant madame Lallemand. Il y a dans sa danse le même moelleux sans prétention, et la même souplesse.

J'ai peut-être deux cents lettres de madame Demidoff; dans toutes on retrouve, avec cet esprit fin et doucement

malin qu'elle avait, cette chaleur de cœur, cette affection de l'âme qu'elle donnait à ceux qu'elle aimait; je l'ai vue dans des momens bien douloureux de ma vie; je l'ai vue dans des heures d'angoisses excitées par ses propres souffrances : toujours abnégation d'elle-même, toujours inquiétude, dévouement pour ses amis. Aussi que n'auraient-ils pas fait pour elle, ses amis?... Elle a souvent éprouvé que la nuit, la distance n'étaient pas obstacles pour un cœur qui lui était dévoué, lorsqu'il fallait l'obliger.

Son mari était dur pour elle; ce n'était pas ainsi qu'il fallait agir avec un cœur comme celui d'Elisabeth. Il fallait la rendre heureuse; le bonheur était un lien que rien n'aurait ni délié ni rompu. Mais il voulut exiger tyranniquement des attentions, des prévenances même, et depuis leur mariage que lui avait-il donné, lui, pour obtenir un tel échange? Le monde a jugé aussi dans cette question; et, comme il arrive toujours, le monde s'est trompé, parce qu'il va sans lumière dans une route obscure, et qu'il n'attend pas qu'il fasse jour pour marcher. Au surplus, laissons cela, c'est un sujet trop grave; et maintenant, d'ailleurs, celle qui eut une vie si troublée, si douloureusement agitée, repose en paix du moins sur l'oreiller de marbre de son fastueux monument [1].

[1] Le monument funéraire de madame Demidoff est au Père-Lachaise. C'est le plus magnifique de tous ceux qui s'y trouvent.

CHAPITRE XVIII.

Vanité permise.— Un mot de Bonaparte. — Projet de voyages dans Paris.— Les honneurs de la capitale faits aux étrangers. — Minutieuses questions du premier consul. — Nos amis de Russie et d'Angleterre. — Emploi de nos journées. — La lettre retrouvée. — Costume de voyage de M. de Cobentzel. — Divers établissemens de Paris. — M. Denon, M. Millin. — David le peintre et les préjugés vaincus. — Dîners chez Robert. — Visite au Temple. — La pompe à feu et MM. Perrier frères. — Mirabeau et Beaumarchais. — Préventions contre les choses nouvelles. — Les eaux de Paris et les actionnaires. — Les Gobelins. — Henri IV et Colbert. — Le marquis Antoine-Gobelin de Brinvilliers. — Marie-Marguerite Daubrai, marquise de Brinvilliers. — Le musée des Petits-Augustins. — La Savonnerie. — Inconvéniens de prêter des livres.

Le premier consul avait pour la France une coquetterie tout-à-fait pardonnable. Il pouvait être en effet orgueilleux des merveilles qu'elle renfermait alors, et qu'elle devait à son épée et aux traités qu'il avait fait signer. J'éprouvais bien aussi cette vanité qui, certes, doit être bien permise, et une parole du premier consul me donna l'idée d'une chose que je soumis à Junot et qu'il approuva.

L'état de souffrance de ma mère m'avait retenue auprès de son lit depuis l'âge où j'aurais pu apprécier les beautés de nos chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, ainsi que les autres merveilles que renfermait Paris. Les premiers temps de mon mariage avaient été tellement remplis que je n'avais pu donner que des momens rapides à un examen qui demande des journées entières d'attention. Mon deuil avait ensuite été une sorte d'obstacle à mes projets d'excursion.

unot voulait cependant que je connusse Paris, et il disait vec raison que les personnes qui l'habitent toujours sont elles qui le connaissent le moins. Millin et Robert me denandaient toujours de me décider. Junot avait alors un ide-de-camp dont l'esprit aimable et cultivé, les connaisiances en peinture et en beaux-arts me promettaient un guide aussi agréable qu'éclairé; c'était M. Bardin (aujourd'hui le général Bardin); enfin je me décidai. Nous arrêtâmes de faire de ces excursions un but aussi gai qu'utile en terminant chacune de nos journées dont la matinée aurait été remplie par une course savante, par une partie joyeuse : ainsi arrêté, nous commençâmes nos courses.

Deux jours après, me trouvant le matin même chez madame Bonaparte, où j'avais été prendre Junot pour continuer nos aventures, le premier consul voulut savoir où nous allions ce jour-là. C'était au cabinet de M. Sage, à la Monnaie [1], où nous attendait Millin.

« Et vous faites ce beau voyage toute seule avec votre » mari? me demanda le premier consul. En vérité ! vous » faites durer la lune de miel pluslong-temps qu'il n'appar» tient. »

Je lui nommai les diverses personnes avec lesquelles nous étions en route. Il y avait des noms qu'il connaissait, d'autres qu'il ignorait; alors il fallait tout expliquer et entrer dans des détails infinis. Par exemple, en lui nommant une femme, des amies de ma mère et des miennes, et lui ayant donné cette dénomination, il me dit :

« Mais dans les femmes que j'ai vues chez votre mère le » jour de son bal, il me semble que je n'ai pas entendu ce » nom-là ? »

Il fallut lui dire que cette personne était alors dans ses

[1] M. Sage avait un magnifique cabinet de minéralogie, qui était à la Monnaie dans une immense rotonde. Je crois qu'il l'a laissé au gouvernement.

terres d'Auvergne. C'était madame de Limoges, amie de ma mère, mais surtout la mienne (aujourd'hui madame la vicomtesse de Puthod).

Je cite ce fait, quoiqu'il soit bien insignifiant, pour prouver à quel point il portait l'esprit d'observation, même dans ce qui lui était étranger.

Après avoir entendu la liste de mes compagnons de voyage, il nous dit, à Junot et à moi : « Pourquoi n'avez-» vous admis dans votre projet aucune de vos connaissances » étrangères?

» Vous êtes commandante de Paris, me dit-il; c'est une » manière agréable d'en faire les honneurs à des étrangers, » en leur faisant voir que nous valons en effet la peine qu'on » nous rende visite. »

On pense bien que je ne me le fis pas dire une seconde fois, et je me reprochai en effet de n'en avoir pas eu la première pensée. Dès le lendemain, nos amis de Russie et d'Angleterre furent invités, à leur grande joie, à être de toutes nos courses. M. de Cobentzel, en apprenant que nous admettions des *intrus* dans notre troupe voyageuse, voulut être du nombre des élus, et, comme on peut le penser, il ne fut pas refusé. J'ai un moment de bonne gaîté lorsque je me rappelle le costume *de campagne* ou *de voyage* qu'il avait pris pour cela. Il arrivait à midi chez moi, accoutré comme Baptiste cadet dans le *Parleur contrarié*, à la casquette près, qu'il avait remplacée par un petit tricorne retroussé qui la valait bien, et cela pour aller dans la rue de Richelieu, ou bien au Louvre, et non dans la vallée de Montmorency. Du reste, il était le meilleur et le plus aimable des compagnons dans ces courses-là. Il avait des connaissances, et souvent il soutenait des conversations savantes fort remarquables.

En feuilletant, il y a quelques jours, avec madame la vicomtesse de Puthod, dans une vieille correspondance qu'elle a conservée comme gage d'une amitié de tant d'an-

nées, j'ai retrouvé un billet que je lui écrivais à cette époque, et que je vais rapporter en entier pour donner une idée de l'emploi de nos journées.

« Chère amie, nous commençons demain quelques unes de nos courses par les statues, la bibliothèque et le cabinet des camées. Toute la troupe, sans en excepter M. de Cobentzel, doit se trouver chez moi à onze heures précises, pour prendre sa part d'un déjeuner : après quoi, nous nous mettrons en marche. Ensuite (car cela n'est pas tout) nous irons dîner chez Robert, au Palais-Royal, d'où nous nous rendrons à quelque spectacle ou quelque part où nous pourrons nous amuser.

» A présent, que vous ayez des engagemens ou que vous n'en ayez pas, arrangez-vous comme vous le voudrez, mais il faut venir demain à onze heures; car, dites-vous bien que de tout le plaisir que je me promets, il n'en serait rien si vous n'étiez pas avec moi.

» Adieu; je vous embrasse.

» LAURE J.

« Ce lundi. »

La copie exacte de ce billet fait voir comment nos journées étaient employées dans ce voyage de Paris. Elles le furent toutes de même, et ne varièrent que dans l'objet des courses. Ma position me donnait de grandes facilités auprès des chefs des différens établissemens pour les voir avec des avantages que d'autres personnes auraient difficilement trouvés. Aussi, ce voyage dans Paris fut-il charmant, et pour moi surtout un véritable enchantement. Peut-être le bonheur si complet qui m'entourait alors répandait-il sa magie sur tout ce qui se passait dans ma vie; je le crois; car, plus tard, j'ai fait ces mêmes courses, et je n'ai pas retrouvé cette joie naïve du cœur qui me rendait si heureuse alors.

Il existe un grand nombre d'admirations qui sont pour nous comme un sanctuaire dans lequel on n'ose pas même porter un regard curieux. Il en est que j'aime fort, il en est qui tiennent aux études de ma jeunesse et dont les erreurs, s'il y en a dans leur existence, tiennent à des illusions qu'on éprouve toujours du bonheur à rappeler, alors qu'on est arrivé à ce point de n'en plus avoir, et même de les repousser comme de cruelles déceptions. Mais il en est de ces renommées devant lesquelles le genou doit fléchir, et cela pourquoi? parce qu'il le faut. Il y a de l'absurde dans cela, et beaucoup d'absurde. Louis XIV, par exemple, voilà un homme que je suis venue à prendre dans la plus belle des grippes, parce qu'il m'a été si bien démontré qu'il n'avait nul droit à cette idolâtrie profonde, ce culte presque païen que l'on rend à son nom, que j'ai fini par m'irriter contre moi-même d'avoir si long-temps cru sur parole ce qui était dit de lui. J'ai lu, j'ai écouté, j'ai entendu, et jai fini par conclure qu'il avait eu le rare bonheur d'avoir autour de son berceau une foule de gloires qui, grandissant avec lui, ont formé cette auréole et ce cortége sur lequel il s'appuie et se présente ainsi à la postérité. M. de Voltaire, qui disait la vérité quand son intérêt ne s'y opposait pas, en parle comme il en faut parler, lorsqu'il écrit autre part que dans le Siècle de Louis XIV, fait pour plaire alors à la cour, et encore son livre porte-t-il le titre de *Siècle de Louis XIV*, et non pas règne de Louis XIV, comme il aurait écrit Vie ou Règne du Grand-Henri, comme Duclos a dit Vie de Louis XI. Il m'arrivera peut-être souvent d'avoir à parler de Louis XIV; je suis bien aise de faire d'avance ma profession de foi, et d'avoir à expliquer là-dessus ma façon de penser.

Combien il y a de gens en Europe, en France et même à Paris, qui attribuent la fondation de la manufacture des Gobelins à Louis XIV! Les plus instruits, il y a vingt-cinq ans, lui adjoignirent Colbert, le véritable fondateur des

belles institutions du règne *du grand roi*, et de cela même il n'en est rien. Cette belle manufacture fut fondée, dès le *quatorzième* siècle, sur le même emplacement de la rue Mouffetard qu'elle occupe aujourd'hui. Alors, dit la chronique, il était au faubourg Saint-Marcel une rivière dont les eaux étaient d'une grande excellence pour les teintures de laines et soies, ce qui attira en cet endroit des drapiers et teinturiers; l'un d'eux, nommé *Jean Gobelin*, y vint demeurer au commencement de 1400. Il était riche et acquit presque tous les abords de la rivière de Bièvre; ses enfans, quoique très-riches, continuèrent la profession de leur père, et laissèrent des biens immenses pour cette époque[1]; leurs héritiers continuèrent, et finirent par donner une grande célébrité au nom des Gobelins. Cela vint enfin au point de le faire appliquer au quartier tout entier, et même à la rivière de Bièvre, et cela, il faut le remarquer, soixante ans au moins avant que Colbert pensât à en faire l'acquisition.

La famille de Jean Gobelin, au bout de deux cents ans d'un travail honorable dans la profession de ses ancêtres, quitta le commerce. Quelques uns de ses membres, même avant cette époque, achetèrent des charges de finances, de magistrature; d'autres devinrent militaires; enfin l'un d'eux fut marquis, et il se rattache à cette particularité une sorte d'intérêt en raison du nom qui par la suite s'y trouva uni.

Ce qui est d'abord fort remarquable, c'est que le nom de *Gobelin* signifie, d'après les savans qui ont étudié ces matières, quelque chose appartenant à l'antique fable gauloise. Il tiendrait, à ce qu'il paraît, à un démon familier, un lutin, ou à l'une de ces sorcières enfin qui tenaient fidèle compagnie aux mauvaises personnes, dans ces temps

[1] Dix ou douze maisons avec des dépendances et des servitudes considérables, des prairies, des champs, des terres labourables, des jardins, etc., etc.

où la crédulité passait de beaucoup le savoir. Quoi qu'il en soit, l'un des Gobelins fut maître des comptes vers le milieu du seizième siècle; une demoiselle Gobelin fut présidente au parlement; et, pour ne pas faire ici toute la généalogie des Gobelins, j'arriverai enfin à dire qu'Antoine Gobelin, marquis de Brinvilliers, épousa en 1651 Marie-Marguerite Daubrai, fille du lieutenant civil de Paris, laquelle, aimable et vertueuse dame, comme aurait dit Brantôme, fut, comme on le sait, brûlée et décapitée, ou, pour parler plus juste, décapitée et brûlée pour ses faits et gestes, le 6 juillet 1676, sous le règne du grand roi. Ce fait m'a paru singulier. Maintenant je reviens à mes hautes-lices.

Il ne paraît pas que les hautes-lices aient été faites par les Gobelins; ce sont leurs successeurs, c'est-à-dire ceux qui achetèrent l'établissement, et qui s'appelaient, je crois, Canaye. Ils augmentèrent les bâtimens de la manufacture, et la vendirent à un Hollandais nommé Gluck. Cet homme avait pour chef d'atelier un ouvrier dont la mémoire est traditionnelle dans l'établissement; c'est un nommé Jean Liausen. Par les soins du maître et du chef d'átelier, cette fabrique acquit une telle réputation, que M. de Colbert, qui avait toujours l'œil et l'oreille ouverts sur la prospérité et la gloire du commerce, voulut acquérir cette belle fabrique pour la couronne exclusivement. Il l'acheta, et en fit, à la vérité, ce que nous la voyons aujourd'hui; mais il y a loin, bien loin de là à en être le fondateur. Il y a plus: quelques années après, M. Colbert établit dans la manufacture des ouvriers de tous les genres; il voulait former là, à ce qu'il paraît, une sorte de bazar national où l'industrie aurait reçu à la fois encouragement, secours et récompense. Il y avait déjà des ouvriers en bijouterie, en horlogerie, qui travaillaient et prospéraient; mais les folies funestes de leur maître insensé contraignirent à des réformes, des économies, tandis que des millions étaient englou-

tis pour faire un lac, une forêt factices [1] pour le plaisir d'une heure, et les pauvres ouvriers furent congédiés [2].

La Savonnerie fut, comme on le pense bien, l'objet spécial d'une course, et presque une partie de campagne en raison de sa position. Le quai de Billy, sur lequel elle est située, n'était pas à cette époque ce qu'il est devenu depuis, une partie de la ville. Chaillot était alors campagne presque autant qu'Auteuil et que Passy. Après avoir vu l'établissement dans presque tous ses détails, sous la conduite du directeur, dont la politesse nous empêcha de nous apercevoir des choses qu'il lui était défendu de montrer, nous passâmes l'eau en bateau, et nous fûmes dîner au Gros-Caillou. Ce fut encore une charmante journée.

Cette manufacture de la Savonnerie est une des plus belles choses, comme produisant des objets inimitables, que nous ayons en France. Elle fut établie pour imiter les tapis de Perse; mais il n'en fut pas des tapis comme des châles de Cachemire. Cette fois nous sommes demeurés au dessous de nos modèles, au lieu qu'à la Savonnerie il est impossible que, dans tout l'Orient, on puisse opposer un ouvrage aussi beau que le tapis sortant des métiers de la Savonnerie. Vives couleurs, pureté de dessin, beauté de sujet, épaisseur et chaleur de tissus, tout enfin se trouve réuni dans la même production : c'est admirable. Eh bien! il y avait parmi nos compagnons de voyage des entêtés qui mettaient encore cette manufacture sur le compte du grand roi, et M. de Cobentzel était du nombre. Il fallut lui faire l'histoire de l'établissement de la manufacture, comment

[1] A Marly on vit ces folies se renouveler jusqu'à trois fois; des forêts furent transportées pendant *une nuit*.

[2] Cette dernière particularité se trouve dans un livre qui, certes, pour la sévérité, n'est pas partial dans ses jugemens sur le grand roi : ce sont les Mémoires de Dangeau par Lémontey, page 85, les seuls de Dangeau qui se lisent avec intérêt, grâce à leur éditeur.

Henri IV, le véritable grand roi de France, qui protégeait les manufactures, donna tout appui et protection à la fondation de celle de la Savonnerie, qui s'appelait de son temps, *de tapis façon de Perse...* Colbert la fit diriger par des hommes habiles, mais il ne l'établit point; et, bien loin de là, cette admirable fabrique languit ensuite tellement, qu'en 1713 elle était presque abandonnée, et les bâtimens tombaient de toutes parts. Ce fut le duc d'Antin qui les répara, s'occupa de la manufacture, lui rendit son activité; le duc d'Antin est celui dont le duc de Saint-Simon parle dans ses Mémoires.

« — Il *voulait* toujours, dit l'homme sévère; car a-t-on jamais vu un heureux se dire : *C'est assez ?* »

Nous visitâmes aussi la belle pompe à feu de Chaillot : « — Qui pourrait penser, nous dit l'un de nos savans guides, que lorsque Paris, cette ville dont les besoins doivent être l'objet des soins les plus scrupuleux, manquait d'eau, parce que ses machines hydrauliques tombaient en ruines par raison de vétusté; eh bien! dans de telles circonstances, qui pourrait croire que l'on se refusait à prendre une détermination utile? Dès le milieu du siècle dernier, Paris était, à cet égard, dans une position fâcheuse, et cependant les magistrats de la ville refusaient tous les plans proposés. Un projet de pompes à feu fut enfin présenté par MM. les *frères Perrier*. Ce projet, qui tirait la ville d'embarras en ce qu'il lui donnait de l'eau sans qu'elle rendît de l'argent qu'elle n'avait pas, éprouva, comme tout ce qui est utile et nouveau, une assez longue résistance; cependant MM. Perrier l'emportèrent, et, en 1778, ils formèrent une société de capitalistes qui fournirent les fonds nécessaires à l'établissement; et, après avoir été autorisés, patentés, ils commencèrent à mettre leur plan en exercice [1].

[1] C'est ce qu'on appelle *les eaux de Perrier*. On sait que, moyennant une somme donnée par un propriétaire, il a chez lui la quantité d'eau qu'il veut.

Messieurs Perrier établirent également d'autres pompes. Celle du Gros-Caillou a été faite par leurs soins. Voici là-dessus un fait qui prouve à quel point nous sommes toujours, à Paris, plus soumis au bruit qu'à la conviction toute seule, dégagée de prestige.

Lorsque MM. Perrier voulurent établir ces pompes [1], ils éprouvèrent, comme je l'ai dit, une foule d'embarras et de difficultés. Mais enfin l'utilité extrême de cette invention fut appréciée par les hommes capables d'en juger, et ils prononcèrent en faveur des frères Perrier. Alors ce fut une vogue, pour parler le français parisien; et lorsque les messieurs Perrier voulurent établir la pompe à feu du Gros-Caillou, la plus grande solennité fut apportée dans la cérémonie du posement de la première pierre, qui eut lieu le 24 juillet 1786: le prévôt des marchands, les échevins de Paris posèrent eux-mêmes cette pierre. La fondation de l'autre établissement n'avait pas eu cet éclat, il s'en fallait; et cependant il était bien autrement important, puisque la pompe de la rive gauche ne donne que la moitié de ce que l'autre produit. Nous sommes ce que nous avons toujours été, toujours impressionnables, sensibles au bruit bien plus qu'au raisonnement; et j'ai grandement peur que *ce que nous avons été, ce que nous sommes, nous ne le soyons toujours.*

Un autre fait rélatif à cette affaire des eaux Perrier, et qui est assez peu connue, je crois, c'est la querelle qui eut lieu entre deux hommes bien fameux, à propos des actions émises par la compagnie. Cette polémique, qui devint aigre et injurieuse parce qu'aucun des combattans n'était patient ni doux, eut lieu entre Beaumarchais et Mirabeau. Non seulement ils écrivirent dans quelques journaux, mais il y eut des brochures imprimées par l'un et l'autre. Elles

[1] Une seule de ces pompes donne en vingt-quatre heures deux cents pouces, et même plus d'eau, ce qui équivaut à quinze mille muids au moins, ou à quatre mille hectolitres.

sont aujourd'hui de la plus grande rareté ; il n'y en a pas une seule dans le commerce. Mirabeau accusait Beaumarchais d'avoir fait de ses actions un objet d'agiotage avec le gouvernement. Le fait est que, plusieurs actionnaires ayant traité avec le gouvernement, ce dernier finit par se trouver propriétaire, et que ces pompes furent soumises à tout ce qui régit les établissemens publics.

Nous parcourûmes ainsi Paris pendant un mois : nous vîmes des choses dont moi, habitante ordinaire de Paris, je n'avais même nulle idée. Une de nos richesses que j'ignorais était cette quantité de bibliothèques, de cabinets, de collections, de muséums particuliers, dont Paris était en possession. Telle était la déplorable suite de nos troubles et de nos pillages intérieurs : chacun avait eu sa part plus ou moins grande du gâteau. D'abord ce fut par cupidité, tandis que souvent aussi il en était de ces rapines comme du vol que fit le singe de la robe et de la barrette de son maître le cardinal, tandis que celui-ci se mourait, pour les mettre et se mirer dans un miroir et faire comme lui. Mais depuis plusieurs années le portier avait quitté la bibliothèque qu'il avait acquise par adjudication et dans laquelle il se trouvait mal à l'aise. Il traita avec des gens qui savaient lire.

> Je la crois bonne, leur dit-il,
> *Mais le moindre ducaton*
> *Ferait bien mieux mon affaire.*

Et les manuscrits et les livres rentrèrent aux mains de qui de droit ; de là ces réunions d'objets d'arts et de sciences qui étaient pêle-mêle dans les greniers, abîmés, *gâtés* [1], souvent sans retour, et qui se trouvaient enfin sauvés. On peut mettre dans cette catégorie le musée des Petits-Au-

[1] Ce mot *gâté*, mêlé à celui de manuscrits et de livres, me rappelle *une sentence*, si je puis l'appeler ainsi, que M. Campan avait mise dans sa bibliothèque, bien proprement encadrée dans un cartouche, et qu'il se contentait,

gustins; celui des anciennes armures, alors la propriété de Reigner le mécanicien; et une foule d'autres; le cabinet de M. Sage à la Monnaie, etc., etc. La place me manque pour donner un rang convenable aux choses et aux personnes dont le souvenir m'est demeuré. Toutefois je placerai dans cet ouvrage toutes mes réminiscences ajoutées aux notes que j'ai conservées, et dont l'exacte relation nous transportera dans le temps et aux jours passés; mais pour les choses qui, par leur importance, méritent une attention particulière, elles méritent également un chapitre qui leur soit exclusivement consacré.

pour toute réponse, de montrer de la main lorsqu'on lui demandait un livre à emprunter :

« Tel est le sort fâcheux de tout livre prêté,
Souvent il est perdu, toujours il est gâté. »

Je ne donne pas ces vers comme *un chef-d'œuvre de style et de poésie;* mais ils peuvent être mis en pratique, c'est-à-dire servir de réponse à ceux qui, ayant une bibliothèque à laquelle ils tiennent, ne veulent pas voir revenir chez eux un livre écorné, sali, *gâté* enfin, quand il en est sorti bien portant.

CHAPITRE XIX.

Nouveaux voyages dans Paris. — M. Thibaudeau, l'abbé Grégoire, Léonard Bourdon et David. — Le comité d'instruction publique. — Le médecin Dubrem et J.-J. Rousseau à la guillotine. — M. Denon et le Musée des tableaux. — La vierge de Foligno. — Les dessins originaux. — La galerie d'Apollon. — MM. Hacquin et Fouques. — Le dîner des Bourguignons. —Visite à Charles le physicien. — La chambre obscure et le secrétaire de M. de Cobentzel. — Mademoiselle Chameroy. — Scène à Saint-Roch.— L'archevêque de Paris. — Paroles remarquables du premier consul. — Les Bardes, le songe, et souvenir d'admiration.

On doit bien penser que l'une de nos premières courses nous conduisit au Musée des tableaux. Mais, indépendamment de la curiosité que devait inspirer cette admirable collection, alors la plus complète du monde entier, il s'y joignait un sentiment de nouveauté pour nous-mêmes, tout Français que nous étions : car ce n'était que depuis bien peu de temps que la galerie était enfin complétement ornée des chefs-d'œuvre que nous avions conquis, non seulement sur l'ignorance et sur l'insouciance, mais bien aussi sur l'assurance parfaite d'une ruine prochaine et totale, ainsi que je le prouverai tout à l'heure.

C'est à M. Thibaudeau que nous devons le bienfait de l'établissement du Musée des tableaux et des statues dans le local qu'il occupe aujourd'hui. M. Thibaudeau faisait, en 1793, partie du comité d'instruction publique [1], où sa

[1] Ce même comité d'instruction publique auquel la France est immensément redevable, et qu'il ne faut pas confondre avec la Convention, qui alors

voix avait une prépondérance qu'elle devait avoir en effet, et la Convention, d'après le rapport de son comité d'instruction publique, ordonna, par décret du 10 thermidor an 1 (27 juillet 1792), qu'il serait établi *un Musée national*, et elle fixa l'ouverture de ce Musée au 24 thermidor suivant (10 août même année). Une chose assez remarquable, c'est que sous Louis XV [1], à ce que nous dit Denon, qui était pour nous le plus aimable comme le plus complaisant et le plus instruit des *cicerone*, il fut proposé d'enlever une foule de plâtres, représentant les plans d'une assez grande quantité de nos places, de les transporter à l'Ecole-Militaire, où ils seraient utiles aux jeunes élèves, et de les remplacer, dans cette même galerie du Louvre, par tous les objets d'arts qui étaient là enfouis sans ordre et d'ailleurs sans aucune facilité pour bien voir, ou, pour parler plus juste, pour être bien vus, dans la salle appelée *Salle des Antiques*. Comme dans ce temps-là on accueillait tous les plans, tous les rapports sans y donner suite, il en fut de celui-là comme de mille autres tout aussi nécessaires. Ce fut donc la Convention qui le mit à exécution, comme je viens de le dire, ou plutôt son comité d'instruction publique, composé de Thibaudeau, de l'abbé Grégoire, de David, de Fourcroy, d'un nommé Edme Petit, de Léonard Bourdon, maître de pension, et de Duhem, médecin. Ce dernier criait, à ce qu'on prétend, à rendre sourds tous ses collègues. C'était lui qui prétendait que J.-J. Rousseau n'était qu'un méchant aristocrate et surtout un fanatique qui n'aurait été bon qu'à guillotiner, s'il avait vécu *en* 93, ajoutait-il.

s'occupait de tout autre chose que des lumières et des arts, puisque l'un des représentans proposa une fois de brûler la bibliothèque; ce comité d'instruction publique proposa à la Convention d'établir un jury, un concours enfin pour la restauration des tableaux et des bronzes, des marbres qui avaient horriblement souffert dans leurs courses aventureuses; ce qui fut adopté.

[1] En 1773, avant la mort de Louis XV, qui n'eut lieu qu'en 1774.

Thibaudeau et l'abbé Grégoire sont ceux qui rendirent le plus de services aux beaux-arts dans ce comité, ainsi qu'à l'instruction publique elle-même. On connaît la belle défense qu'ils firent pour s'opposer à ce projet d'instruction générale qui ruinait tout rapport social, en rompant le lien des familles... Mais revenons à nos tableaux.

Lors de la première translation des objets d'arts dans la galerie du Louvre, il y avait à peu près cinq cent cinquante tableaux des premiers maîtres des diverses écoles. Ce ne fut qu'en 1798 (an 4) que le Musée fut le premier de l'Europe par cette profusion de trésors en ce genre, qui furent envoyés d'Italie, des Pays-Bas, de la Hollande et du Piémont. Et dans le printemps de l'an 7, on fit une exposition générale qui fit connaître toutes nos richesses. Mais ce ne fut seulement qu'en l'an 9, c'est-à-dire de 1800 et 1801, que, tous les travaux étant achevés, on put jouir de la riche collection que le droit de conquête avait mis en nos mains. Denon était surtout fort glorieux, à cette époque, d'une foule de trésors que l'art le plus admirable venait de nous rendre plus beaux qu'il n'avaient été depuis longtemps dans les mains des insoucians Italiens. Ils étaient encore dans le grand salon du Musée et attendaient le moment d'être placés dans la grande galerie. Denon était tout radieux. Ces tableaux étaient nombreux et devaient nécessairement augmenter l'importance des trésors qu'il avait en garde. C'est parmi eux que je vais prendre l'exemple que j'ai promis de donner pour l'insouciance des Italiens, relativement à leurs peintures précieuses.

La belle production de Raphaël, la *Vierge au donataire*, était sur le maître-autel d'une petite église de *Foligno*. Cette église était humide, et, bien que le tableau fût sur bois, la peinture avait été attaquée d'une si rude manière, qu'elle paraissait entièrement altérée, parce que la chaleur avait travaillé en même temps que l'humidité. La peinture s'écaillait, tombait, et de plus, le bois s'étant écarté, il y

avait une grande fissure qui paraissait, ainsi que tout le reste, impossible à réparer. Lorsque les commissaires désignés pour envoyer en France les tableaux qui avaient une réelle supériorité virent celui dont je parle, ils résolurent de ne pas faire même les frais d'une caisse pour lui, car il leur parut trop délabré. Ce fut M. Duveyrier, je crois, qui détermina ses collègues à le joindre aux autres. C'était sans doute une inspiration, car il ne pouvait prévoir que M. *Hacquin* aurait l'art incroyable de transporter le tableau tout entier sur toile, et que d'un tableau altéré, perdu, il en ferait ce qu'il était en sortant des mains de Raphaël, un chef-d'œuvre admirable. Au surplus, MM. *Fouques* père et fils ont conservé au Musée plusieurs chefs-d'œuvre dont on n'espérait rien. L'art de la peinture leur doit une vive reconnaissance.

L'Institut avait fait publier une notice sur les tableaux qui avaient été exposés, et Denon en avait fait une aussi, bien qu'il eût, je pense, participé à l'autre. Toutes deux étaient, au reste, fort bien, et donnaient des détails vraiment curieux sur les tableaux et sur leurs *vies*, leurs *généalogies:* car il n'est pas un de ces chefs-d'œuvre qui n'ait une histoire plus ou moins longue attachée à son cadre. La galerie n'était pas encore ce qu'elle fut depuis, ce qu'elle était en 1814, par exemple. Douze cent quarante tableaux des premiers maîtres de toutes les écoles décoraient ses murailles... Mais l'époque à laquelle je suis est celle de nos jours de gloire : il sera temps plus tard de parler de notre honte et de nos malheurs.

Quelques jours avant notre visite, on avait ouvert et livré au public la galerie d'Apollon, qui renfermait d'autres trésors : c'étaient des dessins originaux, non seulement des peintres français, mais de toutes les écoles italiennes. Là étaient les premières pensées de ces maîtres fameux, tels que *Raphaël*, *Carle Maratte*, *Michel-Ange Buonarotti*, *Leonardo da Vinci*, *le Corrége*, *le Guerchin*, *les trois Car-*

rache[1], *Jules Romain*, *Perrugini*, *Tintoret* et une foule d'autres noms chers aux muses des beaux-arts. Denon me dit qu'avant le moment de la résurrection de notre Musée, cette galerie avait bien toujours été destinée à renfermer des dessins, mais qu'ils y demeuraient presque inconnus. Sans doute ils n'étaient pas étincelans de beauté comme ceux des maîtres que je viens de nommer; l'école d'Athènes, à elle seule, neutralise bien des traits. Mais enfin Lebrun, Jabach, Lesueur, Lanoue, le Poussin, méritaient plus d'illustration dans la façon dont leur souvenir était rappelé. Le nombre des dessins que nous possédions avant aucune de nos conquêtes s'élevait à plus de onze mille.

Une chose remarquable, qui peut être un sujet de recherches pour l'étude de l'art, serait de savoir pourquoi il reste aussi peu de dessins des écoles flamande, hollandaise et allemande. Dans cette profusion, au milieu de laquelle nos yeux, fatigués de beautés et de merveilles de l'école italienne, comptaient plus de trois cents dessins originaux des peintres fameux que je viens de nommer, on en comptait un seul de Rembrandt, un de Ruysdaël, trois de Téniers, lui qui fut si fécond de son pinceau. Van Huysum n'avait aussi à cette époque qu'un seul dessin. A la vérité, Rubens en avait dix-sept ou dix-huit; son abondance ne l'avait pas abandonné, même loin du chevalet et de la palette.

Denon était un homme éminemment spirituel, à part son charmant talent. Il avait une histoire, et une histoire amusante, sur chaque chose à nous raconter, et cela avec gaîté et malice. Il fit de cette course au Musée une des plus agréables de notre campagne.

Que de fois je suis retournée dans cette admirable galerie avec mon cher Albert! Combien je jouissais de voir ces chefs-d'œuvre avec lui! Comme il avait le sentiment des

[1] Augustin, Annibal et Louis Carrache.

arts ! Il ne me contait pas d'histoire pour me faire rire dans ce sanctuaire des arts ; mais, encore plus instruit dans cette partie que pouvait l'être Denon, ou quelque autre que ce pût être, il avait bien aussi une histoire à dire, mais elle était touchante; elle expliquait, elle dévoilait une nouvelle beauté. Depuis que je l'ai perdu, je ne suis pas retournée dans cette galerie du Musée, cette galerie antique où le talent est comme dans son temple, mais dont les oracles ne me seraient plus révélés.

On sait de combien de raretés notre Musée de la galerie d'Apollon était enrichi ! Ces magnifiques tables en incrustations de pierres fines, ces bronzes antiques, ces vases étrusques, etc.; et dans la pièce qui la terminait, combien il y avait encore de raretés précieuses !... 1815 y porta également son influence dévastatrice. Oui, je répète le mot, dévastatrice; et je ne me tairai pas en entendant murmurer que *la conquête* reprenait *la conquête*... Non, le droit n'est pas égal. Nous avons conquis sur la paresse, l'insouciance des beaux-arts. La France devenait la vraie maîtresse de tout ce que le sort des armes avait mis en son pouvoir, car elle en connaissait, elle en appréciait les beautés. Quel sentiment guida les mains spoliatrices qui dépouillèrent nos Musées? La haine et la vengeance... Ce sont ces honteux sentimens qui ont agi, qui ont tout fait... Le *casque d'Attila*, arraché du Musée de la galerie d'Apollon par des hommes qui appelaient au pillage, devait en effet devenir le butin bien digne d'être octroyé à ceux qui venaient de faire le sac du beau Musée d'artillerie... Toujours des souvenirs amers... toujours des réminiscences cruelles..... Il faut se rappeler, à chaque nouveau soleil, qu'on est chrétien, pour que le cœur ne demeure pas aussi gros de haine et de vengeance.

Ce Musée d'artillerie n'existait pas à l'époque de nos courses, mais il était déjà commencé, sous la conduite de M. Reigner. J'ai vu chez lui une foule de choses curieuses

et peu connues, par exemple, un Psautier qui renfermait un pistolet : d'anciennes armoiries presque effacées, mais encore assez distinctes, indiquaient que ce Psautier avait appartenu à un haut dignitaire de l'église. M. Reigner avait déjà réuni une immense quantité d'armes curieuses et rares que ses soins avaient sauvées du naufrage révolutionnaire. Beaucoup de pièces remarquables du château de Chantilly et du garde-meuble de la couronne étaient en sa possession. L'armure de Jeanne d'Arc, celle de Charles-le-Téméraire faisaient partie de ce vrai trésor, presque particulier. L'armure de Jeanne d'Arc n'était pas complète, et pourtant le poids de ce qui existait s'élevait à soixante-six livres. Il y avait à cette armure féminine une invention des plus singulières [1], et qui réunissait les deux extrêmes les plus opposés que l'on puisse trouver de peu de soin de soi-même et cependant de recherche pour éviter la fatigue. Je ne sais si Agnès Sorel avait une pareille invention lorsque, sur sa blanche haquenée, elle suivait parfois son royal amant.

M. Reigner était célèbre par son talent pour la mécanique. Il était Bourguignon, et Junot mettait une double vanité à le faire voir aux étrangers. En général, il était extrêmement fier de sa belle province, et il avoit bien raison. Depuis l'époque de la révolution, c'est-à-dire depuis 90, combien de noms célèbres se sont fait remarquer! Ces bataillons de la Côte-d'Or, combien ils ont donné d'hommes fameux aux fastes militaires!... Et dans toutes les branches de l'administration il peut y avoir même orgueil. Les Bourguignons avaient pris et conservé pendant quelques années un parti que je trouve non seulement bon pour les relations d'amitié, mais utile pour l'accord et la continuité des relations poli-

[1] Il m'est fort difficile de décrire cette invention, qui réunit, comme je l'ai dit, une sorte de recherche à tout ce que l'on peut imaginer de *moins* recherché pour une femme. Enfin c'est une invention du XV[e] siècle. Il ne faut pas se plaindre.

tiques, chose si éminemment excellente dans un pays comme le nôtre, où perpétuellement les agitations se renouvellent, et dans lequel il est nécessaire d'opposer une grande union à des ligues, à des factions. Tout ce qui se trouvait à Paris de Bourguignons, soit dans l'état civil, soit dans l'état militaire, ou bien même dans l'état de paresse, se réunissait, un jour de chaque mois, chez un restaurateur connu; et là on se retrouvait, on se rappelait d'anciennes relations oubliées par des campagnes, des voyages, le train ordinaire du monde: ceux qui se trouvaient dans une position inférieure recommandaient les intérêts du département à Maret, à Marmont, à Junot, à Berlier, à Davoust, à Laborde, à tous ceux enfin qui, par leur attitude politique et militaire dans le gouvernement, pouvaient influer en bien sur eux comme sur leur province. Je ne sais pourquoi cette excellente coutume s'est évanouie comme tant d'autres, et par cela seul peut-être qu'elle produisait de bons résultats sans fracas et sans bruit.

Charles le physicien fut un des savans que nous allâmes visiter avec le plus de plaisir. Je suivais un de ses cours à cette époque, et je m'étais attachée à cet homme si bon, si simple, et pourtant si savant. Il nous reçut avec la faveur particulière accordée toujours à une écolière. Il nous montra tout ce qui était à la portée des femmes qui composaient notre troupe joyeuse, et se garda bien d'oublier ce qui rend la science aimable. La démonstration du mélange des couleurs par la rapidité du mouvement, les effets très-amusans de son billard de marbre, puis son admirable chambre obscure surtout, nous firent passer une heure avec une promptitude que, certes, peu de personnes du voyage s'attendaient à trouver dans un cabinet de physique... On sait quel était alors le lieu de son séjour, et où était placé ce cabinet. Il logeait au Louvre; et dans la partie la plus élevée, qui pl[illegible]eait en plein sur la cour intérieure qui se trouve au[illegible]ce du pont des Arts, il avait placé

partie, mais tout cela sous la condition de ne pas rappeler des temps d'intolérance et de fanatisme, lui fit froncer le sourcil, et l'excita à dire quelques unes de ces paroles qui ne s'échappaient de son âme que lorsqu'elle était fortement émue.

« On a eu tort d'insister, disait-il devant plusieurs » personnes. Puisque le curé de Saint-Roch se montrait ri» goureux pour faire du scandale, eh bien, il fallait porter » tout uniment le corps au cimetière, et faire bénir la fosse » par le premier prêtre sage et tolérant qui se serait trouvé » près de là. Il y en a encore de bons : voyez l'arche» vêque de Paris !... voilà un digne prêtre. Voyez cette ad» mirable vieillesse. Eh bien, cet homme-là peut se dire : « Je suis venu à cet âge avancé, et je n'ai jamais fait de » mal : je n'ai fait que du bien. » Et cela, savez-vous pour» quoi ? parce qu'il suit la morale de l'Évangile. Quand il » avait besoin d'argent pour ses pauvres, lorsqu'il était dans » son ancien diocèse, et qu'il apprenait qu'on donnait un » bal, une fête, il y allait pour intéresser la charité au mi» lieu de la joie et des plaisirs. Il connaissait le cœur humain. » Il ne s'effarouchait pas d'un air de danse... Oui, c'est un » digne prêtre. »

Le curé de Saint-Roch fut condamné à *faire pénitence*, et la chose fut annoncée à ses paroissiens officiellement et dans le *Moniteur*. L'article était ainsi conçu. A cette époque, le secrétaire Maret faisait beaucoup d'articles, mais celui-ci était écrit dans un style, une manière qui a toute celle du premier consul ; ceux qui l'ont particulièrement connu, reconnaîtront sa facture de phrases.

« Le curé de Saint-Roch, dans un moment de déraison, » a refusé de prier pour mademoiselle Chameroy et de l'ad» mettre dans l'église. Un de ses collègues, homme raison» nable, instruit de la véritable morale de l'Évangile, a reçu » le corps dans l'église des Filles-Saint-Thomas, où le ser» vice s'est fait avec toutes les solennités ordinaires.

»L'archevêque de Paris a ordonné trois mois de retraite
»au curé de Saint-Roch, afin qu'il puisse se souvenir que
»Jésus-Christ commande de prier même pour ses ennemis;
»et que, rappelé à ses devoirs par la méditation, il ap-
»prenne que toutes les pratiques superstitieuses conservées
»par quelques rituels, et qui, nées dans des temps d'igno-
»rance ou créés par des cerveaux échauffés, dégradaient la
»religion par leurs niaiseries, ont été proscrites par le con-
»cordat et par la loi du 18 germinal. »

C'était, au reste, une charmante danseuse que mademoiselle Chameroy, qui pirouettait dans une grande perfection; mais combien elle serait médiocre aujourd'hui, à côté de mademoiselle Taglioni! En général, l'Opéra a suivi une marche inverse de tous les autres théâtres: ils se sont éteints; lui s'est élevé, mais dans ses sujets et ses décorations seulement, car il ne faut plus penser à voir de jolis, de beaux ballets, comme celui de *Psyché* et de *la Dansomanie, Flore et Zéphire*, et une foule de ravissantes compositions. En parlant des décorations, sans doute j'ai dû dire qu'elles avaient gagné; mais cependant il faut que justice soit rendue avec égalité. Certes, je montre bien que je suis sans prévention pour le temps de ma jeunesse; mais je dois avouer que je n'ai rien vu qui m'ait fait tant d'impression que la magnifique décoration des *Bardes*, pour la scène du songe. Cette immensité qui se déployait devant le spectateur le mettait en face de l'un de ces rêves fantastiques que cette poésie d'Ossian, alors si en vogue, nous donnait le désir de connaître. On se trouvait au milieu d'un monde nuageux, entouré de vapeurs qui entouraient elles-mêmes des palais d'or suspendus dans les airs. Ces colonnes brillantes servant d'appui à des groupes de jeunes filles, dont les voiles blancs, les blondes chevelures, se mariaient au vaporeux des nuages; cette admirable musique de Lesueur, dont le genre était parfaitement adapté à l'objet de la scène; ces sons venant d'en haut, comme si en effet ils fussent

venus du ciel ; cette voix admirablement pure de madame Branchu, qui se faisait entendre du palais le plus élevé dans les airs ; tout enfin dans cette scène, que je n'ai vue remplacée par *rien* à l'Opéra, m'a fait une impression que les longues années qui se sont écoulées depuis cette époque n'ont pas même altérée : parce que, pour une scène d'opéra, comme pour une chose plus sérieuse, ce qui est *réellement beau* ne s'efface jamais de la pensée [1].

[1] Je ne prends pas ici le parti de l'opéra des *Bardes*, qui par lui-même tait fort ennuyeux. Je parle du *songe*.

CHAPITRE XX.

Le cabinet des médailles. — Millin, le cardinal Maury et l'apothéose d'Auguste. — La police. — Anecdotes sur M. de Sartines. — Le pot de fleurs et la fenêtre d'un voleur de Vienne. — Le pari gagné et perdu. — M. de Sartine attrapé. — Les rapports et les mouchards. — Les médailles en 1803. — La coupe d'or et le bouclier votif. — Le médaillon de Justinien. — La Bibliothèque nationale. — Les livres et les manuscrits. — La caisse oubliée, et les manuscrits tartares. — La bibliothèque du cardinal Mazarin. — Les gouaches et les aquarelles. — Détails peu connus. — Les Enfans-Trouvés, et le Cabinet d'histoire naturelle. — Les Sourds-Muets, et les Aveugles. — Fourcroy, et M. Chaptal.

Sans l'événement tout récent qui vient de frapper de malheur le cabinet des médailles, je n'en parlerais pas autrement ici que pour faire suite aux lieux remarquables que nous avons parcourus. Mais je tiens pour ainsi dire à ce cabinet par les liens d'amitié qui m'ont si long-temps attachée à ce bon et excellent Millin. Je connaissais le cabinet des médailles, les antiques, les raretés qu'il avait en sa garde, aussi bien que lui-même; il aimait assez à discourir là-dessus, et lorsque le cardinal Maury, qui faisait également partie de notre cercle intime, s'impatientait de l'entendre parler politique (ce que je ne pouvais trouver mauvais, malgré mon amitié pour lui), il lui disait de sa voix de tonnerre en retroussant sa robe rouge, pour prendre son tabac d'Espagne :

« Allons, allons, Millin, laissez là la politique, vous n'y entendez rien; parlez-nous de l'apothéose d'Auguste. »

Millin a beaucoup écrit sur les médailles, les pierres

gravées, les raretés que renfermait la Bibliothèque. Il m'a donné tous ses ouvrages; et, comme je le dis, je m'étais intéressée à cette magnifique collection que possédait mon pays. J'ai donc ressenti une indignation qui avait quelque chose de plus encore que celle qui animait les amateurs des arts. Il s'y joint bien aussi un peu de cette amère douleur qui chaque jour déverse son poison sur mon âme en me faisant voir combien tout ce qui est malheur, perte, souffrance humiliante, tout, tout enfin tombe dans ce calice qu'on présente à ma pauvre patrie et qu'on la contraint à vider. Quelles sont les recherches qui se font? Quelle activité est mise dans ces mêmes recherches? Au surplus, pourquoi m'en étonner? Je sais par expérience qu'on peut perdre, et se plaindre à une autorité qui doit secours et protection, du moins, pauvre simple que je suis encore, je le croyais ainsi, et cependant n'avoir pas plus de nouvelles de ce que vous perdez que si l'événement se fût passé au Canada. Du temps de M. de Sartines la police était autrement faite; mais, sans aller si loin, ce n'est pas du temps du comte Dubois que cela serait arrivé.

M. de Sartines était lieutenant de police en Frane, lorsqu'il reçoit une lettre de son confrère de Vienne, qui lui écrit du fond de l'Allemagne qu'un homme coupable d'un grand délit s'est réfugié à Paris, que la police de Vienne en est *certaine*, et qu'en raison des bonnes relations d'amitié qui existent entre les deux cours de France et d'Autriche, M. de Sartines est prié de faire toutes les démarches pour faire arrêter le coupable, dont, au reste, il lui envoie le signalement exact. M. de Sartines donne aussitôt des ordres; ses hommes se mettent en route, les plus hauts greniers, les caves les plus profondes sont fouillées par eux; la recherche dure plus d'un mois. Enfin, au bout de cinq à six semaines, M. de Sartines écrit au collègue de Vienne:

« Monsieur et cher confrère, aussitôt après la réception de votre lettre, je m'empressai d'envoyer de tous côtés

à la recherche du coupable que vous m'aviez signalé. Les efforts de mes agens ont été long-temps infructueux; mais nous avons enfin réussi à le découvrir, et j'ai le plaisir de vous annoncer qu'il est en votre pouvoir de le saisir immédiatement; car il est *à Vienne même, d'où il n'est jamais sorti; vous le trouverez dans tel faubourg, à tel numéro,* » (tout était indiqué), et M. de Sartines ajoutait à ses indications qu'il y *avait un pot de fleurs* sur la fenêtre de la chambre de l'homme poursuivi.

Cette histoire m'en rappelle une autre assez plaisante concernant aussi M. de Sartines :

Il avait un ami qu'il aimait comme un frère. Ces amitiés-là sont souvent dangereuses; mais, quoi qu'il en soit, il aimait cet ami comme s'ils eussent été au Monomotapa. L'autre crut qu'il fallait également agir comme si en effet ils étaient Monomotapiens; mais il prit la chose en sens inverse, comme on va le voir. Un jour, discutant ensemble, l'ami dit à M. de Sartines :

« C'est, en vérité, une belle chose que la police! Je suis sûr que rien d'utile ne parvient à ta connaissance? Tu ne sais que ce que l'on veut bien que tu saches. »

M. de Sartines se fâcha. Mettre en doute l'habileté de *ses sujets*, c'était mettre en doute son omnipotence; car il n'avait de crédit à Versailles qu'en raison du savoir-faire admirable qu'il savait mettre en œuvre: il défia son ami, et lui dit qu'il serait bien étonné s'il s'entendait raconter ce qu'il avait fait *minute par minute*, et cela pendant huit jours de suite.

Une pensée intérieure, que M. de Sartines ne pouvait comprendre, fit sourire l'ami à cette proposition.

« Eh bien! soit, lui dit-il, j'accepte; mais parions cent louis que je mets tes limiers en défaut; car je regarderai comme nul tout ce qui aurait été tenté, si pendant une seule heure tes gens ne sont pas instruits.

» — Cela va sans dire», répondit M. de Sartines.

Les deux amis se donnent la main, et le lendemain matin doit commencer l'exécution de l'entreprise. Le jour d'après, l'agent chargé de cette grande affaire, dont la surveillance donnait un bon temps aux voleurs de montres et de bourses, se rend chez M. de Sartines, et lui montre son rapport. En le lisant, le magistrat gourmande rudement son homme; le rapport disait que l'ami s'était levé à neuf heures; il avait mis ses pantoufles, sa robe de chambre, avait éternué et toussé pendant un quart d'heure (il y a des gens qui ont de la pituite); il avait pris son chocolat: ensuite son valet de chambre l'avait *accommodé*; il avait lu le Mercure de France, un bulletin de Fréron, il avait écrit un billet, mais on ne savait pas à qui, parce que l'ami l'avait serré dans sa poche et que, bien qu'un espion se fourre partout, il n'entre pas dans un gousset. Mais c'était un billet d'amour, il en répondait. Le papier était ambré et puis plié d'une façon,.... enfin c'était une lettre d'amour. Après cela l'*ami* avait été se promener aux Tuileries; il avait d'abord été sur la terrasse de l'eau, puis dans l'allée du milieu; il avait fait trois tours d'allée de soixante-deux pas chacun; il avait salué trois fois mademoiselle Arnould, une fois madame Dugazon, deux fois mademoiselle Gaussin; puis ensuite l'*ami* avait été dîner, parce qu'on ne peut pas toujours saluer des actrices, quelque charmantes qu'elles soient. L'*ami* avait donc été dîner chez M. *le Premier*; il avait fait la partie de cavagnole de madame la Première après dîner; il avait gagné dix louis, et les avait ensuite noblement reperdus au quinze. Ensuite l'*ami* avait été à l'Opéra; il avait lorgné dans toutes les loges, regardé toutes les femmes .... une surtout. Après l'opéra l'*ami* était venu souper chez M. de Sartines; il avait, à ce que disait le rapport, fort mal dîné apparemment, car il soupa comme un affamé; il mangea de cinq ou six plats; et, pour rendre justice à l'espion, il reproduisait le menu de M. de Sartines; et celui-

ci retrouvait son souper de la veille. Mais, monseigneur, disaient les dernières lignes du rapport, voilà ce que je ne puis m'expliquer à moi-même; il nous a été impossible, à mes confrères et à moi, de savoir ensuite ce que M. De**** est devenu en sortant de votre hôtel; sa voiture a filé avec une telle rapidité qu'il n'a pas été au pouvoir d'un être humain de s'attacher à sa poursuite.

« Comment, bourreau! s'écria M. de Sartines, tu m'assassines depuis deux heures avec des détails insipides de pantoufles, de robe de chambre, de gens qui mangent, et tu te casses le nez au moment où il fallait être le plus malin chien de chasse! Prends garde à ce que tu feras demain. Je veux être instruit *minute par minute* de tout ce que fait M. De..... »

« Mon ami, dit-il à celui-ci le lendemain, je sais de tes nouvelles, comme je te le prouverai à la fin de notre semaine... Ah! ah!... ah! tu fais des choses comme cela!... Ecoute, je te donnerai un conseil d'ami; ne suis pas autant cette société d'actrices. Hier, aux Tuileries, on t'a vu avec les plus élégantes; je n'aime pas à te savoir livré à de pareils enchantemens... Et puis à l'Opéra!... tiens, crois-moi, choisis dans la bonne compagnie... Ce n'est que là où tu rencontreras de ces plaisirs du cœur qui ne se trouvent pas dans un autre monde. Tu m'entends?

» — Vraiment oui, lui répondit l'ami, et d'autant mieux que je n'ai pas attendu ton avis pour suivre cette marche.

» — Vraiment! dit M. de Sartines en ouvrant de grands yeux.

» — Oui, en vérité.

» — Mais alors, tu me feras tes confidences?

» — Pas le moins du monde; c'est à toi de savoir ce qu'il te faut savoir; quant à moi, je suis muet. »

M. de Sartines, stimulé par ce que venait de lui dire l'ami, attendait avec une impatience encore plus vive le rapport du lendemain; même désappointement. Les pantoufles, la robe de chambre, le chocolat, tout venait en

son lieu, mais entre minuit et une heure, M. De.... disparaissait comme par enchantement, et rien ne pouvait faire retrouver sa trace. Le troisième jour, M. de Sartines s'emporta et dit à ses agens :

« Je vous chasse tous, si demain je n'ai pas un rapport comme je l'ai demandé. »

Les honnêtes gens, ainsi menacés, se regardèrent en sortant du cabinet du maître :

« Que faire? dirent-ils au chef de la brigade.

» — Il n'y a pas deux partis à prendre », leur répondit celui-ci; et il leur communiqua son projet.

Le lendemain matin, M. De.... venait de mettre ses pieds dans *les pantoufles*, de passer ses bras dans les manches *de la robe de chambre* si bien décrites par le rapport des mouchards; il allait s'asseoir devant une tasse remplie de ce chocolat fumant et savoureux dont ils avaient eu soin de préciser la quantité de vanille qu'il renfermait; M. De.... avait en ce moment sur les lèvres un sourire de triomphe, dans lequel on aurait pu voir de la malice et même de la moquerie. Ce fut alors que son valet de chambre lui annonça trois hommes qui demandaient avec instance à lui parler : c'était une grâce, disait le valet de chambre, qu'ils voulaient obtenir de monsieur le comte.

M. De.... était accessible; il donna l'ordre d'introduire ces hommes et renvoya son valet de chambre.

« Monsieur le comte, dit le chef de la troupe avec un accent tout-à-fait solliciteur, vous ne voulez pas faire perdre leur pain à de braves pères de famille? Nous venons vous supplier de nous sauver la vie; car, si nous sommes chassés, nous ne mangeons plus; et, si nous ne mangeons plus, nous n'avons qu'à nous aller jeter à l'eau. »

Et en attendant, ils se jetaient à genoux.

« Mes chers amis! s'écria M. De.... en s'empressant de les relever; eh! bon Dieu! que faites-vous?... Que puis-je pour votre sort? je ne vous comprends pas.

» — Hélas! monsieur, il s'agit de votre pari avec M. de Sartines; nous devons l'informer de ce que vous faites minute par minute. Nous le savons bien, mais... »

M. De..., commençait à comprendre.

« Mais vous concevez, monsieur le comte, qu'il est impossible que nous mettions dans notre rapport que vous vous rendez auprès de madame de S... aux heures où nous sommes forcés de dire que nous vous perdons de vue.... et cependant, il faut que nous parlions. Ou permettez-nous de mentir, ou changez de direction.

M. De.... regarda le chef de la troupe et sourit :

« Tu es un drôle habile, lui dit-il en lui jetant une bourse pleine d'or. Tiens, partage cette récompense avec tes camarades, je perdrai le pari. »

M. De.... perdit en effet sa gageure, car on pense bien qu'il n'alla pas chercher à s'appuyer sur l'avantage que lui avait donné la discrétion des hommes de M. de Sartines; il s'avoua vaincu, et M. de Sartines répétait en se frottant les mains :

« J'en étais sûr... Comment veux-tu, mon cher, qu'un lieutenant-général de police ignore quelque chose ?... »

Puis il ajoutait :

« Je voudrais seulement que tu fusses plus rangé... Que diable! mon cher, fais donc un choix dans la bonne compagnie. »

Voilà encore *la folle* qui fait un de ses tours, et qui, pour les mœurs de la régence[1], nous a éloignés du cabinet des médailles : il faut y revenir.

J'ai déjà dit, je crois, que cette course fut, avec celle de la Bibliothèque et des tableaux, la course qui me fit un plaisir vrai et bien senti, en raison du charme que l'on trouve toujours à entendre une explication claire et précise

[1] Sous M. de Sartines, les mœurs de la régence étaient pour le moins autant en activité que sous monsieur le régent. Ce sont celles que nous voyons si bien décrites dans la charmante pièce de M. de Longpré.

de ce qu'on voit. C'est peut-être aujourd'hui que je ressens le plus de reconnaissance pour les amis qui à cette époque daignaient me juger autrement qu'en jeune femme, et concevaient qu'on peut à tout âge recevoir de doctes instructions.

Il est peu de personnes à Paris qui ne connaissent le cabinet des médailles et des antiques. A l'époque dont je parle, et à laquelle nous sommes arrivés en ce moment dans ces Mémoires, il était beaucoup moins visité qu'il ne l'est aujourd'hui. Cependant, quelque connu qu'il soit, je vais en donner ici un léger aperçu qui ne peut manquer d'avoir de l'intérêt, en faisant comprendre tous nos regrets à ceux qui ne connaissent qu'imparfaitement cette collection.

Le cabinet des médailles et des antiques n'a pas toujours été à la Bibliothèque royale. Il fut d'abord formé au Louvre par Louis XIV. Avant lui, François Ier d'abord, car on n'a pas souvenir qu'il y ait eu avant lui un autre roi de France qui s'en soit occupé; François Ier rassembla quelques médailles antiques et du moyen-âge, en or et en argent, et il en fit non pas un médailler, mais des objets de parure; car ces médailles étaient richement enchâssées dans des filigranes d'or et d'argent. Puis vint ensuite Catherine de Médicis qui apporta de Florence de grandes richesses en ce genre. Charles IX, qui aimait l'étude s'il n'aimait pas le bien, augmenta la collection de sa mère de celle du savant Groslier, et déjà nous pouvions être fiers de notre médailler, dans lequel on pouvait enfin étudier l'histoire et trouver quelquefois le moyen d'éclaircir des points obscurs; mais les guerres civiles, les troubles de la ligue, amenèrent bientôt une époque de destruction à laquelle rien ne put et n'osa résister. Les médailles furent presque entièrement pillées et dispersées. Le bon roi qui vint ensuite et voulut réparer tous les maux de ces temps désastreux, s'occupa de faire rentrer une partie des pièces volées; et au moment de sa mort, le savant Bagarris avait été appelé par lui à Paris, pour être

à la tête du cabinet de médailles qu'il voulait former. Après lui, son fils, qui n'était qu'un homme parfaitement nul, ne s'occupa pas de suivre un exemple déjà donné, et Bagarris quitta la France avec les trésors qu'il avait apportés avec lui.

Ce fut Louis XIV, c'est-à-dire Colbert, qui forma enfin le beau cabinet des médailles et antiques situé au Louvre; mais il paraît qu'il y eut toujours un sort sinistre attaché à ce cabinet des médailles que la science seule devrait signaler. En 1662, le duc d'Orléans, père de la grande Mademoiselle, laissa au roi tout ce que contenait en raretés, en médailles et manuscrits, le château de Blois, où l'on sait qu'il faisait sa demeure. Cette collection augmenta la beauté de celle qui existait déjà, et Louis XIV, voyant combien l'abbé Bruneau, gardien des médailles de Gaston, était un homme instruit et habile, le nomma conservateur des médailles du cabinet royal. Mais dans le mois de novembre de 1666, le malheureux fut assassiné et volé dans le Louvre même. La nature du crime fit juger que les assassins en voulaient aux médailles. Alors on transporta le dépôt précieux à la Bibliothèque royale, qui alors était rue Vivienne. Ce fut à cette époque que ce Colbert, méritant bien plus le nom de *grand* que son fastueux maître, accrut cette riche collection de tout ce que l'ordre extrême qu'il mettait dans les dépenses lui permettait d'acheter. Il fit voyager des savans éclairés en Suisse, en Grèce, en Italie. Un antiquaire, nommé Vaillant, a enrichi le cabinet des médailles d'une ample moisson rapportée d'Afrique, de Perse et des contrées les plus lointaines. Enfin, sous le rège de Louis XVI, en 1776, le cabinet des médailles s'est enrichi de l'immense collection de M. Pélerin : cette addition, qui n'était rien moins que de trente mille médailles, a donné au cabinet des choses rares et précieuses.

Lorsque Millin nous fit entrer dans son domaine, car on pouvait nommer ainsi la partie de la Bibliothèque nationale qui était confiée à ses soins, il était vraiment fier de ce qu'il

allait nous montrer. Un pareil voyage au travers des temps anciens de tous les peuples, avec un guide comme lui, offrait dans le fait un intérêt dont il pouvait réclamer une portion. Voilà encore un de ces jalons me servant à retrouver d'antiques souvenirs et que mon cœur souffre cruellement à évoquer. Combien je regrette cet ami à l'esprit aimable et bon, au cœur dévoué, et dont la profonde instruction, le haut savoir n'avaient jamais altéré la charmante gaîté, la plus aimable simplicité! que de fois j'ai trouvé Millin jouant avec mes enfans comme si lui-même était en leur âge!... Son cœur était bon, son âme élevée et son esprit d'une haute distinction, voilà ce que je pense de lui. Je devais ce tribut à la mémoire d'un ami, il n'existe plus; depuis long-temps sa mort a dû imposer silence à l'envie, et aujourd'hui elle peut bien me permettre de parler près d'un cercueil.

Les médailles n'étaient pas encore, à cette époque où nous les vîmes avec lui, arrangées comme elles l'étaient l'année dernière lors de l'indigne vol qui fut commis. Cependant les seize cents tiroirs étaient là, ainsi que ceux du buffet du milieu de la salle. Millin s'occupait alors avec un grand soin à décrire cette belle et magnifique pièce en or, cette patène trouvée en Bretagne qui pèse cinq marcs et cinq à six onces. Autour est un limbe orné de seize couronnes, où sont enchâssées autant de médailles antiques toutes en or. Ceux qui connaissent l'ouvrage de Millin sur les *monumens antiques inédits*, ont pu juger de la beauté de cette pièce, car rien n'est au dessus du talent avec lequel il en fait la description.

Je ne puis me rappeler bien précisément maintenant si c'était le général Hitroff, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, et qui était alors à Paris, l'un des hommes les plus remarquablement instruits que j'aie jamais rencontrés dans la science *numismatique*, ou bien un Danois *amagnisé*, qui, ce même jour, était avec nous au cabinet des médailles; mais c'était l'un des deux toujours, et leur

sence à l'un ou à l'autre donna lieu à une vive discussion relativement à l'un des *boucliers votifs* trouvés dans le Rhône, et sur lesquels les opinions ont été si partagées. L'un de ces étrangers soutenait que ce qui se voit sur le bouclier est la continence de Scipion, et Millin défendait son *bouclier*[1] en prétendant que c'était Briséis rendue à Achille ; au reste, Winkelmann était de l'avis de Millin, ou Millin de l'avis de Winkelmann ; ce sera comme on le voudra.

Les morceaux du genre de celui que je viens de décrire sont nombreux dans notre beau cabinet ; mais c'est dans les médailles surtout que nous étions riches de cette richesse de la science, que la cupidité ne devait convoiter qu'en tremblant et à genoux. Nous avions des médailles *uniques*. De ce nombre étaient d'abord celle en or, ou plutôt le médaillon représentant Justinien ; ce médaillon a plus de trois pouces de diamètre. Puis ensuite, un autre médaillon où se voit gravée une belle tête de Pescennius Niger ; ce médaillon était en argent. Une médaille de Romulus ; une autre d'un Alexandre, tyran en Afrique, mais surtout une tête de Marc-Antoine fils. Cette médaille[2], si elle a été volée, est une perte immense pour l'art et pour la France, ainsi que toutes celles que je viens de nommer ; car elles sont *uniques*. Il en est encore d'autres que je ne nomme pas, car l'étendue de ces Mémoires ne me permet pas de donner plus de détails.

Maintenant une seule réflexion.

Le cabinet des médailles possédait, en 1831, près de quatre-vingt mille médailles[3]. Dans ce nombre, celui des

[1] Ce disque ou bouclier votif pèse quarante-deux marcs, et a six pieds et demi de circonférence ; le second pèse plus de quarante-trois marcs, et a six pieds neuf pouces de tour.

[2] Il en est, dit-on, une semblable dans le cabinet de l'empereur d'Autriche, à Vienne.

[3] Dans le temps de la révolution, il y en avait sans doute un moins grand

pièces métalliques (par le mot métallique j'entends d'or et d'argent) est certes bien assez considérable pour tenter la cupidité, surtout lorsque de graves besoins stimulent le pouvoir pour agir et qu'il peut tout oser. Eh bien, jamais, dans tout le cours de la révolution, ce dépôt n'a été même demandé dans aucun temps de cette terrible tourmente; mais nous vivons à une époque vraiment digne d'être citée comme devant servir de modèle pour l'oubli de tout principe. Et telle est la conséquence d'une manière d'être fautive dans le point dominant. L'exemple!.. l'exemple!.. Voilà la meilleure des injonctions; voilà la meilleure des morales. Elle est immense dans sa force, parce qu'elle donne le droit d'exiger. Le capitaine d'un vaisseau a-t-il celui de faire donner des coups de garcette à un matelot, parce qu'il aura bu trop d'eau-de-vie, si lui-même s'enivre tous les jours? Non sans doute; « mais où en serait-on si l'on voulait ainsi tout ramener à la simple expression du droit par le droit, ou du droit par le fait?» viendront vous dire ces gens qui trouvent tout bien, parce que, accoutumés à suivre le vaisseau dont je parle, ils trouvent toujours quelque chose à ronger après les pauvres hommes que l'on jette à la mer, étant de l'espèce de ces petits requins métis, grands amateurs de pâtures de toute espèce? Ah! tout cela est bien triste, et plus que jamais il faut faire taire *la folle de la maison* lorsqu'elle abandonne les époques glorieuses pour celles où le cœur souffre; rentrons-y bien vite. Hélas! encore de la souffrance en trouvant tant de rangs éclaircis par la mort! tant d'amis qui ne répondent plus à la voix qui les appelle! Mais n'importe, cette angoisse est plus supportable

nombre, mais ce nombre était toujours immense. Au surplus, nous avons l'espoir que la collection des Ptolémées sera remplacée, du moins en partie, par M. Edouard de la Caldarène, qui rapporte, dit-on, de ses savantes courses en Orient, une grande quantité d'objets curieux, parmi lesquels se trouvent cent cinquante médailles d'or antiques et curieuses. C'est une double obligation que les amateurs des arts auront à M. de la Caldarène.

peut-être que celle qui fait autant souffrir le cœur, et dans laquelle l'âme ne trouve aucune consolation [1].

Étant dans la Bibliothèque nationale, nous en parcourûmes toutes les parties. Nous vîmes le cabinet des gravures, celui des manuscrits, à la tête duquel était alors, je crois, M. Langlès. Ce dernier cabinet était admirable par la quantité et la *qualité* surtout des nombreux trésors qu'il offrait à la curiosité. Les manuscrits chinois, les manuscrits des *Contes arabes*, de ces *Mille et une Nuits*, si chères à tout ce qui a reçu de la nature une imagination féconde et créatrice; une immense quantité de manuscrits hébreux, tartares, grecs, latins, parmi lesquels se trouvent en entier ceux de Properce, de Catulle et de Tibulle, puis *Sapho*, un poème de Claudien, etc., etc.

Une particularité assez singulière, c'est qu'en 1708 on fut prévenu qu'il y avait à la douane une caisse qui, depuis dix-sept ou dix-huit ans, n'était pas réclamée. La caisse fut ouverte, et on y trouva une quantité immense de livres *tartares*. Personne ne les réclamant, ils furent remis à la Bibliothèque du roi. Il est à présumer que le savant qui les avait recueillis, s'étant fait précéder par eux en France, aura été assassiné pendant son retour, ou sera mort subitement avant de pouvoir en prévenir. Cette version est la seule qui puisse expliquer ce fait. Il est à remarquer que la plus grande des cinq salles qui contiennent les manuscrits était l'ancienne bibliothèque du cardinal Mazarin. On sait que la bibliothèque était le palais Mazarin (ou l'hôtel de Nevers). Cette pièce dont je parle est fort belle. Elle a vingt-deux pieds

[1] Je connais une veuve ayant quatre enfans, trois petits-enfans, une nombreuse famille dont elle est le seul chef, c'est-à-dire le soutien: ses droits sont appuyés sur des services rendus à la patrie pendant tout le cours d'une glorieuse existence, qui jamais ne peuvent être neutralisés par des besoins nouveaux; une pension est sa seule fortune: eh bien! cette année, cette pension a été diminuée de plus du dixième.

Ce monsieur-là, sire, c'est moi-même.

de large sur cent quarante de longueur. Le plafond est l'ouvrage de Romanelli.

Le cabinet des gravures, des gouaches, des aquarelles, etc., est également fort curieux. On y remarque avec étonnement un recueil fait par un abbé de Marolles, contenant des gravures depuis l'époque de la naissance de cette branche de l'art du dessin (en 1470), jusqu'à nos jours. Je recommande surtout à l'attention des curieux une collection de gravures, ou d'estampes, comme on voudra les appeler, faites pour une édition du *Dante*, en 1481 ; c'est-à-dire onze ans après que l'art de graver fut connu. Le portrait du roi Jean et de l'amiral de Coligni sont aussi curieux à remarquer. Celui du roi Jean a cela de particulier qu'il n'est point là à sa place. Il devrait être au milieu, ou plutôt à l'entrée de la bibliothèque, c'est-à-dire de la collection des livres et des manuscrits. Le roi Jean est le premier roi de France qui ait possédé une bibliothèque. Il est vrai qu'elle n'était pas nombreuse : nous savons qu'il avait réuni à grande peine huit ou dix volumes. C'était : un *Traité des Échecs*, quelques *Décades* de Tite-Live, une *Bible*, les guerres de la Terre-Sainte, et quelques livres pieux. Son fils, ce roi que les flatteurs de Louis XIV affectent d'oublier pour parler toujours de leur idole, et qui est pourtant, à bon droit, un plus grand roi de France que le fastueux insensé; Charles-le-Sage, enfin, augmenta cette petite réunion de livres manuscrits, et la porta jusqu'à neuf cents volumes. Puis vint le duc de Bedfort, l'Anglais usurpateur; il prit nos beaux livres à couvertures de velours et de moire, à riches fermoirs en vermeil, et même en précieuses pierres et beaux joyaux, ornés de belles et gracieuses peintures et miniatures. Louis XI racheta plusieurs de ses beaux livres, et l'imprimerie, qui vint sous son règne, facilita l'augmentation rapide de la Bibliothèque royale. Louis XII y ajouta celle des ducs de Milan, dont il était possesseur par sa mère. Et François I[er] en fit enfin une collection qui commença à avoir du renom.

Ce fut lui qui le premier l'établit à Fontainebleau. Puis Henri II rendit l'ordonnance qui enjoignait aux libraires de fournir un exemplaire *en vélin* et relié, de tous les ouvrages qu'ils imprimeraient[1]. Sous François II, sous Charles IX, sous Henri III, pendant ces règnes qui étaient eux-mêmes dominés par celui du fanatisme et de la terreur, les persécutions fanatiques et iniquement cruelles qui eurent lieu, amenèrent un résultat tristement heureux pour la Bibliothèque royale. Les confiscations enrichissaient ce dépôt déjà bien précieux à l'époque de la ligue. C'est au président *Brisson* qu'on doit la conservation de ce qui fut alors sauvé. Il défendit la science contre la fureur fanatique; et les ligueurs qui voulurent envahir la Bibliothèque furent repoussés. Lorsque Henri IV fut maître de Paris, ce fut lui qui fit venir la bibliothèque de Fontainebleau à Paris, au collége de Clermont, d'où venaient de partir les jésuites, après le forfait de Jean Châtel. A cette époque, on y joignit les manuscrits vraiment rares et précieux de Catherine de Médicis. Elle était composée de plus de huit cents volumes de manuscrits arabes, italiens, hébreux, grecs, latins, etc., tous très-rares. Cette belle collection venait du cardinal *Ridulfi*, neveu de Léon X. Après la mort de Catherine, ces livres demeurèrent en dépôt chez son bibliothécaire. Henri IV en ordonna l'acquisition. Il existe, à propos de cette collection, une lettre de ce beau et grand roi, adressée à M. De Thou, son bibliothécaire, laquelle lettre m'a paru charmante par son naturel et sa simplicité. Nous en vîmes l'original de la main même de ce roi vraiment martyre, et le plus grand de nos monarques. Elle est courte; la voici :

« Je vous ai cy-devant escrist pour retirer des mains du neveu de feu l'abbé de Belle-Branche, la librairie de la

[1] Cette ordonnance, comme une grande partie de toutes celles qui furent alors rendues, n'eut à cette époque aucune suite. Ce fut Colbert ou Louvois, je crois, qui la remit en vigueur.

» feue reine, mère du roi monseigneur; ce que je vous prie
» et commande encore un coup de faire, si jà ne l'avez fait,
» comme chose que je désire et affectionne, et veux, afin
» que rien esgare, et que vous la mettiez avec la mienne.
» Adieu [1]. »

Sous Louis XIII, la Bibliothèque royale s'augmenta par les soins du cardinal de Richelieu, qui pourtant soignait encore mieux la sienne qu'il laissa ensuite par testament à la Sorbonne. Les livres appartenant au roi s'élevaient alors à dix-sept mille volumes tant imprimés que manuscrits.

Ce fut (comme l'ai déjà fait remarquer d'une infinité d'autres choses), ce fut sous le ministère de Colbert que cette magnifique collection mérita sa renommée en acquérant des trésors et des richesses qu'elle n'avait jamais possédés. Mais le véritable bienfait que ce grand homme attacha à ce bel établissement fut d'ordonner qu'il fût ouvert au public. Ainsi les connaissances humaines étaient à la portée de tous; ainsi la propagation des lumières n'était plus arrêtée par un verrou placé par l'ignorance et la sottise. Sous le règne de Louis XIV, il y avait plus de quarante mille volumes imprimés, et plus de dix mille manuscrits. Sous Louis XIII tout n'allait pas à dix-sept mille. Sous la régence la Bibliothèque vint enfin où nous la voyons aujourd'hui.

A l'époque où nous visitâmes ainsi en voyageurs étrangers ce magnifique monument, ce dépôt des erreurs et des vérités humaines, le nombre des livres imprimés, à ce que nous dirent ceux qui étaient à la tête de l'établissement, s'élevait à trois cent mille, celui des manuscrits à cinquante mille; et le cabinet des gravures pouvait contenir dix mille portefeuilles, contenant en tout peut-être trois cent mille pièces; mais depuis cette époque, le nombre de toutes ces choses a dû presque doubler. On calcule que chaque année

[1] Cette lettre est du 4 novembre 1598.

la Bibliothèque s'augmente de dix mille volumes donnés en France, et de près de quatre mille envoyés de l'étranger.

Nous fûmes voir aussi les diverses bibliothèques des édifices publics, telles que celles de la Ville, de l'Arsenal, etc., etc.; mais après celle que j'avais tant admirée, c'était perdre mon temps que d'en vouloir connaître d'autres. Ce que l'on peut dire, par exemple, c'est que Paris est sous ce rapport la ville la plus doctement dotée par la science.

Nous visitâmes également toutes les institutions, non seulement celles de bienfaisance dont j'avais bien un peu la surintendance comme commandante de Paris, mais aussi toutes celles qui appelaient notre curieux intérêt : dans ce nombre étaient les Enfans-Trouvés, le Cabinet d'histoire naturelle, les Sourds-Muets [1], les Aveugles. Le Muséum d'histoire naturelle est trop connu pour que j'emploie ici une ligne à en parler. Je dirai seulement que sa restauration est due en grande partie à M. Thibaudeau et au fameux chimiste Fourcroy. Lorsque M. Chaptal arriva au ministère de l'intérieur, il donna aussi ses soins à cet établissement, que la science qu'il professait l'appelait en effet à protéger spécialement. J'ai parlé de Thibaudeau et de Fourcroy, parce que leur sollicitude a entouré ce temple de la nature, qui renferme un abrégé de l'univers, d'une enceinte protectrice à une époque où la destruction marchait la tête haute.

Nous consacrâmes aussi une journée à voir toutes les barrières, ces preuves de la folie de M. de Calonne, ainsi que de celle de M. de Brienne, quelque fâché que ce dernier en ait été. Ces barrières, destinées, comme on le sait, à servir les intérêts des fermiers généraux, firent horrible-

[1] Lorsque j'étais gouvernante de Paris, j'ai été témoin de plusieurs faits assez singuliers dans deux séances données pour moi, et dont je parlerai, à cette époque, dans le cinquième volume.

ment crier tout Paris. La nouvelle enceinte parut à ses habitans une sorte de prison, et, malgré la beauté ridicule des barrières, les soins apportés par M. Ledoux à leur construction, le peuple de Paris grondait de se voir enfermé; mais comme il faut que le bon peuple ne gronde même qu'en riant, on fit une chanson, des lazzis, car sur quoi n'en faisons-nous pas? nous savons nous-mêmes si le sujet nous manquait. Quoi qu'il en soit, on ne voulait pas des barrières, et l'on s'en allait disant :

Le mur murant Paris rend Paris *murmurant.*

Enfin, nous mîmes six semaines à faire ce délicieux voyage; nos compagnons ne furent pas toujours les mêmes; les uns avaient des affaires, d'autres des plaisirs. Quant à moi, je continuai toujours mes courses, et j'avoue que j'ai conservé de ces journées rapidement écoulées, et pourtant si remplies, un doux et charmant souvenir.

CHAPITRE XXI.

Félix Cassal. — Les animaux du Jardin-des-Plantes. — Les voyages d'un menteur. — Les lions, les tigres et les hyènes d'Afrique. — Le tigre boiteux et les deux vieilles femmes. — Singulier appoint dans un marché. — Le serpent et le pélican. — Le consul de France en Barbarie. — *Le sarcophage* vivant. — Exemple incroyable de voracité. — Histoire et mort d'un homme extraordinaire. — Le garde-chasse du prince de Ligne et le loup enragé.

J'AI déjà parlé de Félix Cassal [1], gardien des animaux au Jardin-des-Plantes. Il était fort bien placé là où il était, d'autant plus que je n'ai jamais rien connu de si amusant que lui lorsque les gens lui plaisaient et qu'il voulait bien condescendre à raconter quelques unes de ses *belles histoires*. Or il est bon de savoir qu'il n'a jamais existé un homme plus menteur que Félix. Et le privilége du voyageur était certes grandement mis par lui en pratique... Il racontait des choses dont en vérité la foi la plus robuste ne pouvait pas s'arranger. Le premier consul le reprenait quelquefois, mais toujours en riant, et il était le premier à le remettre sur le chemin de son histoire que le pauvre homme perdait alors tout-à-fait. J'ai dit comme quoi un jour il prétendait avoir été mordu à la jambe par un crocodile, et cela à Constantinople; comment le premier consul lui répondit :

« Mais, Félix, il n'y a jamais eu de crocodile à Constan-
» tinople : qu'est-ce donc que tu nous dis là? »

[1] On l'appelait aussi Bijou.

Et Félix devenait alors comme un arc-en-ciel.

Mais lorsque nous fûmes faire notre visite aux habitans de notre belle ménagerie, Félix, ne voyant parmi nous aucun visage qui pût lui imposer et le reprendre au milieu d'un conte, nous en fit sur chacune de ses bêtes!... Toutes avaient une anecdocte plus ou moins singulière, plus ou moins terrible. Cependant, au travers de ce déluge de paroles, Félix en laissait parfois tomber de véritables, et de ce nombre furent celles relatives à la hyène qui alors était sous sa garde. C'était lui qui l'avait achetée, nous dit-il, à Maroc ou à Tunis; je ne me rappelle plus lequel des deux. Et l'histoire de cet achat arriva en son lieu comme on peut le penser. Celle-ci était assez plaisante.

Félix, étant à Tunis ou à Maroc, apprit que la cour faisait une vente par réforme de plusieurs de ses bêtes. Il dit aussitôt au consul de France qu'il fallait aller sur le lieu même de la vente, afin de mieux choisir (on avait l'ordre d'acheter des animaux pour la ménagerie de France).

« Le citoyen consul ne se souciait pas trop d'aller au milieu des panthères, des tigres, des lions (et à chaque exclamation que faisait une des femmes qui étaient avec nous, Félix grossissait sa voix et répétait les grands mots de lions, de tigres et de panthères). J'avais beau lui dire que ces bêtes-là étaient douces comme des agneaux, il ne voulait pas me croire.—Et pourtant qui a jamais été mangé par un tigre dans un pays chrétien? Il faut pour ça aller se promener dans les grands déserts, comme moi, par exemple... Je disais toutes ces bonnes raisons-là au citoyen consul; mais il n'en était pas moins blanc comme un fromage à la crème.

» — Et pourquoi donc alors se donnait-il la peine et le tourment d'y aller? lui demanda quelqu'un.

» — Pourquoi? dit Félix avec une rare impudence, et sans paraître étonné de la question; pourquoi? parce qu'il était encore plus avare que poltron, et qu'il craignait d'être

volé par moi, par les Africains qui sont bandits, c'est la vérité... Enfin toujours est-il que le consul de la république Maroc vint voir passer le marché que j'avais conclu avec e gardien des bêtes royales. Je m'étais arrangé de deux serpens encore assez jeunes, d'un pélican, d'une hyène, d'un vieux lion, et d'un tigre ayant la pate cassée.

» — Comment, Félix! vous achetiez pour la ménagerie de France une bête ayant une pate de moins? Mais c'est fort mal.

» —Qu'est-ce que cela fait? répondit-il tranquillement; la pate ne manquait point. La bête avait de la représentation. Elle boitait bien un peu, mais une fois dans *son salon* la chose ne se voyait seulement pas. — Mais le coquin de Tunisien ne savait pas la chose, et ce raisonnement-là il ne devait pas le faire. — La bête n'avait au fait que trois pates. — Le lion était vieux, les serpens... heu!... — couci... couci... Enfin il fallait être des chiens de païens endurcis dans la rapine comme des Arabes pour demander trois cents sequins de toute cette friperie-là... Aussi je me mis à faire des yeux au citoyen consul... mais des yeux!... Je lui dis que ces coquins-là voulaient voler la république. »

Et Cassal rapportait dans le détail le plus minutieux toutes les raisons qu'il avait données au consul de France pour ne pas conclure l'affaire.

«Mais le Tunisien, qui, à ce qu'il paraît, voulait se défaire de sa réforme, proposa de mettre deux femmes par dessus le marché, reprit Félix, et le consul, aussitôt qu'il entendit parler de deux femmes, crut que c'était de belles Géorgiennes, ou bien même une belle Abyssinienne, et j'eus beau lui faire encore des signes, le tirer par son habit, l'enragé n'entendait rien, et le marché fut conclu; mais qui se mit à rire, poursuivait Félix, lorsque nous vîmes arriver une petite voiture contenant les péronnelles?» Et il partait alors de ce gros rire qui ne s'entend que comme

un écho, et qu'on ne voit pas, car les lèvres sont presque immobiles.

« Il y avait bien deux femmes, mais il y en avait une noire avec la blanche. La noire avait bien soixante-quinze ans, et la blanche était une mineure du même âge; ma foi, après avoir bien ri, je dis au citoyen consul que je lui conseillais de ne pas donner l'argent, que ces deux vilaines bêtes-là nous mangeraient plus de pain qu'elles ne feraient de besogne. Mais ne voilà-t-il pas, ajouta Cassal, que la noire, que j'aurais certifié être Abyssinienne ou Maure, vient de nous parler français ! Elle était de Saint-Domingue, de l'habitation Gallifet; l'autre était de Marseille, et la voilà aussi à barbouiller comme la noire. Bath ! alors il ne fut plus question de parler de les rendre ! Le Tunisien voulait au contraire qu'on lui donnât de l'argent pour leur délivrance, parce qu'elles étaient Françaises. Mais j'ai dit, MOI, *il n'en sera rien*. Et en effet, le Tunisien a été forcé d'en passer par où nous avons voulu; et puis d'ailleurs le marché était fait. Le consul fit marcher les deux vieilles devant lui, qui faisaient à elles deux un bel attelage pie, disait Félix, et moi je suivais avec mes bêtes. Il y avait dans le port une felouque qui partait le même soir pour Toulon; en y embarqua les deux vieilles, le pélican, les deux chacals. Je gardai avec moi le tigre, les deux serpens et la hyène. Le marché n'est pas mauvais au demeurant, car enfin les bêtes n'étaient pas encore trop de rebut.

» — Et qu'est devenu le tigre boiteux? lui demandai-je.

Il était mort dans la traversée, et Félix regrettait beaucoup sa peau. Il avait là-dessus une longue histoire où il racontait comme quoi il n'avait pu écorcher la bête; et puis il avait voulu la manger.... Alors il tombait dans la divagation, ou plutôt dans le mensonge du voyageur, et il ne fallait plus l'écouter. Au surplus, il s'entendait admirablement à soigner *ses bêtes*; et quelque bien qu'elles

ient aujourd'hui, il n'en fut pas moins l'un des bons gariens qu'elles aient eus.

Cette tentation de manger une grillade de tigre me rappelle une aventure qui arriva vers ce même temps à Paris, et qui alors y causa assez de surprise.

Junot reçut un jour un rapport d'un commissaire de police, conçu dans de si singuliers termes qu'il attira son attention, non seulement par la nature du sujet, mais par celle des paroles qui le composaient. Ce commissaire, qui avait dans sa juridiction cette partie de la halle où s'étalait alors tout le rebut des boucheries et des tueries de Paris [1], avait été surpris, disait-il dans son rapport, de voir depuis quelques jours sous les piliers un être d'une nature tellement étonnante qu'il ne pouvait s'empêcher de communiquer ses propres observations à l'autorité. L'être qu'il signalait était un homme ne sachant ou ne voulant pas dire de quel pays il était. Cet individu ne mangeait que de la viande crue, et dans une telle quantité, qu'on évaluait, disait le rapport, à plus de trente livres le poids de ce qu'il consommait dans une seule journée. « Comme cet homme sort de la 35e demi-brigade, à ce qu'il prétend, ajoutait le commissaire, j'ai cru que c'était à l'autorité militaire à être d'abord informée de son séjour à Paris; et en conséquence, mon général, je vous ai adressé ce rapport pour que vous donniez immédiatement vos ordres relativement à ce *sarcophage* qui ne cesse d'avoir après lui une troupe de cent badauds qui ne le quittent pas de vue tant que le jour dure. »

En lisant cette pièce éloquente, Junot me demanda si je ne serais pas bien aise de voir ce personnage, ce *sarcophage* vivant [2], comme le nommait poétiquement le commissaire? Quoique habituellement assez désireuse de voir une chose

[1] Elles étaient encore dans l'intérieur.

[2] En l'appelant ainsi, le bon commissaire entendait un *tombeau vivant*

extraordinaire, j'ai pourtant assez de répugnance à me trouver vis-à-vis de ces productions monstrueuses que la nature met au monde comme des femmes accouchent d'un enfant sans bras, ou bien avec deux têtes. Ce qui est étonnant non seulement en beautés, mais en grandes choses, m'attirera toujours, en faisant, comme je l'ai dit plus haut, l'exception de ces horreurs repoussantes dans lesquelles j'avoue que je rangeais l'homme *sarcophage* signalé par le commissaire: je ne cédai donc qu'avec une sorte de répugnance; et ce fut avec peine que j'appris que Junot avait donné l'ordre de le conduire à l'état-major de la place sur le quai Voltaire, où nous devions nous rendre pour voir les joûtes et les fêtes sur l'eau pour un premier vendémiaire. Mais, en voyant cet individu que mon imagination m'avait représenté comme devant être effrayant, j'avoue que je demeurai surprise et ne pus m'empêcher de le témoigner.

Le jeune homme qui fut conduit devant nous pouvait avoir alors de vingt-trois à vingt-quatre ans; il était d'une taille ordinaire, cinq pieds six pouces tout au plus, et fort grêle dans sa structure. Il était blond, extrêmement blanc et d'une fraîcheur de jeune fille. Ses traits étaient fort doux, agréables, et l'expression de sa physionomie était plutôt timide que hardie, et encore moins cruelle. J'avoue que je fus surprise à sa vue, et je lui demandai comment, avec un air si doux, il avait des goûts si sauvages. Il nous dit alors qu'il ignorait complétement d'où lui venait ce besoin de manger, cette faim-gale terrible qu'il ne pouvait apaiser. Rien dans ses souvenirs ne le reportait au-delà de ses trois premières années.

A cette époque il se rappelait qu'il était dans un régiment, où depuis il demeura jusqu'à quinze ou seize ans. Mais alors ses besoins devinrent tellement exigeans pour le régiment

dans lequel allait s'engloutir cette immense quantité de viande qu'il dévorait; voilà du moins la plus raisonnable traduction que je puisse trouver à ce mot extraordinairement appliqué à un individu.

qui l'avait recueilli, car il était évidemment enfant de troupe [1], qu'il fut contraint de le quitter. Il passa dans un autre, qu'il fut aussi forcé d'abandonner, nul ne pouvant suffire à ce besoin effréné que rien ne pouvait satisfaire; d'autant plus qu'il lui était impossible de manger du pain, et même des légumes. Aussitôt qu'un morceau de pain était, nous dit-il, dans son estomac, il éprouvait alors un malaise terrible et même une sorte d'agonie. Son front se baignait de sueurs froides, et il sentait une entière prostration de forces. Il lui était de même impossible, et cela au péril de sa vie, de manger des alimens cuits. Tout devait être cru. Il nous demanda si nous voulions lui voir manger quelque chose; on avait préparé un très-beau déjeuner pour lui. C'était un morceau de culotte de bœuf le plus succulent, le plus admirable du monde. Il pesait treize livres!... Le jeune sauvage, car on ne peut lui donner en vérité d'autre nom, prit le morceau tout entier, et sans se servir de couteau, ni d'aucune autre chose que de ses mains et de ses dents, il expédia le morceau en moins de cinq à six minutes. J'avoue que j'eus alors un de ces mouvemens de forte répugnance que j'avais prévus en venant pour voir cet homme. Sa physionomie, qui m'avait paru douce, était en ce moment presque effrayante par son expression d'un contentement sauvage; il tenait le morceau de viande crue avec ses deux mains dont les doigts étaient longs, maigres et terminés en pointe comme auraient pu l'être des griffes; ses dents, petites et acérées comme les dents d'un animal carnassier, entraient dans cette chair toute sanglante, la déchiraient comme aurait pu le faire la mâchoire vorace d'un loup, et le sang qui en sortait retombait sur ses mains et les teignait, ainsi que son visage, d'une horrible couleur: son aspect était vraiment repoussant. Il expédia le morceau

[1] Il se croyait Polonais; son teint et la nuance de ses cheveux en effet le faisaient assez prendre pour un habitant du Nord.

de bœuf, pesant treize livres, dans l'espace très-court de quelques minutes : on lui offrit alors des viandes plus délicates, qu'il dépêcha de même ; il était insatiable. Mais son dessert fut aussi curieux pour le moins que son dîner. Il mangea une grande quantité de noisettes et de noix dont le bois fut avalé par lui comme aurait pu l'être la pelure de ces mêmes fruits. Junot lui proposa du vin de Bourgogne ; mais il répondit en souriant que le *compatriote* (c'était le valet de chambre de Junot qu'il appelait ainsi, parce qu'il parlait allemand) lui avait présenté une boisson qu'il préférait à toutes les autres ; et *ce breuvage préféré*, c'était un immense seau rempli de sang de bœuf, tout chaud, que le malheureux avala sans en laisser une goutte !...

Il nous raconta qu'en Hollande, se trouvant un jour au moment de mourir de faim, il préféra *brouter* de l'herbe, à manger le pain de munition, qui était sa seule nourriture. Mais les végétaux lui étant également nuisibles, on comprend que ce n'était surtout pas sous cette forme que son estomac pouvait se raccommoder avec eux. Enfin pressé par la faim, au moment d'expirer, il se traîna près d'un homme tué la veille dans le combat où lui-même avait été blessé, et il mangea un morceau du cadavre !

« Je souffrais bien de ma blessure, nous dit-il, mais la douleur en était supportable ; tandis que celle que me faisait éprouver la faim était intolérable et tellement aiguë que j'ai cru mourir de sa violence [1]. »

Cette homme extraordinaire, ce *sarcophage vivant*, ainsi que l'appelait le commissaire de police, fut, ainsi qu'on le peut penser, l'objet de l'attention des gens de l'art. Il paraît que sa construction intérieure était d'une nature très différente de celle des autres hommes, surtout sous le rap-

[1] En revoyant dernièrement le général Lallemand, je reparlais avec lui de cet homme extraordinaire. Les particularités que je viens de rapporter l'avaient tellement frappé, comme moi, qu'elles lui étaient également demeurées présentes.

port des facultés digestives. Il était doux dans ses relations habituelles avec ses camarades, point querelleur, très-bon et très-obligeant même, excepté dans ce qui regardait sa nourriture : alors il était sauvage et féroce, c'était l'homme des bois. Il avait été renvoyé de huit ou dix régimens parce qu'il affamait la ville où il se trouvait en garnison. Il était fort malheureux au moment où nous le vîmes, et il ne savait où donner de la tête. Junot lui fit donner quelques secours ; mais le moyen d'aider un homme qui meurt s'il ne mange vingt-cinq livres de viande dans les vingt-quatre heures ? Il obtint son congé, et partit pour l'Allemagne, où il devint garde-chasse dans les possessions du prince de Ligne [1]. Il s'arrangeait assez bien du gibier mort qu'il trouvait en son chemin ; et puis je crois qu'il faisait, tout garde-chasse qu'il était, des promenades au clair de lune pendant lesquelles il donnait à quelque cerf la maladie de quelques chevrotines ou d'une balle. Toujours est-il que pendant quelque temps la chose se passa bien. J'ai plus tard appris la mort de cet être singulier, qui ne put prendre, dit-on, sur lui de ne pas manger un loup mort de la rage, qu'il avait trouvé dans l'une des allées de la forêt.

[1] Je crois en être sûre ; cependant ce pourrait bien être au service du roi de Saxe que serait entré le *sarcophage*.

CHAPITRE XXIII.

Les baptêmes. — La seule commère du premier consul. — Le fils aîné de madame Lannes et ma fille, les premiers filleuls de Bonaparte. — Le cardinal Caprara et la chapelle de Saint-Cloud. — Les ambassadeurs de Napoléon. — Anecdote sur le prince régent d'Angleterre, racontée par le premier consul. — Le général Andréossi à Londres. — Les lunettes d'un cardinal. — Madame Lannes, madame Devaisne, madame de Montesquiou, et les préférences de Napoléon. — Le Roland de l'armée française. — La destinée de ma fille. — Le premier consul, et la régénération des amazones. — La future papesse. — Cérémonie du baptême à Saint-Cloud. — La barrette du cardinal Caprara. — Madame Bonaparte et les cadeaux de baptême.

Le premier consul commença vers cette époque à faire une cérémonie imposante, pour le baptême des enfans dont il était parrain avec madame Bonaparte; car, dès lors comme sous l'empire, il ne choisissait jamais qu'elle pour sa commère, en exceptant[1] cependant madame Bonaparte la mère, et madame Louis sa belle-sœur. Il y avait, après le concordat, plusieurs enfans qui attendaient, pour recevoir l'eau sainte, que le premier consul fixât lui-même le moment de cette cérémonie; il voulut qu'elle eût lieu à Saint-Cloud, qui, à notre grand regret, avait fait abandonner la Malmaison, c'est-à-dire l'avait au moins fait beaucoup négliger. Ma fille aînée, ma Joséphine, la première filleule de Napoléon, avec le fils aîné de madame Lannes, étaient donc à attendre l'eau régénératrice. J'avoue que je

[1] Ces exceptions étaient fort rarss.

is fort contente lorsque je reçus l'avis de me tenir prête, insi que ma fille, parce que le cardinal Caprara, nonce postolique, devait faire tous les baptêmes, deux jours près, dans la chapelle consulaire de Saint-Cloud.

Je ne sais si on a bien gardé le souvenir du cardinal laprara. C'était un des hommes les plus rusés que la ville le saint Pierre ait jamais mis en circulation dans le commerce diplomatique. Avec son air cassé, sa petite voix de *nusico*, son œil furtivement quêteur et humble cependant, l y avait dans cette tête, couverte d'un vieux gazon et surmontée d'une rouge calotte, plus de finesse, de ruse, et même de petites perfidies, qu'on ne saurait l'imaginer. Le premier consul L'aimait assez à cette époque; il riait de ses finesses, et il avait raison, car alors rien n'était plus simple que notre diplomatie, et celui qui se mettait en garde contre nous, et qui préparait une grande attention pour nous deviner, perdait certes bien son temps. Le général Lannes et le général Junot, ambassadeurs à Lisbonne, le général Beurnonville à Madrid, le général Hédouville à Pétersbourg, Andréossi à Londres, Sébastiani à Constantinople; tous ces choix faits par Napoléon dans les rangs de son armée, prouvent que la diplomatie qu'ils étaient chargés de proclamer n'avait pas besoin d'autre droit que la *volonté* de celui qui les envoyait. Il est vrai de dire que quelquefois la vanité nationale souffrait bien un peu en voyant les *propositi* de quelques uns de ces messieurs. Il en existe un recueil assez drôle; on y voit des offenses envers l'étiquette, contre le protocole des cours; mais, malgré tout cela, je crois que cette époque est la plus belle de la diplomatie française. Ceci me rappelle une petite anecdote que le premier consul raconta un jour comme une chose qui était en faveur du bon goût du prince régent; et c'était beaucoup pour Napoléon, de convenir que le prince de Galles pouvait dire ou faire quelque chose de bien, car il ne l'aimait certes pas, et savait très-bien que le prince régent ne l'aimait pas davantage.

Le général Andréossi avait été à Londres en remplacement de M. Otto. Le général Andréossi était poli, fort poli, bien élevé; mais il ne connaissait pas le langage des cours, parce que, bien qu'il fût, je crois, entré au service avant la révolution, il était même trop jeune pour avoir pu prendre dans la bonne compagnie d'alors, ces manières polies et obséquieuses qu'on exige dans les hautes sociétés de tous les pays. L'Angleterre est peut-être celui de l'Europe où il se trouve le plus d'exigence en cette matière, et malheureusement le général Andréossi n'était pas *bastant* pour faire pareille besogne. Il voulait être poli; mais *l'intention* n'est pas seulement ce qu'il faut au pays de cour; l'intention n'est même qu'une chose dont on ne vous sait aucun gré. Faites des révérences et marronnez des injures, ô mon Dieu! pourvu qu'on ne les entende pas, vous pouvez en dire toute une légende. C'est un pays bien adorable que celui-là!..... Oui, mais en revanche, vous y êtes très-mal venu si vous y apportez des manières rustiques avec la bonne volonté de ne faire aucun mal. C'est ce qui arriva à ce bon général Andréossi. Il voyait souvent le prince de Galles, qui, à cette époque, était un aimable héritier de la couronne, le plus libéral des hommes dans les idées qu'il émettait; enfin, c'était un véritable espoir de bonheur s'il n'avait pas laissé voir *le pied fourchu.*

Il dînait souvent avec l'ambassadeur de France chez la duchesse de Devonshire, chez d'autres personnes, et *toutes* étaient contentes de lui, parce qu'il était, quoique prince royal, aussi abordable que le dernier plébéien, et qu'il paraissait toujours disposé à accorder une demande; mais tout ce qui l'entourait n'en gardait pas moins le respect le plus profond, et la popularité du prince de Galles avait, en raison de cela, une couleur aristocratique assez comique à voir à une telle chose : il faut, pour comprendre cette bizarre manière d'être, avoir été en Angleterre.

Le général Andréossi, qui vit le prince de Galles aborder

familièrement plusieurs personnes que *lui* général Andréossi regardait comme lui étant fort inférieures, jugea qu'il pouvait prendre ses ébats sur le terrain de la politesse, et il se mit à causer avec le prince d'une façon si dégagée qu'on ne savait s'il fallait s'en fâcher ou en rire. Le prince de Galles, ainsi que je l'ai dit, allait dans beaucoup de maisons où il trouvait le général Andréossi, et le saluait toujours poliment. Le général enchérissait sur l'aisance des manières de l'héritier de la couronne d'Angleterre, et bientôt il devint insupportable au prince, qui affectionnait avant tout les belles manières et l'extrême élégance, dont on sait au reste qu'il était le modèle en Angleterre. Une des familiarités qui l'impatientaient le plus était surtout cette habitude qu'avait contractée le général Andréossi de ne le jamais appeler que *mon prince!*

« Mon Dieu! dit-il un jour à quelqu'un qui était près de lui, dites donc au général Andréossi de ne pas m'appeler ainsi :

» Mon prince!

» En vérité, on me prendra pour un prince russe. »

Ce mot est vraiment spirituel, surtout lorsque l'on veut se rappeler qu'à cette époque la France et l'Angleterre étaient remplies d'étrangers, et notamment de Russes, dont la plus grande partie se faisait appeler *mon prince!* et cela parce que leur père ou peut-être leur grand-père avait guidé ses chevaux sur les bords du Borysthène ou du Yaïk, ce qui rend noble, devant les Cosaques surtout.

De ce que je viens de raconter, il ne faudrait pas conclure que le général Andréossi ne fût pas un homme de très-bonne mise dans la fort bonne compagnie. Non, sans doute; mais, tout en connaissant beaucoup de bons usages, il n'avait pas appris à parler à des princes. Il riait tout le premier de la façon cavalière dont il avait mené le régent; et je ne répondrais pas que Napoléon, tout en *disant* que le général Andréossi avait tort, ne lui donnait pas raison au fond du cœur.

Quant au mot du prince de Galles, je le trouve charmant.

Encore des tours de ma folle! Voyez un peu : du cardinal Caprara, tout obséquieux, tout révérencieux, subtil, adroit, rusé, j'ai été tomber sur le nez de ce pauvre général Andréossi, laissant le cardinal dans la chapelle de Saint-Cloud, revêtu de son aumusse, toussant de sa petite toux, et les yeux couverts de lunettes vertes dont les immenses verres lui cachaient une partie des joues; et cela peut-être, croyez-vous, parce qu'il avait la vue basse? Pas du tout. C'était parce qu'il craignait ce regard perçant du premier consul, cette investigation redoutable pour les plus astucieux; et le meilleur moyen d'échapper à ce coup d'œil terrible pour un homme qui ne veut pas être deviné avait été de se mettre derrière une redoute. Napoléon, qui savait que le cardinal n'avait pas la vue basse, le plaisanta si bien que les lunettes disparurent. On m'a assuré que ce n'était qu'une répétition de ce que l'éminence avait fait à Florence, lors d'un traité, au temps des guerres d'Italie.

Le jour indiqué pour le baptême que le cardinal devait faire, nous nous rendîmes à Saint-Cloud avec nos enfans. C'était plaisir de voir ces jeunes mères, dont la plus âgée n'avait pas vingt ans, conduisant ces jeunes rejetons devant l'autel, pour qu'ils reçussent saintement le sceau de la protection promise à leur avenir par le patron de leurs pères!.... Hélas! quel a été cet avenir?

Madame Lannes et moi, nous étions les deux plus avancées dans notre *maternité*; nos enfans étaient à peu près du même âge. Son fils aîné, Napoléon, aujourd'hui duc de Montebello, avait seulement, je crois, quelques mois de plus que ma fille. C'était un enfant beau et bon, sensible à un degré bien rare dans un âge aussi tendre; sa mère l'adorait. Elle remplissait tous ses devoirs maternels, non-seulement avec exactitude, ce qui n'était que le commandement de la nature, mais elle s'y donnait tout entière avec une abnégation d'elle-même fort méritoire dans une

eune femme aussi belle, aussi remarquablement belle que 'était madame Lannes. Le premier consul professait une haute estime pour elle. Et cette estime, il ne l'accordait pas facilement; je n'ai même vu que deux autres femmes, pendant les quatorze années de pouvoir de Napoléon, être distinguées par lui non pas comme attachement : il y en avait d'autres pour lesquelles son amitié (je ne parle pas ici d'un autre sentiment) était même plus forte; mais son estime presque respectueuse n'a donné des preuves ostensibles qu'à madame Lannes, *madame Devaisne*, et *madame de Montesquiou*. Madame Lannes, par sa position, se trouvait en état de justifier la préférence que lui donnait souvent le premier consul sur d'autres femmes qui, comme elle, se trouvaient faire partie de la cour militaire du premier consul, et qui étaient blessées au vif dans l'âme, en la voyant plus souvent qu'elles assise à table à la droite du premier consul, choisie pour une partie de jeu, nommée pour une chasse ou pour une excursion à la Malmaison. Le général Lannes, *ce Roland de l'armée française*, comme l'appelait Napoléon, était bien pour beaucoup, je le sais, dans ces marques si positives de faveur; mais ceux qui, comme moi, ont bien connu madame Lannes, peuvent certifier avec une entière paix de conscience que, par elle-même, elle était pour autant que la renommée de son mari dans l'estime que lui témoigna l'empereur. Il lui en donna une dernière preuve en la nommant dame d'honneur de sa seconde femme, de celle qui était l'objet de sa sollicitude la plus intime, la plus tendre, et qui ne lui a donné en échange que des malheurs, les fers et la mort.... Mais j'anticipe sur les temps..... Hélas! les calamités amenées par cette fatale union sont tellement saignantes que le souvenir en surgit aussitôt que le nom est prononcé.

Au moment du baptême de nos enfans, ma fille promettait d'être ce qu'elle est en effet devenue, une personne charmante de grâces et de beauté.... On peut me pardon-

ner cette effusion d'orgueil maternel, aujourd'hui que cette beauté, ces grâces, et je puis ajouter ces talens, ces vertus, tout est enseveli sous une guimpe religieuse et a dit adieu au monde. Oui, il peut m'être permis de parler du trésor que j'ai perdu... Mais mon cœur de mère doit cependant se réjouir en pensant que ma fille est heureuse; elle l'est autant qu'une créature peut l'être sur cette terre de souffrance. Elle est heureuse.

Lorsque je pense à elle, à elle, si belle et si parfaite, lorsque je porte les yeux sur ce portrait que le pinceau de Girodet a tracé comme il pouvait le faire, c'est-à-dire en chef-d'œuvre; lorsque mes yeux, voilés de larmes, ne peuvent plus fixer cette charmante tête blonde, dont les boucles soyeuses entourent un cou de cygne, ces yeux qui semblent encore me sourire et me caresser, alors mon cœur, déjà froissé par tant de malheurs, plie sous le renouvellement d'une de ses plus actives douleurs... Mais cette pensée arrête aussitôt toutes celles qui déchirent :

« Elle est heureuse ! Oui, elle est heureuse... je le sais... j'en ai la certitude. Je sais que mon *trésor*, nom que son père et moi aimions à lui donner, je sais que mon trésor vit en paix,... qu'il est heureux, enfin.

Alors je me reporte au temps de sa toute première enfance, lorsque Napoléon riait avec moi de cette illusion que je voulais me faire en habillant ma fille en garçon.

« Quel est donc votre projet », me demanda-t-il un jour assez sérieusement en regardant ma fille qui était jolie comme un amour, avec un petit matelot gris foncé, et un petit chapeau de castor noir, « quel est votre dessein en » habillant ainsi cette enfant? La destinez-vous donc au » grand œuvre de régénérer les femmes et d'en faire enfin » des amazones? »

Il y avait dans l'inflexion de sa voix, dans son regard, dans son sourire, une sorte de malice qui n'avait rien de

méchant, mais qui me tint en méfiance sur ce que je devais dire.

« Général, lui répondis-je, vous avez assez entendu parler ma mère sur l'éducation des filles pour que je n'ajoute rien ici à ce que vous pouvez vous rappeler. Certes, il est difficile d'avoir des idée plus *féminines* dans son plan d'éducation que ma mère les avait, comme vous le savez; je ne ferai donc pas de ma fille une *Jeanne d'Arc*, je n'en ai nullement l'intention. Ces jolies joues, roses et blanches, seraient trop mal encadrées par le cercle de bronze d'une mentonnière de casque; et comme je veux qu'elle ait de belles mains, elles ne s'exerceront pas à manier la lance et tirer le pistolet. »

Le premier consul regardait ma fille.

« C'est vrai qu'elle est bien jolie, cette petite criarde-» là, dit-il en rappelant le jour du baptême. Au surplus, » si elle ne porte pas le casque et si elle ne frappe pas de la » lance, elle aura peut-être la vocation d'être un jour pa-» pesse. »

Or, voici l'explication de ce que le premier consul venait de dire.

Le jour du baptême de ma Joséphine, au moment où, fière de ma belle enfant, je la présentai à l'autel en la portant sur mes bras, elle avait déjà quinze mois, et son intelligence, développée par l'occupation constante dont elle était l'objet pour son père et pour moi, était plus avancée que ne l'est ordinairement celle des enfans de cet âge. Elle parut d'abord fort étonnée de se voir dans un lieu dont rien ne lui rappelait sa demeure habituelle, excepté le salon de madame Bonaparte. Mais la chapelle, tout ce monde, ce clergé, ce bruit, tout cela lui fit une telle impression que la pauvre petite, cachant sa jolie tête blonde dans mon sein, se mit à fondre en larmes.

Comme elle pleurait sans crier, et surtout sans faire *la*

lippe, le premier consul n'y fit pas d'abord grande attention; mais, lorsqu'elle se trouva face à face avec ce qui pour elle était un épouvantail, ce fut tout autre chose.

Elle n'avait pas vu le cardinal Caprara; ce n'était pas en un instant qu'il faisait sa toilette de cérémonie. Il sortit enfin de la sacristie, rouge comme une grenade mûre, resplendissant du feu de beaucoup de rubis *pastoraux*, *cardinaux*, mais surtout d'une laideur de vieillesse qui devait effaroucher de jeunes yeux bien enfans qui ne *miraient* jamais que de rians visages et de gais sourires. Aussitôt que Joséphine l'aperçut, elle ouvrit ses grands beaux yeux plus que le *général Jacquot* ne les lui avait fait ouvrir, puis je la sentis se dresser et frémir sur mon bras, et son tremblement fut suivi du blanchissement de ses joues rosées.

Dans ce moment, le premier consul et madame Bonaparte s'approchèrent de l'autel pour que le cardinal achevât la cérémonie déjà fort avancée par le fait de l'ondoiement.

« Donnez-moi votre fille, madame Junot », me dit le premier consul.

Et il se mit en devoir de prendre Joséphine; l'enfant poussa un cri perçant, et entortilla mon cou de ses petits bras en jetant un regard courroucé sur Napoléon.

« Quel petit diable! Ah ça, voulez-vous bien venir avec » moi, mademoiselle Démon? » dit-il à la petite.

Mais Joséphine ne comprenait rien à ce qu'il lui disait; elle ne voyait que ses mains qui se tendaient vers elle pour la prendre; et, comme sa volonté était assez ordinairement suivie, soit qu'elle fût *négative* ou bien *commandante*, elle redressa sa jolie tête, et dit avec ses yeux flamboyans et dans son jargon d'enfant:

« Je ne veux pas. »

Le premier consul se mit à rire.

« Eh bien! gardez-la donc sur vos bras, me dit-il;

mais ne crie plus, poursuivit-il en menaçant la petite du doigt, ou bien... »

Mais ses menaces étaient perdues pour Joséphine. Plus approchée maintenant du cardinal, elle n'en eut plus peur; mais il lui fit l'effet probablement de quelque chose d'extraordinaire, et ses regards fixés sur le prélat semblaient lui demander quelle était sa nature. Le cardinal portait sur sa tête ce petit bonnet ressemblant à ceux de nos avocats, et que l'on nomme *barrette*. C'est le signe ou l'insigne qui donne et sanctionne la pourpre, et qui devient l'objet de l'ambition de tout homme entrant dans l'état ecclésiastique. En voyant cette coiffure extraordinaire, qui était si différente de ce qu'elle voyait chaque jour, Joséphine fut surprise, et heureusement amusée. Cette forme bizarre, surmontant une figure qui l'était passablement, eut le pouvoir de la captiver au plus haut degré. Elle ne murmura plus, ne versa pas une larme, et se laissa prendre par le premier consul et même embrasser plusieurs fois par lui sur ses deux petites pommes d'api, sans que rien fît paraître qu'elle en fût même contrariée, si ce n'est pourtant le revers de sa petite main potelée qui essuyait sa joue toutes les fois que Napoléon l'embrassait. Mais, en revanche, ses grands yeux étaient attachés sur la personne du vénérable cardinal, et cela avec une attention vraiment risible. Tout à coup, au moment où personne ne pouvait certes prévoir ce que la petite peste allait faire, elle avance un bras rond, blanc comme un satin rosé, et de sa petite main enlève la barrette de la tête éminentissime, en poussant un cri de triomphe qu'on aurait pu entendre des cours du château.

Le pauvre cardinal, les assistans et les assistantes qui remplissaient la chapelle, furent autant effrayés et surpris qu'amusés de cette petite scène. Joséphine était la seule qui ne rît pas. Elle nous regardait tous avec un air de triomphe tout-à-fait comique et paraissait déterminée à se coiffer de la barrette.

« Oh ! pour cela, mon enfant, dit le premier consul, » qui enfin avait cessé de rire, tu permettras qu'il n'en soit » rien. Donne-moi ce joujou; car c'est un hochet comme » tant d'autres, poursuivit-il en souriant, et rendons-le au » cardinal. »

Mais Joséphine ne voulait plus rendre le beau bonnet; elle voulait bien le mettre sur ma tête, sur celle de son parrain même; mais elle ne se souciait pas du tout de le rendre au vrai chef possesseur; et, lorsqu'on le lui prit de force, elle poussa des cris inhumains.

« C'est un vrai démon que ta fille, dit le premier con- » sul à Junot; elle a pardieu une voix déterminée comme » celle du plus masculin garçon de France; mais elle est » bien jolie ! elle est vraiment jolie ! »

Il la tenait sur ses bras en disant cela, et il regardait ce charmant visage, qui en effet était vraiment *bien joli*. Joséphine regardait Bonaparte sans colère, et ne parlait plus de le quitter; elle fit même une légère résistance lorsque je la repris des bras de Napoléon. « C'est *ma filleule*,... » *ma fille*, dit-il en serrant la main de son père. J'espère » que tu y comptes, n'est-ce pas, Junot ? »

Junot, dans des momens comme ceux-là, n'avait jamais une parole à proférer; son cœur était trop plein. Il regarda le premier consul avec un œil humide, et lui dit d'une voix altérée :

« Mon général, il y a long-temps que moi et tous les miens nous sommes accoutumés à vous devoir tout le bien de notre existence. Mes enfans en éprouveront les effets comme leurs parens, je le sais ; mais aussi, comme leurs parens, ils vous dévoueront leur sang et leur vie. »

Le lendemain du baptême de ma fille aînée, madame Bonaparte m'envoya un collier de perles fines ayant plusieurs rangs; les perles étaient de la grosseur d'une forte groseille, le cadenas était formé par un solitaire d'un blanc

et d'une eau admirables; mais le premier consul y avait joint un présent bien autrement remarquable; c'était le contrat de vente de notre hôtel de la rue des Champs-Élysées, acquitté, parce que M. Estève l'avait payé par ordre de Napoléon, qui nous le donnait comme cadeau de baptême. Il avait coûté deux cent mille francs.

—

CHAPITRE XXIII.

Faits importans.— Souvenirs de la mort de Paul Ier. — Détails authentiques. — La brochure par ordre. — Le comte de Pahlen et grand-duc Alexandre. — Estime de Napoléon pour la veuve de Paul. — Jugement de Bonaparte sur les impératrices régnantes. — Conversation avec M. de Markoff. — Les officiers d'Egypte. — Bianca et l'héroïne de l'armée. — M. et madame Verdier. — Anecdotes. — Les femmes des amis de Junot. — Le général Menou et M. Maret. — Le général Colbert.

Avant de quitter Paris pour aller m'enterrer dans la triste ville d'Arras, je dois parler de deux faits fort importans dont Junot se trouve presque responsable, et sur lesquels il est important d'éclairer l'avenir et même le présent quant aux jugemens que l'on pourrait en porter. L'un de ces événemens n'est plus enveloppé d'aucun nuage depuis long-temps dans la patrie de ceux qu'il concerne; et depuis bien des années les Anglais ont rendu justice au général Junot, commandant la ville de Paris à l'époque où ils furent arrêtés par ordre du premier consul. L'autre fait lui est tout-à-fait personnel. C'est la cause positive de son départ de Paris pour Arras; et de l'échange qui fut fait, si je puis me servir de ce terme, entre la place de commandant de Paris, et celle de commandant de la réserve des fameux grenadiers d'Arras.

Mes relations avec les Russes les plus distingués de la cour de Russie ont été trop connues dans la *classe bonne compagnie* de Paris et de Pétersbourg, pour que j'aie besoin d'en parler encore. Cependant je ne laisserai point échapper

quelques circonstances intéressantes, ce me semble, qui me reviennent sur la mort de Paul Ier, et sur une brochure qui fut alors faite *pour le premier consul* et *par son ordre;* cette brochure est devenue fort rare aujourd'hui, soit que le nombre d'exemplaires ait été peu au-delà de quelques centaines, soit que la Russie les ait fait racheter; toujours est-il que cet ouvrage est rare maintenant. Je l'avais lu lors de la catastrophe du malheureux Paul; je l'avais même dans ma bibliothèque; mais, depuis tous les orages qui ont bouleversé ma vie, je ne savais ce qu'elle était devenue. Je me la rappelais parfaitement cependant, et lorsque mon frère voulut faire un roman historique sur ce tragique événement, et me demanda de lui ouvrir mes cartons et mes notes, je regrettai de ne lui pas donner cette brochure; mais je m'en rappelais si bien le contenu que je le lui dis presque en entier. Depuis je me suis mise en *quête* de cet ouvrage, d'autant plus intéressant qu'il a été fait par ordre de Napoléon, qui aimait l'empereur Paul d'une tendre amitié. Le mot n'est pas exagéré. Napoléon savait que l'Angleterre, furieuse de voir déjouer un plan organisé depuis longues années, et dont la mort de Catherine II semblait assurer la réussite, en avait voulu tirer vengeance, n'importe à quel prix; aussi la mort de l'empereur Paul fut-elle vivement sentie par lui, et tout aussitôt il fut fait une brochure *par son ordre.* Cette brochure, que je viens enfin de retrouver dans la bibliothèque d'un ami de mon beau-frère (M. Crozat; il possède des choses fort rares), et qu'il a eu la complaisance de me prêter, a pour titre : NOTICE SUR LA MORT DE PAUL PREMIER, EMPEREUR DE RUSSIE; elle donne des détails de ce drame terrible avec une exactitude et une vérité effrayantes : tout m'était bien présent, mais je voulais y revoir un paragraphe qui m'était plus particulièrement demeuré dans la mémoire, et qu'en effet j'ai retrouvé en entier, ainsi que cela devait être; le voici tel qu'il est dans la notice, et tel que je l'avais vu en 1801, lorsque le pre-

mier consul fit faire cette brochure ou plutôt cette petite enquête.

.... « Son premier soin [1] fut d'éloigner de la faveur de » Paul tous ceux qu'il n'avait pu gagner. A cet effet, il tra» vailla long-temps et réussit enfin à disgracier un homme » dont le dévouement à la personne de l'empereur, et les » talens surtout, lui portaient ombrage; c'était Rastapschin, » vice-chancelier des affaires étrangères. Ce ministre était » parvenu à s'emparer d'une correspondance entre le comte » Panin, neveu du gouverneur [2] de Paul, et un agent des » conjurés de Pétersbourg. Ce comte Panin était chef du » parti qui était à Moskow; et, quoique ses lettres fussent » écrites avec une grande circonspection, il y régnait un » louche qui n'échappa pas à la sagacité de Rastapschin. Les » pièces saisies furent mises sous les yeux de l'empe» reur, etc., etc. [3] »

Cette histoire de Paul Ier me rappelle que le premier consul avait à cette époque une profonde estime pour sa veuve. Voici à son sujet une anecdote dont son nom provoque le souvenir. Nous sommes convenus, le lecteur et moi, je crois, de pouvoir regarder en arrière.

A l'époque de la mort de Paul Ier, il est un fait peu connu dans le reste de l'Europe, c'est qu'il y eut un parti puissant qui d'abord porta l'impératrice-mère au trône. Les Russes

[1] Celui dont il est question est le comte *Pahlen*.

[2] Long-temps ministre sous Catherine II, ce fut lui qui priva vingt ans son élève de la couronne, par sa basse complaisance pour Catherine; car si le jour de la révolution du 9 juillet il eût fait son devoir, Paul eût été proclamé empereur.

[3] Ceci est fait pour prouver que je n'ai point *erré* dans ce que j'ai dit sur M. de Panin. J'indique l'ouvrage. Quant à l'erreur que j'ai commise pour M. l'abbé Perrin, il ne me reste plus qu'à plaindre messieurs de Panin de ne pas l'avoir eu pour précepteur. Cela n'empêche pas que M. l'abbé Perrin n'ait habité la Russie pendant onze ans, et qu'il ne la connaisse fort bien. C'est le comte Tchernicheff, que nous avons connu à Paris, qui a été son élève.

aiment le gouvernement des femmes, et celle-là était plus qu'aucune autre digne de remplir les vœux de la nation ; car elle avait à la fois des moyens, et une vertu, et une moralité auxquels, certes, les trois impératrices précédentes ne les avaient pas habitués. Tant d'avantages réunis devaient procurer des partisans sans cabale et sans intrigue. Aussi l'impératrice *Marie* en eut-elle un grand nombre. Le premier consul, lorsqu'il en parlait, disait qu'elle méritait ces partisans, mais qu'au fait le temps où les femmes tenaient les rênes du gouvernement était trop loin de nos mœurs, de nos lumières, pour que celles, surtout d'un aussi vaste empire que la Russie fussent remises aux mains de l'impératrice Marie ; et, un jour où il parlait de cette princesse avec M. de Markoff, il mit en avant ce sujet fort délicat de ses prétentions à la couronne.

« Je sais très-bien, dit-il, que la conduite de l'impératrice-douairière, et comme femme et comme mère, la justifie en tout point d'avoir cherché à se faire demander pour souveraine de la Russie ; mais pourquoi n'a-t-elle pas usé de son pouvoir sur la multitude pour empêcher l'émission de ces vœux qui prouvaient enfin qu'il existait un parti pour elle ? »

La connaissance de ce mot, parvenue à l'impératrice, ne donnerait-elle pas l'explication de cette violente antipathie de la princesse contre l'empereur ? Je n'en sais rien ; je présente un doute à résoudre.

Un fait remarquable qui l'honore, c'est sa conduite après la mort de l'empereur Paul. Elle fit exposer aux Enfans-Trouvés un tableau représentant l'empereur sur son lit de mort. Le peuple de Pétersbourg fut vivement frappé de cette vue. Le comte Pahlen fit observer à l'empereur Alexandre que cette action ne pouvait avoir qu'un résultat fâcheux, peut-être même funeste, en exaspérant les têtes, et il engagea le jeune empereur à parler à sa mère. Alexandre le fit, mais sans succès ; il respectait et aimait tendrement l'im-

pératrice; aussi, lorsque le comte Pahlen voulut l'engager à renouveler ses démarches auprès de la princesse, l'empereur s'y refusa-t-il en disant :

« Elle est ma mère.

« — Sire, dit le comte Pahlen en s'inclinant profondément, faites TOUT pour elle; mais ne lui laissez RIEN faire. »

Comme la foule se portait toujours aux Enfans-Trouvés, Pahlen eut la hardiesse de faire enlever le tableau. Aussitôt l'impératrice se rendit auprès de son fils et lui demanda raison de cette insulte. Alexandre voulut la calmer, mais la veuve courageuse lui dit :

« Mon fils, il faut choisir entre Pahlen et moi. »

Et le meurtrier fut sacrifié.

Depuis j'ai fort souvent entendu Napoléon parler de l'impératrice de Russie, et toujours, je le répète, c'était avec une profonde estime.

Je n'ai pas assez parlé d'un événement fort important qui eut lieu vers cette époque, ce fut le retour de l'armée d'Égypte. Je connaissais déjà beaucoup d'amis de Junot, mais alors chaque jour voyait arriver chez moi une foule de frères d'armes, de compagnons de dangers, auxquels Junot courait serrer la main, qu'il embrassait avec effusion et qu'il me nommait les yeux humides et la voix toute tremblante, tant il était joyeux de les revoir sains et saufs, échappés au sabre des Mameluks et à la perfidie des Anglais.

Un jour on vint lui dire que le général Verdier l'attendait dans son cabinet, et qu'il y avait une dame avec lui.

Pardieu, s'écria Junot, ce doit être notre chère et brave Bianca. Je cours la chercher. Laure, je te prie d'être aimable pour elle : c'est une femme charmante.

Et il partit en courant.

J'avais entendu parler fort souvent de madame Verdier; je savais que, mariée avec le général Verdier qui l'avait connue en Italie, où elle était alors célèbre comme cantatrice et comme actrice sous le nom de la Bianca, elle avait

ensuite suivi son mari dans les guerres d'Orient, et qu'elle ne l'avait jamais quitté. On m'avait raconté d'elle une foule de traits admirables qui me l'avaient fait estimer sans la connaître, mais j'avoue que l'idée que je m'étais faite d'elle n'allait pas du tout à une personne telle que celle annoncée par Junot. Je me figurais une grande et masculine personne à l'œil charbonné, la chevelure de jais, la peau basanée, et toute l'apparence enfin d'une chevalière *d'Éon :* quel fut mon étonnement en voyant entrer dans ma chambre une petite femme gracieuse, jolie, bien faite, ayant des cheveux châtains, mais plutôt blonds que bruns, et des manières si affables, une voix si douce !... Madame Verdier enfin me gagna le cœur très-rapidement. Je savais presque toute son histoire jour par jour, car elle avait traversé le désert avec Junot; et il avait conservé de ce voyage un souvenir qu'il m'avait presque fait partager : — « Comment, lui disais-je en prenant ses petites mains, comment, ce poignet soulevait une épée! tirait un coup de pistolet! conduisait un cheval arabe malgré toute son ardeur?

» — Eh oui! chère madame, me répondait-elle avec cette douceur dans l'inflexion de la voix, douceur qui est tout enchantement lorsqu'elle existe chez une Italienne, sans doute je me suis servie d'une épée! mais non pas pour tuer, Sainte-Vierge !... mais ne me fallait-il pas suivre le général! »

Et elle me disait cela comme si toutes les femmes allaient obligatoirement à la guerre avec leurs maris.

Et puis elle me racontait ses fatigues du désert; me parlait du brûlant *Simoun*. Et de Junot qui lui donnait le reste de son eau et puis son manteau pour la garantir de l'abondante rosée, en l'ajustant sur deux fusils croisés.

« Caro! caro! »

Et elle lui tendait sa petite main, qu'il secouait comme il aurait secoué celle de son mari.

« — Regarde bien cette aimable et charmante femme », me dit Junot.

Et puis il me raconta comment madame Verdier se trouvant une fois dans le désert, son cheval fut en retard; elle se hâtait de rejoindre la troupe avec laquelle elle était lorsqu'elle trouva un malheureux soldat affligé de l'ophthalmie et tout-à-fait aveugle. L'infortuné errait dans cette mer de sable brûlant et se croyait perdu. Madame Verdier s'approche de lui, le questionne, le regarde, et voit en frémissant que le malheureux homme a totalement perdu la vue. Et pas de secours! pas de possibilité de trouver un conducteur!

« Eh bien, je lui en servirai moi, dit madame Verdier. Viens ici, mon ami, donne moi ta main, là... à présent ne quitte pas mon cheval; lorsque tu seras fatigué, tu monteras dessus, et je te conduirai. Nous irons plus lentement; mais Dieu nous protégera, il ne nous arrivera pas de malheurs.

» — Oh! dit le pauvre soldat, est-ce donc un ange qui me parle avec un si doux langage?

» — Eh! mon ami, c'est madame Verdier... la femme du brave général Verdier. » Et l'excellente femme disait cela avec un naturel si admirable que cette simplicité était touchante et allait à l'âme.

Madame Verdier m'avait apporté ce même jour un chose que depuis je n'ai jamais pu retrouver. C'était une grande bouteille renfermant de l'*eau de roses.* Ce n'était pas de l'essence de roses; ce n'était pas non plus de cette horrible eau de roses dont nous nous servons pour *collyre* en Europe, c'était un bouquet des roses les plus odorantes qu'on semblait respirer. Rien ne m'a offert plus tard de ressemblance avec cette eau ravissante. Madame Verdier me dit que les femmes égyptiennes s'en servaient au bain. Dans le fait cette eau n'a rien du tout de la force de l'essence qui attaque les nerfs et porte si violemment à la tête; c'était doux, c'était suave, c'était enchanteur. Moi qui suis une experte personne en fait de parfums, je puis affirmer n'avoir jamais rien rencontré d'aussi parfait.

On sait que madame la comtesse Verdier n'existe plus; le général Verdier vit toujours.

Les personnes les plus remarquables que je connusse alors, et qui me furent surtout recommandées par Junot, étaient d'abord l'excellent M. Desgenettes; quant à celui-là, je l'ai bientôt aimé d'une bonne amitié qui est encore aujourd'hui ce qu'elle était alors, et cela par moi-même et sans besoin qu'il me fût recommandé de le faire.

Il y avait aussi le général Davoust, qui depuis fut maréchal; mais son retour avait précédé celui du reste de l'armée de quelques mois. Il venait alors fort souvent chez moi et chez madame Marmont avec laquelle j'étais déjà fort liée à cette époque; car, aussitôt son retour d'Italie où elle était lors de mon mariage, Junot me dit:

« Laure, madame Marmont est la femme de l'homme qu'après le premier consul j'aime le plus au monde. Je ne puis t'imposer tes affections; mais, si tu prends pour madame Marmont les mêmes sentimens que j'ai pour son mari, je serai bien heureux. »

Je connus donc alors madame Marmont, et je me liai avec elle d'une intimité qui, je puis le dire, avait sa base de mon côté dans une affection réelle. Je parlerai plus tard de madame Marmont, et plus en détail que dans ce chapitre dont la destination d'ailleurs est tout autre quant à présent. Le sujet ensuite mérite bien un chapitre pour lui seul.

Le général Lagrange (Joseph), le général Menou, M. Daure, les deux frères d'Auguste Colbert, dont l'un, aujourd'hui le lieutenant-général Edouard Colbert, fut à peu près vers cette époque l'aide-de-camp de mon mari, une foule de noms que le souvenir de l'amitié a bien gardés, mais que l'espace ne me permet pas de mettre ici, étaient alors prononcés à mon oreille avec l'expression de l'attachement. Jamais je n'ai été plus convaincue de la bonté du cœur de Junot qu'à cette époque de sa vie. Il

éprouvait une vraie joie et de l'attendrissement, ainsi que je l'ai déjà dit, en revoyant ses compagnons. Le premier consul était également affecté. Mais chez lui il s'y joignait un sentiment presque voisin du malheur qu'on éprouverait en perdant un être chéri; et bien qu'il ne le fît pas sentir au général Menou, je suis sûre qu'il avait au fond du cœur un mauvais sentiment pour lui.

C'est particulièrement à M. Maret, alors secrétaire d'état, que le général Menou a dû de n'être pas en disgrâce, et surtout (mais beaucoup plus tard) d'avoir eu le gouvernement de par-delà les Alpes; mais cette histoire viendra en son lieu.

CHAPITRE XXIV.

La prolongation du consulat de Bonaparte. — Sénatus-consulte. — Réponse remarquable du premier consul et paroles prophétiques. — Les gens parlant sans savoir. — Déjeuner donné à madame Bonaparte à ma maison des Champs-Élysées. — Les hommes exclus par Bonaparte et vingt-cinq femmes à table. — Le général Suchet et son frère. — Mon bal auquel assiste le premier consul. — Cadeau de cent mille francs. — Madame Bonaparte en Érigone. — Fête à Bièvre. — La partie de chasse. — Madame Murat et moi en boghey. — *Coco* emporté et danger imminent. — Arrivée de Murat. — Ma fête et mon patron. — *L'arbre-surtout.*

Ce fut vers cette époque, c'est-à dire en remontant vers le printemps de l'année 1802, qu'eut lieu le premier appel fait à l'ambition monarchique de Napoléon. Beaucoup de choses ont été dites et écrites à ce sujet sans que jamais le véritable sens ait été expliqué, sans que jamais le véritable point ait été atteint. Quant à moi, mon opinion est formée à cet égard; et je crois que je puis m'y tenir avec d'autant plus de confiance que j'ai depuis long-temps fait une étude sérieuse de cette époque de sa vie. Je veux parler de sa *nomination de consul pour dix ans, par-delà les dix années fixées par l'acte constitutionnel du 13 décembre 1799.*

On fit alors peu d'attention à ce renouvellement, à cette prolongation de pouvoir; ce ne fut que le sénatus-consulte qui nomma Napoléon consul à vie qui avertit enfin les Français qu'ils avaient un nouveau maître. Néanmoins, le premier sénatus-consulte était, selon moi, bien autrement fait pour avertir de ce qui se préparait; le second n'en était

plus qu'une conséquence toute naturelle. Au reste, il faut dire que les amis de Napoléon, s'ils entrevirent ses projets, n'y virent que le bonheur et la gloire de la France. Le considérant du sénat portait en substance :

« Que la république française voulant conserver à la tête » de son gouvernement le magistrat qui tant de fois en Eu- » rope, en Asie, conduisit ses troupes à la victoire, délivra » l'Italie, préserva sa patrie des horreurs de l'anarchie, brisa » la faux révolutionnaire, éteignit les discordes civiles, lui » donna la paix; car lui seul pacifia et les mers et le conti- » nent, rendit l'ordre et la morale, donna des lois à son » pays; la république, dit le sénatus-consulte, reconnais- » sante envers le général Bonaparte, lui demanda de donner » à sa patrie dix années encore de cette existence qu'elle » regarde comme nécessaire à son bonheur. »

La réponse du premier consul est admirable, non seulement de noblesse et d'élévation simple et grande, mais il y règne une teinte mélancolique et surtout remarquable en ce que la plupart des mots ont été prophétiques.

« Je n'ai été que le serviteur de ma patrie, répondit-il au sénat.... La fortune a souri à la république; MAIS LA FORTUNE EST INCONSTANTE; ET COMBIEN D'HOMMES QU'ELLE AVAIT COMBLÉS DE SA FAVEUR, ONT TROP VÉCU DE QUELQUES ANNÉES! L'INTÉRÊT DE MA GLOIRE ET CELUI DE MON BONHEUR SEMBLERAIENT AVOIR MARQUÉ LE TERME DE MA VIE PUBLIQUE AU MOMENT OU LA PAIX DU MONDE EST PROCLAMÉE; MAIS VOUS JUGEZ QUE JE DOIS AU PEUPLE UN NOUVEAU SACRIFICE, ET JE LE FERAI, etc., etc. »

On raisonne beaucoup aujourd'hui sur cette époque remarquable de notre histoire; et ce qui n'est pas le moins étonnant, c'est que ce sont, ou des personnes qui n'étaient pas alors en France, ou bien d'autres beaucoup trop jeunes pour avoir pu voir l'état des choses à cette période extraordinaire, qui veulent juger et prononcer en dernier ressort sur ce temps de merveilles, et cela, en discutant contre

nous autres contemporains qui avons vu, entendu, et compris enfin ce qui se passait sous nos yeux.

« Mais », me disait l'autre jour une de ces personnes qui ne doutent jamais de rien, qui savent tout, connaissent tout et jugent tout, et qui, si chacun était obligé de ne parler que selon sa capacité, devraient douter *de tout*, parce qu'elles ne savent *rien* et ne connaissent *rien*; « mais, me disait cette personne, où en serait-on, si l'on ne parlait que de ce que l'on a vu? Nous n'avons pas vu César, nous n'avons pas vu Auguste, et néanmoins nous parlons d'eux, parce que nous les connaissons, parce qu'il a été écrit sur eux.

» D'accord, lui ai-je dit; mais croyez-vous que si je connaissais à Paris une personne qui eût vécu familièrement avec César et avec Auguste, je n'irais pas causer avec elle de préférence à l'étude d'un livre? Bien certainement je le ferais, et j'aurais grandement raison. »

Cette foule de personnes étrangères à l'époque dont je parle veut donc aujourd'hui raisonner sur ce temps, ainsi que je l'ai dit plus haut, ce qui me cause de vrais maux de nerfs, non par opposition d'opinion, personne n'est plus que moi tolérante à cet égard; mais entendre conclure d'après des idées fausses et tellement erronées, que souvent le point de départ n'existe même pas, voilà ce qui me force *à l'insurrection*, et me porte même à n'être pas indulgente pour une différente manière de penser, parce que je ne puis admettre de bonne foi dans une semblable façon d'agir.

Nous sommes encore beaucoup ayant vécu à cette époque brillante; je fais un appel à tous ceux qui, comme moi, ont conservé un souvenir qu'ils ne craignent pas de dévoiler: qu'ils disent quel était alors l'enthousiasme de la France; qu'ils répètent à ceux qui veulent avoir la hardiesse mensongère de dire aujourd'hui que Napoléon a *envahi le pouvoir, a usurpé la couronne*, que l'usurpation n'existe que lorsque quelques centaines d'individus, profi-

tant de la faiblesse et de la lassitude d'une nation, lui imposent un pouvoir inconnu, par la voix de misérables intrigues que l'honneur désavoue. Qu'ils disent à la génération qui succède à la nôtre, de quels cris d'amour était salué Napoléon aussitôt qu'il parcourait la France ; qu'ils racontent à leurs neveux, à leurs enfans, que dans cette même Vendée, arrosée par tant de flots de sang français, cette Vendée qu'il pacifia, qu'il rendit heureuse ; qu'ils racontent comment il y fut reçu lorsqu'il y passa après cette pacification... Je m'arrête, car le véritable état de la France au temps où nous sommes arrivés dans les Mémoires, devrait être rappelé ici comme motif de gloire et d'orgueil, et non pas pour être expliqué à ceux qui devraient le connaître comme moi.

Ce fut le 6 mai (20 germinal an x) que le sénatus-consulte organique, si important, ainsi que je viens de le dire à l'instant, avait été présenté au premier consul et qu'il y fit la réponse que j'ai rapportée. Junot, qui avait pour lui cet attachement passionné qui fait prendre avec ardeur tout ce qui a quelque rapport immédiat avec l'existence, la renommée ; enfin ce qui touche l'objet aimé, soit d'amour ou de cet attachement abnégatif semblable à celui qu'il avait pour le premier consul ; Junot me dit : « Il faut célébrer tout à la fois et cet événement remarquable dans la vie de mon général (car il prouve l'amour d'une grande nation), et notre reconnaissance envers le premier consul et madame Bonaparte, pour les biens dont nous sommes comblés par eux. Il faut, me dit-il, que tu demandes à madame Bonaparte de venir déjeuner dans notre maison de la rue des Champs-Elysées, et cela avant qu'elle soit arrangée. Il faut qu'elle la voie telle qu'elle est. D'ailleurs cela nous menerait trop loin s'il fallait attendre qu'elle fût meublée. Ce sera ensuite une nouvelle occasion de lui demander d'y revenir. Arrange la chose avec madame Bonaparte, je me charge d'en parler au premier consul. »

Je fus donc chez madame Bonaparte et lui présentai ma requête; elle l'accueillit avec une extrême bonté; car, je le répète, elle était bonne et parfaite lorsque la légèreté de son caractère ne l'entraînait pas, encore n'était-ce point du tout pour nuire, puisque ce n'était jamais que pour recommander d'une manière trop générale seulement. Mais toutes les fois qu'elle pouvait, comme en ceci, obliger et être gracieuse, elle l'était avec charme. Elle accepta donc mon invitation, néanmoins ce fut sous une condition :

« En avez-vous parlé à Bonaparte? » me demanda-t-elle.

Je lui dis que Junot était en ce moment chez le premier consul pour le lui demander.

« Il faut attendre sa réponse, me dit-elle; car vous savez que je ne puis accepter aucune fête, aucun dîner sans la permission positive de Bonaparte. »

Cela était vrai. Quelque temps auparavant j'avais été témoin d'une mercuriale très-vertement faite par le premier consul à madame Bonaparte, pour avoir été déjeuner chez une femme pour laquelle lui-même professait la plus haute estime; c'était madame Devaisnes; mais il n'en avait rien su, et cela l'avait fâché. Je crois que c'était une raison de prudence qui le faisait agir ainsi; il connaissait l'extrême facilité de madame Bonaparte à accueillir tout ce qui se présentait à elle. La chose n'était pas très-facile aux Tuileries, où personne n'allait sans y être autorisé, à l'exception de quelques vieilles têtes solliciteuses qui venaient régulièrement trois ou quatre fois par semaine apporter des placets, des demandes de préfectures, de sénatoreries, de commandemens divisionnaires, de recettes générales; enfin rien n'était oublié dans cette longue liste, si ce n'est le bon sens. Le premier consul savait que cette bonté de madame Bonaparte était tellement générale qu'elle accorderait quinze promesses sur quinze demandes, dans un dîner, un déjeuner ou bien une fête où elle se trouvait; aussi était-il fort

difficile sur les endroits où il lui permettait d'aller, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure. Au surplus, en la laissant venir dans notre maison, il savait bien qu'elle n'y rencontrerait que les mêmes personnes qu'elle voyait chaque jour aux Tuileries.

Lorsque Junot descendit, il était enchanté de la bonté avec laquelle le premier consul avait accueilli sa demande; non-seulement il l'avait acceptée, mais il eut la singulière idée de ne pas vouloir d'autres hommes que Duroc et Junot avec lui; en revanche il devait y avoir vingt-cinq femmes. Le déjeuner eut lieu, mais le premier consul ne put venir. Madame Bonaparte y vint seule avec madame Louis; il y avait aussi madame Bacciochi, madame Murat; et puis venaient ensuite toutes mes jeunes compagnes de mariage, si je puis parler ainsi. J'entends par là toutes les jeunes femmes des frères d'armes de Junot. Quelques unes étaient fort agréables; toutes ne l'étaient pas; mais enfin elles portaient au moins un joli et frais visage, elles étaient jeunes, et rien n'était plus joli que cette grande table entourée de vingt-cinq à trente jeunes têtes, dont une ou deux seulement méritaient le nom de laides; cela ressemblait à une fraîche corbeille de fleurs.

Madame Bonaparte n'était plus très-jeune à cette époque: eh bien! elle était encore étonnante. Elle avait dû être bien jolie, car à cette époque encore, elle était charmante! Si elle avait eu des dents, je ne dis pas jolies ou laides, mais seulement des dents, elle aurait certainement effacé à la cour consulaire bien des femmes qui ne la valaient pas.

Ce déjeuner dans notre maison de la rue des Champs-Élysées est rappelé ici par moi en raison de sa singularité; car c'en est une certainement que de donner un déjeuner de cette importance dans une maison où ne se trouvait pas encore un fauteuil. Deux hommes y furent admis. Ils étaient nos amis intimes, et l'estime que le premier consul avait pour le plus âgé des deux frères nous était un garant qu'il

ne s'en fâcherait pas. C'était le général, depuis maréchal Suchet, et son frère Gabriel Suchet. Le déjeuner se passa fort bien. Madame Bonaparte voulut visiter la maison dans ses moindres détails. Elle parcourut tous les appartemens, et la matinée se passa rapidement; à trois heures, madame Bonaparte nous proposa d'aller au bois de Boulogne. Le printemps était dans toute sa suavité ; le mois des roses embaumait l'air, le soleil était doux, encore un peu pâle, mais le temps était délicieux. Nous fîmes une longue promenade dans laquelle nous aurions couru le risque de passer pour un lendemain de noces si nous avions eu quelques hommes de plus. Je n'ai jamais pu deviner quelle raison avait engagé le premier consul à ne vouloir que les vingt-cinq femmes qu'il avait nommées. Les deux frères Suchet vinrent au bois de Boulogne, et ne nous quittèrent qu'en rentrant dans Paris. Madame Bonaparte se promena long-temps, causa beaucoup avec moi de nos projets pour mon établissement, et finit par me dire que le premier consul l'avait chargée d'annoncer à Junot et à moi, que pour meubler notre maison, il nous donnait une somme de 100,000 fr. : « — Elle est prête, ajouta madame Bonaparte ; Estève a ordre de la tenir à votre disposition. « Car enfin, a dit Bonaparte, ce n'est pas le tout de leur donner une maison, il » faut la rendre habitable. »

Quelque temps après je donnai un bal pour *planter ce qu'on appelle la crémaillère.*. Ma maison, tout récemment achevée, était charmante. Le premier consul, que la république venait de demander pour consul à vie, nous fit cette fois l'honneur d'y venir. Le bal eut lieu dans les salons du rez-de-chaussée. Madame Bonaparte m'avait dit la veille :

« Je veux faire honneur à votre bal. Vous verrez quelle charmante toilette j'aurai » ; et, en effet, cette toilette était une bien jolie chose. Elle était mise en Erigone ; sur sa tête était une couronne de pampre mêlée de grappes de raisins noirs, et sa robe lamée en argent était relevée

avec des grappes de raisin pareilles à la coiffure. A son cou, à ses oreilles, à ses bras, elle avait des perles admirables. Quant à madame Louis, qui ce soir là était également chez moi, avec sa mère, elle était là, comme partout et comme toujours. une gracieuse et charmante femme. Elle dansait comme une sylphide, et je la vois encore svelte comme une nymphe, et mise dans le goût antique, avec une tunique courte (le péplum) de crêpe de rose lamé en argent, et sa jolie tête blonde couronnée de roses. Je la vois égayant la fête, aimable, joyeuse, de bonne humeur; elle en donnait aux autres. On se groupait autour d'elle; on la regardait, on l'aimait, comme aujourd'hui la foule la suivrait encore, la regarderait et l'aimerait toujours. Quant au premier consul, il voulut tout voir; Junot le conduisit sur sa demande dans les caves et dans les combles, je crois. Il ne resta au bal que jusqu'à une heure du matin; c'était encore bien tard pour lui, et nous en fûmes bien reconnaissans.

Cette sorte de prise de possession par une fête me rappelle une petite aventure qui m'est arrivée à peu près à cette époque dans ma campagne de Bièvre avec madame Murat.

Nous avions acheté cette maison de campagne appelée le Petit-Bièvre, il y avait peu de mois, et c'était encore un don de Napoléon. A force de parler de la beauté des sites qui entouraient le château; à force de comparer la vallée de Bièvre à une vallée de la Suisse, je finis par inspirer à madame Murat le désir de venir faire connaissance avec ce pays, qui, à quatre lieu de Paris, était au fait aussi verdoyant, aussi frais et ombreux que la plus belle vallée des Alpes. Nous étions alors fort liées, madame Murat et moi, et nous nous tutoyions encore. Murat était aussi fort bien avec Junot. On pense bien que la partie fut promptement arrangée. Nous prîmes jour pour que le général Murat et sa femme vinssent à Bièvre, et y passassent deux fois vingt-quatre heures et même plus si la chose leur plaisait. Comme alors Junot avait une permission générale pour chasser dans les

bois de Verrières, qui semblaient n'être qu'une suite de notre parc, il fut résolu qu'on irait chasser dans les bois sur la gauche de la vallée. Ces messieurs devaient partir de très-bonne heure ainsi que nous; on déjeunerait dans le bois, et puis nous devions suivre la chasse en calèche et en boghey.

Tout cela eut lieu de cette manière. Il y eut toutefois un épisode que madame Murat et moi jugeâmes à propos d'y ajouter et qui faillit n'être point plaisant.

En allant nous coucher le soir qui précéda la chasse, je dis à madame Murat :

« Si tu veux, nous pourrons faire demain matin la plus délicieuse promenade. Tu ne crains pas d'aller en boghey ?

» — Non certainement, et j'en serai charmée, me dit-elle. — Eh bien, c'est entendu. »

Le lendemain, dès cinq heures, voilà le train des chasseurs qui commence son réveille-matin. Junot, qui avait la passion de la chasse à un degré qui tenait du délire, après avoir mis ses guêtres, passé sa veste, mis sa gibecière, prit sa casquette et son fusil, s'impatienta de ne voir arriver dans la cour, où les chiens jappaient comme des désespérés, ni madame Murat ni moi, attendu que nous avions nos projets et que nous ne bougions pas dans nos toiles, où nous attendions le départ de tous les Hippolyte.

Lorsque toute la bande joyeuse fut à quelque distance, je fis dire à mon cocher d'atteler au boghey un cheval, que Junot lui-même avait de la peine à conduire, qu'on appelait *Coco*, et dont j'ai déjà parlé, ainsi que des quatre chevaux formant le superbe attelage que Junot m'avait donné lors de mon mariage. Ces chevaux étaient tous quatre de même robe, alezan clair, d'un pelage admirable et d'une beauté vraiment digne d'attirer les regards des connaisseurs; ce qui avait eu lieu effectivement à Longchamp,

conduire, elle trouvait seulement que j'allais bien vite, mais cela l'amusait et elle-même en riait. Cependant elle crut s'apercevoir que les choses n'étaient pas dans leur état naturel, et elle me dit entre deux éclats de rire :

« Laurette, sais-tu mener, ma chère ? — Non », lui dis-je.

Et nous voilà nous regardant et nous mettant à rire avec un tel abandon que les larmes s'ensuivirent.

« Tu ne sais pas mener ? me dit-elle. Oh ! la bonne folie ! Comme ils vont être étonnés là-bas ! »

Pendant ce temps nous avancions toujours, ce qui, au train dont allait *Coco*, n'était pas bien difficile ; nous avions quitté la route solitaire qui devait nous conduire hors de la vallée, et nous allions entrer sur la grande route, où le danger devenait imminent, tant à cause des nombreuses charrettes qui allaient se trouver dans les jambes de *Coco*, que par la nécessité ensuite de tourner à droite pour entrer dans les bois de Verrières où nous attendaient ces messieurs, et où il était présumable que *Coco* arriverait seul.

« Mais je sais mener, moi, me dit madame Murat, dont le sang-froid n'avait pas non plus reçu d'atteintes. Donne-moi les rênes. »

Et prenant les rênes et le fouet :

« De quel côté faut-il tourner ? me demanda-t-elle.

» — A droite. »

Elle cingle à son tour un coup de fouet à *Coco*, en donnant une secousse aux rênes pour le diriger, sans penser que la bête, fatiguée d'impatience, est dans un état d'irritation qui ne permet pas de pareilles manières, d'autant plus qu'elle avait été attelée comme elle l'était ordinairement pour Junot, avec les *guides au banquet*. Le cheval, dont la bouche, naturellement fine, était tourmentée par moi depuis un quart d'heure et dont les barres échauffées n'admettaient plus un mouvement violent, ne résista pas

à celui que madame Murat lui fit faire. Il fit un bond terrible qui faillit nous jeter à vingt pieds en l'air; puis, obéissant cependant à l'impulsion donnée, il tourne aussitôt sur la droite. C'est *là* qu'à moins d'un miracle nous devons périr tous trois.

Il y avait alors à cet endroit de la route, précisément au coude, là où se voit encore aujourd'hui une mauvaise auberge, une carrière de sable dans laquelle on fouillait depuis vingt ans, et dont l'excavation à pic n'avait son fond que dans la vallée de Bièvre que nous venions de quitter. Nul rempart, nul arbre, rien en un mot pour nous préserver d'une chute, dont la seule pensée fait encore frémir aujourd'hui. Madame Murat me regarde, je la regarde à mon tour, et en voyant cette jeune et charmante figure fraîche comme un bouquet de roses, riant à me montrer jusqu'à la dernière de ses trente-deux perles, le rire me gagna aussi, et nous voilà dans un tel accès de gaîté, que les rênes échappent des mains de madame Murat, et que je laisse tomber le fouet dont je m'étais emparée... Et la mort cependant n'était plus qu'à vingt pas de nous..... Personne autour de cette maison..... Les habitans étaient aux champs..... personne sur le chemin..... rien avec nous que le danger.....

Tout à coup, un bruit semblable à un tonnerre éloigné se fait entendre dans la route que nous venions de quitter. Il est produit par la course rapide d'un cheval..... Nous tournons la tête..... C'est en effet un homme qui accourt au galop. A travers le nuage de poussière qui l'enveloppe, Caroline l'a reconnu.

« C'est Murat ! » s'écrie-t-elle.

C'était lui en effet. Demeuré derrière les chasseurs pour je ne sais plus quelle raison, il lui vint en pensée de rentrer au château par le parc, et de gagner le rendez-vous en nous escortant à cheval; car enfin, se dit-il, voilà deux jeunes femmes toutes seules.

Et dans le sentiment tout chevaleresque qu'il avait déjà à cette époque comme il l'eut plus tard, il trouva beaucoup plus simple de nous rejoindre pour nous escorter, et de courir la chance de tuer quelques lièvres, peut-être même un daim de moins, que de courir après cette troupe de démons qui déjà criaient *tayaut* à rendre sourds tous les lapins de la forêt; mais en arrivant dans la cour du château il fut stupéfait en trouvant mes gens désolés et ne sachant comment faire pour courir après moi, parce qu'il n'y avait plus dans l'écurie que les chevaux de ma voiture; tous les chevaux de selle, et même de cabriolet, étaient avec les chasseurs. En apprenant notre équipée, le général Murat, qui savait que sa femme n'était pas une amazone bien capable de suppléer à mon ignorance, surtout avec une bête semblable à celle dont mon cocher lui faisait la description, le général Murat enfonça tout aussitôt ses éperons dans les flancs de son cheval numide et partit comme un trait pour nous rejoindre; il nous aperçut enfin à travers la poussière que les pieds légers de Coco et les petites roues du *boghey* faisaient voler autour de nous; il pressa son cheval qui fut fourbu de l'aventure, mais il arriva à temps pour nous sauver la vie. Il se précipita devant Coco, au risque de se faire briser la poitrine, et le contraignit d'un bras puissant à reculer sur la route. Aussitôt que le boghey fut sur un terrain *sûr*, le général Murat enleva sa femme dans ses bras, et l'embrassant avec une tendresse passionnée, il la regardait, il pleurait presque, puis il lui ôtait ses gants, baisait ses jolies petites mains rose et albâtre, tout en leur donnant de petits coups, et disant :

« De belles mains, pour conduire un cheval ! »

Et me menaçant du doigt :

« Pour vous, madame Junot, j'espère que Junot va vous faire une belle scène..... Mon Dieu ! »

Et cet homme, dont le courage pouvait *se personnifier* et dire : « Rien ne m'a jamais fait reculer », pâlissait devant le

danger que venait de courir la femme qu'il aimait, ou, pour parler plus juste, qu'il adorait; car, à cette époque, Murat aimait sa femme comme on aime dans les romans. Il tremblait en regardant au dessous de lui, où, pour le dire en passant, et cela sans chercher à intéresser sur notre péril passé, je dois dire que nous aurions fait un saut de plus de trois cents pieds. Mais nous ne l'avons pas fait; il en est donc de cela comme si rien ne nous était arrivé, à la peur près que nous eûmes, cependant. Quelques heures après, en repassant devant la carrière :

« Laurette, me dit madame Murat, veux-tu que nous remontions dans le boghey pour retourner chez toi? — Non, non, lui dis-je, j'en ai bien assez comme cela. »

Et je l'embrassais avec une véritable effusion, car la pensée du danger que je lui avais fait courir fut long-temps pénible pour moi. Quant à elle, elle n'en fit que rire comme au moment même du péril. Pour Junot, il ne fut pas si facile de l'apaiser. Il était furieux contre moi. Lui qui ne voulait pas que j'apprisse à monter à cheval, parce que la pensée seule du peu de sécurité qu'offre la position d'une femme le faisait frissonner en songeant à la possibilité d'une chute; « ce n'était vraiment pas pour me voir conduire *Coco*, et avec les *guides au banquet* encore!. » disait Junot.

Quelques jours après, Junot me donna une fête charmante dans cette campagne de Bièvre. C'était pour fêter mon jour de *nom*, ainsi que le disent les étrangers. Ce jour arrivait le 10 août, parce que Laure ne trouve dans le calendrier que saint Laurent sur lequel elle puisse s'appuyer pour cheminer en ce monde. Le saint est bon, de pure renommée; il a été grillé, enfin il a tous les honneurs du martyre, et sa cliente est fort honorée habituellement par tous les jolis mots que fait naître le genre du supplice de saint Laurent.

La fête que Junot me donna eut quelques particularités assez remarquables, entre autres celle de faire dîner soixante-dix personnes autour d'un arbre dont le vaste ombrage abritait non seulement les soixante-dix personnes, mais toute la salle ou plutôt le bosquet dont lui seul formait la feuillée. Cet arbre magnifique était un platane [1]. Mon maître d'hôtel et l'officier avaient eu une idée ingénieuse en plaçant la table autour de l'arbre qui, de cette manière, formait un surtout d'un genre peut-être unique. Le tronc de l'arbre était orné de chiffres en fleurs, de devises, tandis que des guirlandes de fleurs fraîches, une foule d'oiseaux dans des cages cachées, couvraient ses immenses rameaux aux belles et larges feuilles. Parmi les couplets qui furent chantés je n'ai gardé que le souvenir d'un seul; il me fut adressé par le général Bardin, qui alors était aide-de-camp de Junot. Je ne suis plus assez jeune pour avoir des prétentions, d'autant mieux que je n'en ai pas eu même à vingt ans; je puis donc rappeler ce couplet. On peut convenir qu'on a été flattée, quand on ne peut plus l'être. Ce n'est pas un appel à une nouvelle louange, ce n'est que comme reconnaissance si j'en parle, et si j'ose dire que je m'en souviens.

Partout on trouvait des danses, partout de la joie; à dix heures du soir on tira un très-beau feu d'artifice que Ruggiéri avait apporté de Paris, et qui fit un effet admirable; des transparens allégoriques étaient à toutes les fabriques du parc; nous prîmes des glaces près d'un ermitage dans lequel un ermite disait, non pas la bonne aventure, mais donnait ses prophéties; à quelques pas était un pavillon dans lequel j'élevais des tourterelles d'une espèce rare que l'on m'avait données. Sur la porte on lisait en lettres de feu sur

[1] Nous avons vendu Bièvre à un M. de Neuvry, qui a eu *la barbarie* de faire abattre la maison, couper *tous* les arbres du parc, excepté pourtant le beau platane, les deux tulipiers et le grand peuplier. On voit encore aujourd'hui ces arbres au milieu d'un champ de blé.

un fond d'azur, ces mots que Junot avait écrits avec son crayon, quelque temps avant l'illumination générale :

> Qnand ma Lanre vient visiter
> Ses amoureuses tourterelles,
> C'est pour leur apprendre d'aimer,
> L'art charmant qu'elle sait mieux qu'elles.

Mais il faut quitter Bièvre, et ses bois touffus et ses fraîches prairies, pour rentrer dans ce monde agité d'intérêts turbulens, animé par la politique, l'ambition, tous les sentimens enfin qui font fuir le bonheur. Ce sont de vieilles paroles, dira-t-on. Hélas, oui! seulement, on les disait jadis par manière d'être, on les prononçait comme elles venaient à la bouche; tandis qu'aujourd'hui c'est avec le sentiment amer et intime d'une profonde conviction qu'on les profère, et c'est un cruel maître qui nous a rendus si savans : l'expérience.

CHAPITRE XXV.

Le consulat à vie. — Indécision de Bonaparte. — L'homme sans égal dans le passé. — La volonté du peuple. — Réunion de l'île d'Elbe à la France. — Conversation de Junot avec le premier consul. — Le sénat et *réduction* du tribunat. — La vérité à Napoléon. — Les sénatus-consultes organiques. — Junot malade, et mon déjeuner à Saint-Cloud. — La filleule *cardinalesse* du premier consul. — Bonaparte et les enfans. — Visite nocturne du premier consul à Junot, et le malade guéri. — Le sanctuaire et les portraits de femmes célèbres. — Rupture avec l'Angleterre. — Les rêveurs du temps. — Mauvaise foi du gouvernement anglais. — Départ de lord Withworth. — Les rapports de Junot et ceux de M. Dubois. — Le général Mortier en Hanovre. — Bonaparte à cinq heures du matin. — Colère du premier consul. — Ordre d'arrêter tous les Anglais dans une heure. — Deux personnages marquans. — Les rapports absurdes. — *La langue dorée*. — Le colonel Green dénoncé et absent. — Opinion du premier consul sur les prisonniers anglais. — Fin et résultat de la conversation du premier consul avec Junot. — Les vrais fidèles à Napoléon.

Le sénatus-consulte organique demandant, plutôt qu'il ne déclarait, la prolongation du consulat, ne parut pas suffisant ; le sénat en fit un autre qui fut présenté au premier consul le 1er août ou le 31 juillet. Junot était allé le matin même, de fort bonne heure, aux Tuileries ; il avait longtemps parlé avec le premier consul, et je puis affirmer sur ma conscience que Junot, en revenant du château, me dit que le premier consul était encore dans l'indécision s'il accepterait *ou non le consulat à vie*. Maintenant je sais bien qu'on peut me dire que Napoléon n'en pensait rien ; je demanderai à mon tour s'il n'existe donc pas en France une foule d'hommes qui aiment la patrie pour elle-même. Ils le disent au moins. Est-ce donc à eux à mettre en doute

de nobles sentimens ? Mais, ajoutent-ils, ce que Napoléon fit plus tard est une preuve sans réplique de ses projets despotiques. A cela je ne puis répondre qu'avec un sourire de pitié. Je demande de nouveau qu'on me trouve un ange parmi les hommes ; je le demande surtout à ceux qui, n'ayant encore rien fait ni pour le bonheur de la patrie, ni pour sa gloire, s'érigent en dispensateurs du blâme ou de la louange de la renommée de celui qui n'a pas encore eu d'égal dans les siècles passés. Encore une fois, il y a, comme le disait Torcy, de *quoi rendre colère à devenir canard.*

Quoi qu'il en soit, ce fut deux mois après que le consulat pour dix ans fut demandé par la nation, que, sentant elle-même le besoin de conserver le plus long-temps qu'elle le pourra cette protection sous laquelle notre belle France a vu renaître ses beaux jours, elle demande le consulat à vie. Mais Napoléon, tout en ayant une grande ambition, veut qu'elle soit justifiée par le vœu de la France. Un appel est fait, des registres sont ouverts, les citoyens peuvent y signer en liberté sans craindre la proscription ; car il est à remarquer que, pour des causes politiques, jamais Napoléon ne s'est vengé ; et certes Moreau en est la preuve.

« La vie d'un citoyen est à sa patrie, répond le premier consul à la députation du sénat. Le peuple français veut que la mienne lui soit consacrée, j'obéis à sa volonté, etc., etc. »

Et certes il pouvait bien le dire que c'était *la volonté* du peuple, car sur trois millions cinq cent soixante-dix-sept mille deux cent cinquante-neuf citoyens votant *librement* (car à cette époque, s'il en eût été autrement, la chose n'aurait pas eu lieu), TROIS MILLIONS CINQ CENT SOIXANTE-HUIT MILLE HUIT CENT QUATRE-VINGT-DIX ont émis un vote favorable.....

Un de ces rapprochemens dont quelquefois l'histoire s'occupe peu, parce qu'elle crayonne à trop grands traits, et qui pourtant est frappant dans la vie de Napoléon, c'est

que ce même mois qui vit la France lui demander sa vie, fut témoin également de la réunion définitive, sanctionnée par un sénatus-consulte, de l'île d'Elbe, où depuis cette même France exila le héros sur ses rochers de fer.

Junot avait été élevé dans des idées tellement et si purement républicaines, que le sénatus-consulte qui déclarait Napoléon consul à vie ne lui plut pas autant qu'on pourrait croire que cela eût dû convenir à un ami de Napoléon, tandis que des indifférens ne voyaient en cette circonstance que le bien à venir et présent de la France. Je me rappelle qu'un jour, en revenant de Saint-Cloud, Junot était sombre et rêveur. Nous avions dîné avec le premier consul, et j'avais remarqué qu'en rentrant dans le salon de madame Bonaparte après avoir passé une demi-heure avec Napoléon, Junot était visiblement altéré et soucieux; je lui demandai d'abord vainement ce qu'il avait, il finit par me dire qu'ayant été questionné par le premier consul, relativement à l'opinion de la haute société de Paris sur l'événement du consulat à vie, il lui avait répondu que cette opinion était entièrement approbative; ce qui était vrai.

«Tu m'annonces cela comme si tu me disais le contraire, » avait observé le premier consul. Approuvé par la France » entière, ne dois-je donc trouver des censeurs que dans » mes plus chers amis?... »

Et son front devint aussitôt triste et sévère.

« Cette parole, me dit Junot (et sa voix était tellement altérée, qu'à peine pouvais-je l'entendre; les lanternes de la voiture éclairaient trop peu pour que je visse ses traits, mais sa voix tremblante me prouvait qu'il y avait jusqu'à des larmes dans cette affaire), cette parole m'a brisé le cœur!... Moi le censeur de mon général bien aimé! Ah! sans doute il a déjà oublié Toulon... »

Il y avait bien quelquefois des nuages qui s'élevaient sur l'horizon de la vie de Junot, et qu'amenaient ou des remontrances du premier consul, ou des mouvemens trop vifs de

sa part pour reprendre d'une faute de service ou d'une étourderie de conduite; mais ici je voyais que l'âme, cette âme noble et sensible de Junot, avait été profondément touchée, et je ne m'en étonnai pas; car la blessure d'une main chérie est plus pénible et moins facile à guérir qu'aucune autre.

« Mais, lui dis-je en prenant sa main que je trouvai froide et humide, il est impossible que ce soit la seule expression de ta physionomie qui lui ait fait articuler de telles paroles ! »

Junot garda quelque temps le silence, puis il me dit, sans se tourner vers moi :

« Sans doute..... Je lui ai parlé de notre..... peine, oui, notre peine; je puis dire ce mot en voyant le nouveau sénatus-consulte organique qui bouleverse la constitution de l'an VIII. Voilà le sénat qui vient de réduire le tribunat à cent cinquante membres !... Le tribunat est un corps remarquable aux yeux des amis de la liberté et de la république.... et puis le mode d'élection est bizarre. Ces deux candidats pour le sénat.... Ensuite on a beaucoup crié dans les provinces, surtout, de ce qui a été fait pour le conseil d'état. »

Toutes ces questions m'étaient presque étrangères, bien que déjà je n'entendisse pas un autre sujet de conversation. Je demandai à Junot ce qu'il avait voulu dire pour le conseil d'état.

« *Il est reconnu corps constitué*, dit Junot. J'ai dit au premier consul que cette mesure avait été mal accueillie dans plusieurs provinces.... J'ai été, poursuivit-il, ce que je serai toujours.... un loyal et honnête homme.... Je ne trahirai ni ma conscience, ni les intérêts de ma patrie, ni ceux de l'homme que j'aime et que je vénère par dessus toute chose; mais je crois le servir mieux en lui disant la vérité qu'en la lui cachant. Je lui ai donc expliqué que ce n'était pas relativement à sa nomination de consul qu'il fal-

lait attribuer l'expression de tristesse qu'il voyait sur mon visage, et je lui ai parlé alors de cette foule de *sénatus-consultes organiques*, dont *le Moniteur* est rempli depuis quinze jours; voilà ce qui fait crier. On parle aussi, dans un sens qui n'est pas celui que je voudrais voir animer toute parole sur le premier consul, de la nomination à vie des deux autres consuls.... J'ai beaucoup d'amitié pour l'un, et une grande estime pour l'autre; mais pourquoi vouloir *imposer* à la nation deux magistrats pour lesquels certainement elle n'a pas émis un vote comme pour mon général?... Enfin, ma pauvre Laure, j'ai dit ce que *je pensais*, et je commence à croire que nous *avons une cour*, car on ne peut plus dire la vérité sans déplaire. »

Junot fut malade à la suite de ce voyage de Saint-Cloud. Sa tendresse pour le premier consul était d'une telle nature, que tout ce qui même légèrement touchait à cette question délicate, lui allait directement à l'âme. Quelques jours après, madame Bonaparte m'ayant fait inviter à déjeuner, et m'ayant fait dire de lui amener ma Joséphine, je fus à Saint-Cloud, mais seule, car Junot était au lit, et fort souffrant. On sait que Napoléon ne déjeunait pas avec madame Bonaparte, et qu'il ne paraissait même jamais le matin dans son salon. Cependant on l'y voyait quelquefois, lorsqu'il savait qu'il y trouverait des personnes auxquelles il voulait parler, sans que cela tirât à conséquence. Le même matin de ce déjeuner, il arriva comme nous sortions de table, vint à nous, et démêla d'abord au milieu du groupe la ravissante figure de ma Joséphine, qui était là avec ses jolis cheveux blonds entourant un charmant visage plein de finesse et de grâce, quoiqu'elle n'eût que dix-huit mois. Le premier consul fit une exclamation nouvelle en la voyant :

« Ah ! ah !.... voilà notre filleule *cardinalesse* [1] !.....

[1] Il faisait allusion à ce que fit ma fille le jour de son baptême avec la barrette du cardinal Caprara.

Bonjour, m'amselle... voyons, regardez-moi... là... ouvrez bien vos yeux... Comment, diable! mais savez-vous qu'elle est furieusement jolie, cette petite fille-là... Elle ressemble à sa grand-mère... Oui, ma foi, elle ressemble à cette pauvre madame Permon... Voilà, par exemple, une belle et jolie femme... C'est la plus belle personne que j'aie ja- »mais vue. »

Et pendant ce temps il tirait les oreilles et le nez de ma fille, ce qui ne l'arrangeait pas du tout. Mais je l'avais prévenue que, si elle ne pleurait pas à Saint-Cloud, nous nous arrêterions au retour chez un marchand de joujoux, et que là elle prendrait *tout* ce qu'elle voudrait. Napoléon, qui ne savait pas la promesse, ne remarqua que la bonne humeur de l'enfant, à laquelle, comme on peut le penser, je renouvelais dix fois par minute le souvenir du magasin de polichinelles. Aussi il s'en expliqua hautement :

« Voilà comment j'aime les enfans....., pas criards..... »pas grognons... Il y a cette petite Lætitia qui est belle »comme un ange; eh bien, elle crie si fort que je m'en »sauve comme du feu... »

Tout en parlant, on était revenu dans le salon *bleu* qui était à cette époque celui de madame Bonaparte. On peut se rappeler qu'il y avait un balcon circulaire tournant autour des appartemens, et sur lequel on passait de ce même salon. Le premier consul me fit signe de l'y suivre. Je voulus remettre ma petite à sa nourrice, mais je me rappelle qu'il me dit :

« Non, non, gardez votre fille..... Une jeune mère est »toujours intéressante en portant son enfant.

»Qu'a Junot? » me demanda-t-il aussitôt que nous fûmes sur le balcon.

— « La fièvre, général, et assez fortement pour ne pas pouvoir se lever. »

— « Mais cette fièvre a un caractère quelconque enfin? »Est-ce une fièvre putride, maligne, quoi enfin? »

— « Ni l'une ni l'autre, citoyen consul, répondis-je un peu impatientée du ton d'humeur qu'il mettait dans ses questions. Mais Junot est, comme vous le savez, fort impressionnable, et lorsque quelques peines de cœur le frappent, c'est *au cœur* aussi que les coups portent. Vous savez, général, que ces maux-là trouvent peu de secours dans les soins d'un médecin. »

— « Je vois que Junot vous a parlé de l'espèce de que-» relle que nous eûmes ensemble il y a quelques jours... Il » y fut ridicule. »

— « Vous me permettrez, citoyen consul, de ne pas confirmer par mon assentiment le mot que vous venez de dire, sans doute en plaisantant. Tout ce que je puis faire, c'est de vous affirmer qu'ayant sans doute mal compris Junot, vous lui avez fait une peine profonde. Elle a été bien vive, car les caresses de cette enfant, mes soins, rien ne l'a calmée. Il faut même, général, qu'il ne m'ait pas tout dit en me rapportant la conversation qu'il eut avec vous il y a trois jours. »

Cela était vrai, je l'appris ensuite.

Le premier consul me regarda quelques instans sans parler... puis prit ma main droite qui retenait ma fille, que je portais sur le bras gauche; mais il la rejeta aussitôt avec un mouvement singulier, saisit le petit bras blanc et potelé de Joséphine, le baisa, donna une forte tape sur la joue de la petite, lui tira le nez, l'embrassa, et tout cela en une minute, puis disparut comme un éclair.

Je rapportai toute cette petite scène à Junot, que je trouvai vraiment souffrant. Il était non seulement très-irritable moralement, mais son physique lui-même s'opposait à ce que rien parvînt à son âme avec tranquillité et lui permît de raisonner. Toute cette aventure depuis trois jours le bouleversait entièrement. Le matin même cependant on lui avait appliqué trente sangsues, et la perte d'une immense quantité de sang aurait dû l'affaiblir, mais il n'en était pas

noins irrité, parce que ses nerfs étaient fortement agacés, et que depuis trois jours il n'avait pas dormi. Cependant vers sept heures du soir, après avoir pris un bouillon, il s'endormit sur le divan de son cabinet et s'endormit profondément; bientôt la nuit s'épaissit et je demeurai dans l'obscurité; mais, craignant d'éveiller mon mari, je me mis à songer comme *en un gîte;* et bientôt le mouvement machinal que j'avais imprimé à ma tête, le bruit régulier et plus fort, mais monotone, de la respiration de Junot, tout finit par me porter moi-même au sommeil, et je m'endormis aussi...

Tout à coup des pas rapides se font entendre dans le petit escalier qui conduisait de la salle du déjeuner dans la cour. Habituée à veiller un malade, je suis debout au même instant, et j'entends Heldt, le premier valet de chambre de mon mari, qui accourt en disant:

« Madame !... madame !... »

Une lumière frappe mes yeux encore à moitié fermés, mais une voix bien connue achève de me réveiller; le premier consul est devant moi.

« Bonsoir, madame Junot; vous ne m'attendiez pas, » n'est-il pas vrai ?... Eh bien, où donc est-il votre moribond ? »

Tout en parlant, il était arrivé dans le petit salon qui servait d'entre-deux pour ainsi dire à nos appartemens, à Junot et à moi, et dans lequel il s'était endormi comme je l'ai dit tout à l'heure.

« Eh bien ! M. Junot, qu'est-ce que vous avez donc ? » hein ? qu'est-ce que c'est que cette fièvre? Eh bien! pour» quoi pleures-tu, grand enfant ?... Eh ! eh ! je te ferai le » caractère, moi... » Et il lui tira son pauvre nez, ses oreilles, lui pinçait les joues... enfin il lui faisait toutes ses grâces. Quant à Junot, il suffoquait; jamais peut-être je ne l'ai vu aussi profondément ému: il prenait les mains du premier consul à son tour, il les serrait contre sa poitrine, le re-

gardait avec des yeux remplis de larmes et une physionomie !... une physionomie comme le cœur seul en fait une. Il ne pouvait parler... il prenait la main de ce bon Duroc, de cet ami, qu'il a cependant méconnu quelque temps, et qui jamais ne cessa d'être le plus loyal et le plus excellent de ses frères d'armes.

« Je parie que tu n'es plus malade, dit le premier consul en s'asseyant enfin dans la gondole de gourgouran gris que je lui présentais depuis son arrivée !... Heim... mauvaise tête !... »

Et à peine assis il se leva et se mit à parcourir la chambre.

« —Ah ça, voilà donc ce qu'on appelle *ton palais*[1]... Par» dieu, je veux le voir !... Ils disent tous que c'est une » merveille et une folie ;... mais ça me paraît bien simple... »

Et il avait parcouru la chambre de Junot, son cabinet, puis il revint et entra enfin dans mon appartement.

« Ah ! ah ! voici le sanctuaire », dit-il avec un ton qui n'avait que de la bonté, mais qui pourtant était un peu goguenard. « Que diable avez-vous donc là ? » poursuivit-il en levant la tête et regardant la corniche de ma chambre, ainsi que la frise qui était au dessous [2]. Est-ce que par ha» sard ce sont vos grand'mères ! »

— « Il n'y a *même pas de parenté*, général, répondis-je,

[1] A cette époque, toute la partie qu'habita Junot plus tard, la grande galerie, la bibliothèque et le petit hôtel n'étaient pas construits. Notre maison n'était donc pas *un hôtel ;* c'était une belle et bonne maison. Elle nous fut vendue par un monsieur nommé Morin. C'était, je crois, un secrétaire de Masséna.

[2] Cette malheureuse frise l'avait tellement frappé, qu'un jour, dans une conversation longue et fort sérieuse que j'eus avec lui en 1808, quatre ans plus tard, au milieu d'une explication pour les dépenses immenses faites dans cet hôtel, il me demanda tout à coup si j'avais fait repeindre ma chambre à coucher, et si les femmes célèbres étaient *remplacées.*

« Non, sire, lui dis-je, vous les aviez regardées, elles devaient y rester. »

Et c'était vrai. Elles n'avaient pas été enlevées, et doivent même toujours y être.

c'est une galanterie de Junot, qui a fait mettre dans ces médaillons tous les portraits des femmes célèbres de l'antiquité et du dernier siècle; il a voulu m'empêcher d'être trop humble en pensant que je suis femme. »

— « Oh ! il pouvait se dispenser de la galerie de portraits »pour cela ; seulement, il a bien fait de ne pas y mettre »ceux des femmes d'aujourd'hui, car toutes *veulent* et *pré-»tendent* être célèbres. C'est une folie de tous les pays. »

Et, tout en discourant, il allait toujours, et moi je le regardais avec une attention qu'il était d'abord loin de remarquer, mais qu'il finit par deviner en voyant mes yeux attachés sur lui, et un sourire accompagnant mon regard. C'était sa toilette, toujours comique, qui produisait cet effet sur moi; elle me rappelait la rue des Filles-Saint-Thomas, la rue de Richelieu, et même la rue Sainte-Croix. La redingote était d'un beau drap, le chapeau d'un fin et magnifique castor; mais il avait toujours la même forme, et son maître le posait toujours de même sur son front, avec cette seule différence que la poudre et les *oreilles de chien* avaient disparu. Le fait est que Napoléon, même entouré de tout le prestige de sa gloire, et même de sa grandeur impériale, a toujours eu la plus comique tournure en habit bourgeois; dire pourquoi, je ne puis, car je n'en sais rien, Cela venait peut-être du peu d'habitude qu'il avait de porter l'habit de ville ; toujours est-il qu'il était autrement qu'un autre homme, lorsqu'il n'avait plus son uniforme, et qu'il était, comme il le disait lui-même, dans son habit *couleur de muraille.*

« Ah ça ! monsieur Junot, » dit-il à mon mari »après avoir parcouru mon appartement[1], j'espère que » cette petite course *dans tes domaines* t'a radicalement »guéri?... »

[1] Il était le seul arrangé alors dans la maison. Après avoir vu toutes les pièces, qui étaient bien, mais fort simples, il se tourna vers Duroc, et lui dit un mot très-bas, auquel notre ami répondit : « Je vous l'avais bien dit,

Junot saisit la main que le premier consul lui présentait; et, la serrant entre les siennes, il pleura sans répondre. Il n'était là ni l'homme fort ni le soldat courageux, ce n'était qu'un faible enfant.

« Et pour me prouver que tu es guéri, reprit le premier consul, tu viendras déjeuner avec moi demain à Saint-Cloud. Bonsoir, mon vieil ami. Adieu, *madame la commandante.* »

Nous l'accompagnâmes jusqu'à la porte de la rue; personne ne savait que le premier consul était dans notre maison; il avait ordonné le silence à Heldt, le seul qui l'eût vu; et l'on sait que Napoléon n'était pas de ceux à qui l'on n'obéissait pas. Il avait eu raison dans sa défense : la connaissance de cette visite n'aurait fait que de l'envie; il était à pied, il avait traversé les Tuileries, et Duroc nous dit qu'une chaise de poste, une sorte de cabriolet à deux chevaux dont lui, Duroc, se servait alors souvent, les attendait à l'entrée des Champs-Elysées.

J'ai toujours été dans le doute s'il n'y avait pas eu un peu *d'aide de Dieu* en ce que je vais dire, mais il n'y eut littéralement que le temps physique nécessaire pour descendre la moitié du grand escalier du premier de mon hôtel rue des Champs-Elysées, et traverser le vestibule, pour que Junot, que j'avais vu disparaître, revînt avec son habit d'uniforme et son sabre au côté. Il était enveloppé d'un manteau.

« Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur Junot....? Je ne veux pas que tu sortes, entends-tu?... Je te le commande *militairement.* »

« — Mon général, vous me connaissez. Je serais malade et sérieusement, si je ne vous voyais monter en voiture avec la certitude que votre bonté pour un fidèle ami ne vous a

mon général. » Et j'ai su depuis de ce bon Duroc qu'il avait pris la défense de Junot, que des envieux accusaient toujours. Duroc n'a jamais nui à PERSONNE. C'est un fait remarquable dans la vie d'un favori.

exposé à aucun danger. N'insistez pas, mon général; j'y suis résolu.

» — Et comme il me faut veiller sur mon malade, ajoutai-je, le premier consul me permettra de me joindre à lui?»

« — Oh! oh! une amazone! avez-vous Clorinde, là-» haut?»

— « Certainement, général. »

Nous gagnâmes les premiers arbres de l'avenue de Neuilly, où la chaise de poste attendait. Le premier consul s'y jeta, et Duroc était à peine assis, qu'elle partit comme un trait.

Junot s'appuya contre un arbre, et son regard perçant suivit la trace lumineuse des lanternes allumées tant qu'elle fut visible. Il ne disait rien, et je ne troublai pas ce silence extérieur qui n'avait lieu que parce que l'âme disait trop.

« Ah! dit-il enfin, lorsque le dernier rayon eut disparu, comment mon sang, ma vie entière ne seraient-ils pas à cet homme!... »

Je le ramenai, le fis coucher; mais il dormit mal. Son âme était tellement ardente, que le bonheur et la peine ne pouvaient y être contenus. Néanmoins, le lendemain matin il était remis et parfaitement portant. Il fut à Saint-Cloud et revint enchanté; mais un nouvel orage grondait autour de lui. Fouché, un autre homme que son rang élevé aurait dû rendre l'ami comme il était l'égal de ses frères d'armes, et qui n'était que leur ennemi le plus acharné et le plus dangereux à cette époque, car tous l'ignoraient, s'aidèrent de son caractère malheureusement trop facile à traduire en mal, en raison de son extrême irritabilité.

Ce fut quelque temps après cette aventure que je viens de rapporter, que la rupture avec l'Angleterre eut lieu [1].

[1] La conspiration de Georges était déjà en mouvement alors. On ne peut s'empêcher de ressentir une certaine émotion lorsqu'on songe qu'à cette époque Napoléon ne prenait aucune précaution pour neutraliser un péril. Ces sorties mystérieuses avaient lieu presque chaque jour. L'année suivante le cœur y fut pour beaucoup.

On a écrit là-dessus tout ce qu'on a voulu ; il existe des gens qui, brisant l'idole qu'ils encensèrent à mes yeux pendant quinze années, viennent aujourd'hui vous dire que sa funeste ambition a tout perdu... qu'il a rompu les traités, violé celui d'Amiens, parce qu'il *n'aimait pas monsieur Pitt.* Et ces rêveries-là, je les ai entendu débiter, il n'y a pas long-temps, à un homme qui se reconnaîtra en lisant ces lignes si ce livre lui parvient. Il se rappellera mon regard et mon sourire de mépris. Il se les rappellera sans doute ; car, en les recueillant, il n'osa poursuivre son insensé, son humiliant discours...

Eh bien, quelques êtres qui devraient être marqués à l'index du mépris général et non de celui d'une personne seule, d'une femme, qui n'a pour elle que sa franchise et son courage, dirigent quelquefois l'opinion de plusieurs jeunes têtes, qui ajoutent plus de foi à ce mensonge de celui qui dit : J'ai vu, — qu'à l'assertion de celui qui écrit : Cela est.

Ce sont des opinions faussement émises, adoptées par l'inexpérience, qui ont agité ce fait au point de le rendre douteux ; je veux parler de la rupture avec l'Angleterre. Sans aucun doute Napoléon y voulait aller. Qui pense à le nier ? Mais il le voulait en temps opportun. Oui, certes, il voulait y aller. Il avait trop de comptes à demander à l'orgueilleuse Angleterre pour être plus long-temps en retard avec elle... Mais il n'était pas insensé ; et le général Soult lui préparait à Boulogne des soldats pour une guerre continentale plutôt encore que pour passer le détroit.

Le traité fut rompu *par l'Angleterre.* Le parchemin en fut déchiré par la foi carthaginoise, qui promit alliance ayant le cœur disposé à la guerre. Le premier consul était instruit des intentions du cabinet de Saint-James. Il se tenait sur la défensive, prenait des précautions : est-ce donc un motif à reproche ? Non, non. — Le grand Condé disait que le plus illustre capitaine pouvait être battu ; — surpris,

jamais. Ainsi donc, lorsque les messages réitérés de l'Angleterre au parlement pendant l'hiver de 1803, lorsque les discours des ministres dans ce même parlement parlaient de guerre comme si le canon eût déjà retenti, est-il donc étonnant que le premier consul, que la France vient de charger de ses intérêts, y veille avec un surcroît de sollicitude? Il demande des conscrits au sénat [1], parce que le roi d'Angleterre a organisé les milices de son royaume. Le premier consul a vendu la Louisiane aux États-Unis, parce que la prise de nos vaisseaux sans aucune déclaration, nous avertit que la troisième guerre punique va commencer, et qu'il faut de l'argent pour la faire. Cette vente lui a été pénible à lui-même; et ceux qui en l'accusant toujours sont si bien aveuglés par la passion, qu'ils parlent sans cesse d'après une idée erronée, devraient se rappeler que son intérêt à lui-même, s'il eût été cet homme affamé, altéré de pillage *de royaumes*, était de garder une province qui, par sa connexion avec l'Union américaine, pouvait devenir avant peu bien dangereuse à cette dernière.

Lord Withworth a quitté Paris. La plus grande agitation règne parmi les Anglais qui y sont encore. Junot, alors commandant de la capitale de la France, veut que sa tranquillité soit aussi renommée que son état de splendeur. Il redouble de soins. Chaque matin son rapport et celui du comte Dubois, alors préfet de police et chargé de la surveillance civile comme Junot de la surveillance militaire, n'annoncent rien d'alarmant, mais il existe des hommes qui poussent Napoléon à prendre une route qui doit lui être funeste, et c'est alors que commencent les odieuses manœuvres de l'un d'eux qui fut funeste à l'empereur comme l'anathème d'une providence. Je vais lever un coin

1 Cent vingt mille conscrits furent accordés aux consuls par le sénat au mois d'avril 1803. La rupture n'était pas effectuée, mais elle se prévoyait. Elle eut lieu au mois de mai. Lord Withworth était parti de Paris le 14 ou le 15 mars.

du rideau, cachant beaucoup de faits à cette époque de la rupture avec l'Angleterre. Je les connais, je dois les dire. Beaucoup d'Anglais existant encore aujourd'hui pourront me comprendre, et j'ai su par la duchesse de Devonshire elle-même (lady Foster), ainsi que par beaucoup d'autres, que mes renseignemens étaient certains.

La rupture était accomplie, tous les camps étaient formés sur le littoral de la Picardie, de la Normandie, et la rapidité de l'éclair avait exécuté tout ce qui s'était fait. Le général Mortier avait été envoyé en Hanovre, et Junot, que son absence livrait à plus de travail, s'y donnait, comme je l'ai dit, avec toute l'ardeur qu'il mettait à ce qui concernait le premier consul, et ici il le plaçait en première ligne. Un matin (il était cinq heures, le jour pointait à peine), une ordonnance vient chercher Junot de la part du premier consul; il avait travaillé jusqu'à quatre heures du matin, et venait de se coucher; il se lève et part à l'instant même; le premier consul était à la Malmaison; j'attends Junot pour déjeuner, il ne revient pas; seulement à dix heures un chasseur à cheval de la garde consulaire, un de ceux qu'on appelait *les guides*, arrive avec un billet pour l'aide-de-camp de service, en lui demandant le rapport du jour à l'instant même. Mon mari ne revint qu'à cinq heures du soir. La séance, comme on le voit, avait été longue; elle avait été bien plus orageuse encore.

Lorsque Junot arriva près du premier consul, il lui trouva la figure bouleversée; ses traits étaient contractés, et tout en lui décelait une de ces agitations terribles qui faisaient trembler...

« Junot, dit-il à son ancien aide-de-camp aussitôt » qu'il le vit, es-tu toujours l'ami sur lequel je puis comp» ter?... oui ou non? pas de phrases?»

— « Oui, mon général. »

— « Eh bien! il faut sur l'heure prendre des mesures » pour que TOUS LES ANGLAIS, SANS EXCEPTION AUCUNE, pour

» que TOUS soient arrêtés dans une heure. Le Temple, Montaigu, la Force, l'Abbaye, il y aura place dans les prisons » de Paris. IL FAUT qu'ils soient arrêtés... Il faut apprendre » à leur gouvernement que, s'il se retranche dans son île, » pour manquer impunément à la foi des traités, il peut » être atteint au moins dans ce qu'il commet à la bonne foi » d'un ennemi qui ne lui doit aucune loyauté..... Les mal» heureux!... »

Et il frappait du poing sur sa table.

« Les malheureux!.... Ils refusent Malte!.... Ils don» nent pour raison..... »

Et la colère étouffait sa voix, il était contraint de s'arrêter.

« Ils donnent pour raison que Lucien a influencé par » mon ordre les déterminations de la cour d'Espagne, rela» tivement à la réforme opérée dans le clergé. Enfin, Junot, » pourrais-tu croire que cette puissance toujours caute» leuse, toujours ennemie, doublement ennemie, prétend » récuser aujourd'hui le traité d'Amiens [1], en donnant » pour raison que, lorsqu'il fut signé, il avait été stipulé » d'après la situation respective des puissances contrac» tantes? »

Et poussant Junot devant son bureau, il lui mit dans les

[1] L'Angleterre objectait que le traité portait qu'elle ne rendrait l'île qu'à l'entière reconstruction de l'ordre. Or, comme il allait de plus en plus en désarroi, elle se considérait comme *exemptée*. Elle observait, en outre, que les prieurés espagnols avaient été détruits, fait dont elle accusait l'influence de la France. Il y a un auteur fort habile, sans doute, qui prétend que c'est M. de Talleyrand qui a fait la presque totalité de la rupture de la France et de l'Angleterre. Mais il se trompe; j'ignore quelles ont été les actions de M. de Talleyrand dans beaucoup de momens de notre révolution, mais je sais qu'ici il ne peut être accusé justement d'une influence directement agissante. L'auteur de l'histoire chronologique de France est d'ailleurs fort partial contre M. de Talleyrand, qu'il ne paraît pas aimer beaucoup.

mains deux lettres qui en effet disaient ce qu'il venait d'expliquer plus haut.

Junot était atterré. Mais la cause de son accablement n'était pas dans la rupture avec l'Angleterre ; elle était prévue, et d'ailleurs connue depuis plusieurs jours. Mais, dans ces lettres, il voit un motif pour autoriser la terrible mesure que vient de lui commander Napoléon, celui à qui jamais il ne fit une objection, celui qui pouvait lui dire : — Junot, donne-moi ta vie...

Et il la lui aurait donnée... Celui-là lui demandait, lui commandait une chose répugnant à sa délicatesse et à la sévérité des principes tant libéraux dans lesquels il avait été élevé. Il demeurait immobile et silencieux.

Le premier consul attendit quelque temps une réponse ; mais, voyant l'attitude de Junot, il ne parut pas même l'avoir demandée, et il poursuivit comme si dix minutes ne se fussent pas écoulées dans l'intervalle :

« Cette mesure doit être exécutée d'ici à sept heures du » soir. Je ne veux pas que le plus obscur théâtre de *Paris*, » le plus mauvais restaurateur, voient ce soir un Anglais soit » à leurs tables, soit dans leurs loges. »

— « Mon général, dit Junot, qui revenait à lui-même, vous connaissez non-seulement mon attachement à votre personne, mais mon dévouement à tout ce qui tient à vous. C'est ce dévouement qui me fait hésiter d'obéir avant de vous supplier, mon général, de prendre quelques heures pour réfléchir à la mesure que vous voulez me faire exécuter [1]. »

Napoléon fronça le sourcil...

« Encore !... s'écria-t-il. Comment !... la scène de l'autre

[1] Je n'ai pas besoin d'expliquer, je pense, que Junot, tout en représentant au premier consul qu'il croyait la mesure mauvaise pour son intérêt et pour sa gloire, ne le faisait qu'avec les ménagemens qui lui étaient indiqués par la conviction où il était de la supériorité de Napoléon en toutes choses.

» jour va-t-elle se renouveler? Lannes et toi, vous vous » donnez d'étranges licences. Il n'y a pas jusqu'à Duroc » qui avec son air tranquille ne vienne aussi me sermoner. » Pardieu, messieurs, je vous ferai voir que je sais mettre » mon bonnet de travers. Lannes l'a déjà éprouvé, et je ne » crois pas que cela le divertisse beaucoup de manger des » oranges à Lisbonne. Quant à toi, Junot, ne te fie pas » tant à mon amitié. Du jour où je douterai de la tienne, la » mienne sera détruite. »

— « Mon général, répondit Junot profondément blessé de n'être pas compris, ce n'est pas au moment où je vous donne la plus grande preuve que je puisse vous donner de mon attachement qu'il y a justice à me parler ainsi... Demandez-moi mon sang... demandez-moi ma vie... vous êtes le maître, tout est à vous... Mais m'ordonner une chose qui doit nous... »

— « Eh bien, poursuis !... Que doit-il m'arriver, parce que » je rends à un gouvernement sans foi les insultes qu'il me fait? »

« Il ne m'appartient pas, mon général, de décider sur ce que votre conduite peut avoir ou non de convenable. Je suis sûr que, lorsqu'elle ne le sera pas, c'est que vos yeux seront fascinés par des hommes qui ne vous donnent que des avis inquiétans, qui vous portent à la sévérité. Ces hommes-là vous font bien du mal, mon général. »

« — De qui veux-tu parler? »

Junot ne répondit pas ; il savait ce qu'il voulait dire, mais son noble cœur répugnait à faire entendre une parole accusatrice... Bon et excellent homme ! loyale et fidèle créature !... De pareilles âmes se retrouvent rarement. Cependant le premier consul le pressait ; et Junot lui dit enfin quels étaient les noms qu'on signalait autour de lui et sur lesquels l'animadversion publique se portait le plus violemment. Le premier consul l'écoutait et se promenait en paraissant réfléchir.

« Quant à Fouché, dit Junot, il est mon ennemi

personnel. Dire de lui ce que j'en dis ici n'est cependant pas le résultat de ma haine contre lui, car je ne hais personne. D'ailleurs, je suis juste. J'accorde à Fouché la portion qui lui revient. Il a du talent, mais il vous sert dans un sens, mon général, qui n'est pas celui dans lequel vos amis voudraient marcher; il a l'apparence, envers les émigrés, les habitans du faubourg Saint-Germain, d'être indulgent pour eux, et cela en dépit, leur dit-il, du danger qu'il peut courir avec vous. Et moi qui sais le contraire,... que puis-je penser? Mais ce n'est pas tout, je puis dire aussi que souvent vous êtes excité à une sévérité qui est loin de votre caractère, et cela par quelque rapport peu ou point réel. Quant aux deux autres personnages... »

Ici Junot ne put retenir un sourire de dédain...

« Quant aux deux autres personnages, dont l'un, mon général, est bien près de votre oreille, et l'autre de votre main, pour recevoir ce qui en tombe, je ne dirai qu'un mot. Duroc veille comme eux sur votre sûreté; eh bien! mon général, voyez ses rapports... Ils sont ceux d'un honnête homme, d'un loyal soldat, et pourtant ils contiennent des faits,... mais du moins,... pas de mensonges. »

— « Mais cependant ces hommes me sont dévoués; l'un » disait l'autre jour :

» Si le premier consul me disait de TUER *mon père, je le* » *tuerais...* »

Junot me dit, en me racontant toute cette scène, qu'au moment où le premier consul prononça cette phrase, il regarda Junot de côté pour l'observer.

— « Je ne sais, mon général, jusqu'à quel point c'est vous montrer de l'attachement que de vous supposer capable de donner à un fils l'ordre de tuer son père... Mais n'importe, *lorsque l'on est assez malheureux pour penser de cette façon-là, on ne le proclame pas* [1]. »

[1] Ces paroles ont été répétées par Junot à l'homme qui a tenu le propos que je rapporte.

Plus de deux ans après, le premier consul, qui était alors l'empereur Napoléon, me parla de cette scène (c'était à mon retour de Portugal), il me dit qu'il avait été au moment d'embrasser Junot, tant son expression était belle en résistant à lui, son général, son chef, l'homme ayant tout pouvoir, et risquant ainsi son existence. « Car enfin, disait » l'empereur en souriant, je ne suis pas bon quand je suis » en colère, et vous le savez, madame Junot. »

Quant à mon mari, la conversation qu'il eut avec le premier consul, ou plutôt la scène, fut des plus vives. Il fut jusqu'à rappeler à Napoléon que, lors du départ de l'ambassadeur, lord Withworth, il avait été donné solennellement des assurances de sécurité aux Anglais qui étaient encore à Paris.

« Il y a des femmes, des enfans, des vieillards. Il y en a dans le nombre, mon général, qui tous les soirs, tous les matins, prient Dieu pour vos jours [1] ! Ce sont des négocians, pour la plupart, car maintenant tout ce qui tenait à la haute classe est parti de Paris. Le dommage que peut leur faire une réclusion entière est immense, et puis... O mon général, ce n'est pas vous dont l'âme grande et noble comprend tout ce qui est bien dans la création, ce n'est pas vous qui confondrez une nation généreuse avec un cabinet perfide. Sont-ils donc solidaires?

— « Peut-être cela se devrait-il, répondit le premier con-

[1] Une mistriss Wilmot, qui a été bien connue de tout ce qui était à Paris à cette époque, avait une telle adoration pour le premier consul, que des hommes étaient apostés pour lui dire où il allait au spectacle; et aussitôt elle s'y rendait, et, à force d'argent, elle parvenait à se placer en face de lui. Elle était riche, assez jeune, et son mari et cinq enfans qu'ils avaient pensaient de même. Cette mistriss Wilmot était parente de M. Pitt : on voit qu'elle n'avait pas sacrifié ses affections aux liens du sang. Lady Caroline Grenville était dans la même manière de voir à l'égard de Napoléon. En général, le nombre des Anglais qui admiraient Bonaparte était immense à cette même époque.

» sui d'un ton sombre [1] ... Au reste, je ne suis ni méchant » ni entêté... Il peut être possible que tu aies raison... Cependant... »

Et allant encore à son bureau, il y prit un papier qu'il relut plusieurs fois ; le donnant ensuite à Junot :

« Lis ce rapport, lui dit-il, et réponds-moi *sur ta tête* » après cela, comme tu affectes de le dire, réponds-moi » *sur ta tête* que l'on peut, sans danger pour moi, laisser » courir dans Paris des gens qui tiennent de pareils propos. »

Junot, tout en écoutant le premier consul, avait lu le papier qu'il lui avait remis. Son absurdité l'avait d'abord frappé, mais bientôt ce fut son mensonge : la fausseté était flagrante. Ce fut alors qu'il demanda au premier consul de faire venir le rapport du jour. Il espérait y trouver des documens pour réfuter la pièce calomniatrice, et ce fut ce qui arriva. Mais Junot exigea que le premier consul fît prendre des informations. La chose fut constatée, et elle était sérieuse, puisqu'il s'agissait d'un homme ayant dîné dans une maison, s'y étant grisé, ayant dit des mots injurieux contre le premier consul, et ayant même été jusqu'à parler d'un nouveau gouvernement auquel on pourrait arriver par la *mort d'un seul homme*; et cet état bienheureux (c'était toujours l'Anglais ivre qui parlait) nous l'avions déjà connu. Il est vrai que, quant à nous, nous l'avions oublié, puisque c'était la régence du duc de Bedfort... Et voilà ce qu'on ne craignait pas d'appeler un rapport !... Mais le plus singulier de l'aventure, ou plutôt le plus noir, c'est que l'Anglais accusé était un ami de Junot.

C'était le bon colonel James Green... et vous observerez

[1] L'infortuné parlait en prophète. La nation n'est-elle pas aussi coupable aujourd'hui que son gouvernement pour l'agonie de six années qu'elle a laissé infliger à Napoléon ? Elle a pu entendre ses cris de souffrance, et ne pas exiger que le bourreau qui les faisait pousser lui fût ôté.... Mais la vengeance est un plat dont la saveur plaît à tous les palais. Nations comme gouvernemens, tous veulent y goûter.... Nous sommes aussi NATION.

qu'il était enthousiaste de Napoléon; et du caractère dont Junot était pourvu, cela ne pouvait être autrement. Il en avait été ainsi de sir Sydney Smith : tout en étant l'ennemi du premier consul, ou plutôt du général Bonaparte, il l'admirait avec l'admiration du cœur, et Junot l'avait aimé et même compris. Il en était de même de notre bon et excellent ami James Green.

« Tu as la langue dorée, dit le premier consul à Junot » lorsqu'il lui eut dit tout ce que je viens d'écrire; mais je » conclus moi, en résumé de tout ces dits et redits, que toi » et madame Junot vous avez la manie de recevoir des gens » qui ne m'aiment pas. S'ils n'étaient pas connus pour cela, » on ne les ferait pas parler de cette façon. »

— « Au surplus, mon général, répondit Junot, j'ignore si M. le colonel Green aurait dit ou n'aurait pas dit ce que ce rapport lui prête (bien que j'engage ma tête qu'il ne l'aurait pas seulement imaginé, mais vous voulez qu'il y ait au moins doute); je me bornerai à réfuter l'invention par un fait matériel; c'est que, pour avoir tenu le propos qu'on lui prête, avant-hier 1er mai à sept heures et demi du soir, après avoir bu cinq bouteilles de vin de Sillery (ce qui d'abord n'est pas possible), il faudrait pour cela être à Paris, et que M. le colonel James Green est parti le 17 d'avril pour Londres, où l'appelaient des intérêts majeurs. »

Le premier consul ouvrit de grands yeux, et sa physionomie prit un air de surprise, me dit ensuite Junot, qui m'aurait amusé si je n'avais été dans une circonstance aussi grave. Napoléon regarda son ancien aide-de-camp avec une expression toute particulière, et répéta :

« Il n'est plus à Paris ? »

— « Non, mon général, et veuillez remarquer que ce n'est pas ici une méprise de nom, une chose faite à la légère, c'est bien une erreur, mais des plus volontaires ; la foule de détails dont le nom est entouré vous le prouverait,

si je n'ajoutais pas que cet homme est mon ami.... Damnation!... Il ne leur manquait plus que d'ajouter que moi aussi je faisais partie de ce festin exécrable où, comme à celui d'Atrée, on voulait boire du sang. »

En me racontant cette scène, que j'ai peut-être alors entendue plus de cent fois de sa bouche, Junot me disait à quel point sa vive émotion avait dû paraître, car Napoléon fut à lui, lui prit les mains, les lui serra, lui fit entendre de douces paroles, et le ramena enfin à un état plus calme. Le résultat de cette longue conférence, à laquelle Cambacérès vint prendre part vers la fin, fut que les Anglais auraient *des villes* pour prison, mais autant qu'ils seraient tranquilles.

« Car alors, dit le premier consul, j'use de mon droit » sur eux.... Ils sont prisonniers de guerre. »

Et voyant que Junot le regardait d'un air étonné :

« Oui, prisonniers de guerre..... Ne font-ils pas partie » des milices du royaume? »

Junot fut au moment de répondre que les milices d'Angleterre sont une institution nationale et n'ayant rien de militaire, en ce qui peut avoir rapport aux droits pour comme contre la sûreté de l'individu qui réclamerait la sauvegarde militaire comme porteur d'épaulettes; mais il avait obtenu que la mesure d'*arrestation positive* n'aurait pas lieu, et cette victoire lui parut suffisante pour ce premier essai. Le fait de l'*alibi* du colonel Green contribua grandement à lui donner de la force. Napoléon n'était pas un tyran; ce n'était pas un méchant homme, et toutes les fois que la raison lui parvenait sans nuages, il la repoussait rarement. Il fut violemment irrité contre celui qui lui avait menti avec impudence. Il s'en servit beaucoup néanmoins, l'a élevé bien haut, mais je sais, et je le sais d'une manière trop directe et trop positive pour en douter, qu'il ne l'a JAMAIS estimé. Quant à Junot, il avait contre lui, dans cette orageuse matinée, sa propre conduite qui, tout

honorable quelle était, avait néanmoins un côté blessant par les mots qui trop souvent lui échappaient dans un premier mouvement. Son opinion émise avec la franchise d'un soldat, et d'un soldat estimant son général, et ayant la conscience de lui dire la vérité telle qu'il la voyait, son opinion était trop peu en harmonie avec les nouvelles idées de Napoléon pour ne pas semer entre eux une sorte de graine qui ne pouvait produire que de mauvais fruits. Cependant tout aurait bien été sans cette foule d'hommes au cœur méchant qui entouraient le premier consul. Parmi ceux qui étaient attachés à sa maison[1], je ne comptais que sur Duroc pour agir, et sur Rapp. Ensuite, pour ne pas nuire, et même pour être amis, je puis nommer Lemarrois, Lacuée, Lauriston : quant à Berthier, il pouvait être parmi les premiers, mais il était si faible!... Ensuite il y avait encore des hommes dont l'attachement pour Junot prouvait qu'ils avaient su le comprendre : c'étaient Estève et quelques autres, qui, aimant le premier consul pour lui et pour sa gloire, savaient s'unir aussi d'affection avec celui qui l'aimait avec tant de tendresse. Mais l'amitié, dans un pays comme la cour (et les Tuileries l'étaient déjà devenues), est bien faible pour résister aux envieux et aux méchans. Comme ils agissent en brisant TOUT, on ne peut jamais mesurer la distance qui sépare la victime du danger, c'est-à-dire d'eux. Ce fut ce qui arriva à Junot. Une histoire qui avait eu lieu quelque temps avant chez Garchi, à Frascati, fut renouvelée dans le souvenir du premier consul; puis envenimée et enfin présentée sous un tel jour, comme ayant frappé la personne du commandant de Paris, que Napoléon, qui au demeurant, tout grand homme

[1] Je ne parle ici que de la maison militaire de Napoléon à cette époque; les amis de Junot étaient nombreux, dans l'armée surtout. Il était bon et loyal, brave, et sensible comme une femme; ces qualités réunies ne peuvent manquer de trouver des échos d'affections dans les phalanges françaises, surtout de ce temps-là.

qu'il était, n'était pas un ange, voulant donner au général Murat le gouvernement de Paris, envoya Junot commander les grenadiers réunis à Arras. On *minutait* alors le sénatus-consulte qui devait décréter l'empire; je crois aussi que le premier consul ne fut pas fâché d'avoir un peu loin de lui alors tous ses anciens frères d'armes à vieilles idées républicaines. Il connaissait les hommes, et savait fort bien que le prestige aussi les gagnerait. Mais il fallait éviter le premier choc: ceci n'est qu'une pensée de moi, toutefois je crois qu'elle est juste.

Au reste, Junot chargé d'une honorable tâche, celle de former ce beau corps des grenadiers réunis, partit pour Arras dans l'hiver de 1803 à 1804. On s'attendait à un embarquement prochain, et Junot ne voulait pas m'exposer ainsi que mes enfans à une fatigue inutile. Je partis en même temps pour la Bourgogne avec ma jeune famille, pour passer le temps de l'absence de Junot dans la maison de son père et de sa mère. Mais au bout de quelques semaines ayant appris que le moment de l'embarquement était retardé indéfiniment, Junot m'envoya chercher par M. de Limoges, le mari d'une de mes amies, qui lui était attaché comme secrétaire. Je me rendis donc à Arras, où je m'établis dans la même maison où le prince de Condé avait logé. Ce fut pendant cette portion de l'année 1804 que se passèrent plusieurs événemens remarquables. Je fus privée de la vue des uns, n'étant pas à Paris à cette époque; mais aussi j'ai vu l'empereur au milieu de ses camps, parmi ses soldats, ses généraux jadis ses frères d'armes et alors ses sujets. Je l'ai vu, dominant les mers sur lesquelles voguait l'orgueilleuse Angleterre, à la vue de ses pavillons montrer à ses soldats les roches éclatantes d'Albion, et leur distribuer les récompenses d'une ancienne[1]

[1] J'étais à Boulogne lorsque Napoléon, alors empereur (mais non sacré), distribua les croix de la Légion-d'Honneur aux députations de toute l'armée

gloire pour en faire désirer de nouvelles. Alors l'empire était proclamé, et NAPOLÉON PREMIER régnait sur la France.

française. Ce spectacle, unique dans l'histoire du monde, sera rapporté dans les chapitres suivans. On sait que les croix remplacèrent alors les armes d'honneur déjà données.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

